

Table des matières

Résumé	3
Abstract	5
Remerciements.....	7
Table des matières.....	9
 Introduction.....	 13
 PREMIÈRE PARTIE	
La relation entre oralité et écriture	19
 Chapitre 1	
Le culte de l'écriture	21
1.1 Langue/s et culture/s	21
1.1.1 Langue écrite et culture	25
1.2 Analyser l'écriture	28
1.2.1 Correspondance phonémique et autonomie	31
1.2.2 Théories sur les origines, le développement et la	35
classification des systèmes d'écriture	35
1.2.3 Différences entre oralité et écriture	41
1.2.4 Langue-pont et langue-mur	45
1.3 Prééminence de l'écriture sur l'oralité	53
 DEUXIÈME PARTIE	
Phonème et graphèmes de la consonne spirante latérale palatale voisée en italien.....	65
 Chapitre 2	
Diachronie de l'italien oral et écrit	67
2.1 Le passage du latin à l'italien.....	67
2.1.1 Principaux changements phonologiques.....	70
2.2 Évolution du rapport entre prononciation et écriture.....	77

Chapitre 3	
Le phonème latéral palatal	89
3.1 Le phonème latéral en latin.....	89
3.2 Facteurs de changements linguistiques.....	95
3.2.1 Aspect articulatoire	95
3.2.2 Aspect psychologique	102
3.2.3 Aspect socioculturel	104
3.3 Principales caractéristiques des latérales.....	114
Chapitre 4	
Histoire et problématiques des graphèmes de la latérale palatale	125
4.1 Le système scriptural italien	125
4.1.1 Des origines à la révolution du XVIème siècle	129
4.1.2 Grammairiens et correcteurs	138
4.1.3 Propositions de réformes graphiques du XVème siècle à nos jours	141
4.2 Définition et problématiques des graphèmes	150
4.3 Variables diachroniques, diatopiques et diastratiques	153
4.3.1 Solutions graphiques dans le florentin et le toscan	160
4.3.2 Solutions graphiques dans d'autres écrits vulgaires	165
4.3.3 Le processus de toscanisation d'un point de vue diastratique et diatopique.....	170
4.4 Les propositions de réformes orthographiques.....	176
Chapitre 5	
Correspondance entre phonème latéral palatal et graphèmes	181
5.1 Les conditionnements phonétiques régionaux dans la production écrite de la latérale palatale.....	186
TROISIÈME PARTIE	
Interprétation phonosémantique de la latérale en italien	191
Chapitre 6	
Des sons aux phonèmes	195
6.1 Rapport entre sens et forme dans les unités minimales de la langue	195
6.1.1 Phonosymbolisme et pré-sémantisme des phonèmes	200
6.2 La hiérarchie des phonèmes : d'une vision statique à une vision dynamique	210
6.2.1 L'espace buccal et la motivation sensorielle des mouvements articulatoires	211

6.2.2 La hiérarchisation universelle des phonèmes.....	212
6.3 Les traits pré-sémantiques des consonnes en italien	216
6.3.1 Le pré-sémantisme des phonèmes latérales	224
6.4 Hypothèse phonosémantique des consonnes latérales dans le système pronominal italien.....	230
 QUATRIÈME PARTIE	
L'interaction entre phonème et graphème dans l'enseignement-apprentissage de la latérale palatale en italien L2	243
 Chapitre 7	
Oralité et écriture dans l'acquisition phonologique d'une L2	245
7.1 La profondeur orthographique.....	245
7.2 Lire et reconnaître en L1 et L2	250
7.3 Le contexte de la recherche.....	256
7.3.1 Modèles de référence.....	261
 Chapitre 8	
Étude expérimentale	265
8.1 Motivation, conception et objectifs de notre recherche	265
8.1.1 Les L1 des sujets	268
8.1.2 Principales problématiques	273
8.2 Expérience perceptive de discrimination audiovisuelle	277
8.2.1 Méthode	277
8.2.2 Résultats.....	282
8.2.3 Perspectives de recherche	292
 Chapitre 9	
Graphèmes et phonèmes dans une nouvelle approche didactique	299
 Conclusion	311
 Bibliographie	315
Annexe A	353
Annexe B.....	360

Introduction

Au sein des cultures humaines qui utilisent des systèmes orthographiques pour la communication linguistique, le terme « oral » est étroitement lié à la notion d'« écrit ». Le long des axes de l'espace et du temps, la relation entre oralité et écriture a constamment évolué, en fonction des besoins des individus et des relations internes et externes du groupe de locuteurs. C'est pour cette raison que l'étude des langues humaines, également véhiculées par l'écriture, doit prendre en compte les relations tissées entre la langue écrite et la langue parlée. L'apprentissage du langage écrit est en effet encore aujourd'hui considéré comme un processus long et « non naturel » (Fayol, 2017 ; Bidaud et Megherbi, 2005), à l'inverse de celui du langage oral. Depuis l'antiquité, l'écriture est perçue comme non autonome et secondaire par rapport à l'oral, comme l'ont d'ailleurs soutenu de nombreux linguistes, tels que Humboldt, Saussure, Bloomfield, Martinet, Hockett, Ducrot et Todorov (Foresti, 1977). Or certaines études de psycholinguistique et de linguistique cognitive développées au cours des dernières décennies soutiennent une thèse bien différente : l'apprentissage du système orthographique, acquis durant l'enfance et après le système phonémique, ne reproduit pas de manière mécanique le parcours cognitif déjà tracé par la langue orale. Au contraire, cet apprentissage jouit d'une certaine autonomie (Bonin *et al.*, 2001 ; Rapp *et al.*, 1997 ; Rapp et Caramazza, 1997 ; Bonin *et al.*, 1998) et crée des modalités originales, capables de modifier les structures cognitives de la communication orale (Ziegler *et al.*, 2004 ; Olson, 1996 ; Morais *et al.*, 1979).

Dans une société contemporaine de plus en plus mondialisée, l'apprentissage d'une langue étrangère, tout comme celui de l'écriture (Goody, 2007)¹, est devenu une nécessité généralisée plutôt qu'une option dictée par des besoins et

¹ Les compétences scripturales sont depuis longtemps reconnues comme un indicateur fondamental de la qualité de vie d'une société (UNESCO, 2005).

des désirs personnels. Ainsi, dans le domaine de la recherche sur les processus d'apprentissage des langues, l'étude des parcours d'acquisition d'une langue étrangère avec des apprenants adultes déjà alphabétisés, représente désormais une trajectoire de recherche d'une importance capitale. Dans un tel contexte, le lien d'interdépendance qui réunit le langage écrit et le langage parlé apparaît différent et beaucoup plus complexe que les processus d'acquisition qui caractérisent la langue maternelle (L1). En effet, dans de nombreux cas, les apprenants adultes sont confrontés à des informations phonologiques en même temps que des informations orthographiques, alors que dans le cas de la L1, ils n'apprennent le système graphématique qu'après avoir employé pendant des années la langue parlée.

Au cours de ces dernières années, l'intérêt scientifique porté sur l'influence de la langue écrite exercée durant les processus d'acquisition phonologique a nettement augmenté. Il reste cependant encore de nombreuses voies à explorer, compte tenu du fait que certains domaines semblent avoir été privilégiés au détriment d'autres. L'attention de nombreux chercheurs s'est en effet principalement orientée vers les contextes d'apprentissage infantile de la langue maternelle (Bassetti, 2008 ; Dornbusch, 2012), alors que le nombre d'études concernant les contextes L2 avec des apprenants adultes et des langues cibles autres que l'anglais nous semblent encore insuffisant (Schmalz *et al.*, 2015).

Les recherches effectuées jusqu'à présent indiquent que les éléments graphiques d'une langue ne favorisent pas nécessairement la communication orale de manière positive, tant en termes de réception que de production (Hayes-Harb *et al.*, 2010 ; Bassetti, 2007 ; Escudero, 2015). Les facteurs de perturbation ou de ralentissement provoqués par les interférences orthographiques semblent beaucoup plus importants dans le contexte des processus d'acquisition de la L2, où les apprenants maîtrisent déjà la compréhension et la production écrites. L'étude des parcours d'apprentissage d'une langue étrangère chez les apprenants adultes nous engage donc à prendre en compte non seulement les variables déjà considérées dans les processus L1 (telles que les caractéristiques acoustiques et articulatoires de la langue

maternelle, les facteurs sociolinguistiques comme l'âge, le mono/bi/plurilinguisme, le contexte éducatif, la motivation de l'apprenant, etc.), mais également l'ensemble des facteurs liés aux compétences orthographiques dans la langue source et la langue cible :

- le degré de transparence des systèmes orthographiques de la L1 et de la L2 ;
- les modalités de lecture développées lors de la décodification du système graphématique de la langue maternelle ;
- les méthodologies didactiques utilisées lors de l'acquisition de la correspondance entre le système orthographique et phonologique.

L'étude du processus d'acquisition phonémique des apprenants L2 adultes et alphabétisés devrait donc tenir compte de la question de l'apprentissage des graphèmes spécifiques de la langue étrangère non présents en L1, des différentes règles de correspondance entre graphèmes et phonèmes présents dans les deux langues et de leur fréquence plus ou moins élevée entre un système orthographique et un autre. De plus, notre travail de recherche souhaite contribuer au parcours mené depuis quelques décennies sur l'influence orthographique exercée dans les processus d'apprentissage d'une langue, dans le but de combler, au moins partiellement, certains domaines restés encore marginaux dans ce secteur de recherche.

Notre premier objectif est de mieux cerner les principales causes qui ont mené, dans le cadre des processus d'apprentissage occidentaux actuels, à ce que Saussure appelle la « tyrannie de la lettre » (Saussure, 2005) et à la conception d'une dépendance absolue du système orthographique à l'égard du système phonémique. La première partie de cette thèse est consacrée à l'analyse de la relation entre oralité et écriture et à son évolution au sein des communautés humaines occidentales. Nous tenterons, dans une perspective historique, anthropologique et sociolinguistique, de décrire les diverses étapes au cours desquelles la représentation graphique du langage a progressivement été considérée comme le principal vecteur de communication porteur de vérité et de fiabilité, au détriment de la culture orale. Notre attention a en particulier été

portée sur le phonème et les graphèmes de la consonne spirante latérale palatale voisée dans le système langue de l'italien².

Le deuxième objectif de ce travail de recherche est de comprendre, à travers de multiples perspectives, quelles sont les causes possibles qui ont permis à la latérale palatale, phonème peu fréquent, difficile à produire et à décoder (Tresoldi *et al.*, 2018 ; Ladefoged et Maddieson, 1996 ; Maddieson, 1984 ; Saffi, 1991) et avec une inconsistante correspondance graphème-phonème (CPG), de se conserver au sein du système phonologique de l'italien actuel. Dans la deuxième partie (chapitres 2, 3, 4 et 5), nous décrivons l'évolution diachronique des systèmes phonémiques et orthographiques de l'italien à partir de la langue latine, en portant une attention particulière au phonème et aux graphèmes cibles, ainsi qu'à leurs relations entretenue au cours des siècles. Bien que le système orthographique italien soit considéré comme transparent, par opposition aux systèmes opaques tels que ceux de l'anglais ou du français (Cossu *et al.*, 1995 ; Tabossi et Laghi, 1992 ; Seymour *et al.*, 2003 ; van den Bosch *et al.*, 1994), il présente toutefois des correspondances complexes entre graphèmes et phonèmes qui entravent la fluidité de la lecture lors de l'apprentissage grapho-phonologique. Certains graphèmes de l'italien actuel ne sont en réalité que les « nouveaux » signes graphiques de la langue vulgaire italienne, introduits successivement au sein du système alphabétique latin traditionnel. Dans la plupart des cas, des lettres déjà présentes dans le système orthographique latin précédent ont été réutilisées et possédaient donc déjà un signifiant phonologique, ce qui confirme la règle selon laquelle « *raramente si inventano nuovi segni, ma si combinano tratti di quelli già esistenti* »³ (Cardona, 1978 : 65). Dans les groupes linguistiques qui utilisent l'alphabet en caractères latins, le caractère peu univoque de la correspondance graphème-phonème a généré au cours des siècles – et génère encore aujourd'hui – une confusion évidente en termes de réception et de production du système phonologique, tant en ce qui concerne les apprenants enfants ou adultes et les contextes L1

² Tout au long de cette recherche nous utiliserons le terme plus bref de « latérale palatale » pour des questions de fluidité et de lisibilité.

³ « Il est rare que l'on invente de nouveaux signes, [puisque] les traits de ceux déjà existants sont associés » [Traduction faite par mes soins].

comme L2. L'étude sur l'évolution articulatoire du phonème cible et sur le graphème complexe qui lui est relié, a également contribué à la construction du corpus que nous avons utilisé dans le cadre de notre recherche empirique décrite au chapitre 8. Dans la troisième partie (chapitre 6), nous proposons une étude approfondie, dans une perspective phonosémantique, des phonèmes italiens, avec une attention particulière portée au sous-groupe des latérales. Nous analyserons la relation qui se tisse entre sens et forme, ainsi que la définition des unités minimales de la langue, en tentant ainsi de retracer le débat complexe qui a longtemps opposé les théoriciens naturalistes et puristes. Cette partie souhaite également fournir une interprétation renouvelée de la composition interne du système phonologique italien, dans le but de compléter le cadre historique et descriptif déjà tracé dans la deuxième partie. Nous tenterons donc d'expliquer la présence inhabituelle d'un phonème peu fréquent comme la latérale palatale au sein du système de la langue italienne, en apportant une analyse phonomorphologique de son rapport de dépendance avec le phonème latéral alvéolaire, grâce à une interprétation phonosémantique du système pronominal italien.

Notre troisième et dernier objectif concerne la quatrième partie, et tentera de décrire les interactions entre oral et écrit dans un contexte d'apprentissage phonologique d'une L2. Cette partie se compose de trois chapitres distincts (7, 8 et 9), mais étroitement liés entre eux. Le chapitre 7 fournit une vue d'ensemble des recherches récentes les plus significatives menées sur l'influence des systèmes graphiques au cours des processus d'acquisition d'une langue étrangère. Nous approfondirons en particulier les concepts de profondeur orthographique et de conscience phonologique, ainsi que les principales méthodes de lecture des unités plus ou moins segmentales des mots. Le chapitre 8 représente l'étude expérimentale de ce projet de recherche et a pour objectif l'analyse de l'interdépendance entre les systèmes phonologiques et orthographiques de l'italien en contexte d'apprentissage L2, et en particulier la correspondance graphème-phonème (CGP) de la latérale palatale. Nous présenterons une expérience de discrimination lexicale de type audiovisuel, composée d'un corpus de pseudo-mots italiens trisyllabiques que nous avons

soumis à deux groupes d'étudiants universitaires de langue maternelle anglaise ou espagnole. L'un des éléments les plus innovants de cette expérience est l'introduction, dans deux systèmes orthographiques différents, de deux solutions graphiques liées au phonème de la latérale palatale : le graphème complexe <gli> de l'italien actuel et le signe graphique <ʎ> de l'API. Nous supposons que les informations orthographiques peuvent influencer la perception acoustique des non natifs, et en particulier qu'un degré de transparence différent de celui de la langue maternelle et une stratégie de lecture qui lui est reliée peuvent amener l'apprenant à fournir une réponse plus ou moins correcte et plus ou moins rapide. Enfin, nous supposons que les deux groupes non natifs rencontrent différentes difficultés à discriminer le phonème et le graphème de la latérale palatale en fonction du distracteur auditif, c'est-à-dire la consonne spirante latérale alvéolaire voisée gémisée, la semi-consonne spirante palatale voisée⁴ ou le groupe phonémique /lj/. Les résultats obtenus seront discutés en rapport avec le Modèle d'Activation Interactive Bimodale (BIAM, en anglais *Bimodal Interactive Activation Model*, Diependale *et al.* 2010 ; Grainger et Holcomb, 2007 ; 2009 ; Grainger et Ziegler, 2011).

De manière générale, nous pouvons considérer que l'influence, positive ou négative, qu'exercent les informations orthographiques implique un temps et un effort cognitif différents dans le processus de décodage que les enseignants de L2 devraient à l'avenir prendre en considération. Cela leur permettra en effet d'élaborer un matériel didactique plus efficace pour un apprentissage phonologique correct de la langue cible. À cet égard, nous envisageons certaines propositions didactiques dans le chapitre 9. Notre principal objectif est de mieux considérer le niveau phonologique au sein des parcours d'apprentissage d'une L2 et de dépasser les problématiques de type *graphocentrique* par la mise en œuvre d'un rapport plus équilibré et plus conscient entre l'oral et l'écrit.

⁴ Tout au long de cette recherche nous utiliserons les termes plus brefs de « latérale alvéolaire » pour /l/, de « semi-consonne palatale » ou de « yod » pour /j/ pour des questions de fluidité et de lisibilité.

PREMIÈRE PARTIE

La relation entre oralité et écriture

Chapitre 1

Le culte de l'écriture

1.1 Langue/s et culture/s

De nombreuses études provenant de différents domaines des sciences humaines ont démontré que la capacité de communiquer à travers des langues parlées complexes constitue l'une des caractéristiques principales qui différencient les êtres humains des autres espèces animales⁵. Ce fait concerne toutes les communautés humaines dans l'espace comme dans le temps et, comme le souligne l'anthropologue britannique Goody (1978), il représente la base de toutes les institutions sociales et de chaque comportement normatif.

L'homme communique avec tout son corps, à travers des gestes, des articulations, des mouvements. Il utilise ses cinq sens pour communiquer avec le monde extérieur, mais l'expression verbale constitue dans toutes les cultures le système principal de représentation du langage. Dans ce chapitre, nous ne traiterons pas des questions concernant les relations entre *langue, parole et discours* telles qu'elles ont déjà été abordées chez Saussure (2005). Notre objectif est de mieux comprendre la relation qui se tisse entre la/les langue/s et la/les culture/s au sein des sociétés humaines. Nous souhaitons également approfondir les études menées par de nombreux linguistes au fil des décennies, concernant la langue parlée et écrite, ainsi que les divers rapports qu'entretiennent les deux codes symboliques dans une perspective à la fois diachronique et diatopique.

⁵ Chaque espèce animale peut exprimer ses émotions en communiquant de différentes manières, mais seul l'être humain peut exprimer ou décrire une pensée, un sentiment ou une perception à travers la parole. Pour approfondir les travaux menés sur le caractère unique du langage humain et les récentes études en psychologie cognitive et génétique, voir - entre autres - Gazzaniga (2008); Darwin (2008); Morris (2001); L. et Cavalli-Sforza (1993); Lieberman (1980).

L'anthropologue Edward Sapir définit la langue parlée comme « *a vocal actualization of the tendency to see realities symbolically* »⁶ (Sapir, 1963 : 15) et également comme « *a system of phonetic symbols for the expression of communicable thought and feeling* »⁷ (*ibid.* : 7). Il convient cependant de rappeler une fois de plus que l'expression phonique ne constitue pas la seule forme de langage disponible chez les êtres humains. Selon certains spécialistes, son origine même proviendrait d'autres types de communication, tels que les gestes (Jousse, 1974 ; Corballis, 1999) ou la combinaison de gestes manuels et de mouvements faciaux (Rizzolatti *et al.*, 1998). L'existence de l'écriture auprès de certaines populations humaines peut également clairement témoigner de la possibilité de distinguer le langage du facteur phonétique, tout en parvenant à maintenir une intégrité de communication substantielle⁸.

Selon le linguiste jésuite américain Walter J. Ong (l'un des chercheurs les plus influents sur le rapport entre les langues écrites et orales du XXème siècle), la culture organise le système sensoriel des individus membres d'une société (1970). L'homme ne peut en effet pas simultanément prêter attention à toutes les perceptions qui l'entourent et proviennent du monde extérieur. C'est donc la culture dont fait partie l'individu qui effectue une organisation efficace de sa perception sensorielle. Cette organisation varie dans le temps et dans l'espace, en fonction des changements au sein des cultures elles-mêmes ; sachant que la culture se réalise – et se modifie – à son tour en fonction des perceptions sensorielles des individus (Ong, *ibid.*).

L'une des théories les plus importantes de l'histoire des études concernant la relation entre langue/s et culture/s a été développée au début du XXème siècle par les deux linguistes et anthropologues américains Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf. Ces derniers ont émis l'hypothèse que le langage constitue un système symbolique d'expériences parfait et que, de par cette nature, il

⁶ « Une actualisation vocale de la tendance à voir la réalité de façon symbolique » [Traduction faite par mes soins].

⁷ « Un système de symboles phonétiques pour l'expression de pensées et de sentiments communicables » [Traduction faite par mes soins].

⁸ Selon le principe de *transposition linguistique* de Sapir (1963), les systèmes formels de référence n'ont pas besoin de la parole (verbale) pour préserver leur intégrité. En effet, ces mêmes significations peuvent être transférées d'un système parlé à un système écrit.

entretient une relation privilégiée avec la culture au sein de laquelle il est employé. Ce déterminisme linguistique repose sur la notion de relativisme culturel qui s'est développé au sein des études anthropologiques nord-américaines de cette même époque et qui affirme que chaque individu codifie la réalité à travers sa langue maternelle, elle-même étroitement liée à sa culture d'appartenance. Selon cette théorie, la langue ne fixe en soi pas de limites par rapport à ce que le locuteur peut ou non exprimer, mais elle peut cependant différer des autres en fonction de ce qu'elle requiert en termes de discours – c'est-à-dire ce que le locuteur dit et de quelle manière il le dit. Cet aspect modèle par conséquent sa perception du monde environnant et les processus cognitifs qui lui sont reliés⁹.

Il a été découvert que le canal final du système respiratoire du corps humain a évolué de manière très différente par rapport à celui des autres primates. Cette évolution physiologique a permis aux hommes de développer une phonation plus complexe, capable de communiquer, et cela au détriment d'une meilleure efficacité respiratoire (Negus, 1929)¹⁰. Malgré l'importance de ces données de nature strictement anatomique, il convient de toujours garder à l'esprit que le langage est un « système symbolique ». Les mouvements articulatoires qui se réalisent dans les cavités suprapharyngales permettent en effet de créer les phonèmes d'un système-langue qui ne sont pas strictement utiles d'un point de vue biologique, comme le note Sapir lui-même :

If I move my tongue in order to lick a piece of candy I carry out a movement which has direct signification for the desired end, but if I put my tongue in the position needed to articulate the sound « l » or a given vowel, the act is in no way useful except

⁹ Pour mieux saisir la notion de déterminisme linguistique nord-américain du début du XX^e siècle, voir en particulier les textes anthropologiques de Sapir (1963 ; 2008), Whorf (1970) et Boas (1982).

¹⁰ Dans le système respiratoire humain, la position du larynx par rapport à la bouche et au pharynx rend la respiration moins efficace à des fins olfactives et plus sujette à l'obstruction lors de la phase de déglutition. Mais ce fait a en même temps permis de faciliter une communication plus efficace. Voir les travaux de Negus (1929) sur l'adaptation anatomique des cavités supraglottiques quant à la phonation. Voir également Lieberman (1980).

*in so far as society has tacitly decided that these movements are capable of symbolic interpretation.*¹¹ (Sapir, 2008 : 207)

Une fois l'expérience réelle analysée, nous constatons que le langage a la capacité de créer un « monde de potentiels » qui peut progressivement se fondre dans la réalité, permettant ainsi à l'homme de transcender les données tangibles pour mieux les saisir.

Selon le relativisme linguistique des deux chercheurs nord-américains, l'environnement physique et social conditionne fortement le langage. C'est donc pour cette raison que l'étude approfondie d'une langue donnée peut nous aider à mieux cerner les comportements sociaux admis dans une culture spécifique. En effet, selon Sapir, « *language is the symbolic guide to culture* »¹² (Sapir, 2008: 222).

La langue possède un caractère beaucoup plus conservateur que la culture, et c'est d'ailleurs pour cette raison que, dans de nombreux cas, elle peut encore décrire une période culturelle antérieure – alors que le contraire ne peut que très difficilement se produire. Il est également plus difficile qu'un changement culturel affecte d'une manière ou d'une autre la structure fondamentale d'une langue (Sapir, 1963). Cela est dû au fait que les changements linguistiques ne se déroulent pas à la même vitesse que la plupart des changements culturels – ces derniers étant généralement beaucoup plus rapides. Malgré l'absence d'une correspondance parfaite entre les changements au sein d'une langue et la culture qui y est liée, nous pouvons toutefois affirmer qu'un changement culturel peut fortement contribuer à accélérer le processus de changement linguistique (Sapir, 2008). Certains exemples qui se rapportent spécifiquement à notre recherche concernent les changements culturels qui ont modifié la relation entre l'oralité et l'écriture dans les langues européennes au cours de leur évolution. Nous approfondirons cette question au point 1.3.

¹¹ « Si je bouge ma langue pour lécher un morceau de bonbon, j'effectue un mouvement qui a une signification directe avec l'objectif recherché, mais si je mets ma langue dans la position nécessaire pour articuler le son « l » ou une voyelle donnée, l'action n'est d'aucune utilité, en ce que la société a tacitement décidé que ces mouvements engendrent une interprétation symbolique. » [Traduction faite par mes soins].

¹² « La langue est le guide symbolique de la culture » [Traduite par mes soins].

1.1.1 Langue écrite et culture

À l'instar de la langue parlée, l'écriture constitue un système de représentation symbolique du langage, ce qui nous permet de penser qu'elle peut également être directement reliée à la culture – ou plutôt aux cultures – au sein desquelles elle s'est développée et a été employée au fil des siècles. La création d'un système graphique n'engage pas de conditions biologiques qui régissent la base des oppositions d'un système phonologique, ainsi qu'une grande partie de la qualité phonétique d'une langue. Chaque langue parlée est en effet soumise au même fonctionnement de l'appareil phonatoire de l'être humain et à des oppositions universelles, telles que la distinction entre voyelles et consonnes¹³. Les langues écrites qui se sont développées au cours de l'histoire de l'être humain ne sont quant à elles pas unies à travers de véritables « traits universels ». La création d'un système graphique représente donc « un processus totalement arbitraire » (Cardona, 2009).

Les nombreuses études en linguistique, anthropologie et psychologie menées sur les relations existantes entre langue/s, culture/s et personnalité concernent presque exclusivement la langue parlée et encore assez peu de travaux approfondissent les relations concernant la langue écrite. Les systèmes d'écriture peuvent en effet nous fournir de précieuses d'informations sur des cultures spécifiques, sur leur vision du monde et sur les processus mentaux de leurs créateurs. Les critères à travers lesquels certaines images, certains graphèmes ou symboles sont choisis ou créés pour représenter graphiquement un concept ne peuvent en effet pas être considérés comme neutres, bien au contraire. Cette réflexion, menée par des spécialistes tels que Cardona (1983 ; 1986 ; 2009), Février (1984) et Cohen (1958), n'entre pas en conflit avec l'arbitraire de la langue écrite, mais pose la question de l'existence d'une relation effective entre culture et système de signes graphiques. Si nous considérons par exemple les hiéroglyphes égyptiens, l'écriture maya ou certains

¹³ On peut par exemple penser aux oppositions des traits distinctifs de Troubetzkoy (1971), aux universels linguistiques de Greenberg (1963), mais également aux théories sur la naturalité de Dressler (1985).

idéogrammes chinois mandarins, l'existence d'une corrélation entre environnement, culture matérielle et écriture nous paraît plus qu'évidente (Cardona, 2009).

Dans d'autres cas de formes graphiques, tels que les systèmes alphabétiques présents en occident, l'influence exercée par l'environnement et la culture dans laquelle ils se sont développés paraît moins tangible – car selon la dichotomie de Herrenschmidt (2007), il s'agit d'écritures *non-contextuelles*¹⁴, mais reste néanmoins bien présente, même si moins perceptible. Prenons par exemple les affinités stylistiques manifestes qui existent entre l'écriture gothique latine, développée en Allemagne et en France à la fin du XII^{ème} siècle, et l'architecture ogivale florissante dans ces pays à la même période¹⁵. Pensons également à l'intérêt commun et au développement de l'aspect esthétique dans les écritures alphabétiques manuscrites dans différents courants culturels, tels que l'art calligraphique arabo-islamique ou le caractère zoomorphique des lettres latines dans les textes européens médiévaux ; ou encore les cas fréquents de personnification de signes graphiques dans certains textes satiriques de la littérature occidentale ancienne et contemporaine¹⁶.

Les processus de création graphique ne se réalisaient pas uniquement en termes de commodité et de quête de rapidité et de clarté de la forme graphique. Comme tout art, les systèmes d'écriture ont subi tout au long de leur processus de création et de leur évolution l'influence de la *Völkerpsychologie* (Wundt,

¹⁴ Herrenschmidt (2007) distingue les écritures *contextuelles*, entretenant un lien étroit avec la structure d'une langue donnée, des écritures *non-contextuelles*, lesquelles peuvent représenter graphiquement les langues indépendamment de leur structure grammaticale.

¹⁵ Comme l'écrit Cohen : « Chez les copistes de la fin du XII^{ème} siècle, la mode est venue dans les abbayes de France et d'Allemagne de rétrécir les lettres ; bientôt elles devaient devenir anguleuses, des angles au sommet ou à la base de traits droits épais remplaçant les courbes : c'est la naissance de l'écriture qu'on a nommée gothique, comme l'architecture ogivale et qui comme cette architecture a connu la floraison au XIII^{ème} siècle. Il y a eu nettement concordance de goût entre l'art du copiste et celui des architectes » (Cohen, 1958 : 348-349). L'auteur fournit également une description graphique des différents systèmes d'écriture liés aux valeurs culturelles. Sur la relation entre l'écriture scolastique et l'architecture gothique, voir Panowsky (1951).

¹⁶ Nous ne rapportons que deux exemples présents dans la littérature italienne : la satire antiacadémique de *Il piatto dell'H* (1717) du poète bolognais Pier Jacopo Martello et le roman *Notizia intorno a Didimo Chierico* (1813) du célèbre poète Ugo Foscolo (1969). Ce type de satire remonte en réalité à l'antiquité, comme en témoigne le récit grec de Lucien de Samosate sur le processus juridique des voyelles grecques par rapport à d'autres lettres pour rétablir l'ordre et l'équilibre au sein de l'alphabet (1861).

1902), ou de la « psychologie collective », directement reliée à ce qui – dans une époque et une culture déterminées – était considéré comme esthétiquement acceptable (Cardona, 2009 ; Cohen, 1958). Si nous prenons également en considération le fait que dans toutes les sociétés dotées d'un système d'écriture, les formes graphiques symboliques ont au moins initialement joué un rôle fondamental d'un point de vue ésotérique, magique et/ou religieux, nous pouvons aisément affirmer qu'une réflexion approfondie sur l'aspect esthétique de l'écriture mène très certainement à une meilleure compréhension de la culture qui y est reliée.

Chaque système d'écriture entretient donc un rapport étroit avec la culture de la communauté dans laquelle il s'est développé, mais ce système est également lié à la personnalité de chaque individu qui l'emploie. Selon l'ethnolinguiste Giorgio R. Cardona (1983), un système graphique se situe à l'intersection entre l'axe de la culture et l'axe de la personnalité. Le premier axe comprend une vision du monde, l'interprétation de faits extérieurs, la capacité de classer des phénomènes et l'échelle de valeurs d'une culture particulière ; l'axe de la personnalité comprend quant à lui les facultés, les pulsions, la vision du scripteur¹⁷.

Comme nous le verrons mieux dans les paragraphes suivants, l'écriture a toujours joué un rôle conservateur (sinon de gardien) du langage – cela également suite au déclin de la perte de valeur de la parole verbale – mais également de la culture et de l'identité d'une communauté d'individus.

¹⁷ Il serait également utile de prendre en compte les témoignages d'écrivains et d'hommes/femmes de lettres qui, au fil des siècles, ont décrit de manière visionnaire et surréaliste la relation entre l'esthétique et la fonctionnalité du signe graphique. Ces considérations concernent l'axe de la personnalité de l'écrivain, mais reflètent également – et de manière très originale – la pensée et la culture de la communauté à laquelle ce dernier appartient. La conception ambiguë et parfois troublante de l'érudit italien Leon Battista Alberti concernant l'alphabet latin des langues occidentales peut servir d'exemple. Dans une lettre privée, il a comparé les lettres de l'alphabet latin à des "*gemmas floridasque atque odoratissimas*" ou encore à de dangereux scorpions noirs libérés du blanc de la page (cité dans Gorni (2012 : 159-161). Pensons également à la comparaison des lettres à des crevettes du poète Francis Ponge : « [...] dans le monde des représentations extérieures, parfois un phénomène analogue se produit : la crevette, au sein des flots qu'elle habite, ne bondit pas d'une façon différente, et comme les taches dont je parlais tout à l'heure étaient l'effet d'un trouble de la vue, ce petit être semble d'abord fonction de la confusion marine » (Ponge, 1942).

Dans la relation d'interdépendance qui existe entre l'axe de la culture et celui de la personnalité – et le long desquels le système de symboles graphiques se développe – une variable importante doit être prise en compte. Les valeurs sur l'axe de la personnalité augmentent à mesure que les valeurs de la culture diminuent, et ces derniers diminuent avec la diffusion de l'écriture. Nous nous retrouvons donc face à un paradoxe apparent : la prodigieuse augmentation de la diffusion de l'écriture à l'époque moderne – à travers l'alphabétisation de masse et la technologie contemporaine – affaiblit progressivement les modèles culturels qu'elle a pourtant toujours tenté de préserver (Cardona, 2009). En effet, dans les sociétés actuelles, les mécanismes de contrôle et de prestige des normes linguistiques et culturelles ont considérablement diminué. Plus le nombre de personnes à qui l'écriture est enseignée augmente (sachant que l'écriture constituait autrefois l'un des moyens par lesquels le pouvoir était maintenu), moins la force (avec laquelle ce même pouvoir tentera de leur imposer des modèles linguistiques et culturels afin de continuer à exercer un contrôle) sera grande.

Nous pouvons voir comment même la simplification du parcours d'acquisition d'une langue s'inscrit parfaitement dans le phénomène actuel de démystification des modèles culturels précédents. Ce fait peut aisément être relié à la dichotomie *langue-pont/langue-mur* que nous évoquerons de manière plus approfondie au point 1.2.4.

1.2 Analyser l'écriture

L'écriture peut être considérée comme l'une des représentations graphiques principales véhiculant la parole humaine. Pourtant, au sein des disciplines linguistiques, elle a rapidement occupé une position subordonnée par rapport au statut dominant attribué à la *parole*. Nous entendons ici l'écriture non pas dans sa simple description des composants graphiques – étudiés par exemple par la graphologie – mais plutôt dans la somme des facultés scripturales qui se

sont développées dans certaines sociétés humaines dans le temps (Foresti, 1977).

Sa position secondaire – dans la conception philosophique occidentale – a des racines lointaines. En effet, déjà dans l'Antiquité, Platon percevait l'écriture comme incomplète et froide par rapport à la parole. Dans *Phèdre*, il décrit l'écriture dépourvue des moyens qui confèrent à la langue orale son caractère animé, puisqu'elle n'implique ni l'intonation, ni le rythme, ni même la participation du corps (comme cela se produit dans le discours oral). La considération platonicienne de la froideur et du caractère « extérieur » de l'écriture – comparée au caractère naturel de l'oral – s'est poursuivie dans l'histoire occidentale moderne, en particulier auprès de Hegel et de Rousseau (Guritanu, 2016), dont les propres mots résument bien la conception romantique du XIX^{ème} siècle :

Les langues sont faites pour être parlées, l'écriture ne sert que de supplément à la parole. L'analyse de la pensée se fait par la parole, et l'analyse de la parole par l'écriture ; la parole représente la pensée par des signes conventionnels, l'écriture représente de même la parole ; ainsi l'art d'écrire n'est qu'une représentation médiate de la pensée (Rousseau, 2012 : V)

Le rôle marginal conféré à la langue écrite – par rapport à celui attribué à la parole – paraît encore plus étonnant si l'on considère que la linguistique moderne, en tant que discipline, est née au XIX^{ème} siècle à travers l'étude des langues écrites indo-européennes et sémitiques. La grammaire comparée de la tradition néo-grammatique de Jones, Bopp, Verner – entre autres – s'est dès le départ basée sur les formes graphiques. Mais à l'époque, ces formes n'étaient perçues que comme un moyen, une sorte de miroir plus ou moins fidèle de la langue parlée. Cette position ne conduit alors pas à un réel besoin d'en étudier la nature.

Le peu d'intérêt porté à la langue écrite, en tant qu'objet linguistique, se confirme à nouveau au XX^{ème} siècle. D'illustres linguistes tels que Saussure (2005), Bloomfield (1984) ou encore Hockett (1958) considéraient la langue écrite comme un simple système secondaire, et donc moins pertinent pour une

étude plus approfondie du langage (Foresti, 1977). Martinet (1967) considère l'écriture comme une activité distincte de la linguistique, une « province » de cette dernière ou, comme l'écrivent Ducrot et Todorov :

[...] le langage *parlé* s'est trouvé privilégié comme constituant le langage par excellence, dont le langage *écrit* ne serait qu'une image redoublée, une reproduction auxiliaire, ou un instrument commode – *signifiant de signifiant*. Et dès lors, la parole serait la vérité, la « nature » et l'origine de la langue, dont l'écriture ne serait qu'un rejeton bâtard, un supplément artificiel, un dérivé non nécessaire, enfin. (Ducrot et Todorov, 1979 : 435)

Le linguiste Roman Jakobson lui-même a défini les éléments graphiques comme les *symboles de symboles*, et le système écrit comme un système successif et non complètement indépendant de la parole, « *because no speech community and none of its participants can acquire and manipulate the graphic pattern without possessing a phonemic system* »¹⁸ (Jakobson et Halle, 1956 : 16-17). Le structuralisme des années 1960 marque finalement un regain d'intérêt pour la graphématique, mais ce courant marginalise toutefois l'écriture en tant qu'objet linguistique pour ne l'inclure qu'exclusivement en correspondance avec le système phonémique. Les recherches sont par ailleurs orientées d'un point de vue alphabético-centré, approche non applicable aux systèmes linguistiques qui n'utilisent pas l'alphabet (Cardona, 2009).

Les recherches menées sur l'écriture auprès des sociétés humaines ont par ailleurs rencontré de nombreux obstacles, et cela également dans d'autres disciplines des sciences sociales. Il suffit de penser à la pensée commune qui, du moins jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, affirmait que les systèmes écrits étaient l'objet exclusif des linguistes, alors que les anthropologues étaient censés traiter exclusivement des peuples primitifs. Comme le suggèrent les termes *ethnocentrique* et *évolutionniste primitif*, les populations étudiées dans le cadre de recherches anthropologiques de cette époque ne disposaient pas de cette invention graphico-culturelle – sans quoi elles n'auraient jamais pu être classées

¹⁸ « Car aucune communauté linguistique et aucun de ses membres ne peuvent acquérir et manier le motif graphique sans posséder de système phonémique » [Traduction faite par mes soins].

comme des « cultures moins avancées », et n'auraient donc pas pu être étudiées par des ethno-anthropologues (Cardona, 2009).

Il conviendrait en revanche d'analyser la fonction de l'écriture dans une perspective plus systémique, comme le suggère Guritanu :

L'écriture a non seulement offert à la linguistique des voies d'accès à la compréhension des langues du monde et de leur évolution, mais également accordé à l'ensemble des sciences des prises sur des questions tenant de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, etc. ; leur liste ne saurait être exhaustive. La linguistique même s'écrit, alors que les enjeux de l'écriture vont au-delà de son domaine. (Guritanu, 2016 : 58)

1.2.1 Correspondance phonémique et autonomie

Nous pouvons définir l'écriture comme l'utilisation – par l'homme – d'un système de signes graphiques à valeur symbolique. Un signe graphique pris de manière isolée ne peut pas encore être considéré comme une forme d'écriture, dans la mesure où il doit être inclus dans un système plus large d'oppositions graphiques (Cardona, 2009). L'unité minimale de l'écriture est le *graphème*, préféré au terme alphabéto-centré de *lettre*¹⁹, et l'ensemble des signes forme *un système graphématique* (Horejši, 1971)²⁰.

Il nous paraît impossible d'établir un parallélisme entre l'unité phonémique – ou phonème – et l'unité graphique, puisque le premier ne constitue pas un signe alors que le graphème possède bien un signifié et un signifiant.

¹⁹ En réalité, Cardona s'oppose au concept de graphème, car il remplace simplement le terme de *lettre* et limite la vision générale aux seuls alphabets de style occidental. L'ethnolinguiste italien préfère utiliser le terme d'*élément graphique*, de manière à ce que des éléments graphiques de type non alphabétique, tels que les idéogrammes, puissent également être inclus. Cf. Cardona (2009).

²⁰ Horejši souhaite dépasser la distinction entre graphème et phonème et propose une unité ayant ces deux correspondances : le *graphonème*. Comme il l'a lui-même écrit : « [...] il faut, à notre avis, remplacer les deux sortes de correspondances "à sens unique" par une seule correspondance mutuelle ou "à deux sens" et les unités "phonème" et "graphème" par des unités contenant chacune le couple d'un phonème ou groupe de phonèmes et d'un graphème qui se correspondent l'un à l'autre. Nous proposons de dénommer de telles unités "graphonèmes" » (Horejši, 1971 : 189).

La relation entre le graphème et le phonème est parfaitement résumée dans le schéma élaboré par Rosiello (1966) – cf. Figure 1.1.

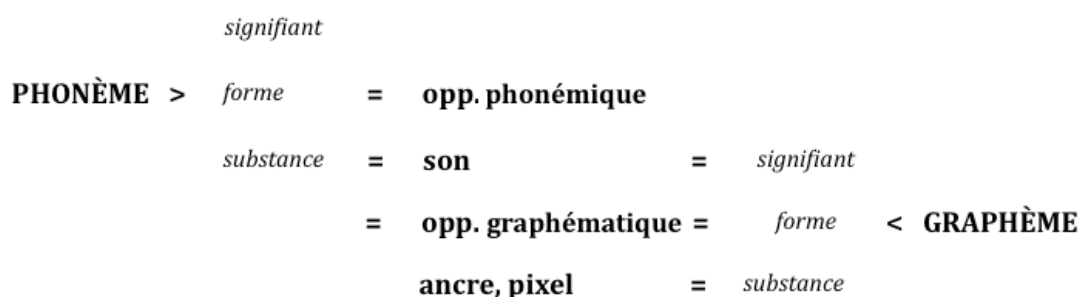


Figure 1.1. Relation entre graphème et phonème dans une langue dotée d'un système alphabétique.

Le système graphique ne communique avec le système phonémique que lorsque la substance phonique du phonème se superpose au contenu du signifiant du graphème. En ce qui concerne la forme et la substance, la graphématique conserve une autonomie complète.

Nous verrons plus en détail au chapitre 7 comment les correspondances entre graphèmes et phonèmes – phonèmes-graphèmes (CPG) et graphèmes-phonèmes (CGP)²¹– constituent l'une des principales mesures permettant de classer la transparence et l'opacité des langues qui utilisent l'alphabet comme représentation graphique²².

L'un des premiers à avoir défini l'unité minimale d'écriture fut le linguiste de l'école de Prague, Josef Vachek. En 1939, il a repris les recherches du russe Agenor Artymovič sur l'autonomie de l'écriture par rapport à la langue parlée. Vachek insiste tant sur le caractère indépendant de ces deux systèmes symboliques, que sur leur coexistence au sein d'une même langue (Ineichen, 1971), tout en démontrant qu'ils diffèrent cependant par la leur fonction

²¹ Cf. Coulmas (1996).

²² Sur les différentes relations entre graphèmes et phonèmes, voir Horejsi (1971).

linguistique. L'approche fonctionnaliste développée à plusieurs reprises par le linguiste tchécoslovaque peut se résumer ainsi :

The spoken norm of language is a system of phonically manifestable language elements whose function is to react to a given stimulus (which, as a rule, is an urgent one) in a dynamic way, i.e. in a ready and immediate manner, duly expressing not only the purely communicative but also the emotional aspect of the approach of the reacting language user.

The written norm of language is a system of graphically manifestable language elements whose function is to react to a given stimulus (which, as a rule, is not an urgent one) in a static way, i.e. in a preservable and easily surveyable manner, concentrating particularly on the purely communicative aspect of the approach of the reacting language user.²³ (Vachek, 1973 : 15-16)

Le linguiste danois Hans J. Uldall (1944) considérait les deux systèmes linguistiques comme simplement coexistants et réciproquement non congruents, exprimant le même langage, ainsi véhiculé par deux substances différentes telles que le flux d'air pulmonaire d'un côté et l'encre de l'autre :

The system of speech and the system of writing are [...] only two realizations out of an infinite number of possible systems, of which no one can be said to be more fundamental than any other.²⁴ (Uldall, 1944 : 16)

Lev Vygotski (1962) ajoute que la langue écrite, en tant que fonction linguistique à part entière, diffère de la langue parlée non seulement par sa structure, mais également par son mode de fonctionnement.

²³ « La norme parlée du langage constitue un système d'éléments de langage qui se manifestent de manière phonique, et dont la fonction est de réagir à un stimulus donné (qui, en règle générale, est urgent) de manière dynamique, c'est-à-dire imminente et immédiate, exprimant d'abord non seulement l'aspect purement communicatif mais aussi émotionnel de l'approche du locuteur qui réagit. La norme écrite du langage est un système d'éléments de langage qui se manifestent de manière graphique, et dont la fonction est de réagir à un stimulus donné (qui, en règle générale, n'est pas urgent) de manière statique, c'est-à-dire stable et facilement contrôlable, en se concentrant en particulier sur l'aspect purement communicatif de l'approche du locuteur qui réagit. » [Traduction faite par mes soins].

²⁴ « Le système de la parole et le système de l'écriture ne représentent [...] que deux réalisations sur un nombre infini de systèmes possibles, dont aucun ne peut être retenu comme plus fondamental qu'un autre. » [Traduction faite par mes soins].

Quelques années plus tard, la classification élaborée par Ernst Pulgram sur les caractéristiques structurelles du phonème et du graphème démontre également que le seul élément commun entre les deux systèmes consiste dans le fait que les deux constituent des systèmes de signes conventionnels, l'un ayant comme signification des concepts et l'autre de simples sons (Rosiello, 1966)²⁵.

Les différences entre langue parlée et langue écrite soulignées par les linguistes susmentionnés se distancient nettement de la vision saussurienne commune – soutenue par la plupart des linguistes au cours des dernières décennies, comme Sapir, Hockett, Bloomfield et Jakobson – qui stipule que l'écriture est simplement un langage « rendu visible ». Malheureusement, dans les années suivantes, Vachek et Pulgram ne parvinrent pas à renforcer et à élargir leur thèse sur l'autonomie de la langue écrite. Leur brillante intuition tomba donc en partie dans l'oubli (Ong, 1970), mais au cours des dernières années, elle a été reprise dans des recherches de neuropsychologie, s'opposant définitivement à la conception dominante selon laquelle la production écrite postule l'existence d'une médiation phonologique obligatoire (Geschwind, 1969 ; Luria, 1970). Des études plus récentes de neuropsychologie démontrent en effet une relative autonomie de l'écriture par rapport à la parole et examinent les processus cognitifs liés à la production de ces deux types de communication (Bonin *et al.*, 2001 ; Rapp *et al.*, 1997 ; Rapp et Caramazza, 1997 ; Bonin *et al.*, 1998). Compte tenu que cette école de pensée est minoritaire, mais non moins influente, nous pouvons supposer que la conception commune de secondarité du système graphique à l'égard du système phonémique et de non autonomie paraît peu fiable, voire erronée. Cette vision pourrait en effet être uniquement prise en considération pour décrire le processus d'apprentissage de la langue maternelle au début de la vie d'un enfant (Ineichen, 1971)²⁶, mais ne paraît pas adaptée concernant l'acquisition d'une L2,

²⁵ Sur la différenciation entre graphème et phonème, voir Pulgram (1951).

²⁶ Les individus de toutes les cultures humaines apprennent à parler dès les premières phases de leur croissance, alors que pour écrire, ils devront attendre une phase de développement mental considérablement plus avancée. Sur la formation tardive des capacités logiques cognitives chez l'enfant et sur lesquelles repose le langage écrit, voir Vygotsky (1962).

processus durant lequel les apprenants reçoivent très souvent des *inputs* oraux et écrits en même temps²⁷.

1.2.2 Théories sur les origines, le développement et la classification des systèmes d'écriture

L'activité graphique représente un prolongement des capacités cognitives de l'être humain et est mise en œuvre dans le but d'exprimer volontairement la pensée à travers des symboles extérieurs à l'individu. Contrairement à l'objectif opérationnel de l'outil, la relation entre opérations mentales et image est purement symbolique. Ainsi, nous pouvons dire que l'utilisation de l'écriture représente une caractéristique exclusive de *l'homo sapiens* qui le différencie des autres espèces animales, ce qui n'est pas nécessairement le cas du langage parlé et de l'utilisation d'outils (Cardona, 2009).

On estime que l'origine du langage parlé remonte à environ 150 000 – 250 000 ans (Perreault et Mathew, 2012), alors que les premières attestations considérées à tous les effets comme étant des « écritures » ne datent que de 3 500 avant J-C (Powell, 2012). Si nous considérons cependant l'utilisation de *traces graphiques* avec lesquelles les premiers hominidés ont tenté de relier leur pensée à des symboles matériels, il convient d'antidater considérablement la naissance réelle des systèmes d'écriture. Par conséquent, contrairement à ce que la recherche a longtemps pensé sur l'ordre de succession chronologique du langage parlé et du langage écrit²⁸, dans cette nouvelle perspective les représentations graphiques ne doivent pas nécessairement suivre les représentations verbales et il apparaît également possible de penser que la faculté graphique humaine pourrait même être antérieure à celle verbale (Cardona, 1986). Les découvertes archéologiques effectuées dans une même

²⁷ Nous approfondirons ce point dans la quatrième partie de cette thèse.

²⁸ Nous pouvons citer, à titre d'exemple, l'un des anthropologues britanniques les plus influents des années 1970 : « Pour ceux qui étudient l'interaction sociale, les développements touchant la technologie intellectuelle sont forcément et toujours décisifs. Le plus important progrès dans ce domaine, après l'apparition du langage lui-même, c'est la réduction de la parole à des formes graphiques, le développement de l'écriture » (Goody, 1978 : 48).

zone géographique – en l’occurrence en Europe occidentale – indiquent les principales phases chronologiques des premières formes graphiques humaines :

- dans le *Paléolithique inférieur*, certaines pierres figuratives exprimaient déjà des formes de conceptualisation abstraite ;
- dans le *Paléolithique moyen*, certaines pierres figuratives montrent clairement l’existence d’une intervention humaine ;
- dans le *Paléolithique supérieur*, les individus réalisent déjà un graphisme géométrique artificiel sur des pierres, des os et des objets en céramique ;
- la fin du *Magdalénien* indique l’existence des premières formes idéographiques et certains graphismes géométriques sont également associés à des images de type réalistes ;
- à l’époque *Mésolithique*, la géométrisation graphique s’accroît ;
- à l’époque *Néolithique*, les idéogrammes représentent une véritable forme d’écriture à valeur sacrée (*ibid.*).

Dans la plupart des recherches menées sur les formes graphiques humaines, le concept d’écriture a toujours conservé un caractère fortement occidental, que nous pourrions définir *alphabétocentrique* (Cardona, 2009 ; Guritanu, 2016). En effet, encore aujourd’hui, nous étudions les différents systèmes graphiques en partant de l’écriture alphabétique occidentale, implicitement ou explicitement considérée comme le plus haut degré de perfection atteint jusqu’à présent sur l’échelle évolutive, le but ultime vers lequel toute écriture devrait évoluer. L’alphabétocentrisme confirme également la vision d’une dépendance totale du système écrit à l’égard du langage parlé. Selon l’approche évolutionniste, la meilleure forme graphique est en effet celle qui se rapproche le plus possible de la transcription parfaite du langage parlé correspondante²⁹. Ce que l’on appelle le « triomphe de l’alphabet » n’est donc rien d’autre que la énième conviction d’une vision occidentale et occidentaliste qui a (trop) longtemps constitué la

²⁹ Comme nous le verrons de manière plus détaillée dans le chapitre 9, même aujourd’hui, dans le domaine de la didactique des langues, il n’est pas nécessaire d’étudier le sens du système écrit ; ce dernier n’ayant pour fonction que celle de servir d’instrument pour apprendre et étudier la langue parlée. En somme, nous nous éloignons assez peu de l’utilisation purement « instrumentale » du système graphique mis en œuvre par les premiers linguistes Indo-Européens du XIX^{ème} siècle.

base de la recherche dans le domaine des sciences humaines et qu'il est temps de dépasser définitivement. Comme dans le cas des langues parlées et du concept même de culture/s, il nous paraît par exemple insensé de parler de formes d'écriture plus ou moins évoluées, compte tenu que leur utilisation varie en fonction des besoins symboliques de chaque communauté d'individus.

Au sein de la classification évolutive, presque entièrement acceptée par les chercheurs et savants du XX^{ème} siècle, l'écriture se doit de traverser certaines phases obligatoires pour atteindre le « degré ultime », représenté par l'alphabet :

- a) la première est la phase précurseuse, ou mnémotechnique, où des objets tridimensionnels sont utilisés – tels que des entailles sur des bâtons en bois ou des cordes nouées – pour transcrire et transmettre des informations de base ;
- b) arrive ensuite la phase pictographique, puis idéographique, où des dessins plus ou moins réalistes rappellent la forme d'un objet et/ou désignent une idée ;
- c) arrive enfin la phase phonétique – d'abord syllabique puis alphabétique – où les traits graphiques évoquent la séquence effective de la langue parlée³⁰.

Bien que Alarcos Llorach (1968) indique qu'il est impossible de trouver un système d'écriture appartenant uniquement à un seul type de classification, cette même classification – aux contours particulièrement rigides – a toujours été prise en compte dans une perspective diachronique, mais également et surtout synchronique. En effet, les recherches sur les systèmes d'écriture menées aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, ont exalté la suprématie et la complétude de l'alphabet occidental par rapport à d'« autres » formes considérées comme moins évoluées, en particulier à une époque où les théories linguistiques et anthropologiques devaient appuyer et justifier la politique impérialiste des puissances européennes lors de la période de colonisation d'autres continents. Il semble que le processus de décolonisation avvenu au milieu du XX^{ème} siècle

³⁰ Pour une analyse plus approfondie des classifications d'écritures voir – entre autres - Cardona (2009), Février (1984), Cohen (1958) et Guritanu (2016).

n'ait pas permis de pleinement dépasser cette vision eurocentrique³¹. Le linguiste Ong considérait l'écriture idéographique comme antérieure et moins évoluée que l'écriture alphabétique car, contrairement à cette dernière, elle ne représente pas directement les sons (1970). Il considérait également dans ce cas le système graphématique comme « secondaire » par rapport au système phonémique correspondant d'une langue.

Une autre distinction qui résulte des recherches occidentales est la dichotomie *analytique/synthétique*. James G. Février désigne une langue synthétique comme celle étant « caractérisée essentiellement par le fait qu'elle vise à suggérer par un seul dessin, que l'œil peut embrasser d'un coup, toute une proposition, toute une phrase et même un groupe de phrases » (1984 : 43) – autrement dit « toutes les langues non alphabétiques » désignées comme étant *primitives*. En revanche, les systèmes d'écriture alphabétiques sont de type analytique, dans la mesure où ils n'identifient – au sein même de l'infini matérialité des sons – que certains traits unitaires et pertinents (Foresti, 1977). Le passage d'une écriture synthétique à une écriture analytique, c'est-à-dire d'une écriture « des idées » à une écriture « de la parole », fut selon Février (1984)³² un processus fondamental mené dans le but d'éviter, autant que possible, les erreurs d'interprétation des signes et de fixer de manière plus rigide le contenu (devenant texte) exact émanant de la langue parlée. Dans certains textes évolutifs des principaux spécialistes, tels que Cohen (1958), Février (1984) et Ong (1970 ; 2014)³³, les auteurs fournissent des exemples

³¹ Il suffit de penser que dans de nombreuses cultures non européennes, les individus préfèrent aujourd'hui utiliser l'alphabet latin au détriment des différents systèmes d'écriture déjà répandus dans la communauté langagière ; ce fait confirmant une fois de plus que la domination socio-politique du monde actuel est encore de type eurocentrique. Nous citons également deux exemples pertinents : le passage de l'écriture arabe à l'écriture latine dans le processus d'occidentalisation de la Turquie, ou encore le fait que les jeunes générations chinoises et sud-coréennes préfèrent l'utilisation de graphèmes alphabétiques plutôt que les idéogrammes.

³² Nous verrons (en particulier dans le chapitre 4 concernant le trigraphe de l'italien <gli>) comment cette pensée présente de fortes analogies avec la trajectoire évolutive des orthographes alphabétiques occidentales, lors du passage d'une phase interprétative plus sommaire à l'époque médiévale à une normalisation académique rigide dans les époques suivantes.

³³ Pour des exemples de langues passées de manière diachronique de phases plus synthétiques à des phases plus analytiques – donc alphabétiques, ou plus avancées – voir les

d'écritures plus ou moins synthétiques qui ont acquis, au fil du temps, des traits plus analytiques. Ils donnent également des exemples de *romanisation* de l'écriture, où l'alphabet latin fut emprunté à des langues non occidentales pour remplacer des écrits locaux jugés inférieurs parce que perçus comme moins efficaces, ou pour transcrire des langues parlées ne disposant pas de leur propre système d'écriture.

Très souvent l'écriture utilisée par une société déterminée est conçue ou créée à travers des influences extérieures, ou bien cette société s'inspire d'un modèle de forme graphique antérieur (Février, 1984).

Selon Ong (2014), l'alphabet n'aurait été inventé qu'une seule fois, vers 1500 avant J-C., au Moyen-Orient, et par une ou plusieurs populations sémitiques. Le linguiste considère également que les alphabets provenant de cultures différentes et de périodes ultérieures pourraient dériver de mêmes ancêtres d'origine. Il soutient aussi la thèse d'Eric Havelock (1977) selon laquelle l'alphabet grec devrait être considéré comme le premier alphabet entièrement phonétique, capable de rapporter la meilleure approche visuelle de la langue parlée. Ong (1970 ; 2014) considère le système scriptural grec :

- a) *complet*, non plus simplement syllabique comme ceux sémitiques qui ne comprenaient pas de voyelles ;
- b) *efficace et économique*, puisque la nature combinatoire d'un nombre limité de signes permet de transmettre un grand nombre de messages différents les uns des autres ;
- c) *démocratique*, puisqu'il est facile à apprendre et donc propice au processus d'alphabétisation de masse ;
- d) *cosmopolite*, puisqu'il peut également être utilisé pour les langues étrangères ;
- e) *analytique*, puisque sa composition phonétique facilite l'activité de l'hémisphère cérébral gauche, permettant ainsi à une pensée analytique de voir le jour.

travaux de Février (1984). Sur le processus de romanisation voir Février (*ibid.*) ; Cohen (1958) ; Ong (2014).

Cela de nombreuses années avant que Ferdinand de Saussure exprime également une admiration particulière envers la « quasi perfection » de l'alphabet phonologique hellénique (Saussure, 2005). L'alphabet grec est ainsi considéré comme le signe marquant un fossé entre civilisation et non-civilisation, selon une posture ethnocentrique le plaçant au sommet de la hiérarchie de l'évolution de tous les systèmes d'écriture existants. Selon Havelock :

*[...] the invention of the Greek alphabet, as opposed to all previous systems, including the Phoenician, constituted an event in the history of human culture, the importance of which has not as yet been fully grasped. Its appearance divides all pre-Greek civilisations from those that are post-Greek.*³⁴ (Havelock, 1977 : 369)

Cette classification évolutive des systèmes d'écriture, également prise comme référence implicite dans la plupart des recherches actuelles, nous semble à la fois anachronique et impartiale. Il suffit pour cela de penser à l'utilisation massive d'idéogrammes et d'images dans l'ère numérique actuelle – pensons par exemple aux émoticônes des messageries instantanées – pour saisir à quel point cette vision paraît inexacte, voire dangereusement trompeuse. Enfin, il convient de ne pas oublier que la caractéristique fondamentalement commune à toutes les formes d'écriture, à leur qualité essentielle, réside dans leur finalité. En effet, la raison d'être de toute écriture est de produire du sens, de transmettre de l'information linguistique de la manière la plus juste et la plus efficace possible.

³⁴ « [...] L'invention de l'alphabet grec, contrairement à tous les systèmes antérieurs, y compris le phénicien, a représenté un événement dans l'histoire de la culture humaine, dont l'importance n'a pas encore été pleinement saisie. Son apparence oppose toutes les civilisations pré-helléniques de celles post-helléniques. » [Traduction faite par mes soins].

1.2.3 Différences entre oralité et écriture

Voyons dans ce sous-chapitre les principales caractéristiques qui différencient les deux systèmes sémiotiques :

a) L'écriture a révolutionné le rapport au temps dans le monde de la communication humaine, donnant à chaque individu l'illusion de pouvoir s'en détacher de manière permanente. La langue parlée est au contraire inévitablement reliée au facteur temps, puisqu'elle est transmise par le son. Il est en effet impossible d'arrêter ou de cristalliser un son naturellement (sans outils) dans le temps³⁵, tout comme il est impossible de bloquer le mouvement d'un objet matériel en stoppant visuellement sa trajectoire.

Selon Ong (1970), l'irréversibilité temporelle du son constitue la propriété fondamentale qui le différencie de l'objet des autres sens de la perception humaine. En d'autres termes, soit le son n'existe pas, soit, s'il existe, il est de nature linéaire, ce qui implique un changement temporel continu. Les tentatives de spatialisation du matériau phonique, par exemple à travers des programmes informatiques d'acoustique tels que le spectrogramme, peuvent nous fournir de nombreuses informations sur les ondes phoniques, mais ne représentent cependant pas le son réel. Ce dernier peut être enregistré et écouté plusieurs fois, mais il ne peut pas être inversé, ni même décomposé comme cela peut se faire dans le cas des formes graphiques. Si l'on enregistre un mot prononcé par un individu et que l'on inverse l'enregistrement, nous n'obtiendrons pas le contraire du mot prononcé (Ong, 1970). Ainsi, si nous souhaitons analyser uniquement certaines parties du matériau phonique enregistré, nous devons prendre en compte sa linéarité, c'est-à-dire sa coarticulation avec des sons précédents et suivants concaténés. Au contraire, avec la langue écrite la parole acquiert une certaine indépendance par rapport au facteur temps (ou du moins l'illusion de pouvoir l'inscrire définitivement dans le temps et l'espace). Tracer

³⁵ Lorsqu'un son est arrêté, il ne reste que son contraire : le silence. Si l'on utilise un spectrogramme pour rendre visuellement compte du son, il ne s'agit que d'une *reproduction* et non d'une *transcription* (Lepschy, 1981).

des signes graphiques sur des matériaux plus économiques et plus résistants – qui varient d’une culture à l’autre de manière diatopique et diachronique³⁶ – nous donne la sensation que ce message pourra être déchiffré sans limites dans le temps.

b) L’écriture se sert de l’espace pour rendre la parole indépendante du facteur temps. Selon Ong (1970), la langue parlée représente « l’événement par excellence » qui donne, plus que toute autre action, un sens véritable à la présence humaine au sein de la réalité. Nous pouvons donc définir le son comme « le plus réel et évanescent des objets sensoriels humains » (*ibid.*). L’écriture transforme la parole en un objet inscrit dans l’espace, rendant ainsi le langage certes plus durable, mais en même temps « moins réel ». Il convient cependant de souligner le caractère à la fois partiel et imparfait de l’écriture. Son objectif principal consiste à préserver la constitution phonologique d’une séquence, mais les éléments extralinguistiques de la communication – tels que les expressions faciales, les gestes, les ostensions des lieux, les objets, les personnes, etc. – ne sont pas rapportés (Alarcos Llorach, 1968 ; Lepschy, 1981). D’un point de vue sensoriel, nous pouvons voir comment la spatialisation de l’événement communicatif « réel » confirme la suprématie croissante de la vue aux dépens de l’ouïe. En effet, alors que pour l’oralité c’est l’ouïe qui guide les autres sens dans la perception communicative, dans le contexte écrit, c’est la vue qui constitue le principal récepteur de communication externe à l’individu.

c) L’écriture fait de la parole un objet tridimensionnel, l’éloignant de l’événement temporel (Goody, 1978). La distance majeure qui la sépare du facteur temps permet en quelque sorte à l’être humain de « stopper » la parole, de l’analyser et de la revoir un nombre illimité de fois et sous de multiples perspectives, sans être nécessairement soumis à la pression du temps qui s’écoule. Ce fait favorise la réflexion et l’analyse portées sur le langage. Nous pouvons ainsi percevoir dans l’invention et l’utilisation de l’écriture l’un des

³⁶ Sur les principaux matériaux utilisés par différentes cultures humaines, voir Cardona (2009).

facteurs principaux – sinon le facteur principal – qui a donné jour à l'activité critique, philologique et grammaticale (Cardona, 1986), et qui a également contribué à la naissance de la pensée scientifique occidentale.

La principale différence entre la vue et l'ouïe est que la première permet de séparer les composants de l'objet sensoriel, tandis que la deuxième les unifie en recherchant l'harmonie dans son ensemble. Ong (2014) écrit à ce propos :

La vue isole, le son incorpore. Là où la vue situe l'observateur en dehors de ce qu'il regarde, à distance, le son se déverse dans l'auditeur. [...] La vision vient à l'homme d'une seule direction à la fois : pour observer une pièce ou un paysage, je dois déplacer mon regard d'un élément à l'autre. Lorsque j'entends, par contre, le son me parvient simultanément de toutes les directions : je suis au centre d'un monde auditif, qui m'enveloppe et me place en quelque sorte au cœur de la sensation et de l'existence. Cet effet centralisant du son est précisément ce qu'exploite la reproduction avec une extrême sophistication. On peut se plonger dans le son. Il est impossible de se plonger de la même façon dans la vision. (Ong, 2014 : 91)

d) L'écriture transforme la communication langagière en un événement non nécessairement collectif. En réduisant l'impact du facteur temps, elle se libère en quelque sorte de l'individu qui la produit, tout en atténuant la portée de l'interlocuteur³⁷. Comme le montre Goody (1978), le phénomène de l'écriture devient une expérience individuelle. Nous pouvons par exemple lire ou étudier un texte que nous avons nous-mêmes écrit. Son caractère intemporel contribue ainsi à stimuler le processus créatif et à encourager la reconnaissance de l'individualité.

Le linguiste Gustave Guillaume a également relevé une autre forme de dichotomie dans le contraste qui se joue entre écriture et oralité. Selon lui, la langue parlée est représentée par le bruit, à la fois en termes de production que de réception, alors que la langue écrite se caractérise par le silence³⁸. Bien qu'à l'aube de l'écriture le texte était très souvent déclamé à voix haute – avec ou

³⁷ Nous verrons de manière plus détaillée dans les deux points suivants comment ce processus de dépersonnalisation de la langue (renforcé par l'invention de l'imprimerie) a particulièrement contribué à la croissance du pouvoir de l'écriture.

³⁸ Cité dans Boone et Joly (1996).

sans auditoire – la lecture individuelle, mentale et silencieuse, s’est progressivement instaurée, jusqu’à perdre presque entièrement l’utilisation du composant acoustique.

e) L’écriture révolutionne les processus mentaux et les modalités humaines liées à la connaissance. Les formes graphiques déterminent le discours, en figeant à la fois le corps (la forme) et le contenu du message. La fixation du texte écrit diminue considérablement les oscillations caractéristiques de l’oralité, ce qui facilite donc l’institutionnalisation de la parole, en créant ainsi des modèles linguistiques sur lesquels la société se base dans une phase à la fois présente et future. Inversement, comme le souligne Cardona, la parole :

*[...] ci oppone pur sempre la sua proteiforme natura ; segmentato e notomizzato, rivela una disperante mancanza di coerenza interna, un’oscillazione continua tra forme equivalenti ma non identiche, una mancanza di adesione a un modello preciso.*³⁹ (Cardona, 1983 : 29)

L’utilisation de l’écriture modifie également considérablement le rapport que la pensée humaine entretient avec la mémoire et la connaissance. En effet, les formes graphiques permettent, par exemple, d’écrire des informations utiles à retenir pour un futur proche, en laissant au cerveau humain de l’espace et de l’énergie pour mener d’autres actions. L’archivage graphique entraîne également une augmentation illimitée de la quantité d’informations pertinentes tant pour l’individu que pour l’ensemble de la société⁴⁰. L’écriture développe donc des compétences cognitives et sociales spécifiques et différentes de la communication orale. Ainsi, les champs de la mémoire externe, de la pensée rationnelle (auto)contrôlée, de la capacité à planifier, de raisonner sur des

³⁹ « [...] Nous impose toujours sa nature protéiforme ; segmentée et disséquée, [qui] révèle un manque désespéré de cohérence interne, une oscillation continue entre formes équivalentes mais non identiques, un manque d’adhésion à un modèle précis. » [Traduction faite par mes soins].

⁴⁰ Ong évoque, par exemple, le vaste développement du potentiel langagier, comme l’évolution lexicale d’une langue. Bien que des individus appartenant à une culture orale puissent posséder une capacité mnémonique extrêmement élevée, ils ne seront cependant jamais en mesure stocker en mémoire toutes les informations contenues dans un dictionnaire de langues (Ong, 2014).

questions abstraites, de la normalisation et de la mise en œuvre de procédures augmentent (Parisi et Conte, 1978).

f) En ce qui concerne la clarté du message, les opinions divergent au sein même de la recherche. Déjà en 1909, le linguiste Antonín Frinta avait défini la principale caractéristique de la langue écrite « *to speak quickly and distinctly to the eyes* »⁴¹ ; pour Vachek (1973), ce fait constituait la principale cause de non-correspondance entre la langue écrite et la langue orale⁴². Pour Ong, le caractère artificiel et passif de la langue écrite risque d’être constamment mal compris par rapport à la langue parlée. Pour Goody (1978), en revanche, la forme orale peut être plus persuasive et, en cela, il résulte « plus facile de se laisser prendre à la mauvaise foi délibérée de l’orateur qu’aux ambiguïtés non intentionnelles de l’écrivain » (Goody, 1978 : 106). Nous pensons que ces différentes considérations, si elles ne sont pas prises individuellement mais perçues de manière complémentaire, peuvent fournir une vision plus précise de la fonction communicative exercée par les deux systèmes sémiotiques de la langue.

1.2.4 Langue-pont et langue-mur

L’utilisation de l’écriture au sein d’une culture donnée est également étroitement liée aux fonctions – complexes – de communication et identitaires qu’une langue exerce en général ou dans une situation donnée.

Comme dans le cas de l’alternance du *we code* et du *they code* (Gumperz, 1982)⁴³, les langues ne sont pas employées par les êtres humains uniquement dans le but de communiquer des messages au plus grand nombre possible

⁴¹ Comme le fait de « parler rapidement et distinctement des yeux » [Traduction faite par mes soins].

⁴² « To secure this quality written norms often deviate from the correspondences on the basic level of language in the direction of logographic and/or morphological correspondences ». « Pour garantir cette qualité, les normes écrites s’écartent souvent des correspondances au niveau basique du langage en direction des correspondances logographiques et/ou morphologiques. » (Vachek, 1973 : 53) [Traduction faite par mes soins].

⁴³ John Gumperz étudie l’alternance conversationnelle entre la langue de la famille et de l’environnement proche du locuteur (le *we code*) et la langue dominante de la vie publique (le *they code*) en fonction des interactions qui se jouent au sein même de la société.

d'interlocuteurs. Elles sont en effet très souvent utilisées pour ne pas être comprises par l'ensemble des individus appartenant pourtant à un même groupe⁴⁴.

Nous pouvons désigner ces fonctions de communication opposées comme *langue-pont* et *langue-mur*. La langue représente un « pont » de communication lorsque sa fonction première est celle de transmettre un message de la manière la plus simple et la plus compréhensible possible à l'attention d'un ou de plusieurs interlocuteurs. Une langue-mur est quant à elle utilisée lorsque l'objectif principal est de communiquer un message à un interlocuteur spécifique (exclusif) et non à d'autres, par l'usage d'éléments linguistiques qui ne peuvent être décodés par les autres. Alors que la langue-pont tend à unifier le message et le groupe d'interlocuteurs, la langue-mur choisit de distinguer et de différencier, tout en maintenant la clarté du message (au/x seul/s destinataire/s choisi/s).

Dans l'espace, comme dans le temps, toutes les langues du monde ont connu cette dichotomie diaphasique fondamentale du langage. Elle participe en effet considérablement à la construction du lien qui s'établit entre langue/s et identité/s au sein d'un groupe d'individus.

Il est donc important de penser la langue, dans les deux cas, comme « *a great force of socialization, probably the greatest that exists* »⁴⁵ (Sapir, 1963 : 15). Pour mieux expliquer le rôle de la langue en tant que symbole de solidarité sociale, nous souhaitons citer l'ethnolinguiste Sapir, qui avait déjà évoqué son importance au début du XXème siècle :

In between the recognised dialect or language as a whole and the individualized speech of a given individual lies a kind of linguistic unit which is not often discussed by the linguist but which is of the greatest importance to social psychology. This is the subform of a language which is current among a group of people who are held together by ties of common interest. Such a group may be a family, the undergraduates of a college, a labor union, the underworld in a large city, the

⁴⁴ Le groupe est ici entendu en tant que groupe de locuteurs partageant les mêmes codes et pratiques langagières (Bloomfield, 1984 ; Labov, 1976).

⁴⁵ « Une grande force de socialisation, probablement la plus grande qui existe » [Traduction faite par mes soins].

members of a club, a group of four or five friends who hold together through life in spite of differences of professional interest, and untold thousands other kinds of groups. Each of these tends to develop peculiarities of speech which have the symbolic function of somehow distinguishing the group from the larger group into which its members might be too completely absorbed. [...] Within the confines of a particular family, for instance, the name « Georgy », having once been mispronounced « Doddy » in childhood, may take on the latter form forever after ; and this unofficial pronunciation of a familiar name as applied to a particular person becomes a very important symbol indeed of the solidarity of a particular family and of the continuance of the sentiment that keeps its members together.⁴⁶ (Sapir, 1963 : 15-16) [je souligne]

Et encore :

The extraordinary importance of minute linguistic differences for the symbolization of psychologically real as contrasted with politically or sociologically official group is intuitively felt by most people. "He talks like us", is equivalent to saying "He is one of us."⁴⁷ (Sapir, 1963 : 16)

De la même manière, nous pourrions ajouter que, quand « cette autre personne ne peut pas comprendre ce que nous disons », cela équivaut à dire « nous sommes différents », et dans certains cas également « nous sommes supérieurs ».

⁴⁶ « Une sorte d'unité linguistique qui est souvent discutée par le linguistique mais qui est de la plus grande importance pour la psychologie sociale se trouve entre le dialecte reconnu ou la langue dans son ensemble et le discours individualisé d'un individu donné. Il s'agit d'une sous-forme de langage qui est répandue auprès d'un groupe de personnes qui sont réunies autour d'intérêts communs. Un tel groupe peut se composer d'une famille, d'étudiants, de membres d'un syndicat, de membres de la pègre d'une grande ville ou d'un club, d'un groupe de quatre ou cinq amis unis malgré les divergences de leurs intérêts professionnels et d'innombrables milliers d'autres types de groupes. Chacun tend à développer des particularités de discours qui ont en quelque sorte la fonction symbolique de distinguer le groupe du groupe plus large auquel les membres pourraient être trop pleinement absorbés. [...] Par exemple, au sein d'une famille donnée spécifique, le nom « Georgy », qui a été mal prononcé « Doddy » une fois dans son enfance, peut prendre cette forme pour toujours par la suite ; et cette prononciation non officielle d'un nom familial, tel qu'il est attribué à une personne spécifique, devient un symbole très important de la solidarité [qui se tisse] au sein d'une famille donnée et de la continuité du sentiment qui réunit ses membres. » [Traduction faite par mes soins].

⁴⁷ « La plupart des individus ressent intuitivement l'extraordinaire importance des différences infimes linguistiques quant à la symbolisation de ce qui est psychologiquement réel par opposition au groupe politiquement ou sociologiquement officiel. "Il parle comme nous" équivaut à dire "il est l'un des nôtres". » [Traduction faite par mes soins].

La langue-mur est par exemple souvent employée par des groupes dominants dans le but d'exercer un pouvoir sur le groupe, en particulier en matière d'administration et de gouvernance. Encore aujourd'hui, la principale langue utilisée par les organes fonctionnels et administratifs de nombreux États modernes n'a pas pour objectif principal de transmettre des informations au plus grand nombre et le plus rapidement possible (Goody, 2003) : la langue-mur est dans ce cas imposée dans un but identitaire (et marginalisant) – différencier un groupe social déterminé – et linguistique, comme l'indique par exemple Diagne (1986) pour accentuer l'impuissance de certains citoyens qui ne maîtrisent pas tous les codes langagiers.

Nous pouvons citer deux types de langages techniques encore utilisés dans de nombreux pays occidentaux (tel que l'italien employé dans la sphère publico-administrative) et caractérisés par la question de leur « inlisabilité » pour reprendre le terme de Timbal-Duclaux (1985) :

- la langue académique à travers laquelle sont transmises et diffusées les connaissances émanant de la communauté scientifique nationale et internationale et à travers laquelle sont enseignés les nouveaux leviers de la connaissance ;
- le *burocratese*, utilisé par les fonctionnaires du secteur public pour exercer et défendre les lois de l'institution gouvernementale⁴⁸.

De nombreuses recherches sur la langue administrative italienne (De Mauro, 2011 ; Berruto, 1987 ; De Mauro et Vedovelli, 2001), montrent que le langage administratif se distingue de l'italien standard par sa complexité et son opacité. Selon Tamisier (2012), dans le cas du système administratif français, ce dernier « pense, communique, et agit par écrit » (*ibid.* : 9). Il privilégie en effet l'écriture comme principal vecteur de communication (Goody, 2007), tandis que la

⁴⁸ Le dictionnaire italien Treccani définit le mot dépréciatif *burocratese* comme « un langage inutilement complexe et hermétique utilisé dans l'administration publique » (disponible en ligne à l'adresse [http://www.treccani.it/enciclopedia/burocratese_\(Enciclopedia-dell'Italiano\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/burocratese_(Enciclopedia-dell'Italiano)/) consulté le 5 septembre 2019). L'écrivain Italo Calvino a d'ailleurs publié un article ironique dans le journal *Il Giorno* (1965), dans lequel il définit le langage bureaucratique comme une *antilingua* incompréhensible, tant pour les destinataires que les émissaires. Texte dans son intégralité et en version originale disponible à cette adresse (consultée le 10 mars 2019) : <http://campus.unibo.it/66389/>.

composante orale est perçue comme dépendante et subordonnée et ne constitue pas un élément de support essentiel.

Dans cette dichotomie fonctionnelle du langage, l'écriture a dès le départ joué un rôle majeur dans la puissance accordée à la langue-pont que nous utilisons non seulement pour classer – au sein d'une hiérarchie évolutive – les cultures dites *hautes* par rapport aux cultures dites *primitives*, mais aussi au sein même de groupes linguistiques pour exercer et défendre le pouvoir des classes dominantes et maintenir le monopole des connaissances des groupes les plus instruits.

Comme le souligne Ong (1970), la parole est pratiquement disponible à tous, alors que l'écriture n'appartient qu'à quelques privilégiés. Elle porte en effet en son sein un ordre socioculturel important, qui devient un moyen de sélection et de discrimination sociale. L'écriture doit donc non seulement répondre à des critères de fonctionnalité maximale, mais également contribuer à perpétuer une certaine image du système social et des relations de pouvoir élitistes qui lui sont liées. Même au prix de ne pas être parfaitement optimisée, sa propre structure se doit au contraire d'être complexe, difficile. Le système d'écriture adopté doit supprimer « le profane » et, dans tous les cas, lui inspirer le respect, la vénération, voire la peur (Cardona, 2009)⁴⁹.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si toutes les sociétés humaines qui ont eu recours à la composante écrite lui ont attribué, du moins au début, un pouvoir ésotérique, telles que l'écriture cunéiforme des astronomes sumériens ou la Kabbale juive⁵⁰. C'était en effet grâce à elle que l'on accordait à certains élus le pouvoir de déchiffrer, de trouver une solution à de nombreux problèmes et de découvrir les secrets les plus opaques de l'Univers. Comme nous le verrons de manière plus détaillée dans le chapitre suivant, le texte écrit a acquis une valeur

⁴⁹ Dans la deuxième partie de cette recherche, nous rapportons comme exemple de langue-mur celui de l'italien durant son processus de création et de diffusion à l'époque moderne. La langue italienne – objet principal de notre recherche – se caractérise par la volonté rationnelle et préméditée d'une minorité d'individus détenteurs du pouvoir d'imposer un système écrit aussi artificiel et rigide que possible et inaccessible à la majorité des groupes sociaux et linguistiques que ce même pouvoir souhaitait gouverner.

⁵⁰ Cf. Cardona (2009) et Guritanu (2016).

d'autorité qui a dominé, dans les phases successives, sur l'oralité au sein de toutes les cultures dans lesquelles il a été utilisé.

La littératie fut très rapidement conférée à un groupe restreint et spécifique d'individus qui, au fil du temps, transmettait des connaissances dans un entre-soi et instruisait le public externe et illettré à travers la lecture solennelle des connaissances écrites. Dans différentes cultures humaines, les scribes étaient parfois directement liés à la sphère religieuse et jouissaient souvent d'un statut privilégié dans la société. Une phrase extraite d'un texte de l'Égypte antique illustre assez bien le rôle exceptionnel attribué à cette caste particulière de fonctionnaires d'État :

Vois-tu, il n'y a pas de métier qui soit exempt d'un chef, sauf celui de scribe, car le scribe est son propre chef. Si donc tu sais écrire, tout ira très bien pour toi ; il ne doit pas y avoir d'autres métiers à tes yeux.⁵¹

Le pouvoir à la fois imposant et distinct du système scriptural a également été utilisé au cours des siècles afin de démontrer la suprématie d'un peuple sur un autre opprimé et soumis. Le processus de romanisation en contexte colonial en est un exemple significatif. La « leçon d'écriture » rapportée dans le célèbre texte anthropologique *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss (1993) montre comment les populations sans écriture, en contact avec les cultures occidentales de l'époque moderne, attribuaient également aux textes écrits des colonisateurs un rôle magique, gardien du pouvoir social et symbole du pouvoir blanc dominant.

Une autre donnée qui nous semble pertinente dans le cadre de notre recherche concerne l'aspect conservateur, formalisant et, pendant très longtemps, exclusif de l'enseignement-apprentissage du système écrit dans des contextes didactiques.

Au sein des sociétés qui utilisent l'écriture, les processus d'acquisition sont considérés comme le minimum requis afin de pouvoir accéder au rang de

⁵¹ La phrase est extraite d'un texte manuscrit en hiéroglyphes datant de la XII^{ème} dynastie intitulé « Enseignements de Khéty ».

culture haute et aux couches les plus élevées de la hiérarchie sociale. Il a également été souligné que dans le système scolaire – l'école étant la principale institution visant à préserver et à diffuser le savoir et la langue institutionnelle au sein de la société – les modalités d'enseignement-apprentissage de l'écriture n'ont pas beaucoup changé au fil du temps. Les procédures ont été maintenues « pour que rien ne change » ou peu. Cardona (1986) définit l'apprentissage de l'écriture comme « un geste initiatique », appris depuis des millénaires, de manière rigide, sans fluidité, à travers de véritables formes rituelles.

Si nous prenons également en compte l'*orthographe*, c'est-à-dire l'ensemble des règles qui régissent l'utilisation correcte des signes graphiques, nous saisissons aisément que la langue écrite conserve un rôle purement conservateur dans toutes les sociétés qui l'utilisent (Cohen, 1958), avec pour objectif principal de décourager toute accès simplifié à la connaissance et à l'ordre social, ainsi qu'aux multiples identités qui y sont liées. Ainsi, comme le souligne Cohen, « on tend alors à adapter plutôt l'enseignement à l'orthographe, que l'orthographe à la commodité de l'enseignement de la lecture et de l'écriture » (1958 : 318).

La tendance à l'immobilisme et à la préservation de l'orthographe – comme nous le verrons de manière plus approfondie dans le troisième chapitre – unit l'histoire de toutes les formes d'écritures humaines survenues au cours des millénaires. Il apparaît aussi très clairement que les réformes orthographiques ont tendance à augmenter durant des périodes historiques caractérisées par de grands changements culturels et sociaux. L'un d'eux est par exemple le moment-clé initial, où des membres du groupe commencent à utiliser un système d'écriture en dehors des pratiques communes du groupe englobant l'ensemble des locuteurs. Un exemple tout à fait significatif est le processus de simplification de l'orthographe anglaise et française dans les anciens pays anglophones et francophones colonisés⁵² ; orthographe qui contraste avec celle plus conservatrice employée dans les deux pays européens colonisateurs. La

⁵² Cohen (1958) rapporte, par exemple, la substitution de graphèmes problématiques du français dans les graphies arabes et berbères de l'Afrique du Nord. Ainsi, à partir de la fin du XIX^{ème} siècle, on utilise <š> pour <ch> et <u> pour <ou>. Dans le cas anglophone, il suffit de penser à la substitution en anglais américain du graphème britannique <ou> par <u>.

langue écrite utilisée en France et en Angleterre se caractérise en effet par une grande quantité de correspondances complexes entre graphèmes et phonèmes qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui⁵³. Cela est principalement dû à un facteur historico-identitaire national plus étroitement lié à un tel système scriptural, déjà intégré et acquis par des millions de scripteurs, ce qui rend extrêmement difficile le processus de réforme de simplification orthographique. Dans les anciens pays colonisés francophones et anglophones, les processus de mutation orthographique présentent encore aujourd'hui – après la libération et l'acquisition d'une autonomie politique et économique – une forte ambiguïté identitaire. D'un côté, la classe dirigeante souhaite remodeler l'alphabet de l'ancien colon selon les langues parlées locales dans le but de simplifier le processus d'enseignement-apprentissage, de réduire la distance biunivoque qui se tisse entre les phonèmes et les graphèmes de la langue utilisée, mais également de renforcer la condition autonome identitaire du nouvel État social. D'autre part, le prestige de l'orthographe européenne fait que, notamment dans les couches les plus puissantes, conservatrices et/ou aisées de la société qui détiennent le pouvoir et diffusent l'identité majoritaire, l'inconsistance des correspondances est maintenue. Ceci afin de préserver l'altérité et l'autorité sur les classes les moins aisées afin de pouvoir mieux les gouverner et contrôler⁵⁴.

La mondialisation et le processus d'alphabétisation de masse ont rapidement provoqué une intensification du débat concernant les réformes de simplification orthographique, même au sein des sociétés les plus conservatrices à l'égard des normes linguistiques. Dans tous les cas, il convient de tenir compte de la forte résistance, à la fois idéologique et identitaire, de groupes – non nécessairement appartenant aux groupes dominants, mais également à des groupes socialement moins favorisés et moins instruits – souhaitant conserver autant que possible l'ordre (déjà) établi, et donc également les « imperfections » anachroniques d'un

⁵³ Cf. le point 8.1.1 concernant l'opacité du système d'écriture anglais.

⁵⁴ Comme par exemple la représentation graphique du nom du premier président de la Côte d'Ivoire Houphouët Boigny, qui aurait dû (selon les normes phoniques) être transcrit <Ufwe Bwanyi>, en simplifiant toutes les connotations occidentales (Cardona, 2009). Pour d'autres exemples, voir Cardona (1978).

passé toujours considéré comme supérieur en rapport à un présent beaucoup plus troublé⁵⁵.

1.3 Prééminence de l'écriture sur l'oralité

Comme nous l'avons vu au point 1.2 le système graphématique ne devrait pas être considéré comme secondaire par rapport au système phonémique, nous souhaitons maintenant mieux cerner pourquoi la langue écrite jouit d'un plus grand prestige que la langue parlée⁵⁶.

La linguistique a longtemps pensé l'écriture comme le modèle linguistique prédominant dans les connaissances humaines. Ce facteur nous empêche de percevoir les propriétés positives de la langue parlée, une modalité langagière perçue comme plus naturelle et directement connectée à la pensée et à la conscience intérieure de l'individu.

Saussure parle d'ailleurs de la « tyrannie de la lettre ». Le linguiste considère l'écriture comme un apprentissage secondaire et artificiel de la langue, mais le pouvoir des formes graphiques se révèle être si puissant que les individus alphabétisés pensent au travers des images plutôt que des sons, « comme si l'on croyait que, pour connaître quelqu'un, il vaut mieux regarder sa photographie que son visage » (Saussure, 2005 : 31). Martinet (1967) ajoute que « tout concourt, en fait, à identifier, dans l'esprit des gens instruits, le signe vocal et son équivalent graphique et à imposer ce dernier comme le seul représentant valable du complexe » (Martinet, 2008 : 32)⁵⁷.

Le résultat de cette suprématie est parfaitement représenté dans l'enseignement-apprentissage d'une langue par les paradoxes selon lesquels il

⁵⁵ Nous abordons la question des tentatives orthographiques italiennes dans les chapitres 4 et 5 de cette thèse.

⁵⁶ Cette perception est également bien présente dans le domaine de la didactique des langues, comme nous le verrons dans la quatrième partie de cette thèse.

⁵⁷ Pour d'autres chercheurs, en revanche, la restructuration de la pensée par l'écriture ne doit pas être considérée comme un facteur négatif mais positif. Pour Ong (2014), la distance et l'artificialité de l'écriture élèvent le niveau de conscience de l'esprit humain.

faudrait correctement prononcer une orthographe et enseigner les phonèmes d'une langue par l'étude approfondie du système alphabétique (tout en tenant compte des difficultés concernant les phonèmes non représentés par une seule lettre de l'alphabet)⁵⁸. La relation naturelle d'acquisition est ainsi inversée, l'ordre naturel d'apprentissage de la langue maternelle (qui part de l'oral pour éventuellement arriver au texte) est alors oublié⁵⁹.

Ong a souligné que le « caractère prédateur » de l'écriture au sein des sociétés contemporaines avait permis de créer des termes qui faisaient référence à l'oralité, mais qui se rapportaient en réalité à la pratique de l'écriture.

De nombreux mots encore présents dans les langues actuelles nous rappellent la position privilégiée qu'occupe l'écriture dans notre façon de penser. On trouve par exemple le terme de *littérature orale* utilisé pour indiquer la transmission, la reproduction et la réélaboration du patrimoine culturel de groupe d'individus qui n'ont pas recours à l'écriture comme outil de communication (Ong, 2014). Nous pouvons également mentionner la présence massive du suffixe *-graphie* dans de nombreux termes qui ne se réfèrent pas uniquement à une *transcription* en général, mais à tout ce qui est étranger à l'ordre de la voix et qui est *inscrit* dans l'espace : cinématographie, chorégraphie, scénographie, etc. (Derrida, 1967).

Si, d'une part, l'écriture a souvent été accusée de dissimuler, voire d'obscurcir, le langage véhiculé par la parole – perçu comme pur et naturel –, elle a d'autre part été considérée comme le tournant décisif permettant de différencier, dans le temps et l'espace, quel/s groupe/s serait/ent plus ou moins évolué/s que d'autres. Les cultures humaines qui n'ont pas connu l'écriture sont en effet appelées *pré-lettrées*. Sans nous attarder, pour le moment, sur l'aspect alphabétocentrique du terme *lettre/é* – employé pour définir tous les systèmes

⁵⁸ Dans le chapitre 9 nous porterons une attention particulière au phonème cible de notre recherche (la latérale palatale de l'italien) dans un contexte d'enseignement-apprentissage L2. Ce phonème, étant hétérographique, n'est jamais appris par les apprenants dans le même cadre temporel des phonèmes qui présentent un graphème parfaitement correspondant dans l'alphabet utilisé.

⁵⁹ Nous décrirons en particulier l'utilisation déséquilibrée entre la langue parlée et écrite lors du parcours d'apprentissage L2 du système phonologique italien dans le chapitre 9.

scripturaux humains – ce terme est utilisé comme le point de référence d'un système de signes non encore existant dans le but de désigner des groupes pensés de manière anachronique. Le long de l'axe temporel, l'écriture joue donc le rôle crucial dans la tentative de hiérarchisation des peuples « avec une histoire » et les peuples « précédant l'histoire », reliant ainsi fortement le concept occidental *d'histoire* à l'utilisation de systèmes graphiques pour soutenir la mémoire humaine. Le long de l'axe spatial, l'écriture est pensée pour distinguer les peuples dits « évolués » – dotés d'une écriture – des primitifs ou peuples moins évolués – sans écriture (Canut, 2007 ; Mbodj-Pouye, 2013 ; Vieira da Silva, 1998).

Derrida (1967) souligne un autre paradoxe : celui de Lévi-Strauss qui associe l'écriture alphabétique occidentale à un instrument colonialiste qui détériorait la pureté du langage des colonisés. Ce cas semble présenter l'existence de la double dichotomie qui oppose les « peuples avec/sans écriture » et les « peuples primitifs/non-primitifs », faisant à nouveau référence au mythe du bon sauvage de Rousseau. Derrida critique ainsi la « Leçon d'écriture » de *Tristes tropiques* :

En séparant radicalement la langue de l'écriture, en mettant celle-ci en bas et dehors, en croyant du moins pouvoir le faire, en se donnant l'illusion de libérer la linguistique de tout passage par le témoignage écrit, on pense rendre en effet leur statut de langue authentique, de langage humain et pleinement signifiant, à toutes les langues pratiquées *par les peuples qu'on continue néanmoins à appeler « peuples sans écriture »*. La même ambiguïté affecte les intentions de Lévi-Strauss et ce n'est pas fortuit.

[...] On admet la différence courante entre langage et écriture, l'extériorité rigoureuse de l'une à l'autre, ce qui permet de maintenir la distinction entre peuples disposant de l'écriture et peuples sans écriture. Lévi-Strauss ne suspecte jamais la valeur d'une telle distinction. Ce qui lui permet surtout de considérer le passage de la parole à l'écriture comme un *saut*, comme le franchissement instantané d'une ligne de discontinuité : passage d'un langage pleinement oral, pur de toute écriture – c'est-à-dire *pur*, innocent – à un langage s'adjoignant sa

« représentation » graphique comme un signifiant accessoire d'un type nouveau, ouvrant une technique d'oppression.⁶⁰ (Derrida, 1967 : 175-176)

L'opposition entre écrit et oral est également utilisée pour différencier une langue d'un dialecte. En effet, à travers l'écriture, une langue peut s'affirmer en tant que langue noble ou de prestige – à travers, par exemple, la *planification linguistique* (Calvet, 2002)⁶¹ ou l'*aménagement linguistique*, terme actuellement privilégié en France (Guritanu, 2016) –, alors que les dialectes sont pensés comme étant véhiculés principalement par la parole.

Une série de dichotomies – telles que complexité/simplicité, richesse/pauvreté, écriture/oralité – se met alors en place dans le but de hiérarchiser les langues européennes dites « historiques » des autres langues parlées dans la société – comme dans le cas italien entre la langue standard et les dialectes locaux et régionaux – et entre une société définie comme économiquement « développée » et une autre perçue comme « non développée ou en voie de développement » – comme dans le cas de l'utilisation du français et des langues autochtones dans les États africains décolonisés (Canut, 2007) :

Attachés à la terre, à la nudité, à la sauvagerie, les dialectes proviennent d'un état de nature dont le sujet doit s'extraire afin d'accéder au statut de citoyen. Quitter la *langue nue*, l'ignorance et la confusion, pour gagner la raison, la liberté et la civilité [...] c'est inscrire la langue dans le mouvement du progrès. (Canut, 2007 : 84)

Et encore :

[...] c'est la nécessité de ne pas s'en tenir à l'oralité pour accéder au statut de langue : il faut en passer par l'écrit (*ibid.* : 88).

L'utilisation de l'écriture engendre en effet un grand nombre de facteurs conséquents qui permettent au système linguistique d'établir une relation plus

⁶⁰ Derrida critique la position ethnocentrique de Lévi-Strauss en analysant le chapitre « Leçon d'écriture » du célèbre texte de l'anthropologue *Tristes tropiques*.

⁶¹ Calvet définit la *politique linguistique* comme « l'ensemble des choix conscients concernant les rapports entre langue(s) et vie sociale » et la *planification linguistique* comme la « mise en pratique concrète d'une *politique linguistique* » (Calvet, 2002 : 16).

stable et symbiotique avec l'identité culturelle d'un groupe d'individus. En effet, il apparaît que seul un solide système d'éléments graphiques soumis à des règles orthographiques précises permet à la langue d'être codifiée à travers l'élaboration de dictionnaires et de grammaires et d'être institutionnalisée par un gouvernement politique local, afin d'être employée dans la création d'œuvres littéraires et scientifiques et d'être enseignée à l'école (Calvet et Calvet, 2013 ; Canut, 2007 ; Berruto, 1987)⁶².

Ces considérations nous permettent de mieux comprendre les principales causes qui ont conduit à la prédilection de l'écriture à l'égard de l'oralité dans les sociétés modernes occidentales. De nombreux linguistes tels que Saussure, Martinet, Dubois et Lyons s'accordent pour souligner la durabilité et la stabilité physique de la substance graphique, qui sont perçues comme des caractéristiques plus pertinentes – du point de vue du prestige – par rapport au confort et à la disponibilité typiques de la substance phonique (Foresti, 1977). Comme le souligne Goody (1978), l'écriture encourage également l'épanouissement de l'individualisme.

Compte tenu de son caractère artificiel et rigide, sa distance en rapport à la réalité et l'absence d'oscillations de son contenu (désormais fixé dans le tracé), l'écriture symbolise à la fois l'ordre et la discipline. Elle acquiert au sein de nombreuses cultures qui l'utilisent une autorité que la langue parlée ne pourra certainement jamais atteindre. L'attachement au livre prend ainsi tout son sens : l'objet dévoile la vérité et attaquer ou douter de la parole du livre reviendrait, selon Ong (1970), à critiquer « le symbole même de l'ordre ».

Il convient cependant de pas penser que l'écriture ait toujours été perçue comme prestigieuse ou supérieure à l'oralité. Si nous approfondissons le rapport entre oralité et écriture dans le monde occidental, nous remarquons aisément qu'il a subi des variations importantes. En Europe (comme en Chine et

⁶² Il suffit de penser à l'importance des textes littéraires, politiques et scientifiques des *Tre Corone* (Dante, Pétrarque, Boccace), de Machiavel et de Galilei concernant le prestige de l'italien vulgaire et son ascension au rang de langue noble, la libérant définitivement de la suprématie du latin dans les cours des États italiens de l'ère moderne.

au Moyen-Orient), les premières phases qui marquent la relation entre l'écrit et l'oral se caractérisaient par une organisation sensorielle différente. La plupart de la population n'avait en effet pas accès aux textes. Ainsi l'oral (et l'ouïe) conservait toujours une fonction privilégiée par rapport à la vue. Dans le monde de l'Antiquité classique, mais aussi au Moyen Âge, les individus avaient tendance à accorder plus de crédibilité à ce qui était lu, plutôt qu'à ce qui était vu (Ong, 1970). Le mot écrit était prononcé à haute voix et sa graphie était caractérisée par de fortes fluctuations, en raison de l'importance accordée à l'interprétation personnelle de chaque lecteur. Dans les sociétés de la Renaissance européenne, l'écriture avait avant tout une fonction de référence à la culture orale. Les textes maintenaient le schéma stylistique de l'oralité et, pendant de nombreux siècles, la coexistence entre oral et écrit a prévalu sur la *forma mentis* des cultures orales pré-alphabétisées.

Le premier événement majeur qui a entraîné un changement significatif dans la perspective sensorielle – avec le passage de la domination auditive sur celle visuelle – et a complètement changé le rapport aux formes graphiques, fut l'invention et la diffusion de l'imprimerie et l'impression des caractères mobiles dans l'Europe du XV^{ème} siècle⁶³. L'imprimerie a en fait permis de « matérialiser le mot » et de le distancer de son auteur en lui conférant une sorte de froideur, de rigidité et donc d'autorité et de prestige. La culture précédente du manuscrit était encore orientée vers le producteur. L'écriture des copistes engageait en effet à un travail long et coûteux, ce qui impliquait le recours à l'abréviation et à des formes synthétiques pour réduire l'effort de production (ce qui ne favorisait pas toujours la compréhension du texte). Avec l'imprimerie, en revanche, (les obstacles liés à la production étant presque totalement éliminés) une plus grande attention est portée à l'égard du consommateur-lecteur. Le caractère visuel a également acquis une importance majeure. La visibilité des formes graphiques dans l'espace-page s'est nettement améliorée et les fluctuations ont pour leur part considérablement diminué.

⁶³ Ong (2014) relève, à des époques antérieures en Chine et en Corée, la présence de caractères typographiques mobiles, mais considère l'impression de caractères alphabétiques mobiles plus importante par rapport aux pictogrammes, car ce passage permettait de transformer le mot en un objet certes rigide, mais partiellement flexible.

Le livre manuscrit était encore perçu comme une forme d'expression directement liée au monde de l'oralité, alors que le livre imprimé commençait à devenir un véritable objet. Le processus sensoriel révolutionnaire que constitue le passage de l'ouïe à la vue dans les sociétés européennes du haut Moyen Âge et de l'époque moderne se déroule cependant sur un axe de temps progressif. Comme nous pouvons le voir sur la figure 1.2, les premiers textes imprimés constituent des terrains encore expérimentaux de l'espace typographique et des formes graphiques – aujourd'hui extrêmement éloignés par rapport aux normes esthétiques actuelles⁶⁴.

La transformation typographique du mot en sorte de « produit-réclame » a profondément modifié la vision occidentale de (l'accès à) la connaissance. La lecture désormais silencieuse a contribué à faire naître une nouvelle signification de la « sphère privé » chez les individus, tout comme l'introduction d'un sens nouveau concernant la propriété privée des mots.

La *fermeture cognitive* – pour reprendre les termes de Ong (1970 ; 2014) – du texte imprimé conférait à la langue écrite une dimension illusoire de complétude et une parfaite autonomie par rapport au monde extérieur, et cela également à l'auteur lui-même. Ce fait contribua à augmenter la perception de prestige conférée au texte et à l'écriture, au sein des groupes qui utilisaient l'outil graphique. Les individus commençaient ainsi à se fier au mot imprimé, considéré dès lors comme un produit fini et donc à la fois fermé et complet. La naissance et le développement des sciences occidentales modernes furent également étroitement liés à la prédilection croissante de la culture écrite durant la période de la Renaissance européenne.

⁶⁴ Le frontispice du texte anglais représenté sur la figure 1.2 se trouve dans l'édition de 1534 de *The Boke Named the Governour*, de Sir Thomas Elyot, publiée à Londres par Thomas Berthelet (cité dans Ong, 2014 : 179). On peut voir qu'au XVI^e siècle la graphie des textes était très éloignée de notre sens actuel de l'esthétique textuelle. Une plus grande importance était en effet attribuée au premier graphème (l'article "*the*") au détriment du second élément graphique "*boke*" (pourtant beaucoup plus pertinent d'un point de vue morpho-syntaxique et sémantique, toujours extrêmement lié à un mode de lecture appartenant à la culture orale).

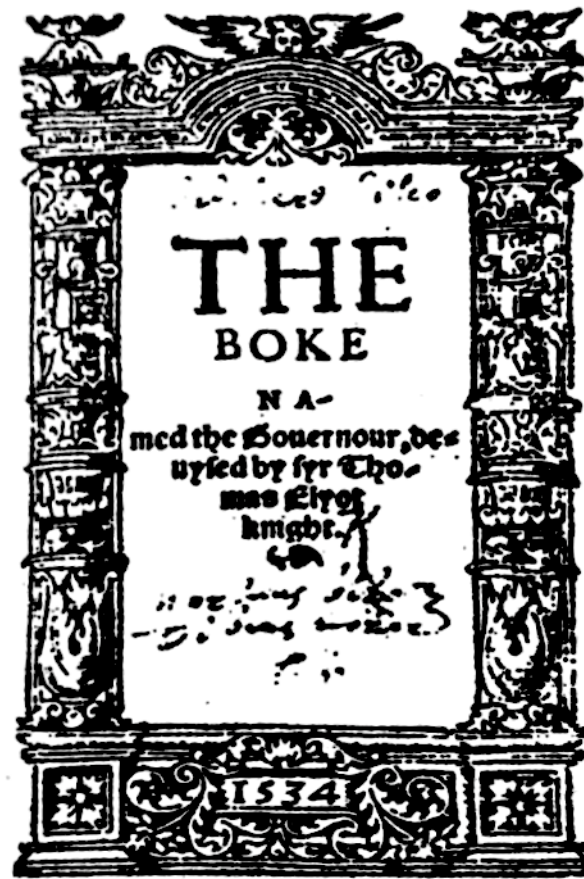


Figure 1.2. Le frontispice du texte anglais *The Boke Named the Gouernour* de 1534, de Sir Thomas Elyot (cité dans Ong 2014 : 179).

D'autre part, les membres de la haute société ont commencé à conférer à l'écriture le rôle de « porteuse de vérité/s » parfois même excessif, qui risquait souvent de voiler l'importance fondamentale de l'interrelation avec l'oralité. Du XVIème au XIXème siècle, des tentatives ont également été menées pour établir un contrôle complet de la langue parlée à travers l'écriture. L'un des exemples les plus représentatifs – déjà mentionné au point 1.2 – concerne les premières études linguistiques des néo-grammairiens du XIXème siècle, où les phonèmes des langues indo-européennes et sémitiques étaient exclusivement étudiés et comparés en rapport avec des graphèmes correspondants.

Le rapport entre écriture et oralité dans le monde contemporain – que Ong définit comme l'ère *électronique* – a considérablement changé grâce à

l'utilisation d'outils technologiques qui nous ont permis de réévaluer le pouvoir de la langue parlée. Des outils technologiques tels que la radio, le téléphone, la télévision, l'enregistreur, le cinéma, l'ordinateur (entre autres) ont considérablement permis de rééquilibrer le rapport entre les deux systèmes, tout en renforçant leur lien d'interdépendance – en créant ce que Jacques Anis (2001) définit le « parlécrit ».

Nous pouvons donc résumer les rapports entre oralité et écriture au sein de l'histoire occidentale en trois phases principales :

— *Phase 1 : les origines.* Au début de l'utilisation de l'écriture, les scripteurs écrivaient « comme on entend » et la fonction principale du texte était d'être lu à haute voix. Au début, le système scriptural avait donc essentiellement pour fonction de supporter le système oral.

— *Phase 2 : diffusion de l'impression de caractères mobiles.* Un rôle de plus en plus privilégié fut progressivement confié à l'écriture, détachée de la réalité faillible et imprécise de l'oralité. Cette phase marque également la tentative de cacher le lien fort qui unissait les deux systèmes.

— *Phase 3 : mondialisation et technologie.* Aujourd'hui, et dans de nombreux cas, nous assistons au processus inverse de la phase 1. L'écriture supporte la voix en tant qu'élément secondaire. Nous sommes désormais conscients que nous ne pouvons pas ignorer l'importance – au sein de la communication – de la présence de l'oralité, ou de vivre le moment présent à travers elle et que de plus en plus d'individus ont la possibilité d'utiliser différents canaux de communication qui présentent simultanément l'oralité et l'écriture.

La technologie élargit aujourd'hui son éventail de possibilités comprises le long de l'axe oralité/écriture, ce qui implique le développement rapide de caractéristiques stylistiques spécifiques et totalement nouvelles par rapport aux canaux classiques de la voix et du texte écrit. Pour citer quelques exemples :

— en ce qui concerne l'écriture, nous pouvons citer le langage typique des sms et des courriers électroniques (Richaudeau, 2001 ; Rosier, 2006 ; Anis, 2001 ; 1999 ; Compagnone, 2011 ; Elouni, 2018 ; Eshkol-Taravella et Grabar, 2018) ;

— en ce qui concerne la langue parlée, le style de communication d'un appel téléphonique diffère, par exemple, d'un message vocal, d'une communication radiophonique ou d'un appel vidéo (Martin, 2003 ; Gerber, 2017).

Le facteur le plus novateur des inventions technologiques contemporaines est constitué par les images sonores où il est possible d'insérer un texte en mouvement – comme des sous-titres dans un film, un spectacle de théâtre ou un texte pouvant s'écrire lors d'un appel vidéo. Cette hypertextualité révolutionne la relation entre écriture et oralité et est quotidiennement utilisée par un grand nombre d'utilisateurs. Elle se retrouve, entre autres, dans le cinéma, dans la télévision et surtout dans le Web.

Une nouvelle lue par un journaliste télévisé ou un scénario mémorisé par un acteur présentent toujours une structure similaire à celle utilisée antérieurement : c'est-à-dire la déclamation de la voix qui s'appuie sur des textes écrits. Dans le contexte de la vidéo multi-texte de l'ère électronique, en plus des caractéristiques typiques de la relation oral/écrit, deux autres variables sont ajoutées et modifient radicalement les limites spatio-temporelles de l'être humain :

a) *La possibilité d'enregistrer l'événement présent.* Cela permet de répéter la « vraie » scène autant de fois qu'on le souhaite. Il est ainsi possible d'éliminer toutes imperfections et incertitudes qui ont toujours caractérisé le discours oral, en choisissant ainsi la version communicative la plus proche de l'idée que l'on souhaite communiquer.

b) *La diffusion mondiale de l'événement.* Il est désormais possible de s'adresser à des milliards de personnes avec une acoustique parfaite et à travers un enregistrement vidéo. Les limites imposées par l'espace physique et acoustique sont ainsi dépassées. Avant l'ère technologique, il n'était en effet possible de parler que face un public restreint, sur une place ou dans un espace clos comme un théâtre. Aujourd'hui, il nous est en revanche possible d'être entendus, vus et compris par toute personne connectée à un ordinateur ou à une télévision. La technologie actuelle a également permis d'élargir considérablement la portée du son de la voix humaine, grâce à l'utilisation du microphone, d'enceintes ou de

haut-parleurs, en le rendant ainsi de plus en plus indépendant des conditions météorologiques incertaines.

L'ampleur et la diversité des outils de communication actuels, nous permet de considérer l'hypertextualité des vidéos préenregistrées comme le point maximum jamais atteint jusqu'à ce jour par l'être humain pour concilier les caractéristiques positives de l'oralité – telles que la réalité et la véracité de l'événement et la possibilité de convaincre ou de se sentir plus proche de l'interlocuteur – avec les aspects positifs de l'écriture – la fiabilité et la stabilité de la communication.

Ce n'est donc pas un hasard si cette nouvelle formule qui relie l'oral à l'écrit s'impose dans tous les domaines de la communication et dans des situations très diverses sur le plan diastratique et diaphasique. Nous pouvons citer deux exemples qui témoignent de l'ampleur de la révolution de ce canal de communication. Le premier est l'utilisation de la vidéo dans les réseaux sociaux et les journaux en ligne qui augmentent de manière considérable⁶⁵, et que les usagers préfèrent désormais aux images fixes et aux formes scripturales conventionnelles. Un deuxième exemple est celui des candidatures d'embauche via des vidéos de présentation qui sont désormais plus appréciées que les curriculums vitae traditionnels envoyés sur papier ou par voie électronique, en particulier dans les sociétés en fort développement économique.

L'arrivée des nouvelles technologies ne correspond évidemment pas à un retour à une culture de l'oralité pré-scripturale, mais certains traits typiques du monde oral ont repris de l'importance par rapport à des époques antérieures, tels que le sens de la communauté, la prise de conscience de l'évanescence du moment présent et la temporalité.

L'utilisation de l'écriture reste très puissante d'un point de vue planétaire et contemporain, mais elle est de plus en plus soutenue par une forme d'oralité

⁶⁵ Selon les prévisions de Cisco Visual Network Index - VNI (2019), la visualisation de vidéos en 2021 représentera près de 82 % du trafic Internet et IP mondial - avec une augmentation considérable des vidéos streaming en direct - par rapport au 73 % enregistrés en 2016. Cf. le site <https://www.cisco.com/c/en/us/solutions/service-provider/visual-networking-index-vni/index.html> (consulté le 3 juillet 2019).

consciente et dé-libérée qui contribue notamment à redonner une nouvelle vitalité au débat sur la juste utilisation de la langue orale et écrite lors du processus d'enseignement-apprentissage des différentes structures d'une L2⁶⁶.

Bien que nous puissions penser que, à certains moments de l'histoire des sociétés humaines qui précèdent l'état de mondialisation actuel, l'oralité et l'écriture aient connu un véritable conflit, ces deux systèmes peuvent parfois être aujourd'hui considérés comme les deux faces d'un même élément. Cardona (1983) décrit parfaitement les changements actuels que nous vivons dans le domaine de la communication :

*La trasformazione e la crescita dei modi di comunicare fa sì che oggi la modalità scritta non abbia nessuna particolare posizione di privilegio rispetto a quella parlata e a quella genericamente visiva. Dobbiamo invece essere pronti ad accettare che le opposizioni tra consenso organizzato e dissenso, tra classi egemoni e classi subalterne, tra innovazione e conservazione, tra saperi tecnologici e conoscenze tradizionali e così via, si polarizzino e organizzino di volta in volta in base a usi variabili e selettivi delle modalità a disposizione. Non che stiano sfumando i contorni delle cose; ma forse sfumano e si sfocano i segni di cui ci serviamo per indicarle.*⁶⁷
(Cardona, 1983 : 100-101)

⁶⁶ Comme nous le verrons de manière plus détaillée dans la quatrième partie de cette thèse au niveau phonologique.

⁶⁷ « La transformation et le développement des modes de communication font qu'aujourd'hui la modalité écrite n'endosse pas de position privilégiée par rapport à la forme parlée et à celle généralement visuelle. Nous devons en revanche être prêts à accepter que les oppositions entre consensus organisé et dissidence, entre les classes hégémoniques et les classes subalternes, entre innovation et conservation, entre savoirs technologiques et savoirs traditionnels, etc., se polarisent et s'organisent à chaque fois en fonction d'usages variables et de méthodes sélectives [qui sont] à disposition. Non pas qu'elles estompent les contours des choses ; mais peut-être que les signes que nous utilisons pour les indiquer s'estompent et se floutent. » [Traduction faite par mes soins].

DEUXIÈME PARTIE

**Phonème et graphèmes de la consonne
spirante latérale palatale voisée en italien**

Chapitre 2

Diachronie de l'italien oral et écrit

Après avoir décrit le rapport entre oralité et écriture au sein du parcours évolutif des cultures alphabétiques occidentales, nous souhaitons étudier dans cette seconde partie le phonème et les graphèmes de la latérale palatale en italien, ainsi que leur correspondance grapho-phonémique. Ces derniers constituent le phonème et les graphèmes cibles de notre recherche empirique que nous présentons dans la quatrième partie. Nous en approfondirons les principales caractéristiques graphiques, acoustiques et articulatoires. Nous analyserons surtout – dans une perspective historico-linguistique – les principales phases qui ont conduit à l'adoption des solutions aujourd'hui utilisées en italien.

2.1 Le passage du latin à l'italien

Afin de mener une recherche approfondie sur un phonème appartenant à une langue donnée, il convient d'analyser tout d'abord le parcours évolutif qui le caractérise, depuis ses origines jusqu'à la situation actuelle. Il convient également de prendre en compte tous les facteurs possibles – linguistiques et extralinguistiques – qui ont conduit à des changements phonologiques spécifiques du système de la langue cible. Nous étudierons donc le système phonologique d'appartenance selon une perspective micro et macroscopique, en accordant une attention particulière aux nombreuses et variées relations internes et externes qui ont modifié le phonème au fil du temps.

L'italien est une langue romane – ou néolatine – parlée aujourd'hui principalement sur le territoire italien. Comme d'autres langues romanes

contemporaines, comme le français, l'espagnol, le portugais et le roumain, l'italien représente une continuation linguistique du latin. Nous définissons le *latin* comme la langue d'origine indo-européenne utilisée sur les territoires occupés par l'Empire romain pendant une période d'environ onze siècles, du III^{ème} siècle avant J-C au VIII^{ème} siècle après J-C (Genot, 1998). La langue latine n'a jamais été de type uniforme et invariable. Elle est en effet constituée d'un vaste ensemble de différentes variétés géoleptiques, socioleptiques et idiolectiques, caractérisées par un noyau commun bien reconnaissable.

D'un point de vue chronologique, nous pouvons diviser le latin en cinq grandes périodes historiques (*ibid.*) :

Latin archaïque	III sec. av J-C. > début du I sec. av J-C.
Latin classique	I sec. av J-C.
Latin post-classique	I > II sec. ap J-C
Bas latin	III > V sec. ap J-C
Latin roman	V > VIII sec. ap J-C

En revanche, d'un point de vue sociologique, nous pouvons distinguer trois types de formes latines qui ont été employés de manière constante au fil des siècles et qui ont progressivement conduit à l'évolution des langues romanes modernes actuelles :

— Le *latin littéraire* : langue de la communication formelle, présente dans la plupart des documents écrits conservés jusqu'à nos jours. Il correspond approximativement au latin classique utilisé dans la littérature impériale de l'âge d'or et représente la langue de la culture et l'expression des classes socioculturelles les plus élevées.

— Le *latin vulgaire* : variété/s informelle/s employée/s par la plupart des locuteurs de l'époque antique et que l'on retrouve dans certaines œuvres littéraires et inscriptions. Il était principalement utilisé à l'oral et représente une réalité linguistique complexe et multiforme, parlée dans l'ensemble de la zone géographique de l'Empire romain.

— Le *latin chrétien* : langue conservatrice de la liturgie utilisée par l'Église romaine depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Le passage, à l'époque du haut Moyen Âge, de l'emploi de la langue latine à celui des langues romanes vulgaires est principalement dû au rapport constant entretenu entre la première et la deuxième variante diastratique susmentionnée. L'analyse approfondie des changements linguistiques venus entre les VIII^{ème} et X^{ème} siècles est donc fondamentale pour mieux comprendre la différence entre les notions de langue *latine* et *romane*. Au cours de cette période, le latin a commencé à se différencier de « ce qui était autre » (Väänänen, 1971)⁶⁸ : c'est-à-dire du proto-roman, compte tenu que l'évolution diastratique directe, diatopique et diachronique du latin vulgaire était désormais trop lointaine – dans chacune de ses composantes structurelles – du latin littéraire de l'époque impériale. Cette période d'« incompréhensions » et de bifurcations entre les deux systèmes linguistiques latins peut parfaitement être analysée dans les zones de l'Empire romain et les dates approximatives durant lesquelles le message religieux a commencé à être transmis à la masse des locuteurs non alphabétisés à travers un style simple – *sermo humilis o rusticus* – très différent du latin littéraire classique (Banniard, 2008) :

France langue d'oïl	750 – 800 ap. J-C
France langue d'oc	800 – 850
Espagne mozarabe	850 – 900
Italie centrale et Nord	900 – 950
Italie du Sud	?
Afrique du Nord	740 – 800

Nous pouvons diviser l'Europe latine en deux zones : l'une occidentale et l'autre orientale. Les principales caractéristiques qui sous-tendent cette distinction concernent une utilisation différente des consonnes, des phonèmes finaux et des morphèmes marquant le pluriel.

Au sein de cette répartition des langues romanes, l'italien occupe une position très particulière. Il se situe exactement sur la ligne de démarcation des deux zones géolinguistiques (appelée ligne La Spezia-Rimini), qui divise le sous-

⁶⁸ Le débat concernant les définitions des termes *roman*, *romain* et *italien* est toujours d'actualité. Cf. Banniard (2008) et Tedeschi (2004).

groupe des vulgaris italiens en deux. Ainsi, les dialectes italiens du Nord appartiennent à la Romània occidentale – ils sont plus proches que le français et le provençal –, tandis que ceux du centre-sud conservent des caractéristiques communes aux langues romanes orientales, comme le roumain (Genot, 1998).

Si nous comparons les langues romanes selon leur typologie diachronique, l'italien « à base toscane » représente l'un des systèmes linguistiques les moins éloignés de la matrice latine initiale, donc plus conservateur par rapport aux langues romanes comme le français et le roumain dont l'évolution est la plus marquée (Banniard, 2008).

2.1.1 Principaux changements phonologiques

Le principal changement qui a caractérisé le passage du système phonologique latin à celui de l'italien vulgaire concerne sans aucun doute la nature de l'accent, qui a provoqué un nombre considérable de transformations dans tous les secteurs phonologiques de la langue, que nous pouvons ainsi résumer (Genot, 1998) :

- le passage d'un système vocalique de type quantitatif à un système timbrique ;
- la réorganisation du système syllabique ;
- la création de nouveaux sous-groupes de consonnes.

En latin, l'accent tonique n'avait aucune valeur phonologique et dépendait de la quantité vocalique. Au fil des siècles, une corrélation s'est cependant créée entre la quantité et l'ouverture vocale dans le latin vulgaire, ce qui a provoqué des changements radicaux dans l'ensemble du système phonologique. Les voyelles toniques ont alors commencé à s'allonger, tandis que les voyelles atones ont commencé à raccourcir. Ainsi, la conception de la voyelle tonique se combinait à celle de la voyelle longue, en contraste avec la voyelle atone et brève. C'est ainsi que la principale caractéristique qui régissait le système phonologique, c'est-à-dire la quantité vocalique, a peu à peu perdu de son importance au profit de la qualité timbrique, en bouleversant principalement le

système vocalique et en remodelant par la suite celui consonantique. Le tableau 2.1 montre les trois phases principales qui résument le changement du système vocalique, du passage du latin classique (1) au latin vulgaire (2) jusqu'au proto-roman (3) à la base du système italien moderne actuel.

Système vocalique										
1	ī i:	ĩ i	ē e:	ě e	ǣ a	ā a:	ō o	ō o:	ũ u	ū u:
2	í	ì	e	ε	a		ɔ	o	u	ú
3	i	e		ε	a		ɔ	o		u

Tableau 2.1. Le changement du système vocalique du latin classique au proto-roman.

À ces voyelles simples ou monophthongues, il convient également d'ajouter les diphtongues latines (/ae/, /oe/, /au/, /eu/, /ie/) et les nouvelles réalisations dérivées des voyelles brèves et moyennes Ĕ et Ė : les deux combinaisons « semi-consonne + voyelle /je/ et /wo/ ». L'absorption de la valeur phonologique par l'accent tonique a ainsi créé une différenciation des voyelles italiennes basée sur la gradation de l'ouverture/fermeture du canal phonique. Le tableau 2.2 montre les quatre degrés d'ouverture vocalique.

Voyelles toniques italiennes	
1	i u
2	e o
3	ε ɔ
4	a

Tableau 2.2. Degrès d'ouverture des voyelles toniques italiennes.

Si nous comparons maintenant les consonnes présentes en latin avec les consonnes italiennes dans les tableaux 2.3 et 2.4, nous pouvons aisément nous rendre compte des principales différences entre les deux systèmes linguistiques. Nous remarquons l'articulation des consonnes dans la zone prépalatale. Cette particularité est accentuée en italien avec la phase successive

d'appauvrissement de la zone postpalatale. On observe en effet la disparition du /h/, de la nasale vélaire et du couple phonémique /k^w/ et /g^w/. Mais l'aspect le plus évident de la réorganisation systémique des consonnes dans la néo-langue romane, en plus de l'achèvement de la corrélation sourde/sonore dans /f/ e /s/, est constituée par l'innovation vulgaire du sous-groupe des affriquées, par l'ajout de trois phonèmes palataux : la nasale /ɲ/, la sifflante /ʃ/ et la latérale /ʎ/.

Système consonantique latin							
	Bilabiales	Labio-dentales	Dentales	Alvéolaires	Médio palatales	Post palatales	Vélaires
Occlusives	p / b		t / d			k / g	
Affriquées						k ^w / g ^w	
Fricatives		f / Ø		s / Ø			h
Nasales	m		n				ŋ
Latérales				l			
Vibrantes				r			
Semi-cons.	(w)				j		(w)

Tableau 2.3. Le système consonantique du latin.

Système consonantique italien								
	Bilabiales	Labio-dentales	Dentales	Alvéolaires	Pré palatales	Médio palatales	Post palatales	Vélaires
Occlusives	p / b		t / d				k / g	
Affriquées			ts / dz		tʃ / dʒ			
Fricatives		f / v		s / z	ʃ / Ø			
Nasales	m		n			ɲ		
Latérales				l		ʎ		
Vibrantes				r				
Semi-cons.	(w)					j		(w)

Tableau 2.4. Le système consonantique de l'italien.

Analysons maintenant dans les tableaux 2.5 et 2.6 les groupes consonantiques du latin littéraire par rapport à ceux du latin tardif parlé, c'est-à-dire de la période linguistique précédant l'italien vulgaire.

Groupes consonantiques en latin littéraire	
Groupes initiaux	
Deux phonèmes	occlusive + liquide : /kl/ CLĀVIS, /pr/ PRĀTUM fricative /f/ + liquide : /fl/ FLŌRĒRE, /fr/ FRĀTĒR fricative /s/ + occlusive : /sp/ SPĒRĀRE, /st/ STELLĀ, /sk/ SCŪTUM
Trois phonèmes	/s/ + occlusive + liquide : /spl/ SPLENDĒRE, /str/ STRATĀ
Groupes internes	
Deux phonèmes	occlusive + occlusive : /pt/ APTUS, /kt/ DICTĀ occlusive + liquide : /pr/ SŪPRĀ, /pl/ DŪPLEX occlusive + fricative /s/ : /ps/ SCRIPSI, /ks/ COXĀ sonante + occlusive : /nt/ CANTO, /mp/ CAMPUS, /lt/ ALTUS, /rb/ ARBŌR sonante + sonante : /rm/ ARMA, /lm/ ULMUS, /mn/ SOMNUS, /nl/ MANLĪUS sonante + fricative : /ns/ MENSIS, /nf/ INFERNUM fricative + occlusive : /sp/ VESPĀ, /st/ HASTĀ, /sk/ POSCĒRE fricative /f/ + sonante /l, r/ : /fl/ DĒFLŪĒRE, /fr/ ĀFRĪCA
Trois phonèmes	occlusive + /s/ + occlusive : /dst/ ADSTĀRE, /bst/ o /pst/ OBSTĀCŪLUM sonante + occlusive + occlusive : /mpt/ SUMPTŪS, /rpt/ EXCERPTUS sonante + occlusive + sonante : /mbr/ UMBRA, /ltr/ ULTRĀ, /nkl/ INCLŪDĒRE sonante + occlusive + /s/ : /nks/ VINXI, /rps/ CARPSI sonante + /s/ + occlusive : /nst/ INSTĀR, /rsp/ PERSPĪCAX sonante + /s/ + sonante : /nsm/ TRANSMONTĀNUS sonante + /s/ + /f/ : /nsf/ TRANSFĒRRE fricative + occlusive + sonante : /str/ ASTRUM
Quatre phonèmes	occlusive + /s/ + occlusive + /l, r/ : /kskl/ EXCLŪDĒRE, /pstr/ ABSTRĀHĒRE sonante + /s/ + occlusive + /r/ : /nstr/ TONSTRINĀ, /rskr/ PERSCRĪBĒRE sonante + /s/ + /f/ + /l, r/ : /nsfr/ TRANSFRĒTĀRE
Groupes finaux	
Deux phonèmes	occlusive + /s/ : /ps/ STIPS, /ks/ DUX sonante + occlusive : /nt/ CANTANT sonante + /s/ : /ls/ PULS, /ns/ MONS, /rs/ PARS /s/ + occlusive : /st/ EST
Trois phonèmes	sonante + occlusive + /s/ : /nks/ LANX, /rps/ STIRPS, /rks/ ARX

Tableau 2.5. Groupes consonantiques possibles en latin littéraire (Tekavčić, 1974).

Groupes consonantiques en latin tardif parlé	
Groupes initiaux	
Deux phonèmes	occlusive + /l, r/ : /kl/ CLAVE, /pr/ PRATU /f/ + /l, r/ : /fl/ FLORE, /fr/ FRANGERE
Groupes internes	
Deux phonèmes	occlusive + occlusive : /pt/ RUPTA, /kt/ DICTU occlusive + liquide : /pl/ DUPLU, /kl/ OCLU, /bl/ STABLU, /gl/ TEGLA occlusive + /s/ : /ks/ DIXI, /ps/ CAPSA sonante + occlusive : /lt/ ALTA, /nt/ CANTARE, /nk/ VINCO, /rb/ ERBA sonante + sonante : /rm/ ARMA, /lm/ CULMU sonante + fricative : /ns/ PLANI, /nf/ INFERNU /s/ + occlusive : /sp/ VESPA, /st/ VESTIRE /f/ + liquide : /fr/ AFRICA, /fl/ DEFLUERE consonne + /β/ : /lβ/ CALVU, /rβ/ CORVU consonne + /j/ : /kj/ FACIO, /tj/ VITIU, /lj/ FILIA
Trois phonèmes	sonante + occlusive + liquide : /ltr/ ULTRA, /mpr/ SEMPRE, /rkl/ TORCLU

Tableau 2.6. Groupes consonantiques possibles en latin tardif parlé (Tekavcic, 1974).

Nous remarquons qu'ils subissent également des modifications importantes au cours des deux phases diachroniques (Tekavčić, 1974) :

- le nombre de groupes initiaux est réduit, par exemple les groupes /s/ + occlusive ;
- les groupes finaux sont complètement éliminés ;
- le nombre de groupes internes est réduit et, dans certains cas, nous notons le passage de quatre à trois – ou de trois à deux – phonèmes, comme la simplification du groupe /ns/ en /s/ et la présence de groupes de trois qui lui sont connectés : /nst/ > /st/, /nsp/ > /sp/, etc. ;
- certains nouveaux groupes se créent par syncope ou par *consonantisation* des semi-voyelles : les groupes « consonne + /j/ ou /w/ » constituent la plus grande innovation du latin parlé ;
- les groupes qui contiennent des consonnes geminées augmentent considérablement dans la plupart des cas et en conséquence directe avec l'effet d'assimilation : par exemple /lr/ > /rr/, /mn/ > /nn/, /nl/ > /ll/, /nr/ > /rr/, /rs/ > /ss/.

En comparant ainsi les différentes combinaisons consonantiques, nous pouvons plus facilement entrevoir un processus de simplification articulatoire qui était déjà apparu dans le système vocalique.

Nous pouvons de prime abord penser que les voyelles et les consonnes latines ont connu une évolution opposée dans leur évolution diachronique : la réduction des voyelles pouvant contraster avec l'augmentation des consonnes. En réalité, si nous considérons également les groupes consonantiques, nous comprenons aisément que cela n'est pas le cas.

Le changement radical du rôle de l'accent tonique à l'intérieur du mot a considérablement contribué à réduire la complexité vocalique du latin classique. Si nous prenons également en compte les combinaisons consonantiques, il apparaît clairement qu'au fil des siècles, de nouvelles solutions visant à une simplification phonologique ont été trouvées. Ainsi, l'ajout des néophonèmes prépalataux et medio-palataux a permis, dans une perspective plus large, de réduire l'effort articulatoire en termes de communication, en réduisant ainsi la quantité et la complexité des groupes consonantiques précédemment admis en latin. Nous verrons plus en détail, dans le cas spécifique de la latérale palatale, comment la valeur phonologique de l'accent tonique a également influencé les processus de simplification au sein même du système consonantique italien.

Tout changement linguistique est provoqué par la corrélation de certains facteurs physiologiques et extralinguistiques spécifiques à chaque langue parlée. L'acte de parler est en effet lié à la pensée, mais représente également une activité physique qui répond à certaines caractéristiques de l'appareil articulatoire, acoustique et gestuel de chaque locuteur. Lorsque nous étudions une langue ou les éventuels changements survenus au cours des diverses phases historiques, nous devons également prendre en compte les facteurs mécaniques, acoustiques, articulatoires et psychologiques, ou *psychomécaniques* pour reprendre la notion de Guillaume (1973 ; 1988). Le langage est un outil qui permet au monde interne de chaque individu de communiquer avec l'univers

externe⁶⁹. La parole est donc un acte individuel, mais en même temps un acte social (Gumperz, 1971 ; Labov, 1976 ; Bloomfield, 1984 ; Calvet, 2011) : elle est étroitement liée aux normes et aux conventions d'une ou de plusieurs sociétés, cultures et identités partagées par un groupe de locuteurs. Nous pouvons distinguer trois types de facteurs qui caractérisent un changement évolutif interne au diasystème d'une langue : l'aspect physiologique ; l'aspect psychologique et l'aspect socioculturel (Genot, 1998).

La mécanique articulatoire se situant à la base de la production des phonèmes d'une langue s'articule autour de la relation qui se tisse entre deux forces contrastantes. Ce sont des tendances, inconscientes et présentes dans chaque locuteur, qui tentent constamment de trouver une solution d'équilibre langagier interne le long de l'axe temporel. Il s'agit de :

— La *loi du moindre effort*, selon laquelle le locuteur a tendance à produire un résultat communicatif à travers le moindre effort énergétique possible (Lindblom, 1990 ; Lindblom *et al.*, 1995). Sous un angle phonétique, l'épuisement du lexique d'un point de vue diachronique peut entraîner un relâchement articulatoire excessif qui risque d'entraîner la disparition d'importantes oppositions phonologiques, déstabilisant ainsi l'équilibre antérieur.

— La *loi de la conservation*, qui présente une direction opposée à la précédente. Elle tente en effet d'éviter un affaiblissement excessif des rapports et des oppositions qui régissent le système langue, dans le but de toujours conserver une certaine clarté dans la compréhension du message. Dans certains cas, cette tendance semble rétablir des états antérieurs, qui précèdent le changement provoqué par la loi opposée. Mais cela ne se produit que très rarement, en cas d'intervention normative consciente par exemple.

Il existe également deux tendances qui régulent mentalement et à un niveau presque inconscient les mécanismes articulatoires d'une langue :

— La *tendance anticipative*, qui positionne les organes de l'appareil phonatoire en prévision d'une production articulatoire successive. Cette préparation

⁶⁹ Nous approfondirons ce point dans la troisième partie de cette thèse.

modifiera au minimum l'articulation en cours et constitue la base de la coarticulation.

— La *tendance associative*, directement liée à la fonction mnémonique du langage. C'est à travers elle que l'individu tente de produire l'articulation phonatoire la plus proche possible de celle enregistrée précédemment dans sa mémoire, dans le but de transmettre le même sens et de le rendre le plus dissemblable possible par rapport aux autres articulations acceptées au sein du même système (Genot, 1998).

Enfin, il convient de prendre en compte les aspects sociaux qui caractérisent chaque changement linguistique. Les grands changements sociaux, également dus à la corrélation entre les forces de transformation et de conservation internes au macro-système des groupes humains, peuvent entraîner des innovations inattendues sur le plan linguistique (presque toujours accompagnées de réactions puristes, de conservatismes et d'hypercorrection). C'est pourquoi l'analyse approfondie de tout changement linguistique implique également d'interroger les dynamiques sociales et culturelles qui se produisent au cours de la même période historique du changement linguistique et qui remodelent, même partiellement, les variétés diatopiques, diastratiques, diamésiques et diaphasiques qui composent le système langagier.

2.2 Évolution du rapport entre prononciation et écriture

Cette partie est consacrée au rapport qui se tisse entre oralité et écriture et qui a caractérisé la langue italienne au fil des siècles, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Nous pouvons d'abord rapporter certaines expressions de la langue italienne encore utilisée qui attestent de la prédilection pour la forme écrite sur celle parlée au cours d'une période historique antérieure. Dans ces phrases, la durée

et la véracité de la langue écrite sont particulièrement marquées, par opposition au manque de fiabilité attribuée à la parole. Outre la fameuse phrase latine « *verba volant scripta manent* », encore couramment utilisée, nous trouvons d'autres exemples tels que « *mettere nero su bianco* » (écrire noir sur blanc), « *metterlo per iscritto* » (mettre par écrit), « *carta canta* » (les papiers parlent), mais aussi « *qui lo dico e qui lo nego* » (ici je le dis et ici je le nie).

La relation entre oralité et écriture dans la Rome antique était beaucoup plus étroite que nous pourrions le croire. Nous avons longtemps considéré que durant la période qui s'étale entre le I^{er} et le III^{ème} siècles après J-C de vastes couches de la société romaine possédaient une connaissance purement élémentaire de l'écriture latine, du moins parmi les couches moyennes et inférieures de la population urbaine (Cardona, 1986). Il n'y avait pas de grande différence entre la langue parlée et la langue écrite. Les variétés de parlers qui nous sont parvenues grâce à de précieux documents écrits⁷⁰ montrent qu'il n'existait aucun fossé infranchissable entre les deux systèmes linguistiques. Les oscillations entre les deux codes symboliques ont principalement connu des variations de type diastratique (en rapport avec le niveau d'instruction littéraire) et de type diatopique (opposition entre *urbanitas* et *rusticitas*). L'écriture était considérée comme un acte purement mécanique et utilitaire, consistant à apporter un soutien à la langue orale, que même les plus modestes pouvaient maîtriser. Une classe de fonctionnaires spécialisés en écriture fut créée pour la première fois au III^{ème} siècle, mais ce changement social n'a pas modifié en soi la relation entre la culture littéraire et le statut des personnes alphabétisées.

À partir du Moyen Âge, l'activité scripturale est passée d'*opus servile* à acte moralement méritoire. En outre, l'alphabétisation et la diffusion sociale des manuscrits coïncidaient et l'écriture devenait une tâche fortement liée à la religion chrétienne. L'Église de Rome commençait en effet à s'emparer de

⁷⁰ Comme par exemple l'*Appendix Probi*, la *Cena Trimalchionis* contenus dans le *Satyricon* de Pétrone, les inscriptions trouvées à Pompéi, le traité *Mulomedicina Chironis* ou des lettres de soldats du I-II siècles. Cf. Migliorini (1991 : 3-6) et Marazzini (2004 : 39-64).

l'instruction et de l'utilisation massive de codes graphiques, et jusqu'au XII^{ème} siècle les laïcs furent presque totalement exclus de la culture écrite. Cet important bouleversement social est survenu à la suite de l'effondrement du système scolaire romain, mais surtout du déclin de la relation écrit/parlé au sein même de la sur-unité linguistique latine. En effet, le Haut Moyen Âge est une période historique durant laquelle la langue latine classique était comprise par de moins en moins d'individus au sein de la société. La plupart des études linguistiques de cette époque associaient la distinction entre la langue latine et la langue vulgaire à une dichotomie rigide opposant possesseurs et non-possesseurs de l'écriture (Cardona, 1983). Nombreux sont ceux à évoquer le phénomène de diglossie entre le vulgaire et le latin ; le premier étant associé presque exclusivement à l'oralité et le second à l'écriture. En réalité, comme le suggère Zumthor (1987), il est possible de décrire la relation entre culture orale et culture écrite comme un continuum diaphasique dans lequel le latin classique et le latin vulgaire dialoguaient de manière continue. Ainsi, à la bipartition classique qui distingue les cultures à oralité primaire et les cultures à oralité secondaire, où l'écriture prévaut par rapport à la langue parlée, nous pouvons également ajouter un troisième type de répartition : les cultures à oralité mixte, où l'influence exercée par l'écriture reste externe et partielle, mais toujours bien présente. Zumthor considère les premiers textes romans comme étant de type mixte, et dans lesquels des parties du discours déjà prononcées étaient mises par écrit, dans le but d'être prononcées à haute voix. Selon lui, l'écriture ne constituait qu'une « étape provisoire de la voix » (Zumthor, 1987).

Dans le cas particulier de la langue écrite à l'époque du latin vulgaire, le latin classique représentait un système linguistique déjà utilisé auparavant et jouissant d'un prestige transversalement approuvé par l'ensemble de la société. Le latin vulgaire ne doit cependant pas être considéré comme une forme utilisée exclusivement à l'oral. En effet, il était initialement employé dans des textes écrits pour décrire une réalité concrète et quotidienne et pour transcrire de manière graphique un style typique de *sermo rusticus* (registre intermédiaire proche de la langue parlée et caractérisé par un langage particulièrement simple). Vers le XII^{ème} siècle, certains écrits laïcs, principalement notariaux,

commencent à émerger aux côtés des textes ecclésiastiques. La plupart des traces de latin vulgaire que l'on retrouve dans les manuscrits de cette époque apparaissent dans des espaces textuels blancs, dans les parties marginales de textes latins plus amples et plus complexes. Cette période historique était caractérisée par une *dilexie* plutôt que par une diglossie (Mancini, 1993)⁷¹. Dans les documents laïcs, le notaire insérait très souvent quelques courts extraits en vulgaire dans les « parties fixes » du texte latin, afin d'être certain d'être compris par le destinataire qui ne possédait pas nécessairement les mêmes connaissances de la langue latine classique. La structure était donc similaire à celle des documents précédents uniquement transcrits en latin, mais contenait deux référents linguistiques, deux lectures et deux systèmes de transcription. Nous retrouvons des conversions graphématiques dans les glossaires vulgaires, qui, en guide de lecture, étaient accompagnées d'une série de règles précises de transposition orale : par exemple, le mot populaire archaïque gallo-roman <formaticum> (pour *caseum*) repris du vulgaire italien, était transcrit avec le suffixe latin <-aticum> mais était prononcé /adʒə/. L'écriture des groupes graphématiques était donc effectuée en latin, mais le référent phonique était en langue romane, puisque l'objectif principal de ces textes était de solliciter la mémoire du lecteur lors de la déclamation à haute voix (*ibid.*). Cette caractéristique sémiotique et le multigraphisme diffus de l'époque⁷² montrent très clairement le type de relation qui existait entre écriture et oralité. Les deux systèmes symboliques, graphique et phonétique, étaient pratiquement indépendants, et le signe graphique ne fournissait pas – comme aujourd'hui – d'indications rigoureusement contraignantes. La langue écrite fonctionnait donc comme un simple « potentiel », dont la « mise à jour acoustique » pouvait varier d'un lecteur à l'autre.

⁷¹. La *lexie* est l'unité fonctionnelle significative du discours et diffère du *lexème*, compte tenu qu'elle peut être composée d'un seul mot – un lexème – ou d'un groupe de mots présentant une étroite cohésion sémantique (définition du dictionnaire Treccani disponible en ligne à l'adresse <http://www.treccani.it/vocabolario/lessia/>, consultée le 23 avril 2019). Dans ce contexte, la *dilexie* indique la possibilité de trouver des groupes graphématiques dans un même texte écrit, à la fois en langue vulgaire et en latin.

⁷² Comme nous le verrons dans le chapitre 4 par l'analyse approfondie du multigraphisme de la latérale palatale de la langue vulgaire italienne.

En Italie, la période au cours de laquelle la culture écrite a progressivement joué un rôle hégémonique vis-à-vis de la culture orale (Cardini, 1977) coïncide avec ce qu'on appelle l'*Età Comunale*. En effet, entre les XIIème et XIVème siècles, de nouvelles classes laïques ont commencé à s'affirmer, dont, en particulier, les celles marchandes des villes à forte activité économique et intellectuelle, telles que les villes toscanes de Pise, Lucca, Florence, etc., qui utilisaient également l'écriture pour des tâches quotidiennes. Ainsi, l'éducation et l'apprentissage des formes alphabétiques n'étaient plus monopolisés par l'Église (depuis le XIIIème siècle) et une nouvelle culture laïque a progressivement commencé à modifier le rapport entre oralité et écriture. La diffusion de la presse écrite a également contribué à accélérer le processus d'émancipation de l'écriture, alors que l'on attribuait à la même époque et de plus en plus une connotation négative à l'oralité (désormais principalement reliée aux personnes les plus pauvres et les plus marginales de la société, ainsi qu'au monde rural, par opposition au pouvoir politique, économique et social de la ville). La graphie de la langue vulgaire était encore caractérisée par de fortes fluctuations qui ont duré au moins jusqu'aux réformes du XVIème siècle, époque où les formes graphiques de la langue romane commencèrent à se conformer aux normes orthographiques communes. Ce fait a favorisé le maintien des prononciations dialectales de certains phonèmes non transcrits dans la graphie latine qui représentent encore aujourd'hui les principales différences orthoépiques parmi les parlers régionaux par rapport à l'italien standard dérivé du toscan (Maraschio, 1993) : par exemple, l'utilisation de [ɔ] au lieu de [o] et inversement (dans les dialectes de Campanie ['dʒɔrno] et ['ko:ro]) ; [ɛ] pour [e] et inversement (en lombard [per'kɛ] et ['be:ne]) ; [s] pour [z] (en romain ['ka:sa] au lieu de ['ka:za]), [ɖ] pour [ts] et inversement (dans les dialectes du Nord ['ɖzi:o] et ['ɖukkerɔ]).

Le XVIème siècle peut être considéré, pour la langue italienne comme pour les autres principales langues européennes occidentales, le siècle des grandes

réformes et de la standardisation orthographique. La *questione della lingua*⁷³, soulevée par les grammairiens et les écrivains de toutes les cours italiennes, a suscité un grand intérêt pour l'amélioration de la correspondance entre les graphèmes simples et les phonèmes de l'italien. Le débat, comme nous le verrons de manière plus détaillée dans le troisième chapitre, concernait principalement le modèle linguistique à suivre. Certains pensaient que le latin, ou la *lingua cortigiana* de Rome, pouvaient encore guider l'écriture – et le parler – des peuples d'Italie ; d'autres, au contraire, souhaitaient s'émanciper une fois pour toutes de la langue de la Rome antique, considérant la langue de variété toscane comme la plus appropriée pour mener à bien ce grand changement linguistique et social. Pietro Bembo, l'un des principaux protagonistes de la promotion de la langue vulgaire italienne, croyait fermement en la pureté de la langue écrite, qui devait – autant que possible – se rapprocher de la langue toscane. Son désir intransigent de purisme émerge clairement dans ses écrits :

*La lingua delle scritture (...) non dee a quella del popolo accostarsi, se non in quanto, accostandovisi, non perde gravità, non perde grandezza*⁷⁴. (Bembo, 1966 : 33)

Comme Antonini (1992) le fait remarquer, pour Bembo la langue vulgaire écrite présuppose qu'elle n'est ni immédiate, ni naturelle, ni changeante. La langue italienne ici proposée ne devait donc pas posséder les caractéristiques de *communicabilité*, d'*instrumentalité* et de *socialité*. En bref, la langue de quelques-uns, une langue-mur plutôt qu'une langue-pont⁷⁵. De plus, Bembo lui-même estimait que le savoir, la capacité de jugement et la capacité d'écrire devaient rester le privilège de quelques-uns (*ibid.*). D'autres auteurs de l'époque se sont opposés au caractère exclusif de la proposition de Bembo, souhaitant plutôt que la langue écrite adhère autant que possible au parler toscan, tout en promouvant également les notions de langue naturelle et variable. Cela

⁷³ Marazzini (2018) définit la *questione della lingua* italienne (ou « question de la langue ») comme l'ensemble de toutes les discussions et polémiques menées de Dante jusqu'à nos jours concernant la norme linguistique et les aspects liés à la langue italienne.

⁷⁴ « La langue écrite (...) ne doit pas se rapprocher de celle du peuple, sauf si, dans le cas où elle s'en rapproche, elle perd de sa gravité, de sa grandeur » [Traduction faite par mes soins].

⁷⁵ Pour les définitions de langue-mur et langue-pont, voir le point 1.2.4.

permettait de réduire la distance qui existait entre l'écrit et l'oral, de manière à diminuer les éventuelles difficultés de lecture et à accroître la diffusion de la nouvelle langue commune. Les critiques soulevées par l'homme de lettres Giralaldi (de la cour de Ferrare) sur le poème *Orlando furioso* de Ludovico Ariosto montrent bien la nature des questionnements concernant l'orthographe de ces années, la demande croissante de normalisation graphique, mais aussi l'émergence d'une vision originale de l'écriture en tant que représentante de la langue, en contraste avec son utilisation « potentielle » et de simple « support à l'oral » des siècles précédents. Giralaldi critique en particulier les optimisations graphiques excessives de cette époque, notamment en ce qui concerne les latinismes, comme la volonté de certains réformateurs (en particulier Tolomei) d'éliminer totalement le <h> à fonction diacritique :

Sorse in quel tempo la superstizione del Tolomei, e di alcuni altri, di levare l'aspirato della H dalle voci della nostra lingua che per uso antico la solevano avere, e l'avevano seco portata, e dal greco, e dal latino, e mi pare di vedere l'Ariosto ridersene, come nel vero se ne rideva. Dicendo che questi avevano imparato questa lor maniera di scrivere da calzalai, da fabbri, da sartori, da salicini, e finalmente da altri della vil plebe, i quali non sapendo il diritto delle scritture, scrivevano come la ignoranza loro li guidava, e però lasciavano di porre la H ove di ragione doveva esser posta, e diceva egli, chi leva la H all'huomo non si conosce uomo e chi leva all'honore non è degno d'onore.⁷⁶

Les académiciens de l'époque ont finalement préféré opter pour le modèle linguistique de Bembo. Malgré les efforts de certains écrivains qui ont souligné la beauté naturelle de la variété toscane, une langue vulgaire jugée parfaite fut finalement diffusée et au sein de laquelle le processus de distinction entre l'usage parlé et l'usage littéraire continuait à se renforcer (Antonini, 1992).

⁷⁶ Cité dans Migliorini (1955). « À cette époque, la superstition de Tolomei et de quelques autres émergea pour retirer le H aspiré des mots de notre langue qu'ils possédaient depuis l'antiquité et qu'ils empruntaient du grec et du latin. Il me semble voir l'Arioste en rire, comme on en riait réellement. Disant qu'ils avaient appris cette manière d'écrire auprès de cordonniers, de forgerons, de tailleurs, et enfin d'autres personnes provenant de la vile plèbe. Ils ne connaissaient pas les règles des écritures et écrivaient guidés par leur ignorance et pourtant ils laissaient mettre le H où de raison il devait être mis. Et encore ils disaient, celui qui enlève le H à l'*huomo* [homme] n'est pas un homme et celui qui l'enlève à l'*honore* [honneur] n'est pas digne d'honneur. » [Traduction faite par mes soins].

Pour mener une étude approfondie de la relation entre oralité et écriture dans l'évolution diachronique langagière, il nous semble également important de prendre en compte la tradition scripturale au sein des groupes « non-instruits ».

Nous définissons les groupes « non-instruits » comme des groupes d'individus qui, malgré leur alphabétisation, n'ont pas acquis de compétences suffisantes pour maîtriser pleinement l'écriture, restant ainsi toujours reliés à la sphère de l'oralité. Ce type d'écriture a tendance à rester indépendante de la dichotomie entre écriture et oralité, dans la mesure où elle réduit les effets de la variation diachronique (Berruto, 1987). Le terme de « non-instruit » se rapproche de ceux de « semi-alphabétisé » ou « semi-alfabetizzato ». Il n'est donc pas étroitement lié à la classe sociale d'appartenance – comme nous le verrons, les écritures des groupes « non-instruits » ne sont pas nécessairement en rapport avec des variantes dialectales de groupes sociaux inférieurs – et reste en dehors de l'opposition cultivé/non cultivé⁷⁷. Comme l'écrit Cardona, « *saper tracciare le parole non insegna a comporre* »⁷⁸ (1983 : 80). L'acte concret d'écrire ne suppose pas nécessairement une connaissance préalable des règles inhérentes à l'écriture, mais la maîtrise limitée de l'écriture conduit, dans le cadre de groupes « non-instruits », à une tendance constante à la simplification.

Nous disposons malheureusement de peu de témoignages écrits datant des premiers siècles d'émergence de la nouvelle langue italienne. En effet, au début du Moyen Âge, les premières attestations de la langue romane italienne étaient rédigées par des personnalités savantes et socialement influentes, telles que les notaires ou les clercs, tandis que celles qui maîtrisaient encore peu les règles grammaticales s'abstenaient généralement d'écrire. Les témoignages d'écriture « non-savante » ont augmenté de manière régulière – à la fois qualitativement et quantitativement – à partir du XVI^e siècle, pour ensuite acquérir une certaine

⁷⁷ Selon le dictionnaire italien Treccani (disponible en ligne à l'adresse <http://www.treccani.it/vocabolario>, consulté le 14 janvier 2019) une personne non-savante « possède, ou révèle, une culture ou un niveau d'érudition médiocre, non approfondi ». Une personne non cultivée est quant à elle définie comme un individu « qui manque de culture ».

⁷⁸ « [Le fait de] savoir tracer des mots n'apprend pas à les composer » [Traduction faite par mes soins].

importance durant la période de post-unification nationale, grâce au début de l'alphabétisation de masse et à l'émancipation des femmes.

Malgré l'augmentation du caractère prestigieux de l'écriture, surtout grâce à la standardisation orthographique et à la diffusion de textes imprimés, la culture orale a conservé une valeur importante au sein de toutes les classes sociales de l'époque moderne. La présence de la langue parlée était en effet encore fondamentale pour transmettre savoir, plaisir et pouvoir. Dans les cours italiennes et européennes, les bouffons et les conteurs jouissaient d'une grande réputation et jouaient un rôle d'intermédiaires particulièrement importants entre le monde aristocratique instruit et le monde non ou peu instruit de la masse populaire. Le style *giullaresco* (style hybride composé de variantes et de codes linguistiques différents) faisait du caractère éphémère et temporel de l'oralité deux de ses caractéristiques principales (Cardona, 1983). La tradition scénique du XIV^{ème} siècle (le théâtre avec de vrais acteurs, mais également celui des marionnettes et des *pupi*) a maintenu son succès (social) de manière transversale pendant de nombreux siècles, et cela bien que les représentations théâtrales s'appuyaient désormais de plus en plus sur des textes écrits (utilisés comme scénarios et pour déclamer à haute voix certaines parties du spectacle).

Afin d'illustrer le rôle politique que l'oralité endossait encore à l'époque moderne et son lien étroit avec la lecture de textes écrits, nous pouvons citer l'importance que la liturgie exerçait pour prêcher les normes religieuses et donc pour maintenir un certain contrôle social. Dès le X^{ème} siècle, le message de l'Église chrétienne était déclamé en latin classique, mais également à travers des passages en *sermo rusticus* et en langue romane. La liturgie qui s'est développée à l'époque médiévale et dont la structure stylistique est restée pratiquement inchangée jusqu'à aujourd'hui constitue une intéressante combinaison de traits de la langue-pont et de la langue-mur. La liturgie se devait d'atteindre en même temps des objectifs totalement opposés : rester distante et inatteignable, tout en restant proche des fidèles ; rigide et intemporelle pour confirmer son prestige permanent mais également quotidienne et actuelle dans le but de contrôler la communauté des croyants. Pour cela, la prédication religieuse a créé au fil des siècles une série de rituels où différents registres et outils de communication

s'entremêlaient, du latin au roman, de la lecture de textes écrits sacrés à un style oral se voulant convaincant. Le lien étroit avec le caractère sacré de l'écriture et l'imposition rigide de rôles fixes dans les rituels de gouvernance religieuse peuvent être compris par l'ambivalence de la lecture de la Bible : l'Église catholique a largement utilisé l'invention de l'imprimerie pour diffuser les Écritures, tout en condamnant en même temps la lecture solitaire. Afin d'éviter le moindre malentendu ou la moindre incompréhension des Écritures, l'Église s'est appuyée sur la prédication ecclésiastique et répandit l'idée selon laquelle « *leggere da soli i Vangeli è il primo e decisivo passo per entrare nell'eresia* »⁷⁹ (Cardona, 1983 : 62).

Même la propagande politique de type étatique a continué à utiliser le discours de persuasion oral pendant très longtemps. À partir de l'unification de l'Italie, l'ancien art de la rhétorique se développa aux côtés de la presse écrite et des inscriptions murales ; et avec l'avènement du régime fasciste, l'activité de propagande s'est également enrichie par d'autres outils technologiques qui ont révolutionné les rapports entre oralité et écriture (comme la radio et le cinéma). Comme nous l'avons déjà mentionné, ces canaux de transmission ont permis de fusionner la préparation et la précision communicative de l'écriture via les caractéristiques positives de l'oralité, en dépassant d'ailleurs les limites spatio-temporelles de l'« ici et maintenant ». Au cours de la période fasciste, l'art rhétorique et la pratique écrite ont créé une multitude de slogans répétitifs dans le double objectif d'élever le langage standard à un modèle d'identité linguistique solennel et d'uniformiser le cadre dialectal italien complexe sous la variante romano-florentine. Les émissions de radio du régime fasciste (qui maintenait un usage intensif de l'écriture) ont ainsi redonné à la voix un rôle de première importance. La naissance du cinéma et, plus tard, l'avènement de la télévision, des technologies informatiques et de la réalité virtuelle ont porté les locuteurs italophones vers le monde de l'*hypercommunication*, où sont également expérimentées des synthèses visuelles et auditives d'images en mouvement et de messages écrits.

⁷⁹ « La lecture solitaire des Évangiles constitue le premier pas décisif vers l'hérésie » [Traduction faite par mes soins].

De manière générale, nous pouvons dire que la langue italienne est un *grapholecte*, c'est-à-dire un langage transdialectal qui s'est formé sur une base écrite (Haugen, 1961). L'écriture peut sans aucun doute être considérée comme une caractéristique de l'italien dans ses rapports écrit/parlé, et les causes sont à rechercher dès son origine et dans son développement évolutif de ses premiers siècles d'existence. L'oralité résulte donc paradoxalement secondaire par rapport à la forme graphique puisqu'au cours des siècles elle n'a pas constitué la modalité dominante de codification et de transmission culturelle de la langue. C'est aussi pour cette raison que les études sur l'oralité en italien restent aujourd'hui encore peu nombreuses, bien que celle-ci ait toujours tissé des liens avec la langue écrite – et cela bien avant l'unité nationale du XIX^{ème} siècle.

Contrairement à d'autres contextes linguistiques européens, la relation peu commune entre la graphie et la prononciation dans l'histoire de la langue italienne a conduit à deux trajectoires d'évolution différentes de la langue écrite et parlée. Alors qu'aujourd'hui le système orthographique de la langue est pratiquement uniforme et repose sur des règles précises, cela n'est pas le cas au niveau des parlers, avec l'existence d'un grand nombre de variantes et de parlers régionaux, mais aussi des influences dialectales plus ou moins fortes qui varient selon des paramètres diastratiques et diaphasiques. D'un point de vue normatif, nous pouvons constater que la relation actuelle entre oralité et écriture s'oppose en partie à la situation qu'a connu le XVI^{ème} siècle. En effet, lors de la phase de standardisation (sur une base florentine), les académiciens ont fourni un système graphique assez cohérent avec la langue parlée sur le territoire, alors qu'aujourd'hui la tendance est marquée par un désir de normalisation, à travers la langue écrite, de la prononciation nationale qui présente encore de multiples différences régionales (Maraschio, 1993).

Chapitre 3

Le phonème latéral palatal

Après ce bref aperçu des processus généraux relatifs aux mutations linguistiques survenues entre le système latin et le système italien, nous souhaitons maintenant analyser les phonèmes latéraux (l'alvéolaire et la palatale) de la langue italienne sous un angle diachronique. Nous nous concentrerons sur les principaux changements qui ont caractérisé la latérale latine, puis nous fournirons une description des principaux processus évolutifs ayant conduit à l'institutionnalisation du néo-phonème palatal vulgaire.

3.1 Le phonème latéral en latin

Le phonème latéral /l/ existait déjà dans le système consonantique latin⁸⁰. Il n'avait pas de fonction semi-vocalique, mais uniquement une fonction semi-consonantique. Il ne pouvait donc pas constituer une syllabe en soi et est resté inchangé lors du passage au vulgaire florentin, à la fois en position initiale qu'à l'intérieur du mot, tout comme pour /d/, /m/, /n/, /r/ et /f/ (Patota, 2007)⁸¹ :

LĒNTŪ(M) > *lento* (lent)

MŪLŪ(M) > *mulo* (mul)

Il se retrouve en revanche en position finale, confirmant une fois de plus le phénomène de troncation consonantique qui a caractérisé le latin tardif par rapport au latin classique.

⁸⁰ Cf. tableau 2.3 du point 2.1.1.

⁸¹ Il convient cependant d'ajouter que le /f/ intervocalique ne provient pas du latin, mais d'emprunts d'autres langues.

Le /l/ pouvait être simple, mais également géminé et cet aspect s'est maintenu durant les siècles suivants :

AXĬLLA > *ascella* (aisselle)
MAXĬLLA > *mascella* (mâchoire)

Le phonème latéral en latin pouvait également être utilisé pour la formation de multiples groupes consonantiques que nous rapportons dans le tableau 3.1.

Groupes consonantiques en latin tardif parlé	
Groupes initiaux	
Deux phonèmes	occlusive + liquide /kl/ CLĀVIS fricative + liquide /fl/ FLŌRĒRE
Trois phonèmes	fricative + occlusive + liquide /spl/ SPLENDĒRE
Groupes internes	
Deux phonèmes	sonante + sonante /lm/ ULMUS, /nl/ MANLĪUS fricative + sonante /fl/ DĒFLŬĒRE
Trois phonèmes	sonante + occlusive + sonante /ltr/ ULTRĀ, /nkl/ INCLUDĒRE
Quatre phonèmes	occlusive + fricative + occlusive + sonante /kskl/ EXCLUDĒRE
Groupes finaux	
Deux phonèmes	sonante + fricative /ls/ PULS

Tableau 3.1. Groupes consonantiques possibles avec le phonème de la latérale en latin littéraire (Tekavčić, 1974).

La prononciation latine du phonème latéral était partiellement différente de celle de la langue italienne qui nous est parvenue aujourd'hui. Bien qu'il soit toujours très complexe de remonter à la prononciation exacte des phonèmes appartenant aux langues mortes, plusieurs études indiquent que le /l/ latin était prononcé de deux manières : soit par un mouvement lingual antérieur semblable à la latérale alvéolaire de l'italien moderne, soit par un mouvement antérieur (Rohlf, 1966). Nous ne sommes aujourd'hui pas en mesure de reconstituer un tableau complet des modalités précises d'utilisation d'une prononciation plutôt que d'une autre, mais, grâce à des témoignages écrits par des grammairiens antiques, nous sommes cependant certains de quelques cas :

— pour prononcer /l/ au début du mot, combiné en position médiane ou placé devant /i/, la langue était positionnée antérieurement, à proximité des alvéoles ;

— la latérale vélaire était utilisée pour prononcer /l/ en fin de mot et en position préconsonantique⁸².

Au cours du passage vers le latin tardif parlé, certaines combinaisons phoniques contenant la latérale ont subi des modifications phonétiques, phonologiques ou socioculturelles. Nous tentons de résumer ci-dessous les modifications les plus pertinentes, en présentant au paragraphe suivant les cas où le nouveau phonème palatal constitue l'aboutissement de l'évolution du latin.

Dans les groupes « occlusive ou fricative /f, s/ + consonne », le relâchement articulaire lié à la loi du moindre effort⁸³ a transformé la latérale d'origine latine en /j/. Si cette dernière se trouvait au début d'un mot ou après une autre consonne, aucun autre changement ne se produisait ; mais en position intervocalique, /j/ doublait l'occlusive précédente (par effet de gémiation). Nous rapportons quelques exemples de solutions vulgaires de groupes consonantiques latins /pl/, /bl/, /fl/, /kl/, /gl/ dans le tableau 3.2.

Groupes consonantiques latins avec /l/			
	POSITION INITIALE	APRÈS CONSONNE	POSITION INTERVOCALIQUE
/pl/	PLANŮ(M) > <i>piano</i> (plaine)	AMPLŮ(M) > <i>ampio</i> (ample)	CAP(Ů)LŮ(M) > <i>cappio</i> (nœud coulant)
/bl/	BLASIŮ(M) > <i>Biagio</i> (Nom propre)	AMB(Ů)LĀRE > <i>avviare</i> (entamer)	FĪB(Ů)LA(M) > <i>fibbia</i> (boucle)
/fl/	FLORE(M) > <i>fiore</i> (fleur)	INFLĀRE > <i>gonfiare</i> (gonfler)	
/kl/	CLAVE(M) > <i>chiave</i> (clé)	CĪRC(Ů)LŮ(M) > <i>cerchio</i> (cercle)	OC(Ů)LŮ(M) > <i>occhio</i> (œil)
/gl/	GLANDE(M) > <i>ghianda</i> (gland)	ŮNG(Ů)LA(M) > <i>unghia</i> (ongle)	TĒG(Ů)LA(M) > anc. it. <i>teggia</i> (casserole) ⁸⁴

Tableau 3.2. Solutions vulgaires de groupes consonantiques latins avec la consonne latérale (Tekavčić, 1974).

⁸² Concernant la latérale en position intervocalique il n'existe pas de données précises sur la prononciation, mais nous savons que dans certains parlers du Sud de l'Italie et de Sardaigne l'articulation linguale postérieure est encore utilisée de nos jours (Rohlf, 1966).

⁸³ Cf. définition au point 2.1.1.

⁸⁴ Nous verrons plus en détail les possibilités articulaires du groupe consonantique /gl/ au point 3.2.3.

Les possibilités articulatoires des groupes /sl/ et /tl/, inconnus en latin classique mais présents dans certains emprunts étrangers, ont connu le même résultat en langue vulgaire pour /kl/. Pour les locuteurs de l'époque, il était en effet difficile de prononcer le groupe originel /sl/ en position initiale présent dans les germanismes comme *slaiten* ou dans le latin médiéval SLAVŮ(M). Pour faciliter l'articulation du groupe « fricative + latérale », la vélaire sourde épenthétique s'est donc insérée à l'intérieur. Ainsi, dans la langue vulgaire parlée, le segment /skl/ a généré une consonne sifflante de nouveau suivi par /kj/ :

/sl/ > [-skl-] > [-skj]
 slaiten > *SKLAITEN > *schlattare* (périr)
 SLAVŮ(M) > *SKLAVŮ > *schlavo* (esclave)

Certains mots contenant la séquence interne -SŮL- présentent le même résultat que /sl/, via une syncope postonique de Ů (Patota, 2007) :

Ī(N)S(Ů)LA(M) > *ĪSCLA(M) > *Ischia* (Ischia)

Le segment consonantique vulgaire /tl/ dérive également de la syncope de Ů de type postonique ou intertonique interne à la séquence -SŮL- : la combinaison consonantique /tl/ a été confondue avec le segment /kl/, conduisant ainsi au résultat /kkj/ (déjà vu précédemment) :

VĚT(Ů)LŮM > *VĚTLŮ (= VECLU) > *vecchio* (vieux)

D'autres modifications diachroniques de la latérale latine ont été causées par des facteurs physiologiques, mais également par la combinaison de facteurs articulatoires⁸⁵ et psychologiques. Le phénomène d'*assimilation* représente parfaitement un mécanisme de ce type, appelé d'*anticipation*. Dans ce phénomène phonétique, les impulsions déclenchées par le cerveau prédisposent les organes de l'appareil articulatoire en anticipant le mouvement transitoire, afin de garantir une meilleure réalisation de l'unité suivante. L'articulation en

⁸⁵ Sous-jacents au déséquilibre continu entre la loi du moindre effort et la loi conservatrice, évoquée au point 2.1.1.

cours subit donc une modification partielle. En tenant ainsi compte des lois qui régissent l'équilibre du système phonétique d'une langue, nous pouvons dire que le mécanisme régressif – ou d'anticipation – représente la *force conservatrice*, en contraste avec l'assimilation progressive – ou inertie – qui rappelle plutôt la loi du moindre effort.

Dans le cas du segment /nl/, également dérivé de la syncope postonique de ũ dans la séquence -SŮL-, nous notons en latin vulgaire une *assimilation régressive* : la nasale est supplantée par une gémiation de la latérale successive (Tekavčić, 1974) :

CŮNŮLA (dim. di CŮNA) > **cunla* > *culla* (berceau)
 SPĪNŮLA > **spinla* > *spilla* (broche)

On retrouve également une gémiation de la latérale dans de rares cas d'*assimilation progressive*, où la relation entre les consonnes est de type inverse (Tekavčić, 1974) :

lat. GALBĪNUS > anc. fr. *jalne* > *giallo* (jaune)

Il existe également des cas de *dissimilation* de la latérale latine. Ce phénomène inverse à l'assimilation est typique des consonnes particulièrement sonores et concerne donc très étroitement les nasales et les semi-consonnes. Même dans ce type de changement phonétique, on retrouve un plus grand nombre de cas de *dissimilation régressive* plutôt que de *dissimilation progressive* en langue vulgaire italien (Genot, 1998) :

/n – n/ > /l – n/
 BONONĪĀ > *Bologna* (Bologne)
 PRAENESTĪNĀ > *Palestrina* (Palestrina)
 VĒNĒNŮ > *veleno* (poison)

Durant l'évolution de la langue vulgaire italienne, la latérale latine a également gémifié à l'intérieur de certains quadrisyllabes. Le doublement de /l/ est principalement dû à la corrélation entre le timbre et la durée syllabique. En

effet, en latin vulgaire, la voyelle tonique, qui représentait le noyau syllabique, tendait (spontanément) à s'allonger, en faisant ainsi augmenter sa durée. Cependant, lorsque cela n'était pas possible, dans des situations particulières de coarticulation et d'accent, comme dans le cas des proparoxytons latins, le phénomène d'élongation se manifestait dans la consonne suivante, en produisant donc une gémination.

ATŎMŮ > *attimo* (moment)
MACHĪNĀ > *macchina* (machine)

Cet allongement de la durée de la consonne a également touché les mots quadrisyllabiques latins, ce qui a conduit à une gémination de /l/ (Genot, 1998)⁸⁶ :

PĚLĚCĀNU > *pellicano* (pélican)
PĚRĚGRĪNU > lat. tar. PELEGRINU > *pellegrino* (pèlerin)
SCĚLĚRĀTŮ > *scellerato* (scélérat)

Le phénomène de *métathèse* de /l/ ou de /j/ qui en dérive est également étroitement lié aux groupes consonantiques que nous venons de mentionner. Le suffixe diminutif latin -ŮLŮ ou -ŮLĀ a connu deux types de changements : en plus de la syncope de /u/ brève postonique⁸⁷, l'articulation de la latérale s'est relâchée en produisant /j/ (*ibid.* : 64-65)⁸⁸ :

CŎMŮLĀ > */kɔmla/ > *chioma* (chevelure)
FĚNŮLŮ > */'fenlu/ > *fieno* (foin)
NŮDŮLŮ > */nudlu/ > (*i*)*gnudo* (nu)
FĀBŮLĀ > *fabla* > *fiaba* (fable)
FŮNDŮLĀ > */fundla/ > *fionda* (fronde)
PŎPŮLŮ > */poplu/ > *pioppo* (peuplier)

⁸⁶ La consonne allongée doit suivre la voyelle avec un accent secondaire.

⁸⁷ Toujours suite au relâchement articuloire.

⁸⁸ Nous ne savons pas précisément à quel moment la métathèse s'est produite : à la fin du processus de relâchement articuloire de /l/ en /j/, ou à un stade plus précoce. Nous rapportons par conséquent des formes intermédiaires se situant entre le mot latin et l'italien, à titre indicatif. Pour des exemples similaires présents dans des termes dialectaux italiens, voir les travaux de G. Rohlfs (1966).

3.2 Facteurs de changements linguistiques

3.2.1 Aspect articulatoire

Le parcours évolutif de la latérale palatale italienne est étroitement lié à l'un des plus importants changements phonétiques survenus à l'époque de la langue vulgaire : le phénomène de la *palatalisation*. Ce processus articulatoire constitue en effet un parfait exemple de relâchement des mécanismes physiologiques qui survient au sein d'un système linguistique au cours des siècles. Dans notre étude de cas spécifique, ce phénomène a été à l'origine de la plupart des innovations consonantiques en langue romane, encore présentes dans le système phonologique de l'italien actuel. Les trois néopalatales (sifflante, latérale et nasale) du sous-groupe des affriquées italiennes découlent de ce phénomène. La production et l'institution ultérieure de néophonèmes du vulgaire sont la conséquence directe de la tendance naturelle à réduire l'effort articulatoire et du changement de rôle de l'accent à l'intérieur d'un mot.

Une *palatale* est un phonème dont le point d'articulation est situé au milieu de la voûte palatine (Genot, 1998). Durant l'évolution du latin parlé à l'époque médiévale, le relâchement articulatoire a entraîné deux types de phénomènes de palatalisation :

1. de type *direct*, lorsqu'un phonème présentait un point d'articulation différent dans l'espace buccal et devenait ensuite palatal, en déplaçant le point d'articulation à proximité de la voûte palatine ;
2. *par contact*, lorsqu'un phonème palatal, dans la plupart des cas /j/ (mais également les voyelles /i/ ou /e/), en situation de contact avec des phonèmes non palataux, produit un décalage articulatoire, en rapprochant le deuxième phonème vers son propre point d'articulation.

Cette deuxième modalité co-articulée de palatalisation peut constituer un processus purement phonétique ou atteindre une reconnaissance phonologique

dans le temps, comme cela s'est effectivement produit avec les affriquées et les deux consonnes palatales /ʎ/ et /ɲ/ en italien.

Nous pouvons affirmer que le yod a joué le rôle de protagoniste principal dans les deux mécanismes de palatalisation concernant le phonème latéral.

Selon Tekavčić (1974), il existait déjà des cas de palatalisation précoce en latin classique, mais c'est durant la période tardive que leur nombre et l'utilisation du groupe « consonne + /j/ » ont considérablement augmenté. En effet, le deuxième phénomène de palatalisation s'est produit dans la plupart des cas en langue vulgaire (conséquence directe du processus évolutif du yod semi-vocalique). En latin classique, il existait déjà un yod *primaire*, à la fois en position initiale et interne du mot, comme dans JAM, JŎCŬ, MAJŬ⁸⁹. Mais ce n'est qu'après l'affaiblissement du système vocalique de type « quantitatif » que la fréquence de /j/ a considérablement augmenté en latin.

Comme nous l'avons vu précédemment⁹⁰, le latin subissait une palatalisation directe lorsqu'une latérale constituait le deuxième phonème d'un groupe consonantique. Si, en revanche, nous nous intéressons au processus évolutif de dédoublement de la latérale latine, nous trouvons un autre exemple pertinent de palatalisation. Durant les phases initiales qui ont conduit à la formation de /ʎ/, il convient de prendre en compte un autre cas de première palatalisation : le passage de yod des voyelles latines /i/ et /e/, atones ou fermée en hiatus⁹¹. En effet, lors du passage du système vocalique de quantitatif à timbrique, la voyelle en hiatus a d'abord été abrégée, puis fermée pour finalement devenir une semi-consonne. Cette dernière a ainsi perdu sa valeur vocale durant son dernier changement évolutif et, par conséquent, sa capacité à constituer un noyau

⁸⁹ Devenus en italien *già* (déjà), *gioco* (jeu), *maggio* (mai).

⁹⁰ Voir les exemples concernant le suffixe diminutif latin -ŬLŬ ou -ŬLĂ rapportés à la fin du point 3.1.

⁹¹ D'autres cas de première palatalisation se produisent avec l'occlusive sonore /g/ devant /i/ ou /e/ en position initiale ou interne (GĚLŬ > /jelo/ > *gelo*) ; avec la réduction des groupes /dj/ et /rj/ (DĬŬRNŬ > /jornu/ > *giorno*). Parmi les nombreux témoignages de première palatalisation, il suffit de citer les deux graphies présentes dans le célèbre *Appendix Probi* VINEA NON VINIA (num. 55 ; exemple direct) OSTIUM NON OSTEUM (num. 61; hyper-correction) ou dans les inscriptions pompéiennes CASIUM, VALIA, PERIA au lieu de CASEUM, VALEAT, PEREAT (Tekavčić, 1974)

syllabique. La dévocalisation de /i/ dans /j/ a perturbé la composition interne du mot à cause d'une réduction syllabique : les trisyllabes deviennent des bisyllabes ; les quadrisyllabes deviennent trisyllabes et ainsi de suite. La limite syllabique s'est intercalée entre /l/ et /j/⁹² et la syllabe précédente s'est fermée (Genot, 1998) :

LĪLĪŮ > /'gilio/ > /'giljo/ (*giglio*, lys)
JŪLĪŮ > /'juliu/ > /'julju/ (*luglio*, juillet)

L'abréviation de la durée vocalique, due au passage /i/ > /j/ a mené à la concaténation de différents changements internes du mot. Le premier effet de proximité de /j/ fut donc un renforcement articulatoire de la consonne précédente, comme effet compensatoire de sa brièveté vocalique. La perte d'une syllabe a été remplacée par l'allongement consonantique qui résulte du phénomène de palatalisation. C'est pour cette raison que la latérale palatale en italien est de type géminée (Tekavčić, 1974). Dans la première phase de palatalisation consonantique, le yod a donc doublé la latérale précédente, en transformant le groupe [-lj-] en [-llj-].

L'augmentation de la durée consonantique, causée par le yod, est un phénomène très ancien. On retrouve déjà dans certaines inscriptions latines datant du Ier siècle après J-C des graphies avec une consonne géminée devant « /i/ + voyelle ». Dans les premiers cas attestés, il s'agit principalement de noms propres (Patota, 2007), tels que :

AURELLIUS (au lieu de AURELIUS)
IULLIUS (au lieu de IULIUS)

Cet allongement consonantique a créé au début du Moyen Âge et à l'époque moderne un certain nombre de problèmes quant aux différentes représentations graphiques du néophonème /ʎ/⁹³.

⁹² En effet, Ĕ et Ō dans ce cas ne diphtonguent pas en /je/ et /wo/, comme nous le verrons plus tard.

⁹³ Comme nous le verrons de manière plus approfondie au point 3.3.

Après avoir géméné la consonne précédente, le yod du groupe [-llj-] a ensuite attiré la latérale alvéolaire vers son propre point d'articulation, en la palatalisant en /ʎ/. Ce déplacement articuloire – dû à l'attraction de la semi-voyelle – concerne presque toutes les consonnes latines, enrichissant ainsi considérablement le paysage phonologique du latin. Le second type de palatalisation a donné jour aux principales innovations consonantiques qui caractérisaient – bien qu'à des degrés différents – toutes les langues romanes : les affriquées et les phonèmes palataux.

Comme nous pouvons clairement le constater dans le tableau 3.3, les modifications consonantiques suivantes se sont produites en présence du yod sous l'effet de l'attraction vers le point articuloire palatal :

- les occlusives bilabiales, /v/ et /m/ se sont maintenues et ont géméné ;
- les autres occlusives ont été utilisées pour la création des néophonèmes affriqués : t > /tʃ/, d > /dʒ/, k > /kʃ/, g > /dʒ/ ;
- les fricatives ont modifié leur position articuloire en développant un phonème palatal fricatif – /ʃ/ – ;
- les autres néophonèmes palataux /ɲ/ et /ʎ/ ont été créés à partir des nasales dentales et de la latérale alvéolaire.

Modifications consonantiques en présence de yod					
	Départ		Arrivée		
Zones	Occlusives	Fricatives	Géménation	Palatisation	Affricati- sation
Labiale	p b	f v	pp bb Ø bb	Ø	Ø
Labiale	m		mm		
Dentale	t d	s z		j ʃ	tʃ dʒ
Dentale	n l r			ɲ ʎ j	
Vélaire	k g				tʃ dʒ

Tableau 3.3. Modifications consonantiques en vulgaire italien en présence de /j/.

Nous pouvons donc affirmer que le changement consonantique dû à la semi-consonne palatale concerne d'abord le *mode d'articulation*, et seulement après le *point d'articulation* (Genot, 1998).

Nous rapportons dans le tableau 3.4 quelques exemples caractéristiques liés au deuxième phénomène de palatalisation du latin vulgaire (Tekavčić, 1974)⁹⁴.

Deuxième palatalisation	
/tj/	VITIU > <i>vezzo</i> (habitude) PRETIU > <i>prezzo</i> (prix) -ITIA > <i>-ezza</i>
/kj/	FACIO > <i>faccio</i> (je fais) ERICIU > <i>riccio</i> (hérisson) -ACEU > <i>-accio</i>
/gi/	FAGEU > <i>faccio</i> (je fais) EXAGIU > <i>saggio</i> (sage) REGIA > <i>reggia</i> (palais royal)
/dj/	MEDIU > <i>mezzo</i> (moyen) RADIU > <i>razzo</i> / <i>raggio</i> (fusée/rayon) -IDIARE > <i>-ezzare</i> / <i>-eggiare</i> ⁹⁵
/lj/	FILIA > <i>figlia</i> (fille) FAMILIA > <i>famiglia</i> (famille) -ALIA > <i>-aglia</i>
/nj/	BALNEU > *BANIU > <i>bagno</i> (bains) TINEA > <i>tigna</i> (teigne) CALCANEU > <i>calcagno</i> (calcanéum)

Tableau 3.4. Exemples de réalisations vulgaires provoquées par la palatalisation.

Nous pouvons résumer ainsi les différentes phases du deuxième processus de palatalisation qui a provoqué la transformation du phonème latéral alvéolaire en palatal, en prenant comme exemple significatif l'évolution des mots italiens *paglia* et *figlia* (paille et fille) :

⁹⁴ Il s'agit d'exemples avec les groupes « consonne + yod », uniquement en position intervocalique.

⁹⁵ Dans certains cas, nous remarquons deux types de résultats en italien comme conséquences directe d'une évolution populaire (premier exemple) et d'une évolution savante (deuxième exemple).

1. /e/ et /i/ fermés en hiatus fusionnent avec /i/ d'origine

PĀLĒA > /'palia/

FĪLĪA > /'filia/

2. /i/ se dévocalise en /j/

/'palia/ > /'palja/

/'filia/ > /'filja/

3. /j/ double la latérale alvéolaire précédente

/'palja/ > /'pal:ja/

/'filja/ > /'fil:ja/

4. /j/ fusionne avec /l/, en créant la latérale palatale

/'pallja/ > /'paɫ:a/

/'fillja/ > /'fiɫ:a/

Après avoir décrit les processus articulatoires, nous pouvons maintenant compléter le tableau en analysant d'autres dynamiques directement liées à la formation de /ɫ/. Ces cas concernent en particulier certaines voyelles toniques et atones positionnées à proximité du néophonème palatal et résultent directement d'un relâchement de la tension articulatoire typique des parlers vulgaires romans.

Dans le processus de changement qui concerne le système vocalique du latin, les voyelles toniques longues ont réussi à maintenir leur accent tout au long des siècles⁹⁶. Les voyelles toniques brèves ont quant à elles subi un changement timbrique, causé par le relâchement de l'articulation lors de l'ouverture de la voyelle :

— Ī devient /e/, Ū se transforme en /o/

⁹⁶ Cf. tableau 2.1 au point 2.1.1.

VĚDŮĚ > <i>vedova</i> (veuve)	DĚURNŮ > <i>giorno</i> (jour)
VĚTĚ > <i>vezzo</i> (habitude)	GŮĚ > <i>gola</i> (gorge)

— Ě et Ů diphtonguent en mots paroxytons et en syllabe ouverte

PĚĚ > <i>piede</i> /'pjɛde/ (pied)	FŮCŮ > <i>fuoco</i> /'fwɔco/ (feu)
------------------------------------	------------------------------------

Lorsque ces voyelles brèves se trouvaient devant un phonème palatal, les changements vocaliques mentionnés ci-dessus ne se vérifiaient pas, compte tenu que l'ouverture vocalique était bloquée par l'articulation palatale successive (Genot, 1998). Nous reportons quelques exemples où la latérale palatale a évité l'ouverture de Ě et Ů et la diphtongue de Ě et Ů :

CĚLĚ > <i>ciglio</i> /'ciɬ:o/ (bord) au lieu de <i>ceglio</i>
FĚLĚ > <i>figlio</i> /'fiɬ:o/ (fils) au lieu de <i>feglio</i>
FAMĚĚ > <i>famiglia</i> /fa'miɬ:a/ (famille) au lieu de <i>fameglia</i>
FŮĚ > <i>foglia</i> /'fɔɬ:a/ (feuille) au lieu de <i>fuoglia</i>
MĚĚUS > <i>meglio</i> /'mɛɬ:o/ (mieux) au lieu de <i>mieglio</i>

L'anaphonèse de Ě et Ů constitue également l'un des traits phonétiques distinctifs de la matrice florentine italienne. Cette possibilité articulatoire était en effet typique du parler florentin du XIV^{ème} siècle et dans certaines autres villes toscanes, mais inconnue aux autres parlers vulgaires italiens qui ont développé des formes différentes suite à la transformation de Ě > /e/ et Ů > /o/ (Patota, 2007).

Il est également intéressant de mentionner un autre exemple en italien moderne, dans lequel les sons palataux se combinent mal avec une diphtongue de type vocalique : à partir de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, nous assistons à la décomposition de la diphtongue /wɔ/ lorsque cette dernière est précédée d'un phonème palatal. Dans le cas de la consonne latérale, la forme correcte de *figliuolo* laisse ainsi la place à la forme *figliolo* (fils) ; tout comme pour *fagiuolo/fagiolo* (haricot) et *vaiuolo/vaiolo* (variole). La justification physiologique d'un tel « changement dans le changement » résidait dans la

difficulté de relier l'articulation palatale à la diphtongue successive (Patota, 2007)⁹⁷.

3.2.2 Aspect psychologique

Nous prendrons deux exemples dans lesquels la principale cause du changement phonologique n'est pas de nature strictement mécanique, mais davantage liée aux impulsions cérébrales qui précèdent le mouvement articulaire.

Pour mieux représenter la tendance anticipative, nous pouvons citer un changement du phonème latéral dit de « dilatation consonantique », c'est-à-dire d'*assimilation à distance*. Par exemple :

LĪLĪŮ > *giglio* /'dziʎ:o/ (lys)

Dans ce type d'anticipation, la combinaison palatale [-lj-] > /ʎ/ a remplacé le phonème de la syllabe précédente par /dʒ/ : le phonème affriquée présente en effet une modalité et un point d'articulation plus semblable au phonème suivant, facilitant ainsi le processus d'articulation (Genot, 1998).

Un autre aspect psychologique présent dans l'évolution linguistique est la tendance associative représentée par *l'analogie*. Elle décrit à la fois un rapport de forme et sémantique qui se crée entre deux ou plusieurs formes isolées d'une même langue, ou également entre deux systèmes linguistiques différents et peut être de type lexical ou paradigmatique. Il est donc possible d'utiliser une tendance associative de phones ou de phonèmes à l'intérieur de mécanismes morphosyntaxiques, comme par exemple dans la conjugaison verbale, avec la possibilité de créer des alternances (vocaliques ou consonantiques) en fonction de micro-contextes phonétiques. Les formes verbales latines ont également

⁹⁷ Nous trouvons les premiers témoignages de ce phénomène phonologique dans les révisions d'Alessandro Manzoni apportées à son œuvre littéraire *I Promessi Sposi*. Il convient toutefois d'ajouter que des mots de l'italien contemporain conservent certaines diphtongues /wo/, comme dans AREÖLAS > *aiuole* (parterres de fleurs).

évolué dans le temps en fonction de facteurs phonétiques, d'abord spontanés, puis normalisés.

Le phénomène de la palatalisation a également engendré certaines formes verbales qui modifiaient indirectement – et par analogie – d'autres formes incluses dans le même sous-système. Par exemple, dans la forme du présent indicatif du verbe latin TOLLĒRE, la latérale alvéolaire géminée s'est modifiée en palatale non pas par une palatalisation directe de la latérale latine, mais par une influence analogique des formes relatives au présent du verbe COLLĪGĀRE (Genot, 1998)⁹⁸.

Les autres verbes italiens qui partagent encore la même alternance phonétique sont : *scegliere* (choisir), *sciogliere* (dissoudre), ainsi que les verbes dérivés tels que *raccogliere* (recueillir), *disciogliere*, etc. On retrouve un résultat phonologique similaire dans ces verbes parce que la voix latine du verbe **exeligere* a exercé une influence par analogie sur **exsolvere* (Rohlf, 1966). Nous remarquons que la conjugaison au singulier et au pluriel du présent de l'indicatif des verbes italiens (cf. tableau 3.5) présente une alternance entre le groupe consonantique /lg/ et le néophonème palatal. Le phénomène de palatalisation ne s'est cependant pas vérifié dans tous les cas verbaux : à la première personne du singulier et à la troisième personne du pluriel, la latérale alvéolaire n'était pas suivie d'une voyelle palatale, ainsi la présence de /o/ et de /u/ à la place de /i/ et de /e/ a empêché un changement en /ʎ/⁹⁹. Nous ne retenons pas cet exemple comme étant le plus adapté à fournir une interprétation phono-sémantique du phénomène qui vient d'être mentionné. Nous espérons donc que de futures recherches seront menées en ce sens, dans l'espoir qu'elles puissent également prendre en compte les relations entre la

⁹⁸ COLLĪGĀRE > *cogliere* (cueillir), TOLLĒRE > *togliere* (enlever). Genot (1998) ajoute que la forme /tollɪ/ passe phonétiquement à /toʎi/ devant un mot qui commence par une voyelle. En revanche, dans un verbe au présent de l'indicatif comme *salire* (monter) – la première personne étant SĀLĪO > *salgo* –, il n'y a pas de phénomène de palatalisation, parce que le groupe [-lg-] n'est pas suivi d'une voyelle palatale.

⁹⁹ Pour une analyse plus approfondie, voir le point 3.2.1.

forme du signe et la sémantique des sous-groupes latéraux dans la morphologie verbale italienne¹⁰⁰.

Modifications verbales par effet de palatalisation et analogie				
	Par palatalisation		Par analogie	
P1	COLLĬGO	> <i>colgo</i> /'kɔlgo/	TOLLO	> <i>tolgo</i> /'tɔlgo/
P2	COLLĬGAS	> <i>cogli</i> /'kɔɫ:i/	TOLLIS	> <i>togli</i> /'tɔɫ:i/
P3	COLLĬGAT	> <i>coglie</i> /'kɔɫ:e/	TOLLIT	> <i>toglie</i> /'tɔɫ:e/
P4	COLLĬGĀMUS	> <i>cogliamo</i> /koɫ'ɫamo/	TOLLĬMUS	> <i>togliamo</i> /tɔɫ'ɫamo/
P5	COLLĬGĀTIS	> <i>cogliete</i> /koɫ'ɫete/	TOLLĬTIS	> <i>togliete</i> /tɔɫ'ɫete/
P6	COLLĬGANT	> <i>colgono</i> /'kɔlgono/	TOLLUNT	> <i>tolgono</i> /'tɔlgono/
P1	EX-ĒLĬGO	> <i>scelgo</i> /'ʃelgo/	EX-SOLVO	> <i>sciolgo</i> /'ʃɔlgo/
P2	EX-ĒLĬGĬS	> <i>scegli</i> /'ʃeɫ:i/	EX-SOLVIS	> <i>sciogli</i> /'ʃɔɫ:i/
P3	EX-ĒLĬGĬT	> <i>sceglie</i> /'ʃeɫ:e/	EX-SOLVIT	> <i>scioglie</i> /'ʃɔɫ:e/
P4	EX-ĒLĬGĬMUS	> <i>scegliamo</i> /ʃeɫ'ɫamo/	EXSOLVĬMUS	> <i>sciogliamo</i> /ʃɔɫ'ɫamo/
P5	EX-ĒLĬGĬTIS	> <i>scegliete</i> /ʃeɫ'ɫete/	EX-SOLVĬTIS	> <i>sciogliete</i> /ʃɔɫ'ɫete/
P6	EX-ĒLĬGUNT	> <i>scelgono</i> /'ʃelgono/	EX-SOLVUNT	> <i>sciolgono</i> /'ʃɔlgono/

Tableau 3.5. Effets de palatalisation en /ɫ/ et d'analogie dans certains verbes italiens (P1 > je, P2 > tu, P3 > il/elle, P4 > nous, P5 > vous, P6 > ils/elles).

3.2.3 Aspect socioculturel

La langue italienne présente une évolution historique tout à fait particulière qui la différencie considérablement des autres langues européennes, comme le français et l'anglais. L'italien dérive en effet de la langue florentine du XIV^{ème} siècle. Elle est utilisée dans les principaux textes de prose et de poèmes des *Tre Corone* (Dante, Pétrarque et Boccace) de la littérature toscane, ensuite remodelée sur la base du florentin parlé de l'époque moderne.

¹⁰⁰ Nous pourrions également étendre ce même approfondissement sur l'alternance phonétique du phénomène similaire du sous-groupe des nasales, diffusé sous d'autres formes verbales italiennes et dialectales ([ng-] et /ɲ/), ou d'autres phonèmes palataux (comme l'alternance vélaire et affriquée /g/ et /dʒ/ dans la forme au présent du verbe *leggere*, lire).

Bien qu'à l'époque moderne de nombreux écrivains et grammairiens des cours italiennes aient amplement débattu sur la *questione della lingua*, l'italien a longtemps représenté une langue de nature presque exclusivement écrite et parlée par une petite minorité de la population instruite provenant des différents États et royaumes italiens (et cela jusqu'à la proclamation du Royaume d'Italie, voire même après). Nous sommes donc face à un système linguistique qui a subi un nombre relativement réduit de changements (il y a quelques décennies à peine), dans tous les secteurs de la langue, se préservant presque complètement (pendant près de six siècles) des nombreuses innovations causées par l'usage même de la parole. Nous pouvons donc dire que l'italien a été, pour l'essentiel de son parcours évolutif, une langue principalement véhiculée par des moyens de communication et de transmission au caractère plus conservateur qu'innovant.

La majorité du lexique de l'italien contemporain est d'origine populaire et est basé sur la langue vulgaire florentine du XIV^{ème} siècle. La plupart des termes italiens qui constituent encore aujourd'hui le noyau principal de la langue sont passés du latin parlé à l'époque antique directement au vulgaire du haut Moyen Âge de la ville de Florence. Ce lexique a connu, au cours de son évolution, des changements linguistiques résultant du relâchement articulatoire de la parole. Il convient également de souligner qu'un grand nombre de latinismes ou de mots savants qui ont particulièrement enrichi le lexique de l'italien vernaculaire et ont permis de combler certains manques que le lexique par dérivation directe peinait à remplir. Les nouveaux termes d'époque médiévale ont rapidement émergé de la sphère parlée pour être confinés dans des textes écrits en latin et ont, par conséquent, été utilisés pour décrire des concepts complexes, dans des contextes techniques déterminés. Ce n'est qu'à partir du XIII^{ème} siècle, lorsque le processus de différenciation entre le latin et la langue romane a pris fin, que les grammairiens et les hommes de lettres ont commencé à redécouvrir et à réutiliser ces termes.

L'afflux de latinismes lexicaux apparaît constant tout au long des siècles de l'histoire linguistique italienne, et concerne plus particulièrement les secteurs techniques et bureaucratiques et moins quotidiens de la langue, les secteurs de

connaissances plus savantes ou abstraites telles que la philosophie, la science, la médecine et le droit¹⁰¹. Les nouveaux termes ont été constamment employés dans les nouveaux textes en langue vulgaire dans le but de créer un style langagier se voulant plus élégant et plus instruit (Patota, 2007)¹⁰².

Les transformations phonologiques que nous avons analysées précédemment ne concernaient donc que les mots d'origine populaire, c'est-à-dire les vulgarismes. Les latinismes restaient quant à eux « cristallisés » dans leur forme écrite originale, en conservant les caractéristiques de la tradition latine classique. Bien que les mots savants aient été quantitativement inférieurs et moins fréquents que les mots populaires, ils ont cependant bénéficié d'une plus grande considération au cours du processus évolutif de la langue italienne. La raison est principalement de nature sociopolitique. Les latinismes étaient en effet presque exclusivement utilisés par une minorité de la population (la plus influente) représentée par des écrivains, des grammairiens, des aristocrates alphabétisés, mais également des médecins et des notaires et concernaient donc surtout les variantes diastratiques perçues comme les plus élevées de la langue italienne.

Dans les cas où la langue présentait des termes en double, l'un de dérivation savante et l'autre populaire, les termes savants se spécialisaient de manière sémantique afin de mieux se différencier du lexique pragmatique des équivalents populaires et acquéraient presque toujours une signification plus abstraite. Nous tenterons ici de fournir un tableau représentatif de certaines variables sociolectiques, mais aussi de type géolectique, du lexique vulgaire italien comprenant les phonèmes latéraux.

Nous reportons ci-dessous quelques exemples de « doublons » (présentant le terme dans sa variante populaire et savante), unis par la même racine latine et

¹⁰¹ Sur les latinismes présents en italien, voir les travaux de Migliorini (1991).

¹⁰² Il convient également de noter que le conservatisme phonologique et latinisé de l'italien a particulièrement facilité l'inclusion des latinismes par rapport à d'autres langues romanes plus éloignées de la racine latine, comme par exemple le français, compte tenu que dans la plupart des cas, le lien avec les groupes correspondants en langue vulgaire paraissait évident : par exemple, *maturo-maturità* et *acqua-acquoso* par rapport à la moindre correspondance en français dans *mûr-maturité* et *eau-aqueux*. Cf. Vidos (1971).

appartenant au même groupe de signification, en l'occurrence au sous-groupe du lexique botanique (Patota, 2007) :

FLŌRE(M) > *fiore* (fleur)

FLORA > *flora* (flore)

Dans le cas de vulgarisme, le groupe latin /fl/ a subi un changement phonologique typique de la langue vulgaire, avec le *relâchement* de la latérale alvéolaire en yod. Le terme savant a quant à lui conservé la consonne latérale (restée inchangée), en préservant ainsi une combinaison phonétique caractéristique du latin classique.

Voyons également un autre exemple qui nous permet de comparer l'évolution phonétique de deux termes italiens, le premier d'origine populaire et le second de tradition savante, les deux contenant le groupe consonantique latin /gl/ en position initiale dans le mot :

GLĀRĒA(M) > *ghiaia* (gravier)

GLŌRĪĀ > *gloria* (gloire)

Dans ce cas également, l'évolution phonologique de la combinaison consonantique /gl/ > /gj/ ne s'est produite que dans le cas du mot vulgaire *ghiaia*, alors que le terme savant *gloria* a maintenu le groupe latin originel. On peut également remarquer la différenciation sémantique des deux termes : le terme vulgaire est là encore relié à la vie quotidienne pratique et matérielle du monde agricole, par rapport à la forte composante abstraite du latinisme (Patota, 2007). Le maintien de la graphie latine <gl> dans la position initiale du mot italien *gloria*, comme dans d'autres termes savants encore aujourd'hui (*globo*, *glicine*, *glucosio*, *gleba*, *glossa*, etc.¹⁰³), se chevauche avec la représentation graphologique du phonème /ʎ/. Cela impliquera d'ailleurs de nombreuses problématiques dans le domaine de l'apprentissage graphique du système phonémique de l'italien contemporain¹⁰⁴.

¹⁰³ Globe, glycine, glucose, glèbe, glose, etc.

¹⁰⁴ Nous approfondirons ce point dans le chapitre 5.

Nous proposons maintenant certains exemples de latinismes où la palatalisation de la séquence /lj/ ne s'est pas produite, et donc où la représentation phonique originale du latin a été conservée (Tekavčić, 1974) :

ĪTĀLĪA > *Italia* (Italie) au lieu de *Itaglia* /i'taʎ:a/
 ĀCŪLĒO > *aculeo* (épine) au lieu de *acuglio* /a'kuʎ:o/

Dans d'autres cas, le terme populaire a réussi à coexister avec le terme savant, comme dans le cas de certains toponymes régionaux italiens :

ĀPŪLĪA > *Puglia* /'puʎ:a/ (Pouilles)
 SĪCĪLĪA > *Sicilia* /si'tʃilja/ (Sicile)¹⁰⁵

Les variantes diatopiques qui diffèrent du florentin du XIV^{ème} siècle ont subi une forme de censure constante, conduisant parfois à des hypercorrections surprenantes. Cela se produisait non seulement dans des langues vernaculaires spatialement éloignées de la langue vulgaire italienne unifiée (comme les langues en usage dans le Sud ou dans le Nord de la péninsule), mais également dans des contextes très proches de la langue florentine, tels que les dialectes toscans.

Dans le cas spécifique des latérales, nous remarquons par exemple que dans la plus grande partie de la Toscane du XV^{ème} siècle, ainsi que dans les zones de la campagne florentine, la population utilisait des mots populaires avec le groupe [-ggj-], à la fois pour les dérivés provenant du groupe /gl/ mais aussi pour /lj/ (cf. tableau 3.6).

¹⁰⁵ Dans certains cas, des doublons se forment avec la réalisation d'un terme savant et d'un autre populaire à partir de la même racine latine. Ils se spécialisent ensuite sémantiquement : par exemple, dans les différentes possibilités du groupe /nj/ et /ɲ/ dans *Romānia* (terme scientifique) et *Romagna* (toponyme régional) ou encore dans *Campania* (toponyme régional) et *campagna* (campagne) (Tekavčić, 1974).

Groupes consonantiques /gl/ et /lj/ en usage dans la campagne de Florence	
Groupe latin [-gl-]	Groupe latin [-lj-]
TĒG(Ů)LA(M) > <i>teggia</i> /'teg:ja/ *RAG(Ů)LĀRE > <i>raggiare</i> /rag'gjare/ VĪG(Ī)LĀRE > <i>veggiare</i> /veg'gjare/	FĪLĪŮ > <i>figghio</i> /'fig:jo/ au lieu de /'fiɫ:o/ FŌLĪĂ > <i>fogghia</i> /'fɔg:ja/ au lieu de /'fɔɫ:a/ PĀLĒĂ > <i>pagghia</i> /'pag:ja/ au lieu de /'paɫ:a/

Tableau 3.6. Solutions vulgaires de groupes consonantiques latins en usage dans la campagne florentine [-gl-] e [-lj-].

Cette dernière combinaison a en revanche connu un changement avec la latérale palatale /ɫ/ (Patota, 2007) dans le parler de la ville de Florence. Au XVIème siècle, la langue vulgaire florentine jouissait d'un certain pouvoir institutionnel et était considérée comme le modèle vulgaire à suivre. C'est ainsi que la langue a connu une série de « censures » de termes réputés *autres* que la norme standard. Certaines possibilités alternatives à la palatale du groupe /lj/ ont donc été bannies, tout comme des termes perçus comme inférieurs d'un point de vue diastratique (tels que *figghio*, *fogghia* et *pagghia*) et – par effet d'hypercorrection – des termes déjà « corrects » dérivants du groupe latin /gl/¹⁰⁶ ont été modifiés :

TĒG(Ů)LA(M) > it. ant. *teggia* > it. *teglia* /'teɫ:a/ (casserole)
*RAG(Ů)LĀRE > it. ant. *raggiare* > it. *ragliare* /raɫ'kare/ (braire)
VĪG(Ī)LĀRE > it. ant. *veggiare* > it. *vegliare* /veɫ'kare/ (veiller)

Le toscan littéraire emploie également des termes avec la latérale palatale, dérivés de mots latins avec le groupe consonantique /kl/ au lieu de /gl/. Ces termes, encore présents dans l'italien moderne, ne sont pas entrés dans le paysage lexical de la langue romane de manière directe (comme cela est le cas des mots populaires), mais sous forme d'*emprunts littéraires* (Genot, 1998), en particulier de dérivations gallo-romaines (provençal et français) :

¹⁰⁶ Nous pouvons encore trouver des cas dans les dialectes du nord-est de la Toscane qui rappellent les groupes anciens [gl] > [ggj]. Les rares utilisations (urbaines) de termes tels que *mugghiare* et *rugghiare* ont quant à elles conservé ces formes « autres » en italien, sans les modifier en *mugliare* et *rugliare* (Tedeschi, 2004).

ARTĪCŪLŪ > prov. *artelh* > *artiglio* /ar'tiɫ:o/ (griffe)
 CŪNĪCŪLŪ > prov. *conilh* > *coniglio* /co'niɫ:o/ (lapin)
 MĂCŪLĂ > prov. *malha* > *maglia* /'maɫ:a/ (maille)
 SPĪRĂCŪLŪ > prov. *espiralh* > *spiraglio* /spi'raɫ:o/ (lueur)
 VĚRMĪCŪLŪ > prov. *vermelh* > *vermiglio* /ver'miɫ:o/ (vermillon)

L'évolution générale du groupe /kl/ au sein de toute l'Europe latine occidentale est en effet caractérisée par la palatalisation de la latérale alvéolaire (Tekavčić, 1974). Grâce à la réputation de la littérature provençale auprès des cours italiennes de Sicile, de Toscane et du Nord de l'Italie, la présence de la latérale palatale, déjà attestée à cette époque dans la langue vulgaire florentine, et les fréquents emprunts indirects du français à travers les dialectes occidentaux du Nord ont particulièrement facilité cette transposition phonétique dans la langue littéraire italienne (Rohlf, 1966 ; Tekavčić, 1974).

Dans certains cas, les provincialismes créaient des « doublons » qui ont coexistés (pendant de nombreux siècles) aux côtés des vulgarismes florentins correspondants dans des textes littéraires, sans toutefois entrer dans le lexique de l'italien contemporain. Aujourd'hui ces termes ne sont plus utilisés, sauf dans le registre poétique formel ou dans certains termes dérivés (Genot, 1998) :

PERĪCŪLŪ > prov. *perilh* > *periglio* /pe'riɫ:o/ (danger)¹⁰⁷
 VĚTŪLŪ > prov. *velh* > *veiglio* /'veɫ:o/ (vieux)¹⁰⁸
 MIRĂCŪLŪ > prov. *miralh* > *miraglio* /mi'raɫ:o/ (miracle)¹⁰⁹
 SPĚCŪLŪ > prov. *espeilh* > *spieglio* /'speɫ:o/ (miroir)¹¹⁰

Nous souhaitons maintenant approfondir la question des géolectes dérivés de la combinaison /lj/ qui ont connu des solutions différentes par rapport aux possibilités de la palatale florentine. En plus du groupe /ggj/ déjà présenté comme variante alternative toscane populaire, le changement le plus connu du

¹⁰⁷ Aujourd'hui variante savante de *pericolo*.

¹⁰⁸ Le dérivé *vegliardo* est encore présent dans l'italien moderne.

¹⁰⁹ Aujourd'hui disparu, mais anciennement synonyme de *miracle*. Présent par exemple dans les vers de Dante de la *Divine Comédie* : « *mia suora Rachel mai non si smaga / dal suo miraglio* » (Alighieri, 1991 *Purg.* XXVII, vers 104-105).

¹¹⁰ Aujourd'hui disparu, mais anciennement synonyme de *miroir*. Présent par exemple dans les vers de Pétrarque : « *Dicemi spesso il mio fidato specchio, / l'animo stanco, e la cangiata scorza* » (Pétrarque, 1989 : CCCLXI, vers 1-2).

néophonème italien /ʎ/ est sa réduction en /j/ simple ou géminé, comme par exemple :

/ˈfijo/ ou /ˈfij:o/, /ˈpaja/ ou /ˈpaj:a/, /faˈmija/ ou /faˈmij:a/, /ˈmejo/ ou /ˈmej:o/¹¹¹

Encore aujourd’hui, les dialectes des régions centrales et septentrionales de la péninsule – dans le Latium, l’Ombrie, les Marches et la Romagne, mais également en Lombardie, dans le Piémont, en Vénétie et en Émilie-Romagne – se caractérisent (sauf cas plutôt exceptionnels) par ce relâchement¹¹² ou cette simplification¹¹³ de la palatale. La réduction de /ʎ/ en /j/ est également présente dans le Sud (par exemple dans les Abruzzes et dans la région du Salento), ainsi qu’en Toscane avec la géminée vélaire [ggj] (Rohlfs, 1966)¹¹⁴.

Dans les dialectes contemporains du Sud, il existe deux autres phénomènes de substitution différents de yod :

— la gémination par assimilation progressive de la latérale alvéolaire en Sardaigne, en Corse, en Calabre :

/ˈfil:u/ pour *figlio* (fils), /ˈpal:a/ pour *paglia* (paille), /ˈmel:u/ pour *meglio* (mieux)

— la cacuminalisation¹¹⁵ de la palatale, en Sicile, en Sardaigne, dans les Abruzzes, en Calabre, dans le Salento :

/ˈfiɖ:u/ pour *figlio* (fils), /ˈmeɖ:u/ pour *meglio* (mieux), /faˈmiɖ:a/ pour *famiglia* (famille)

Enfin, nous rapportons quelques cas de variations dialectales italiennes où la latérale palatale est également employée. Ces réalisations diatopiques diffèrent du florentin antique puisqu’elles présentent, dans leur évolution phonologique,

¹¹¹ Cf. d’autres exemples dans Rohlfs (1966 : 396-397).

¹¹² Cf. d’autres exemples dans Rohlfs (1966 : 396-397).

¹¹³ Cf. d’autres exemples dans Canepari (2004: 104).

¹¹⁴ La combinaison [-ggj-] est présente dans certains dialectes du Sud (Salento, Pouilles et Sicile).

¹¹⁵ La cacuminalisation désigne le processus par lequel une consonne devient rétrofléchée (ou cacuminée), c’est-à-dire qu’elle s’articule en soulevant et en fléchissant l’apex de la langue vers l’arrière jusqu’à ce qu’elle touche le palais antérieur, juste derrière les alvéoles.

une forme avec latérale palatale inconnue dans le modèle vulgaire de la langue italienne.

La latérale alvéolaire latine en position initiale se conservera dans la plupart des réalisations vulgaires toscanes et dans les dialectes de toute la péninsule d'Italie. Il existe quelques exceptions dans certaines zones linguistiques du centre-sud, où /l/ se palatalise en /ʎ/ si elle est placée devant Ī ou Ū, ou se réduit ultérieurement en semi-consonne palatale :

/ʎuna/ pour *luna* (lune), /ʎupo/ > /jupo/ pour *lupo* (loup)

Ce phénomène s'est développé dans une zone linguistique qui comprenait à l'origine la majeure partie du Latium, des Abruzzes et de la Campanie actuels. L'influence de la variante dominante littéraire au cours des siècles suivants a considérablement réduit la superficie de cette alternative diatopique, n'englobant ensuite que certaines zones du Nord de la Campanie et du Sud du Latium¹¹⁶.

La situation concernant /l/ en position intervocalique est légèrement différente. Encore aujourd'hui, dans certains dialectes du centre de l'Italie – dans la région située entre la Latium et les Abruzzes – le /l/ intervocalique se palatalise toujours lorsqu'il est placé devant Ī ou Ū, mais aussi dans la déclinaison nominale plurielle de certains parler toscans¹¹⁷ sous l'influence de [-i] finale :

/ani'maʎi/ pour *animali* (animaux), /'muʎi/ pour *muli* (mules)

Ce cas présente également des variantes dialectales qui, après une phase intermédiaire de palatalisation, ont été caractérisées par la chute complète de la latérale alvéolaire (phase ultime et successive) :

/ʎmai/ pour *mali* (maux), /ani'mai/ pour *animali* (animaux)

¹¹⁶ D'autres résultats dialectaux du [l] latin en position initiale sont : la vélarisation en Calabre et en Lucanie, la gémiation dans le Nord de l'Italie, la cacuminalisation dans certaines zones de Sicile.

¹¹⁷ Comme dans l'ancien dialecte de Sienne et des campagnes florentines.

Ces géolectes sont présents dans de nombreux dialectes antiques et contemporains du Nord – lombards, émiliens, piémontais – et ont également influencé dans une phase initiale certaines formes toscanes, rapportées dans la langue littéraire italienne des premiers siècles (Rohlf, 1966)¹¹⁸. Ceci vaut également pour la palatalisation de la latérale alvéolaire géminée /l:/, un phénomène également présent dans les textes d'illustres écrivains florentins des XIV^{ème} et XVI^{ème} siècles, tels que le célèbre écrivain Boiardo (de la cour d'Este) qui utilisait la forme /kava'ʎi/ pour *cavalli* (chevaux), ou le Florentin Machiavelli /kape'ʎi/ pour *capelli* (cheveux).

Le groupe consonantique latin /gl/ en position initiale ne découle pas uniquement sur la solution florentine /ggj/, mais se palatalise également dans d'autres zones linguistiques italiennes. Dans le Sud de l'Italie, par exemple, le groupe latin a tout d'abord évolué en /gʎ/, puis plus tard en /ʎ/ :

/'ʎan:a/ pour *ghianda* (gland), /'ʎut:o/ pour *ghiotto* (friand)

En Italie centrale, ces mêmes mots ont subi une autre étape successive : la réduction de la palatalisation en /j/.

En position médiane, /gl/ présente le même stade intermédiaire et dans presque toute la Toscane et le centre-sud de l'Italie, il est souvent confondu avec /lj/. Les géolectes de cette vaste zone dialectale ont présenté le même résultat palatal de la campagne florentine au cours des premiers siècles du vulgaire et, dans ce cas également, ils ont par la suite connu un processus d'hypercorrection basé sur le vulgaire littéraire dominant.

Au centre et au Sud, mais pas en Toscane, /lj/ est très souvent articulé /ʎ:/, et /lj/ peut être prononcé avec une latérale palatale simple ou géminée, dans le

¹¹⁸ Dans d'autres parlers du Nord, la latérale alvéolaire intervocalique a rotacisé : ainsi, on trouve /'scara/ pour *scala* (échelle), /'gora/ pour *gora* (gorge), tandis que dans certaines zones dialectales du Sud de l'Italie, une solution phonétique (encore aujourd'hui conservée) témoigne du double caractère lingual antérieur et postérieur de ancien son latin : dans les dialectes parlés de Calabre, de Lucanie méridionale et du Campidano sarde, le passage de [-l-] à /w/ correspond à l'ancienne prononciation de la latérale vélaire : /sawi/ pour *sale* (sel), /muw/ pour *mulo* (mule) (Rohlf, 1966).

but d'éviter la variante dialectale /j/ perçue comme basse d'un point de vue diastratique (Canepari, 2004) :

/itaʎ'ʎa: no/ (ou la variante basse /,itaj'ja: no/) pour *italiano* (italien)

En revanche, dans le Nord, /llj/ est très souvent prononcé avec la même durée que /lj/, et cette solution se rapproche de la prononciation de la latérale palatale qui, comme décrit précédemment, est souvent simplifiée, par conséquent, il est difficile de distinguer *vogliamo* (nous voulons) de *voliamo* (nous volons) dans les parlers régionaux du Nord de l'Italie (Canepari, 2004).

3.3 Principales caractéristiques des latérales

Nous pouvons maintenant brièvement résumer les principales caractéristiques qui distinguent les phonèmes latéraux.

Selon la définition traditionnelle, les consonnes latérales sont provoquées par une occlusion du canal central de la langue le long de la coupe vocalique médio-sagittale, qui permet le passage de l'air le long de l'un ou des deux des côtés de l'obstruction (Albano Leoni et Maturi, 2002 ; Saussure, 2005). En réalité, Ladefoged et Maddieson ont précisé ce terme, en soulignant que, dans certains cas de latérales, l'air passe partiellement également dans la partie centrale du système vocalique, car l'occlusion linguale n'est pas nécessairement complète.

*They are sounds in which the tongue is contracted in such a way as to narrow its profile from side to side so that a greater volume of air flows around one or both sides than over the center of the tongue. In most laterals there is in fact no central escape of air, but our definition does not require the presence of a central occlusion, and will allow for some central airflow.*¹¹⁹ (Ladefoged et Maddieson, 1996 : 182)

¹¹⁹ « Il s'agit de sons où la langue est contractée de manière à rétrécir son profil d'un côté à l'autre de sorte qu'un plus grand volume d'air circule autour d'un ou des deux côtés par rapport au centre de la langue. Pour la plupart des consonnes latérales il n'y a en effet pas d'évacuation

Outre le fait qu'il n'est pas toujours vrai que les latérales se réalisent par un contact central de la langue, il convient également de tenir compte du fait qu'elles sont produites à travers deux composants articulatoires : l'un régissant le point et le type de contact avec le tractus vocal, l'autre le point et l'ampleur de l'ouverture latérale (*ibid.*). Différentes parties de la langue peuvent être utilisées pour obstruer le passage, en appuyant sur la zone apicale ou laminaire. Les latérales produites par l'appui de la lame de la langue présentent une occlusion plus élargie que les apicales. Elles peuvent également résulter spirantes ou fricatives, sourdes ou sonores. Les latérales sont comprises dans le groupe des consonnes liquides (tout comme les vibrantes) et peuvent être considérées parmi les consonnes possédant le plus de sonorité. Leur particularité réside avant tout dans un processus simultané d'ouverture et de fermeture du système vocal. Un peu comme ce qui se passe pour les nasales, mais la différence réside dans le nombre de cavités acoustiques utilisées pour la résonance : pour les consonnes latérales, le processus de fermeture et d'ouverture ne se produit simultanément que dans la cavité buccale, tandis que dans le cas des cavités nasales il se produit dans deux cavités distinctes (buccale et nasale). Ces phonèmes peuvent être définis comme semi-consonantiques ou semi-vocaliques puisqu'une quantité considérable d'air et de son passe par leur mouvement articulatoire. En effet, pour Jakobson (1963), la latérale représente la seule consonne qui présente le trait distinctif « + vocalique » et occupe – au sein du système consonantique – la même position que [a] parmi les voyelles (c'est-à-dire celles possédant plus grande ouverture). C'est pour cette raison que, dans certaines langues du monde, elle est utilisée avec une fonction vocalique¹²⁰. Nous pouvons les comparer, dans un certain sens, aux voyelles nasales¹²¹ et souligner le fait que ces dernières peuvent difficilement être définies de type consonantique ou vocalique, dans la mesure où elles partent de l'un des deux systèmes tout en « tendant » en même temps vers l'autre. Leur

centrale de l'air, mais notre définition ne nécessite pas de la présence d'une occlusion centrale et permet un flux d'air central. » [Traduction faite par mes soins].

¹²⁰ En polonais, par exemple.

¹²¹ Présentes dans d'autres langues romanes (comme le français et le portugais) mais pas en italien ; à ne pas confondre avec les consonnes nasales.

caractère unique fait que les coordonnées généralement utilisées pour définir les consonnes (vocalisme, point et modalités d'articulation) ne parviennent pas à décrire pleinement leurs particularités.

Dans la succession des phases linguistiques qui caractérisent l'apprentissage de la langue maternelle chez l'enfant, les consonnes latérales représentent l'un des principaux sons utilisés au cours de la période d'entrée dans le langage. Dans le même temps, elles ne seront cependant produites intentionnellement qu'après plusieurs phases linguistiques successives¹²². Dans la hiérarchie universelle des phonèmes dérivée de la fragmentation progressive du tractus vocal¹²³ proposée par Jakobson, les latérales commencent à se produire bien après les consonnes occlusives labiales et dentales, les vélaires et les nasales. Ceci est principalement dû au fait que

Plus une catégorie phonémique est complexe, plus sa capacité de clivage est faible, plus rares sont ses clivages dans les langues du monde, plus tardive sera leur apparition dans le langage infantin et plus rapide leur perte chez l'aphasique. (Jakobson, 1969 : 98)

Le caractère approximatif de sa constriction consonantique ne permet pas une délimitation ponctuelle dans la cavité buccale. Cela a conduit à une utilisation peu fréquente dans les systèmes phonétiques des langues parlées dans le monde, rendant ainsi encore plus rare toute possibilité de se scinder

¹²² À l'exception de sa présence dans les exclamations et les onomatopées (Jakobson, 1969). Jakobson rappelle que durant la période pré-linguistique, l'enfant est capable de produire une quantité de sons d'une très grande variété et complexité. Grégoire soutient en 1937 (cf. Jakobson, 1969) que, au paroxysme de la phase pré-intentionnelle, l'enfant peut produire tous les sons imaginables. Mais lorsqu'il passe au premier stade proprement linguistique, il perd soudainement sa capacité à produire certains sons. Entre les deux phases (pré-intentionnelle et première étape), il existe une période de transition au cours de laquelle le son doit assumer la nouvelle fonction de « son linguistique » : le désir de communiquer avec le monde extérieur se développe pour la première fois chez le néo-locuteur. C'est la raison pour laquelle il commence à deviner la valeur phonémique que chaque son peut posséder. Durant cette phase de silence, certains sons disparaissent de sa réserve articulatoire (et que l'enfant pourra ensuite récupérer avec un effort considérable, même après des années). Parmi ces sons « disparus », on retrouve aussi des consonnes latérales. Bien qu'elles puissent déjà être produites dans le monologue communicatif infantile de la phase balbutiante, elles ne réapparaîtront intentionnellement qu'après plusieurs phases linguistiques successives.

¹²³ Le canal vocal, appelé aussi tractus vocal, s'étend de la glotte jusqu'aux lèvres et aux narines. Le souffle pulmonaire traverse ce tractus vocal et peut emprunter trois conduits : les cavités gutturales, buccales et nasales.

pour créer un couple de consonnes. Ainsi, non seulement les consonnes latérales sont peu employées dans les systèmes phonétiques des langues parlées, mais il est encore plus rare d'en retrouver deux, trois ou quatre au sein d'un même système¹²⁴. Le type de phonème latéral le plus fréquent est la consonne spirante latérale alvéolaire voisée¹²⁵ également présente dans le système phonétique italien et dont le principal point d'occlusion réside dans la région dentale/alvéolaire. D'autres points d'obstruction utilisés concernent les zones post-alvéolaires palatales et vélaires, pour articuler la rétroflexe. Si nous prenons également en compte la dichotomie linguale entre l'apex et la lame, nous pouvons identifier neuf types de spirantes latérales voisées (cf. tableau 3.7).

Phonèmes latéraux					
	Dental		Alvéolaire		
	Apical	Laminal	Apical	Laminal	
	albanais taishan	kaititj	italien	russe	
			birman		
		kichaka			
		kabardian	zulu		
			navajo		
			tlingit		
		kabardian	navajo		
		tlingit			
	Post-Alvéolaire		Palatal		Vélaire
	Apical	Laminal	Subapical	Laminal	
	panjabi iaai o’odham	bulgare	malayalam	italien	mid-waghi
			toda		
			tamil		
		diegueño		bura	archi
					archi
					archi

Tableau 3.7. Exemples de langues avec différents points d'articulation des phonèmes latéraux (en caractère gras les deux latérales italiennes). Extraits de Ladefoged et Maddieson (1996).

¹²⁴ On retrouve le plus grand nombre d'oppositions entre les phonèmes latéraux parmi les langues autochtones australiennes (Pitta-Pitta, Kaititj, Diari, Arabana, Nunggubuyu, Alawa et Bardi). Cf. Ladefoged et Maddieson (1996).

¹²⁵ Ou simplement « latérale alvéolaire ».

L'italien présente deux phonèmes latéraux : l'un alvéolaire et l'autre palatal. Le premier présente à son tour deux variantes combinatoires : l'une post-alvéo-palatale si prononcée avant /tʃ, dʒ, ʃ/ ; l'autre dentale, très similaire à l'alvéolaire normale prononcée devant les consonnes dentales italiennes /t, d, ts, dz, s, z/. L'autre consonne latérale du système italien – et principal objet de notre recherche – est la palatale. En italien standard, elle est toujours prononcée par gémination en position postvocalique – elle ne peut être simple qu'avec l'article et le pronom *gli* – et ne doit pas être confondue avec les groupes consonantiques /lj/ et /llj/. La latérale palatale présente un degré de saillance et de marquage¹²⁶ bien inférieur par rapport à l'alvéolaire (Ladefoged et Maddieson, 1996). Selon une récente recherche menée par Tressoldi *et al.* (2018) – cf. tableau 3.8 – au cours de laquelle les chercheurs ont soumis le test d'articulation de Rossi (1999) auprès de 694 enfants (âgés de 3 à 7 ans et provenant du Nord et du Sud de l'Italie), la latérale palatale italienne constitue l'un des derniers phonèmes consonantiques à être appris durant l'apprentissage phonologique de la langue maternelle. Dans la classification phonémique de Maddieson, basée sur la fréquence et la saillance, seules 15 des 317 langues analysées présentent également la latérale palatale dans leur système phonétique¹²⁷. Le linguiste américain soutient que l'exclusion d'un son plutôt que d'un autre dans le système phonétique d'une langue est liée au concept de *similitude phonétique* et de *saillance* à l'intérieur du système. Cependant, s'il est vrai que la distance phonétique intrasystémique est à peu près constante, il est également vrai que dans certains cas, deux phonèmes qui s'opposent peuvent partager le même point ou la même modalité articulatoire, comme dans le cas des phonèmes latéraux (Maddieson, 1984).

¹²⁶ La saillance linguistique est la mesure dans laquelle un élément de la langue retient l'attention par rapport aux autres composants d'une phrase ou d'un message. Le marquage concerne la comparaison de deux ou plusieurs formes linguistiques. Une forme dite *marquée* est une forme linguistique non élémentaire ou moins naturelle, qui s'oppose à une forme non *marquée*, élémentaire ou neutre (Nocentini, 2002).

¹²⁷ Les langues analysées sont les suivantes : espagnol, khanty, mari, komi, nganassane, kariyarra-ngarluma, arabana-wakanura, diari, quechua, betawi, mapuche, malayalam, basque, emprunts en turc osmanli et en guarani (Maddieson, 1984).

Âge d'acquisition des phonèmes italiens			
	Âge de production habituel (≥ 50 %)	Âge d'acquisition (≥ 75 %)	Maîtrise (≥ 90 %)
[p]			≤ 3 ; 0
[t]			≤ 3 ; 0
[m]			≤ 3 ; 0
[n]			≤ 3 ; 0
[b]		≤ 3 ; 0	3 ; 6
[l]		≤ 3 ; 0	3 ; 6
[k]		3 ; 6	4 ; 0
[d]		≤ 3 ; 0	4 ; 0
[f]		≤ 3 ; 0	4 ; 0
[v]	3 ; 6	4 ; 0	4 ; 6
[g]	≤ 3 ; 0	4 ; 0	4 ; 6
[ɲ]	3 ; 6	4 ; 0	5 ; 6
[dʒ]	≤ 3 ; 0	4 ; 0	5 ; 6
[ʃ]	≤ 3 ; 0	4 ; 6	5 ; 6
[tʃ]	≤ 3 ; 0	4 ; 0	6 ; 0
[r]	4 ; 0	4 ; 6	6 ; 0
[z]	≤ 3 ; 0	3 ; 6	6 ; 6
[ts]		6 ; 0	6 ; 6
[dz]	3 ; 6	5 ; 6	7 ; 0
[ʎ]	5 ; 0	6 ; 0	7 ; 0
[s]	≤ 3 ; 0	5 ; 6	7 ; 6

Tableau 3.8. Âge d'acquisition des phonèmes italiens (années ; mois) (Tresoldi *et al.*, 2018).

Les figures 3.1, 3.2, 3.3 et 3.4 décrivent les différences articulatoires des consonnes latérales italiennes à travers différentes perspectives : la coupe sagittale, la coupe transversale, le palatogramme et la position des lèvres au moment de l'articulation (Canepari, 1999). La description articulatoire de Bladon et Carbonaro (1978) prend également en compte l'air qui passe entre les dents aux niveaux inférieurs et supérieurs. En plus des différentes positions articulatoires, il convient également de souligner les différentes occlusions possibles : la latérale palatale est unilatérale, c'est-à-dire qu'elle présente le passage de l'air vers la droite ou la gauche (selon les locuteurs), alors que le plus petit passage visible sur la figure 3.2 n'est pas pertinent et peut subir une

occlusion complète dans le cas d'articulations plus vigoureuses de /ʎ/ (Canepari, 2004).

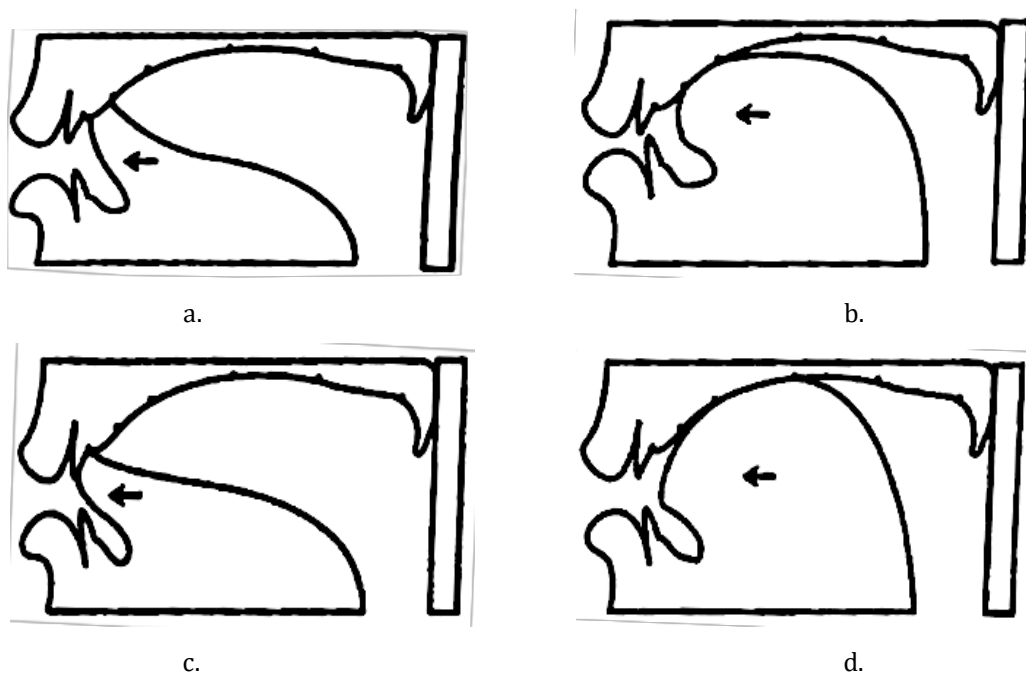


Figure 3.1. Coupes sagittales de la latérale alvéolaire /l/ (a.), variantes combinatoires post-alvéolaires [...] (b.) et dentales (c.), palatales /ʎ/ (d.) (Canepari, 2004).

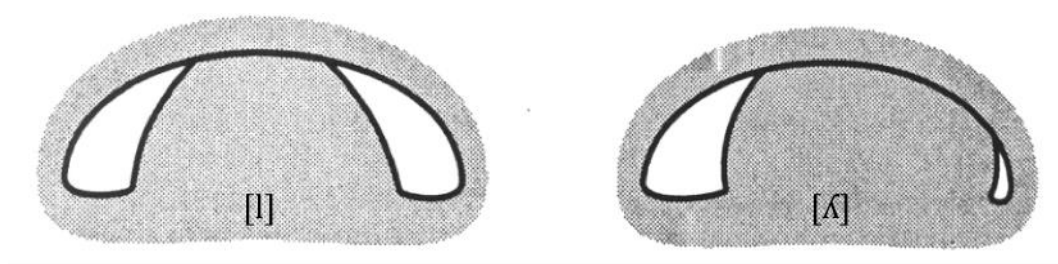


Figure 3.2. Coupes transversales de la cavité buccale : articulation latérale de /l/ et unilatérale de /ʎ/ (Canepari, 2004).

Le caractère « approximatif » de l'articulation latérale pendant l'occlusion se retrouve également dans la grande variation qui se vérifie d'un individu à l'autre et d'un contexte phonétique à l'autre lors de la production du même

phonème¹²⁸. La variation co-articulatoire avec les voyelles adjacentes résulte significative, mais cela est aussi le cas de l'effet assimilatoire avec les consonnes sourdes qui précèdent. Comme le montre la recherche de Bladon et Carbonaro (1978), l'alvéolaire italienne présente une plus grande variation acoustique par rapport à sa correspondante palatale, lorsqu'elle est précédée ou suivie d'une voyelle, dans un contexte prétonal et postonal. La mesure du second formant acoustique des deux phonèmes a en effet démontré que la palatale conserve une structure acoustique presque identique, quelle que soit la voyelle qui la précède et la suit. Au contraire, la sonorité du phonème alvéolaire – simple ou géminé – change considérablement en fonction du contexte vocalique dans lequel il est produit (Bladon et Carbonaro, 1978). Ce degré de variabilité des deux phonèmes latéraux dépend en grande partie de la position de la langue : en position apicale, elles sont caractérisées par une variation plus grande qu'en position laminaire, car elles reposent sur un point d'appui lingual plus incertain et donc plus sujet aux mouvements.

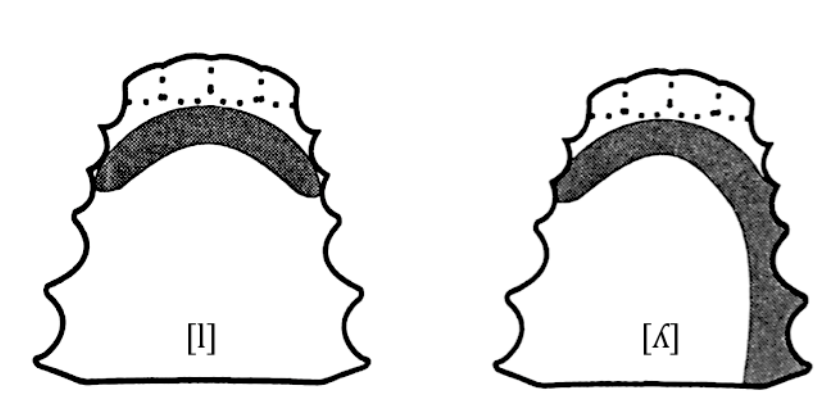


Figure 3.3. Coupes transversales de la voûte palatine : palatogrammes des deux phonèmes latéraux italiens (Canepari, 2004).

¹²⁸ Comme le souligne Dart (1991) dans son étude sur la production des phonèmes latéraux chez des locuteurs anglophones et francophones.

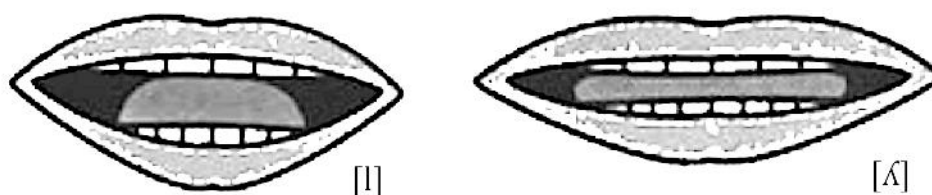


Figure 3.4. Position des lèvres dans les articulations de /l/ et /ʎ/ (Canepari, 2004).

D'un point de vue acoustique, les consonnes latérales présentent (également en italien) des caractéristiques similaires à celles des phonèmes spirants. L'analyse des spectrogrammes de /l/ et /ʎ/ (cf. figures 3.5 et 3.6) nous indique que les principales différences entre les deux latérales italiennes concernent les formants : la F1 de l'alvéolaire est signalée autour de 500 Hz, plus élevée de 280 Hz par rapport à la palatale ; la F2 de /ʎ/ atteint environ 2000 Hz, en contraste avec les 1600 Hz de /l/ ; de plus, la F3 est plus proche de la F2 dans le son laminal palatal par rapport à l'apical alvéolaire. Par conséquent, dans /ʎ/, l'amplitude entre les deux premiers formants est supérieure, mais moins variable par rapport à /l/, quel que soit le contexte vocalique dans lequel elle est prononcée (cf. tableau 3.9).

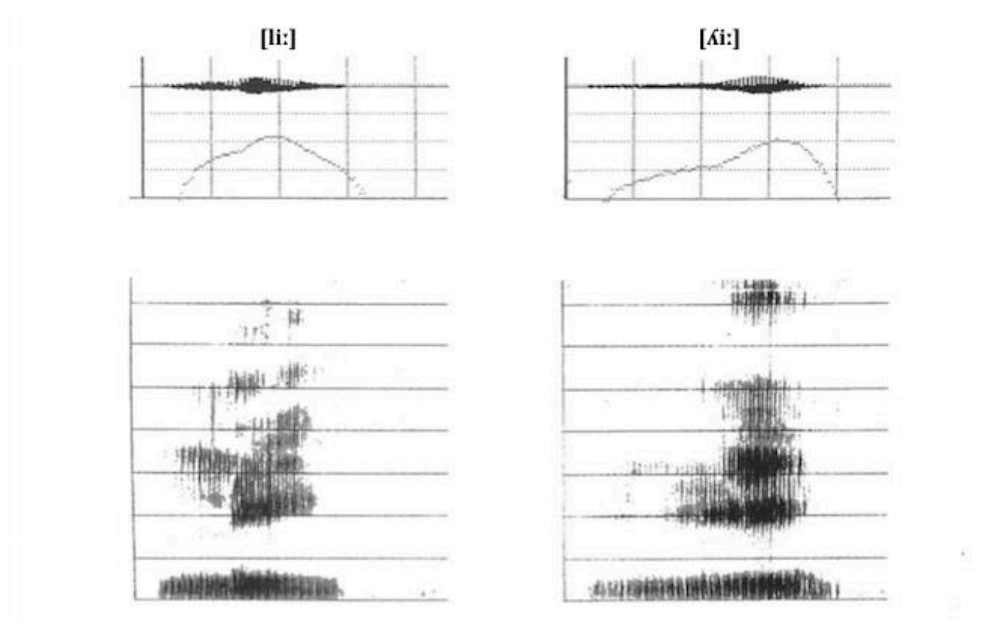


Figure 3.5. Spectrogrammes à bande large et tracés d'intensité de [li:] et [ʎi:] (Giannini et Pettorino, 1992).

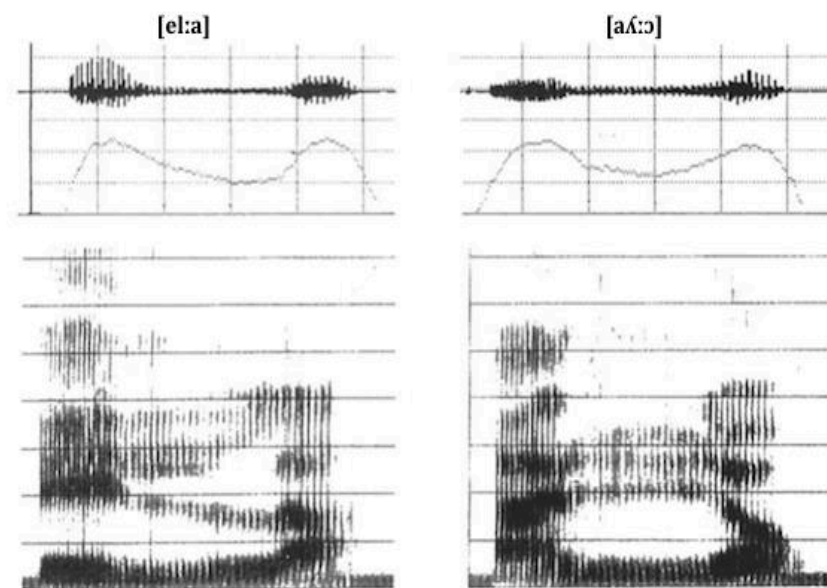


Figure 3.6. Spectrogrammes à bande large et tracés d'intensité de [el:a] et [aʎ:ɔ] (Giannini et Pettorino, 1992).

Variation de la fréquence dans F2			
	Maximale	Minimale	Moyenne
[ʎ] en V - V	1770 Hz	1630 Hz	140 Hz
[l] en # - V	1520 Hz	1280 Hz	240 Hz

Tableau 3.9. Variation de la fréquence dans le deuxième formant (F2) de [ʎ] et [l] (Bladon et Carbonaro, 1978).

Chapitre 4

Histoire et problématiques des graphèmes de la latérale palatale

Dans ce chapitre, nous analyserons avec une attention particulière l'évolution diachronique des graphèmes de la latérale palatale italienne et tenterons d'approfondir les diverses problématiques qui ont mené à l'actuelle situation d'hétérographie.

4.1 Le système scriptural italien

Le système d'écriture italien est considéré comme *phonologiquement transparent* dans la mesure où « il s'écrit comme il se prononce », contrairement à d'autres langues européennes, comme l'anglais et le français qui présentent un système alphabétique plus opaque et conservent une forte prédominance de graphies *étymologiques* (Maraschio, 1993). Le système italien présente un pourcentage élevé de correspondances biunivoques entre phonème et graphème-simple – représentés par une seule lettre – et graphème-simple/phonème (Cook et Bassetti, 2005)¹²⁹. Si nous le comparons à d'autres systèmes alphabétiques occidentaux, comme dans les travaux de Seymour *et al.* (2003) et Niessen *et al.* (2000), nous comprenons qu'il est régi par un ensemble assez restreint de règles relatives aux CGP (correspondances graphèmes-phonèmes) et représenté par une simple structure syllabique de CV. Dans le

¹²⁹ Le concept de transparence orthographique est expliqué de manière plus approfondie au point 7.2.1. Sur la profondeur du système graphémique de l'italien cf. tableaux 7.2 et 7.3

tableau 4.1 il est comparé au système orthographique français, plus opaque, complexe et imprévisible (Schmalz *et al.*, 2015 ; van den Bosch *et al.*, 1994).

Complexité et imprévisibilité de la correspondance entre phonèmes et graphèmes		
	italien	français
Nombre total de règles	59	340
Règles sur les graphèmes simples (lettres simples)	19 (32,2 %)	46 (13,5 %)
Règles sur les graphèmes complexes (multi-lettre)	8 (13,6 %)	218 (64,1 %)
Règles qui dépendent du contexte	32 (54,2 %)	76 (22,4 %)

Tableau 4.1. Mesure de la complexité et de l'imprévisibilité de l'italien et du français, selon le modèle à « Double Voie en Cascade » (ou DRC)¹³⁰ et les travaux de van den Bosch *et al.* (1994) et Schmalz *et al.* (2015).

Son système comprend 45 phonèmes représentés par 21 ou 26 lettres. L'incertitude concernant le nombre total de lettres dépend de l'insertion alphabétique des 5 monogrammes – <j>, <k>, <w>, <x>, <y> – utilisés pour le lexique d'origine étrangère accepté et inséré dans le lexique natif (Neef et Balestra, 2011)¹³¹. L'une des principales raisons de l'inconsistance dans la relation entre phonèmes et graphèmes réside dans l'utilisation d'un même graphème pour 15 consonnes simples et géminées¹³². Les phonèmes affriqués et palataux constituent des exceptions : ils sont en effet toujours géminés en position intervocalique, mais sont graphiquement toujours représentés comme simples. Le système alphabétique utilisé dans la langue italienne dérive presque entièrement du système graphique latin. L'absence d'un alphabet créé *ad hoc* pour la langue vulgaire italienne a posé certains problèmes dans la description des nouveaux phonèmes absents en latin, dont la latérale palatale.

Les tableaux 4.2 et 4.3 montrent bien la relation entre les phonèmes et les graphèmes de la langue italienne, en particulier les redondances et les lacunes

¹³⁰ Le modèle à « Double Voie en Cascade » (en anglais *DRC – Dual-Route Cascaded*) sera traité en détail au point 7.2.3.

¹³¹ Job, Peressotti et Mulatti (2006) proposent, par exemple, un alphabet de 21 lettres, alors que celui de Tuttle (1996) en comprend 26.

¹³² Pour une étude approfondie des différentes caractéristiques des consonnes simples et géminées voir Fivela Gili et Zmarich (2005), Zmarich *et al.* (2009; 2011).

encore présentes de nos jours. Le tableau 4.3 indique qu'il existe des phonèmes de type homographique et hétérographique :

- les voyelles et semi-voyelles homographiques sont /e/, /ɛ/, /o/, /ɔ/, /i/, /j/, /u/, /w/ ;
- les consonnes homographiques sont /tʰ/, /dʒ/, /s/, /z/ ;
- les consonnes hétérographiques sont /k/, /g/, /tʃ/, /dʒ/, /ʃ/, /ɲ/, /ʎ/.

Comme le suggère Foresti (1977), il paraît évident que les cas d'incohérence en termes de correspondance entre la graphie et la phonologie en italien sont dus à la non-introduction d'un signe graphique en langue romane coïncidant avec le latin. En effet, dans certains cas, la lettre latine résulte insuffisante et inadaptée pour représenter deux sons comme par exemple <c> et <g>. Le maintien de la graphie latine et l'utilisation des graphèmes diacritiques <i> et <h> pour remplacer les néographèmes du vulgaire constituent également des problématiques (*ibid.*).

Graphémique de l'italien	
Lettres	21
Combinaison fixe de lettres	3 (<gl>, <gn>, <sc>)
Univoque (indépendant du contexte)	5 (<a>, <gn>, <h>, <q>, <u>)
Indéterminée	5 (<e>, <i>, <o>, <s>, <z>)
Dépendant du contexte	6 (<c>, <g>, <gl>, <i>, <s>, <sc>)
Ordre intrinsèque	13 (, <c>, <d>, <f>, <g>, <l>, <m>, <n>, <p>, <r>, <s>, <t>, <v>)
Règles complexes de correspondance	4 (<c>, <g>, <i>, <s>)

Tableau 4.2. Graphémique de l'italien (Neef et Balestra, 2011).

Graphèmes		Phonèmes		
<a>	(<u>a</u> pe)	/a/		
, <bb>	(<u>b</u> ambina, abbraccio)	/b/, /b:/		
<c>, <cc>	(<u>c</u> ena, <u>c</u> ane, accanto)	/tʃ/, /tʃ:/	/k/, /k:/	
<d>, <dd>	(<u>d</u> ente, addentrarsi)	/d/, /d:/		
<e>	(<u>e</u> lefante)	/e/	/ɛ/	
<f>, <ff>	(festa, caraffa)	/f/, /f:/		
<g>, <gg>	(g <u>e</u> sto, g <u>a</u> tt <u>o</u> , ragguaglio)	/dʒ/, /dʒ:/	/g/, /g:/	
<h>	(h <u>a</u> nn <u>o</u>)	Ø		
<i>	(c <u>i</u> bo, f <u>i</u> eno, suffic <u>i</u> ente)	/i/	/j/	Ø
<l>, <ll>	(l <u>a</u> vor <u>o</u> , mall <u>o</u>)	/l/, /l:/		
<m>, <mm>	(m <u>a</u> re, camm <u>e</u> llo)	/m/, /m:/		
<n>, <nn>	(n <u>o</u> tte, pann <u>a</u>)	/n/, /n:/		
<o>	(s <u>o</u> pra, bos <u>co</u>)	/o/	/ɔ/	
<p>, <pp>	(p <u>a</u> ne, app <u>e</u> tito)	/p/, /p:/		
<q>, <qq>, <cq>	(qu <u>a</u> dro, sogqu <u>a</u> dro, ac <u>q</u> ua)	/k/, /k:/		
<r>, <rr>	(r <u>a</u> na, arr <u>i</u> vo)	/r/, /r:/		
<s>, <ss>	(s <u>e</u> ta, asse <u>t</u> ato, mis <u>e</u> ria)	/s/, /s:/	/z/	
<t>, <tt>	(t <u>a</u> vol <u>o</u> , ett <u>o</u>)	/t/, /t:/		
<u>	(u <u>a</u> va, bu <u>o</u> no)	/u/	/w/	
<v>, <vv>	(v <u>a</u> so, avv <u>i</u> so)	/v/, /v:/		
<z>, <zz>	(anz <u>i</u> ano, maz <u>z</u> o, z <u>a</u> ino)	/ts:/	/dz:/	
<ch>	(ch <u>i</u>)	/k/, /k:/		
<ci>, <cci>	(c <u>i</u> a <u>o</u> , abbraccio)	/tʃ/, /tʃ:/		
<gh>, <ggh>	(gh <u>i</u> anda, aggh <u>i</u> ndato)	/g/, /g:/		
<gi>, <ggi>	(g <u>i</u> allo, fagg <u>i</u> o)	/dʒ/, /dʒ:/		
<gl>	(con <u>i</u> gl <u>i</u>)	/ʎ:/		
<gli>	(con <u>i</u> gl <u>i</u> o)	/ʎ:/		
<gn>	(montag <u>n</u> a)	/ɲ:/		
<sc>	(osc <u>e</u> no)	/ʃ:/		
<sci>	(casc <u>i</u> na)	/ʃ:/		

Tableau 4.3. Phonèmes et graphèmes de l'italien contemporain.

Le répertoire des éléments graphiques de l'italien contemporain a été créé et définitivement institutionnalisé au XVIème siècle¹³³. À cette époque, le courant

¹³³ Nous approfondirons ce point dans les pages suivantes.

humaniste étymologisant (en vogue au siècle précédent) fut abandonné et les institutions se sont efforcées de rendre le système graphique italien plus autonome par rapport au latin. Contrairement aux éléments phonétiques et morphosyntaxiques de la langue parlée, les graphèmes de l'italien n'ont pas subi de grande modification au cours des siècles suivants. Malgré certaines tentatives originales de réforme, dont l'objectif était de réduire la distance avec le système phonétique de la langue, la stabilité des graphèmes fut déterminée par l'approbation définitive des décisions (à la fin du XVI^{ème} siècle) prises dans le *Vocabolario* des Académiciens de la Crusca de 1612 ; ce *Vocabolario* étant l'instrument de référence le plus influent auprès des écrivains et des imprimeurs de l'époque (Maraschio, 1993).

Il convient également de rappeler que le système graphique italien se base sur le *fiorentino emendato* ¹³⁴ : toutes les variantes combinatoires caractéristiques du florentin parlé furent éliminées, telles que la *gorgia* toscane ou les fricatives intervocaliques (Dardano, 1993).

Nous souhaitons maintenant passer en revue les principales phases qui ont caractérisé l'évolution du système graphique et orthographique italien au cours des siècles. Nous analyserons ensuite plus en détail les variations diatopiques et diastratiques du graphème de la latérale palatale italienne.

4.1.1 Des origines à la révolution du XVI^{ème} siècle

Bien que le système alphabétique contemporain ait été approuvé et employé dès le XVI^{ème} siècle, sa véritable stabilisation visant à l'unification des diverses orthographes régionales et à la standardisation du vulgaire dans l'écriture de registres informels et « bas » a connu une trajectoire à la fois lente et discontinue.

À l'origine, les éléments linguistiques en vulgaire n'étaient pas complètement nouveaux, mais suivaient toujours la forme textuelle latine antérieure, cependant également contemporaine d'un point de vue structurel et fonctionnel.

¹³⁴ C'est-à-dire le florentin « perfectionné ».

Si nous prenons en compte les formules graphiques de la scripta vulgaire présentes dans des textes tels que *Placiti campani* (960), la *Carta picena* (1193) et le *Libro dei conti* florentin (1211), nous nous trouvons face à une sorte de pastiche linguistique qui montre clairement l'absence d'une véritable frontière linguistique entre le latin et les vulgaires italiens, comme cela était pourtant déjà le cas dans la région gallo-romane (Mancini, 1993).

Le Moyen Âge a également connu un multi-graphisme particulièrement diffus, où les traditions scripturales latines classiques évoluaient encore aux côtés de celles médiévales. Cette grande variété graphique était due à la nécessité de créer de nouvelles formes de signes liées à la prononciation du latin écrit (comme les affriquées et les palatales dans le cas de l'italien), mais également à une conception différente du rapport entre système graphique et système phonologique¹³⁵.

L'époque médiévale est également caractérisée par le manque de normes orthographiques rigides, de même que des centres d'écriture et des modèles littéraires pouvant jouer un rôle unificateur pour les nouveaux systèmes graphiques (Maraschio, 1993). Le Moyen Âge fut caractérisé par une oscillation importante et constante des formes graphiques – même au sein des textes – ainsi que par la coexistence et la subordination avec la langue latine, cette dernière étant toujours fortement utilisée et dominante d'un point de vue diastatique.

Afin de mieux illustrer le multigraphisme caractéristiques des Xème-XIIIème siècles, nous rapportons ci-dessous quelques-unes des principales typologies graphiques diatopiquement, diastriquement et diamesiquement différentes utilisées en latin sur le territoire de la péninsule : minuscule caroline, écriture curiale, écriture bénéventaine et de Capoue, cursive *cancellaresca*, minuscule *notarile* (Maraschio, 1993). Il convient également de souligner qu'à cette époque, il n'était pas inhabituel d'utiliser des systèmes graphiques non latins, que ce soit dans les cours et les divers États italiens. En effet, d'autres formes

¹³⁵ Nous avons déjà vu dans le premier chapitre que les deux systèmes sont moins dépendants l'un de l'autre et possèdent leurs propres caractéristiques à l'intérieur du système.

graphiques, comme les alphabets grecs, hébreux et arabes, jouaient également un rôle important.

Nous pouvons également ajouter deux autres éléments qui ont fortement caractérisé la période initiale d'oscillation graphique des langues vulgaires en Italie : l'influence de deux autres traditions graphiques néo-latines de plus grand prestige – le français et le provençal – et l'importance persistante du latin.

Les systèmes graphiques du français et du provençal étaient en effet particulièrement appréciés et utilisés dans les régions septentrionales proches de la frontière alpine. En effet, de nombreux textes de l'époque moderne écrits en vulgaire vénitien, ligure, piémontais ou lombard présentent des digrammes d'origine probablement transalpine, tels que <dh> pour [ð], <ch> ou <ih> pour [tʃ] (Maraschio, 1993). Mais le succès et le prestige des solutions graphiques gallo-romanes ne se retrouvent pas uniquement dans les langues vulgaires du Nord de l'Italie. La renommée du provençal a également exercé une influence considérable sur des écrits régionaux pourtant géographiquement plus éloignés. L'exemple le plus célèbre est l'importance du modèle littéraire occitan auprès des poètes siciliens de la cour de Frédéric II, et dont les textes – et par conséquent les provençalismes qu'ils emploient – seront repris plus tard par les savants florentins et du Nord de la péninsule. Parmi les principaux emprunts graphiques gallo-romans retrouvés dans les textes siciliens et ensuite diffusés dans la majorité des textes écrits du Sud de l'Italie au XV^{ème} siècle, nous retrouverons : <ch> qui, dans le même texte, pouvait représenter [k], [j] ou [tʃ], ainsi que le digramme <lh> pour la latérale palatale (Coluccia, 2002).

Le deuxième facteur qui a conduit à une forte oscillation graphique a joué un rôle encore plus déterminant par rapport à celui que nous venons d'analyser. Le système graphique de la langue vulgaire italienne a dû tenir compte, dès ses origines, de la présence « encombrante » du latin. Alors que d'un côté on essayait d'innover le système graphique d'origine pour décrire d'un point de vue phonologique les nouveaux phonèmes du vulgaire, le prestige inchangé de la langue latine classique ne permettait cependant pas d'apporter de changements majeurs au sein du néo-système linguistique. Une distanciation

excessive par rapport à l'illustre langue originelle aurait en effet risqué de réduire considérablement la valeur sociopolitique et culturelle de la nouvelle langue italienne. Selon Alinei, « *in un sistema grafico in formazione, più forte è la tradizione grafica precedente, più grande sarà lo scarto tra grafia e fonologia nel nuovo sistema* »¹³⁶ (Alinei, 1975 : VIII). Le nouveau système graphique de la langue, par le fait de mettre en œuvre des modifications strictement fonctionnelles visant à améliorer la biunivocité entre graphème et phonème, risquait en effet également de s'éloigner du pouvoir culturel, politique et social du système graphique d'origine.

Dans la Florence médiévale, berceau de l'italien parlé et écrit, le latin représentait à la fois l'ancienne tradition graphique, mais également la tradition contemporaine. Le latin a en effet continué d'exercer pendant de nombreux siècles la fonction de modèle littéraire et de langue écrite officielle auprès de toutes les cours italiennes, y compris celle de Florence¹³⁷. Pendant plusieurs siècles, la langue vernaculaire fut utilisée sous forme écrite essentiellement pour enregistrer et archiver des actes et des documents. Ce n'est qu'au XIII^e siècle que le vulgaire a commencé à apparaître dans d'autres types de textes, couvrant ainsi des fonctions similaires à celles de la tradition scripturale latine.

Les caractères de l'alphabet latin ont été utilisés par les Florentins de l'époque pour transcrire leur dialecte vernaculaire en raison de leur similitude phonologique. Les Florentins du XIII^e siècle, qui furent parmi les premiers à s'interroger sur la création d'un système graphique pour leur dialecte, se sont retrouvés dans la condition complexe d'instaurer une indépendance étymologique par rapport au système linguistique précédent (Alinei, 1975 : X). Mais le caractère somme toute « révolutionnaire » du peuple florentin de cette époque, animé par un sentiment d'indépendance à l'égard de la culture officielle, et la position « scientifique » des plus illustres intellectuels – florentins et non

¹³⁶ « Dans un système graphique en formation, plus la tradition graphique précédente est forte, plus le fossé entre la graphie et la phonologie dans le nouveau système sera important » [Traduction faite par mes soins].

¹³⁷ Comme le rappelle Jamrozik (2008a), il suffit de penser que, pendant des siècles, les grammaires de la langue vulgaire italienne, à commencer par la *Grammatichetta* de Leon Battista Alberti, ont basé leur méthodologie descriptive sur des catégories propres au latin. Ainsi, l'adjectif est entré à faire partie de la classe des noms, l'article dans celle des pronoms et la morphologie nominale est encore basée sur la déclinaison des cas.

florentins – de l’humanisme et de la Renaissance ont rendu possible ce paradoxe historique qui constitue la base du système graphique italien actuel. Sans ces deux importants et originaux composants, la graphie de l’italien actuel serait sans doute plus latine et moins fonctionnelle qu’elle ne l’est aujourd’hui (*ibid.* : X-XI). Néanmoins, la proximité du roman italien avec le latin constitue la principale cause des lacunes orthographiques encore présentes dans le système alphabétique italien.

Les XIV^{ème} et XV^{ème} siècles ont été marqués par une tendance non uniforme, mais néanmoins moins fragmentée par rapport aux siècles précédents. L’innovation la plus évidente de cette période historique est constituée par la consolidation de représentations graphiques d’importance régionale, qui sont parvenues à contribuer à l’élimination, ou du moins à la diminution, des usages graphiques locaux. Le vaste diasystème italien des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles était composé de sous-systèmes régionaux qui ont subsisté jusqu’à la révolution graphique du XVI^{ème} siècle. L’oscillation graphique était toujours présente – entre différents textes mais également au sein d’un même texte – et la variété graphique reflétait encore les particularités dialectales (Cornagliotti, 1988).

Il convient également d’ajouter que, durant cette période historique, l’usage de la langue vulgaire italienne a considérablement augmenté, aux dépens du latin. Le néo-système linguistique est devenu, d’un point de vue scriptural, l’instrument d’usage de l’administration publique et de la littérature, ainsi que le principal moyen d’expression de communications interpersonnelles (Maraschio, 1992a). Les résolutions graphiques des principaux textes des *Tre Corone*, en particulier dans le *Canzoniere* de Pétrarque et le *Décameron* de Boccace (*ibid.*), montrent parfaitement l’attention croissante qui était portée sur l’orthographe du texte écrit, mais également la naissance d’un processus de standardisation des graphèmes vulgaires. Bien que l’uniformité graphique était encore non établie, des formes de signes moins latines et plus novatrices étaient souvent préférées, en particulier pour transcrire les phonèmes non présents dans le système phonologique précédent.

Nous pouvons décrire les divergences entre les scriptas régionales du XV^{ème} siècle par l'analyse d'une partie de trois courts textes de l'époque. Ils appartiennent tous au secteur de la correspondance diplomatique et se caractérisent par un registre formel, compte tenu qu'ils ont été écrits par des personnalités savantes et influentes sur le plan politique.

Le premier est le passage d'ouverture du *Memoriale* à Alphonse Ier d'Aragon, écrit par Borso d'Este à la cour de Ferrare en 1444. Cette scripta, de type septentrional, témoigne de manière significative de l'espace conquis par la langue vulgaire par rapport aux siècles précédents, jouant désormais le rôle de « langue officielle de l'Etat ».

Sacra Mayestà, lo Illustrre Signo Marchexe, moi fratello, et Madona Marchexana, mia sorella, vostri figlioli, se racomandano strectamente ala Mayestà Vostra, desideruxi de sentire sopra ogni altra cossa che la Vostra Mayestà staga in bona convalesentia et habia quello stato ch'el cuore suo desidera, havendo el Signor moi fratello messo ogni sua speranza in la Vostra Mayestà e desiderando dì e nocte e continuamente, de fare et adoperarse per la Mayestà Vostra quanto per padre, non dagandose ad intendere havere altro padre so no la Vostra Mayesta, e da quella confidandose ina ogni suo caxo e bixogno essere favorezato, soccorso et alturiato acomo suo proprio figliolo e da la Mayestà Vostra ingenerato ; notifficando ala Vostra Mayestà et fazando certa quella che lui non solum quello che lui havesse de roba a questo mondo lo meteria per ogni vostro bixogno e caxo, ma, oltra quello, gli metteria la propria persona e de lui e de tuti quigli ch'el potesse obligare a simele cossa, dagandose ad intendere de fare el debito suo.¹³⁸

Le deuxième est une lettre adressée à Innocent VIII et écrite par l'illustre politicien et écrivain Lorenzo de Médicis en 1487, et qui constitue un parfait exemple de scripta toscane de registre élevé.

¹³⁸ Cité dans Maraschio (1993 : 171). « Sa Majesté sacrée, l'illustre seigneur le Marquis, mon frère, et madame la Marquise, ma soeur (vos sujets), s'en remettent à Votre Majesté, désireux de savoir par-dessus toute chose que Votre Majesté est en bonne santé et possède tout ce que son coeur désire. Le Seigneur, mon frère, a placé tout son espoir en vous et souhaite jour et nuit (continuellement) oeuvrer pour vous en tant qu' [il vous considère son] père [...] n'entendant pas avoir d'autre père, sinon vous, confiant que vous pourrez répondre à tous les besoins. [...] Je vous donne, Votre Majesté, ma pleine disponibilité pour vous aider dans toutes les situations, et [m'engage à] mettre dans cette condition quiconque pourrait avoir l'obligation de le faire. » [Traduction faite par mes soins].

Sanct(issi)me ac Beat(issi)me Pat(er), post pedu(m) obscula beator(um), etc. Io ho inteso p(er) lettere del nostro imbasciatore chome è paruto alla S(ancti)tà V(ostra) sup(er)sedere nella causa della chiesa di Nantes et diferire la satisfacione del Ch(ristianissi)mo Re di Francia [...] la difficultà della cosa fa ch(e), conseguendo q(ue)llo Ch(ristianissi)mo Re il desiderio suo, ne resterà tanto più satisfatto da V(ostra) S(ancti)tà, et io in miglore conditione et reputatione secho. Sono certo ch(e) se quella sapessi quanta utilità et com(m)odità ne sequiria alle cose mie, no(n) differiria più questa cosa, max(im)e e p(er)ché delle cose ordinarie q(ue)llo Re no(n) ha bisogno de alcuna mia op(er)a, et una ochasione chome questa viene rare volte ; et se in queste simili no(n) si vede experientia dello amore di V(ostra) S(ancti)tà v(er)so di me, nelle facili si può male vedere.¹³⁹

Le troisième et dernier texte est extrait d'une lettre écrite par Giovanni Pontano, secrétaire de confiance du roi de Naples Alphonse d'Aragon, en 1484. Ce texte montre certains traits typiques que l'on trouve dans les scriptas du Sud de la péninsule de la même époque.

Ill.me Princeps et Ex.me Domine Gener et fili carissime. Eri scripsi a la Ext.tia V.a de le provisione havia facte per dubio de la correria de li nemici in Cremonese. Hoge per una spia venuta da li Orci et per lettera de Messer Joan Jacomo ho certo aviso como lo Signor Roberto ad gran furia fa un ponte presso Villafranca incontra la torre del Signor Tristano. De che me è parso respondere ad Messer Joan Jacomo che per niente se mova, essendo venuto un soldato da quilli de Castellione ad dirne como quilli homini d'arme de Messer Ruffino erano in pigno et per niente porriamo andare a la Corte de Cortesi.¹⁴⁰

¹³⁹ Cité dans Maraschio (1993 : 171). « Très Saint et Bienheureux Père [...]. J'ai appris par une lettre de notre ambassadeur qu'il vous a semblé juste de surseoir la cause de l'église de Nantes et de différer la satisfaction du très chrétien Roi de France. [...] la difficulté de ce qui s'est passé signifie que, en réalisant ce désir du très chrétien Roi, il sera plus satisfait de Votre Sainteté, et j'aurai par conséquent une meilleure condition et une meilleure réputation. Je suis certain que si vous compreniez l'utilité et la commodité qui en découlent pour mon intérêt, cela ne repousserait pas cette chose à plus tard. De manière générale, dans les affaires ordinaires, ce Roi n'a pas besoin de mon aide et une telle occasion se ne produit que rarement. Si dans de semblables occasions je ne vois pas votre amour [porté] envers moi, il est plus ardu de bien voir dans les occasions faciles. » [Traduction faite par mes soins].

¹⁴⁰ Cité dans Maraschio (1993 : 172). « Très illustre prince et très cher fils. Hier, j'ai écrit à la très estimée V.a de la prévision d'un possible avènement des ennemis dans le Cremonese (note trad. : région italienne). Aujourd'hui, grâce à un espion venu d'Orci et à une lettre du seigneur GianGiacomo, j'ai appris que le seigneur Roberto a « fait un pont » avec une grande fureur près de Villafranca contre la tour du seigneur Tristano. Il m'a donc semblé juste de répondre au seigneur GianGiacomo de ne pas bouger, car un soldat de ceux de Castiglione est venu nous

Les trois textes présentent tous un style latinisant, mais les textes non toscans présentent également des éléments phono-morphologiques et lexicaux typiques des traditions graphiques régionales, ici typiques des variantes padaniennes et napolitaines : comme des termes dialectaux tels que *staga*, *dagandose* ou encore *quillo* ; l'utilisation du graphème <x> pour représenter la sifflante sonore ou encore <ss> pour transcrire la sifflante sourde. Ce qui apparaît cependant comme plus pertinent dans le cadre de cette recherche, est la grande oscillation graphique de la latérale palatale. Dans la scripta septentrionale le trigramme <gli> est déjà présent, comme dans *figliolo* ; alors que dans les deux autres documents, il est transcrit <gl> dans *miglore* et <lli> dans *quilli* et *Castellione*.

L'attention portée à la question orthographique, en Italie comme dans toute l'Europe occidentale, a atteint son apogée au siècle suivant. En effet, au XV^{ème} siècle, les textes en circulation qui traitaient de problèmes d'orthographe étaient encore rares (parmi les rares exceptions, on retrouve l'*Orazione* de Cristoforo Landino et le *De componendis cifris* de Leon Battista Alberti). Au XVI^{ème} siècle, un grand nombre de théoriciens, d'écrivains et de grammairiens des États italiens ont animé un débat constant et approfondi sur l'importance du rôle de la graphie dans la langue vulgaire italienne. Ce nouvel intérêt porté sur les problématiques orthographiques de la nouvelle langue a fait accroître la nécessité d'un processus de normalisation, visant à créer un système graphique homogène de portée plus vaste. Le véritable processus de standardisation orthographique a débuté à la fin du siècle. En effet, les oscillations graphiques se sont poursuivies tout au long du XVI^{ème} siècle (voire au-delà), principalement en raison de l'importance qu'exerçaient encore les différentes traditions scripturales régionales et du sentiment anti-florentin et latino-centrique encore important auprès des cours non toscanes de la péninsule (Maraschio, 1993). Si nous concentrons notre attention sur l'exiguïté des modifications

avertir que les soldats du seigneur Ruffino étaient « en position » et qu'il était impossible de nous rendre à la Cour des Cortesi. » [Traduction faite par mes soins].

orthographiques qui ont caractérisé le système alphabétique italien du début du XVII^{ème} siècle à nos jours, nous pouvons mieux saisir l'importance que les événements du XVI^{ème} siècle ont eu au regard de la standardisation graphique de la langue nationale.

L'invention de l'imprimerie a fortement contribué à la révolution graphique du XVI^{ème} siècle, entraînant une augmentation significative de la pratique de l'écriture et de la lecture, ainsi que du développement de l'édition dans de nombreuses villes italiennes. Nous résumons brièvement ci-dessous les principaux acteurs, dates et lieux des événements qui ont permis de tracer la « *strada maestra* » de la révolution graphique italienne (Maraschio, 1992a) :

— Les publications des textes de Pétrarque de 1501-1502, éditées par Pietro Bembo et Aldo Manuzio. C'est à travers ces textes que la graphie du XIV^{ème} siècle, propre à Pétrarque, a été diffusée et que les normes graphiques à suivre pour un usage normatif du système linguistique italien ont été indiquées aux membres alphabétisés des cours italiennes.

— Les *Avvertimenti sopra la lingua del Decamerone* de 1584 de Leonardo Salviati, où l'auteur établit les canons graphiques. Nous lui devons la conciliation de la graphie antique du florentin du XIV^{ème} siècle avec celle du florentin moderne du XVI^{ème} siècle.

— La première édition du *Vocabolario della Crusca* de 1612. Elle reprend les règles élaborées par Salviati et les institutionnalise, conférant ainsi à la langue italienne une plus grande autorité par rapport à la langue latine.

Il est à noter que toutes ces œuvres ont été publiées dans la ville de Venise, qui fut, pendant de nombreuses années, le principal moteur de la presse et de l'édition de tout le continent européen.

4.1.2 Grammairiens et correcteurs

Les théoriciens que nous venons d'évoquer ne représentent cependant pas les seuls protagonistes des grands changements graphiques du XVI^{ème} siècle. En effet, le grand débat sur la langue italienne, qui s'est développé au cours de ce siècle, a engagé un grand nombre de personnes provenant des cours de tous les États italiens. Ainsi, en plus des écrivains et des grammairiens, nous trouvons également de nouveaux métiers plus ou moins directement liés à l'invention de l'imprimerie, comme les imprimeurs, les éditeurs et les correcteurs.

Le dialogue constant concernant le rapport entre le système phonémique et graphémique de la langue vulgaire, basé sur le modèle toscan du XIV^{ème} siècle, constitue l'axe principal de l'évolution de l'italien visant à obtenir une complète autonomie par rapport au latin. Ce n'est donc pas un hasard si les grammaires de la nouvelle langue publiée aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles ont rencontré un succès extraordinaire : citons, par exemple, les dix-huit réimpressions des *Regole grammaticali della volgar lingua* de Fortunio (dans lesquelles l'idée que l'écriture devait s'adapter à la prononciation commençait enfin à apparaître) ; *l'Ortografia della lingua nostra* de Sansovino, le traité phonétique *De italica pronuntiacione et ortographia libellus* du médecin gallois Rhys ou encore la *Grammatica Polono-Italica* du polonais Adam Styła (Jamrozik, 2008b), dont l'objectif principal était de fournir aux étrangers un panorama détaillé de la langue écrite italienne pour un apprentissage linguistique, et même phonologique. Jamrozik (2008a) nous rappelle également que l'italien vulgaire a été codifié bien avant d'autres langues romanes vulgaires comme l'espagnol et le français.

Bien que l'oscillation graphique se soit poursuivie pendant de nombreuses décennies, l'uniformisation des normes graphiques italiennes a attiré l'attention des auteurs sur l'orthographe des textes publiés, sous peine d'être accusés d'une forme « d'ignorance généralisée » (Maraschio, 1993). La publication de textes indiquant des règles d'orthographe explicites s'est alors multipliée, tandis que

les éditeurs et les auteurs portaient plus d'attention à l'orthographe employée dans les éditions en phase de publication : les premiers essayaient de régulariser l'orthographe, tandis que les seconds examinaient leurs propres écrits et ceux des autres auteurs, en suivant les critères d'une matrice différente, parfois dans le sens de la littérature toscane, d'autres selon une perspective non conservatrice (Cornagliotti, 1988).

Cette période de grands changements a également introduit une autre figure fondamentale dans le processus de révision orthographique des textes imprimés : le correcteur. Il jouait un rôle clef et remplissait une fonction intermédiaire, pas toujours pacifique, entre l'auteur et l'imprimeur. Le correcteur s'est donc révélé être l'un des principaux responsables du processus de normalisation de l'italien (Trovato, 1991). Bien qu'ils aient parfois conservé quelques différences graphiques, les correcteurs s'accordaient sur la tendance à appliquer – de manière systématique – quant aux règles orthographiques dans les textes antiques et contemporains, à travers un travail de modernisation graphique particulièrement minutieux. Ce processus de révision orthographique montre également le conflit qui s'était établi entre les courants philo-florentins du XIV^{ème} siècle et les courants anti-florentins, latinistes et courtisans.

Il n'était également pas rare que les éditeurs confient au lecteur et à ses compétences le soin de dépasser les oscillations graphiques et de discerner les formes graphiquement correctes des éventuelles notes de *errata corrige* finales :

Degl'errori fatti ne' testi allegati, li libri d'essi auttori, correttori sara(n)no. //
Deglincorretti punti, uirgole, acce(n)ti & spati & delle inuerse & imperfette lettere,
ogni lettore no(n) ignora(n)te ne potra essere buono conoscitore [...].¹⁴¹ (Fortunio,
2001)

Il arrivait bien souvent que le débat tournant autour de la correction orthographique s'enflamme. Les auteurs se sentaient souvent intimidés par les

¹⁴¹ « Tout lecteur non-ignorant pourra lui-même être un correcteur des erreurs trouvées dans les textes consultés : il pourra corriger la ponctuation erronée ainsi que les lettres confuses, placées de manière inverse et imparfaite. » [Traduction faite par mes soins].

figures des correcteurs et des grammairiens, et devaient vérifier leur texte plusieurs fois avant de pouvoir le publier :

*Se alcuni altri errori pur ve ne sono, come qualche puntature manifestamente falsa, o qualche punto, o coma, o interrogativo che mancasse, o qualche lettera rivolta, o altra sì fatta cosa, si rimette al giudizio del prudente Lettore alqual'anco si poteva rimetter la maggior parte di tutti questi che si son posti, se l'asprezza del Sig. Ruscelli non ci havesse spaventati. Ricordando che questi errori notati non sono però incorsi in tutti gli stampati, ma in alcuni pochi de' primi fogli, che noi li venimo tuttavia rivedendo, et acconciando, et alcuni ancora ne sono accaduti nel lavorarsi, che i mazzi dell'inchiostro tiran fuori alla volte delle lettere. Percioché tosto che i lavoranti se ne avvegono, le rassettano ai luoghi loro ne' quali non hanno a stare.*¹⁴²

Nous pouvons donc ainsi résumer les principaux événements liés à l'édition et à l'impression du vulgaire italien (Trovato, 1991) :

— *Période initiale* (des origines à la fin du XV^{ème} siècle), caractérisée par une attention particulière portée à la complétude des textes et par une pluralité de tendances linguistiques plus ou moins latinisantes qui coexistaient avec la nouvelle tendance du « toscanisme » linguistique.

— *Deuxième période* (1501 – 1550 environ), diffusion progressive de la norme toscane, qui s'appliquait parfois même à des textes non littéraires (la ville de Florence démontrant un certain retard en ce sens).

— *Troisième période* marquée par la prolifération de subventions et de révisions orthographiques minutieuses de textes déjà conformes à la norme en vigueur. Le système moderne finira par s'imposer, non sans résistance, plusieurs années après l'apparition du premier *Vocabolario della Crusca* en 1612.

¹⁴² Cité dans N. Maraschio (1992a : 90). Le "Sig. Ruscelli" est Girolamo Ruscelli qui fut l'un des éditeurs les plus influents du XVI^{ème} siècle italien. Cf. Trovato (1991). « S'il y existe d'autres erreurs, comme une ponctuation manifestement erronée, un point, un coma ou un point d'interrogation manquant(s), une lettre tracée à l'envers ou quoi que ce soit d'autre, nous comptons sur le jugement du prudent Lecteur qui pourrait corriger lui-même celles [erreurs] que nous avons déjà modifiées, si ce n'était pour l'âpreté du seigneur Ruscelli qui nous a effrayés [nous obligeant à les corriger]. Tout en sachant que ces erreurs constatées ne se retrouvent cependant pas dans tous les [textes] imprimés, mais [uniquement] dans quelques-unes des premières pages, que nous révisons et corrigeons, et certaines encore émergent durant l'élaboration du travail, que les encriers font ressortir des lettres. Par conséquent, dès que les ouvriers s'en aperçoient, ils les rangent aux endroits où ils ne doivent pas rester. » [Traduction faite par mes soins].

4.1.3 Propositions de réformes graphiques du XV^{ème} siècle à nos jours

Au sein du long débat qui caractérise la *questione della lingua* en Italie depuis des siècles, nous constatons également une tendance constante portée en direction de projets de réformes alphabétiques. Depuis l'apparition de la première grammaire italienne au XV^{ème} siècle – la célèbre *Grammatichetta* de Leon Battista Alberti – et jusqu'au XX^{ème} siècle, une série de propositions ont alterné dans le but d'améliorer le système graphique italien. L'objectif principal de ces propositions de réforme était d'éliminer les incohérences orthographiques majeures, pour simplifier et accélérer le processus de compréhension et de production du langage écrit. Deux courants réformistes opposés se sont ainsi développés :

- celle des phonétistes, plus conséquente et continue ;
- celle des étymologistes, plus intermittente mais non moins pertinente.

Le premier souhaitait perfectionner la forme écrite de l'italien par l'introduction de nouveaux caractères alphabétiques et l'élimination des cas d'homographie et d'hétérographie, afin de rendre la correspondance entre graphèmes et phonèmes de la langue vulgaire florentine aussi biunivoque que possible. Le second courant comprend en revanche tous les lettrés ou instruits qui, au fil des siècles, refusèrent de reconnaître le florentin comme modèle, en continuant à confier ce rôle au latin, seule langue capable selon eux d'unifier la grande variété des langues vulgaires italiennes (Maraschio, 1993).

L'un des aspects les plus importants à souligner dans le cadre de notre recherche, est le fait qu'aucune des nombreuses propositions de transformation graphique ne soit parvenue à définitivement s'imposer au fil du temps. Cela n'est pas tant dû à une tendance conservatrice du système graphématique par rapport au système phonémique (Rosiello, 1966)¹⁴³, mais plutôt à une forme d'inertie du système alphabétique italien, fortement conditionné par les

¹⁴³ Pendant des siècles, le développement de l'écriture de la langue italienne a connu un parcours différent de celui de la prononciation (contrairement à ce qui s'est passé dans l'évolution diachronique d'autres langues européennes).

événements culturels et sociaux qui ont caractérisé son histoire. Sur le plan linguistique, la période la plus florissante des propositions de réforme correspond au XVI^{ème} siècle et coïncidé avec celle du processus de normalisation graphique. Lorsque la réforme graphique du XVI^{ème} siècle fut institutionnalisée – jetant ainsi les bases d’une volonté de résoudre définitivement les questions liées au multigraphisme médiéval et dans le but également d’écraser le pouvoir exercé par le latin – la tendance conservatrice qui a toujours caractérisé l’écriture s’est considérablement éveillée. Les principales formes de résistances furent de types divers :

- socio-éducatif : tout type de changement se heurte à la résistance des habitudes individuelles et collectives, ainsi que des institutions (comme l’école), expressément créées dans le but de maintenir et de diffuser le même système graphique ;
- économique : un changement entraîne des coûts pour l’industrie et les professions liées à l’écriture, telles que la presse ou l’édition (et aujourd’hui les technologies de l’information) ;
- esthétique : les contaminations et les hybridations apportées à un système cristallisé depuis un certain temps ne sont que très rarement perçues de manière positive, dans la mesure où elles risquent d’affecter la conception commune, même si trompeuse, de la « beauté et la pureté primitives » de l’ensemble des signes graphiques originaux (Maraschio, 1993).

La première réforme originale concernant l’alphabet italien a été proposée par le même auteur de la première grammaire du vulgaire : Leon Battista Alberti. Ce célèbre lettré et architecte florentin du XV^{ème} siècle a démontré son intérêt profond pour la question graphique, dans le chapitre d’introduction de sa grammaire intitulée *Ordine delle lettere*. Alberti a proposé une disposition différente des graphèmes par rapport au modèle alphabétique traditionnel (cf. figure 4.1).

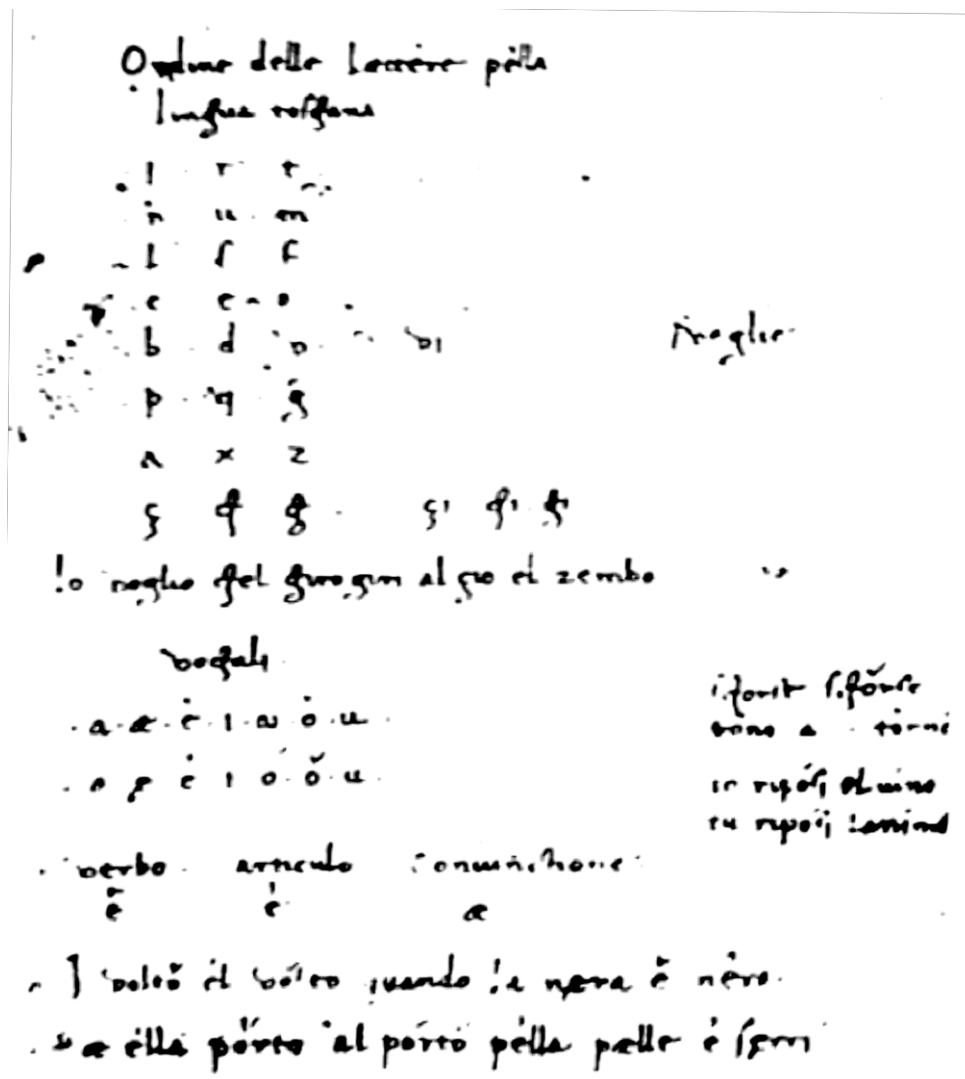


Figure 4.1. Modèle alphabétique proposé par Leon Battista Alberti.

Selon l'hypothèse la plus plausible, l'ordre choisi par Alberti dépend surtout de la forme des signes alphabétiques. Il commence en effet par les graphies qui représentent l'unité et la simplicité, comme le <i>, le « double i » ou <n>, le « i allongé » ou <l>, jusqu'aux signes qui présentent une forme plus complexe. Cependant, son alphabet phonétique ne présente pas tous les graphèmes de l'alphabet latin et indique des signes graphiques qui transcrivent certains phonèmes toscans nouveaux (Colombo, 1962)¹⁴⁴.

De nombreuses autres réformes graphiques ont ensuite vu le jour au XVI^{ème} siècle, période durant laquelle la *questione della lingua* fut la plus débattue. La

¹⁴⁴ Cité dans Gorni (2012 : 164-166).

« *strada maestra* » de la normalisation graphique de l'italien, que nous avons précédemment évoquée, s'accompagnait d'une trajectoire non marginale faite de propositions de réformes plutôt radicales (Maraschio, 1993), du moins dans les manières et tonalités avec lesquelles leurs idéateurs promouvaient leurs innovations graphiques. De nombreux grammairiens critiquaient, par exemple, l'utilisation, jugée inadéquate, de l'alphabet latin pour la graphie italienne, ce qui donna lieu à un débat concernant les modifications éventuelles à apporter à l'ancien système graphique.

Le premier à avoir ouvert le débat fut Gian Giorgio Trissino, appartenant au courant *cortigiano* et donc opposé à l'institution du florentin en tant que modèle¹⁴⁵. Il lance ainsi le débat sur la *questione della lingua* dans son texte *Epistola de le lettere nuovamente aggiunte ne la lingua italiana* de 1524. Influencé par la proposition d'Alberti et les modifications graphiques du grammairien espagnol Nebrija, Trissino propose d'insérer certaines lettres dans le système vocalique toscan afin de distinguer le degré d'ouverture des voyelles moyennes. Sa proposition de réforme rencontra assez peu de succès dans le secteur de l'édition et a rapidement suscité de nombreuses critiques. Les cinq graphèmes proposés étaient considérés comme un processus hybride et incomplet, incapables d'apporter un quelconque avantage au système alphabétique de la langue vulgaire. Selon certains grammairiens toscans de l'époque tels que Firenzuola, Tolomei, Martelli et Liburnio, l'ajout de deux graphèmes grecs – et donc « non indigènes » – comme <ε> et <ω> respectivement pour <e> et <o> ouverts – aurait en réalité « subordonné et contaminé » la tradition latine séculaire sur laquelle se fondait l'identité des États péninsulaires italiens (Richardson, 1984). Trissino réagit aux critiques en reprenant l'ancienne proposition orthographique. Mais cette démarche ne fit qu'accentuer l'improbable mise en œuvre de son idée trop prétentieuse puisqu'il souhaitait en effet réunir les trois composants : latin, florentin et *cortigiano*. Sa proposition fut graphiquement jugée incomplète, puisqu'il a en

¹⁴⁵ Le courant *cortigiano* soutenait que la langue parlée auprès des cours italiennes du XVIème siècle était celle qui devait être employée et s'opposait donc au courant florentin qui n'appuyait que la langue vulgaire de la ville de Florence et des *Tre Corone*.

effet tenté de résoudre certains problèmes liés à l'oscillation de la prononciation, tout en omettant ceux qui étaient directement liés à l'écriture.

Parmi les propositions les plus originales qui se sont opposées à l'orthographe proposée par Trissino, nous retrouvons celle de Claudio Tolomei. Dans son œuvre principale intitulée *Il Polito*, ce théoricien siennois a analysé de manière approfondie le système phonologique toscan, en tentant d'élaborer une réforme à travers laquelle chaque graphème devait refléter un phonème unique. Il fut d'ailleurs le premier écrivain européen à souhaiter créer une orthographe entièrement fidèle à la prononciation naturelle, en essayant de laisser le moins d'espace possible aux orthographes de type étymologique (Richardson, 1984). Il écrit à ce propos :

*Di qui nasce vna verissima conclusione, che noi debbiamo così scriuere ; perché la figura deue esser simile quanto puote a quella cosa ch'ella vuol figurare. Nè mi piacerai mai que' grammatici ch'ordinaro certe formule et orthographie di scriuere molto differenti da quel che si pronuntiaua, conciosia che questo era vn confondere, non vn discernere ; vn imbrattare, non vn figurare.*¹⁴⁶ (Tolomei, 1525 : D1B 74-76)

Tolomei critique l'utilisation de l'alphabet latin pour décrire les sons d'une autre langue à travers d'une métaphore originale :

*[...] nè di vestire giubbone o scarpe d'altri, le quali, non essendo fatte a suo dosso, sempre o le stringono, o le stroppiono, o le son troppo larghe, et finalmente non stanno mai bene. Così quelli huomini industriosi che, soccorrendo al viuer humano con l'inuention de le lettere, furon di tanto ben cagione, poterono, o per se stessi prima o poscia con l'aiuto altrui, condur questo bel trouato quella perfezione che per la lingua loro era necessaria ; [...]*¹⁴⁷ (ibid. : 90)

¹⁴⁶ Cité dans Richardson (1984 : 88). « De là résulte une conclusion très vraie, que nous devons ainsi écrire : la figure [le signe graphique] doit être aussi proche que possible de ce qu'elle veut représenter. Je n'apprécie pas ces grammairiens qui ont écrit des graphèmes très éloignés de leur prononciation. Ils ont ainsi amené à la confusion plutôt qu'à la clarification, ils ont taché plutôt que représenté. » [Traduction faite par mes soins].

¹⁴⁷ « On ne peut pas porter le manteau ou les chaussures des autres. Comme ils ne sont pas à la bonne taille, ils sont trop serrés, trop lâches, en d'autres termes, ils ne sont jamais bien portés. De même, ces hommes grandioses qui, souhaitant aider le genre humain, ont inventé les lettres, ont créé un alphabet parfait pour chaque nécessité de leur langue. » [Traduction faite par mes soins].

Dans le cadre spécifique du système graphémique toscan, Tolomei a ainsi proposé d'éliminer toutes les graphies jugées inutiles, puis d'ajouter treize nouveaux signes correspondant à des nouveautés phonologiques vulgaires. Mais Tolomei a lui-même jugé son projet difficilement réalisable, notamment parce qu'il avait très bien compris qu'une telle innovation aurait pu être introduite dans le système alphabétique latin traditionnel uniquement et exclusivement grâce au soutien de tous les lettrés et à une intervention de la part des autorités politiques :

Pur, quando mai tal nouità di lettere douesse introdursi, quando pur bisognassi a la toscana lingua dar toscano alfabeto, istimarei, perché tal ardimento più facilmente trapassassi inanzi, che per vniuersal consentimento dei dotti huomini di quella, et per autorità de' gran principi far si douessi ; [...].¹⁴⁸

Le projet de correspondance biunivoque entre phonème et graphème, proposé par Tolomei et soutenu par d'autres réformateurs du XVI^{ème} siècle, a atteint son apogée quelques années plus tard dans l'œuvre de Giorgio Bartoli. Dans son ouvrage *Degli elementi del parlar toscano* de 1584, il propose en effet un alphabet phonétique propre au toscan comprenant trente-cinq phonèmes et graphèmes correspondants (cf. figure 4.2). Ces derniers incluaient également certaines variantes combinatoires, telles que le /n/ préconsonantique ou le /k/ prépalatal, et chaque phonème était représenté par un signe différent des autres. Pour Bartoli, les signes graphiques devaient en effet faciliter autant que possible la compréhension du lecteur, sachant que le système graphique de l'alphabet constitue un puissant instrument de langue-pont plutôt que de langue-mur¹⁴⁹. Il a donc critiqué l'ajout de points, de virgules et d'autres signes diacritiques, dans la mesure où ces ajouts graphiques représentaient déjà un autre phonème. Bartoli écrit à ce propos :

¹⁴⁸ Cité dans Richardson, 1984 : 117. « Même si nous réussissions à introduire une telle nouveauté, même si nous parvenions à attribuer un alphabet toscan à la langue toscane, nous devrions obtenir le consentement total des savants et des Princes. [...] » [Traduction faite par mes soins].

¹⁴⁹ Cf. le point 1.2.4.

Però è meglio ad ogni diverso elemento assegnare diversa e propria figura per causa di velocità e di chiarezza. E quantunque alcune nazioni abbiano in uso far la scrittura in modo che con punti aggiunti diversificano il significato a la istessa figura, ciò non hanno eletto già per far chiarezza né velocità, anzi hanno ciò fatto per fare più difficile e conseguentemente meno commune la intelligenza del leggere e de lo scrivere, [...].¹⁵⁰

a	animo		1	i	io		19
b	bontà		2	j	jerico	ierico	20
c	cera		3	l	leone		21
q	qane	cane	4	m	mare		22
q	dico	dico	5	n	nero		23
h	pehe	pesce	6	n	vento	vento	24
h	pebe	pece	7	o	moro		25
c	caue	chiaue	8	o	ora	ora	26
d	dono		9	p	pane		27
e	il mele		10	r	riua		28
e	melo	melo	11	s	casa		29
f	fiore		12	f	rofa	rosa	30
g	gente		13	t	terra		31
g	girlanda	ghirlanda	14	u	umile		32
r	mafo	maglio	15	v	via	uia	33
g	mago	magno	16	z	zelo		34
d	daccio	ghiaccio	17	z	zana	zana	35 ¹⁵⁰
f	agio	agio	18				

Figure 4.2. Modèle alphabétique proposé par Giorgio Bartoli (Maraschio, 1992b : 319).

Selon Bartoli, le principal objectif de l'orthographe est de maintenir une parfaite clarté dans le rapport biunivoque entre phonème et graphème simple, évitant ainsi des solutions de type homographique, hétérographique et l'utilisation de digrammes ou de trigrammes :

L'offizio di questa arte dunque sarà, conosciuto quali e quanti elementi sono ne la voce del idioma che si parla (se prima non è stato scritto o non perfettamente),

¹⁵⁰ Cité dans Maraschio, 1992b : 339. « Mais il est préférable d'attribuer à chaque phonème un graphème différent pour plus de rapidité et de clarté. Et si dans les alphabets de certaines nations on utilise des points supplémentaires (comme signes diacritiques) de manière à diversifier le sens du même signe graphique, cela n'a pas été fait pour obtenir rapidité et clarté, mais pour rendre plus difficile la compréhension et la production écrites. » [Traduction faite par mes soins].

*trovar altrettante figure di lettere e ciascuna atta ad essere formata con una continuata lineazione, o al più con due, acciò che possa il parlare essere scritto sufficientemente e con prestezza. E allora sarà scritta bene ciascuna parola quando con tali e tanti caratteri sarà notata, con quali e quanti elementi da la voce è composta, con indizio de' loro accidenti come da la voce stessa sono pronunziati : perché non rettamente si scriverà, havendo la parola tre elementi, se sarà scritta con quattro o con due lettere, né se una figura fu posta a significare un tale elemento, poi si metterà la medesima a significare altro.*¹⁵¹

Il indique également les trois principes sur lesquels chaque orthographe devait se baser :

*Onde tre precetti principalmente si deono osservare : non porre più lettere né meno ; non scambiare la significazione ; e non alterare l'ordine [...].*¹⁵²

Le courant des réformateurs phonétistes a connu son apogée à la période révolutionnaire du XVIème siècle et a continué au cours des siècles et jusqu'au XXème siècle, bien que moins bouillonnant. En effet, la ferveur réformatrice a commencé à s'estomper après l'institutionnalisation définitive de l'orthographe italienne avec la publication du *Vocabolario della Crusca* de 1612.

Quelques années avant l'unification de l'Italie au XIXème siècle, le milanais Gherardini a proposé une réforme de type étymologique, faisant référence au courant alternatif qui avait rencontré un grand succès plusieurs siècles auparavant (durant la période de l'humanisme italien). Son projet souhaitait valoriser, autant que possible, les racines latines communes au sein des mots italiens, dans le but de résoudre dans le même temps des comportements graphiques encore oscillants, comme l'utilisation de consonnes doubles et de

¹⁵¹ Cité dans Maraschio, 1992b : 333. « Le rôle de cet art [l'orthographe] consistera à trouver une représentation en lettres pour les sons de la langue qui ne sont pas encore écrits ou imprécis, formée par une seule ligne, ou au maximum deux, pour rendre par l'écrit le parler complet et rapide. Et ainsi, chaque mot sera écrit correctement : lorsque chaque élément composant la voix [la langue parlée] aura le même nombre de caractères [graphiques], indiquant la prononciation correcte. Il ne sera pas correct d'écrire un mot de trois éléments avec quatre ou deux lettres, et cela même lorsqu'une figure [lettre] signifie plus d'un élément [phonème]. » [Traduction faite par mes soins].

¹⁵² Cité dans Maraschio, 1992b : 333. « Il faut principalement prendre en compte trois règles : ne pas mettre plus ou moins de lettres [par rapport aux phonèmes] ; ne pas confondre le sens [entre eux] ; ne pas en modifier l'ordre. » [Traduction faite par mes soins].

certaines voyelles. Sa proposition, définie par de nombreux critiques lettrés de l'époque comme « anachronique », mais cependant également soutenue par de nombreux autres érudits, fut une conséquence directe de la période linguistique du XIX^{ème} siècle. En effet, ses principes de base reposaient sur une réévaluation des auteurs classiques de la part des puristes, et constituait alors une réponse à l'apport constant de *francesismi* de la période napoléonienne de la fin du XVIII^{ème} siècle (Cornagliotti, 1988). Là encore, la plupart des innovations proposées n'ont pas été mises en œuvre, mais l'histoire linguistique qui a suivi a confirmé en partie la vision étymologique de Gherardini. L'introduction de latinismes et de grécismes a en effet considérablement augmenté, et il fut décidé de maintenir un cadre graphico-phonétique stable (quelles que soient les occurrences) : ainsi, les formes « entières » latines furent préférées aux formes florentines « abrégées ».

L'espace d'invention et d'innovation au sein du système graphémique italien s'est considérablement réduit par rapport aux grands changements du XVI^{ème} siècle, mais le processus d'unification de l'Italie a cependant accentué le caractère didactique et formatif de l'orthographe, lié aux grands changements socio-politiques. Durant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, le débat sur la question graphique de la langue a repris de la valeur et de l'importance auprès des cercles lettrés italiens. Au cours de ces décennies, la nécessité d'améliorer le processus d'enseignement-apprentissage de l'écriture a en effet commencé à devenir de plus en plus pressante, afin de résoudre le fléau italien de l'analphabétisme (Maraschio, 1993). Dans le cadre des propositions de réforme de cette époque, la question orthographique était étroitement liée à la question orthoépique. Les œuvres de Policarpo Petrocchi sont en ce sens particulièrement significatives. Dans ses textes destinés à l'école italienne, tels que le *Nòvo dizionario italiano* et la *Grammatica della lingua italiana*, ce lexicographe et grammairien d'origine toscane insiste sur le rôle central de l'éducation linguistique nationale, et sur le rapport étroit entre l'écriture et la prononciation. Les réformes orthographiques de Petrocchi ont été suivies, au début du XX^{ème} siècle, par celles de Goidanich, l'un des fondateurs de la *Società ortografica italiana* en 1910. Goidanich était également très sensible à

« l'importance politique, [...] économique, hygiénique et didactique » d'une solution unifiée au problème de l'orthographe. Ce glottologue istrien a ainsi créé un nouvel alphabet scientifiquement fondé et graphiquement transparent dans le but de faciliter la diffusion de la langue nationale (Goidanich, 1910).

Là encore, les tentatives de réforme menées par Goidanich et d'autres linguistes italiens (tels que Malagoli, Castellani, Pieraccioni) ne sont pas parvenues à radicalement modifier le système graphique italien déjà existant. Maraschio explique la forte résistance au changement, qui a caractérisé le système alphabétique italien au cours des siècles, par la fonction somme toute positive d'une « relative imperfection » (1993). En effet, le reflet graphique imparfait de la prononciation italienne a permis à la grande majorité des italophones non toscans de bénéficier d'un système orthographique stable qui a résisté aux variations linguistiques diatopiques, diachroniques et diastratiques, mais qui s'est adapté aux oscillations régionales, vitales pour le maintien d'une identité locale, régionale et nationale.

4.2 Définition et problématiques des graphèmes

Nous pouvons définir le graphème de la latérale palatale en nous référant au *Dizionario d'Ortografia e Pronunzia (DOP)*, instrument fondamental de la normalisation de l'italien contemporain¹⁵³ :

La consonante laterale palatale [ʎ], sonora ma priva d'una correlativa sorda, è scritta semplicemente <gl> davanti a vocale <i> ; è scritta invece <gli> (con <i> muto) davanti alle altre vocali ; non è mai seguita da consonante. Quando è in mezzo a due vocali, ha pronunzia sempre doppia [ʎʎ] ; non c'è mai, quindi, opposizione tra doppia e scempia. Ma con le stesse lettere <gl> può essere scritto, oltre che il suono della laterale palatale, anche il suono di <g> duro + <l> [gl], esistente in parecchi latinismi

¹⁵³ Le DOP a été rédigé entre 1959 et 1969 à l'initiative de la Rai et par B. Migliorini, C. Tagliavini et P. Fiorelli.

*dotti, grecismi e forestierismi, e anche in qualche nome proprio : davanti a lettere diverse da <i>, il nesso <gl> rappresenta sempre questo gruppo di due suoni, mentre davanti a <i> lo rappresenta solo in una minoranza di parole, che l'ortografia di per sé non permette di riconoscere.*¹⁵⁴ (Migliorini et al., 1969 : 25)

D'un point de vue phonologique (cf. tableau 4.4), la latérale palatale italienne est donc une consonne hétérographique : elle peut graphiquement être représentée par le digramme <gl> (e.g., *conigli, gli*) ou le trigramme <gli> (e.g., *maglia, teglie, maglione*). Du point de vue graphique, la question s'avère plus complexe : le trigramme <gli> constitue une unité graphique de type homophonémique (la somme, en italien, des trois graphèmes <g>, <l> et <i> n'indique que la latérale palatale), tandis que le digramme <gl> est de type hétérophonémique, puisqu'il relie à la fois /ʎ:/ et /gl/.

Phonème /ʎ:/				
<gli>				<gl>
<i>foglia</i>	<i>foglie</i>	<i>foglio</i>	<i>fogli</i>	
Groupe consonantique /gl/				
<gl>				
<i>gladiatore</i>	<i>negletto</i>	<i>glicine</i>	<i>globo</i>	<i>glucosio</i>

Tableau 4.4. Correspondance graphique de /ʎ:/ et /gl/ en italien contemporain.

L'hétérographie du phonème palatal est causée par l'ajout, ou l'élision, de la voyelle <i>, appelée « i muet » (ou « i diacritique ») et également utilisé dans d'autres trigrammes italiens « peu transparents ». La deuxième problématique liée au caractère hétérophonémique de <gl> réside dans la présence, en italien,

¹⁵⁴ « La consonne latérale palatale [ʎ], sonore mais privée d'une corrélative sourde, s'écrit simplement <gl> devant la voyelle <i> ; en revanche elle s'écrit <gli> (avec « i muet ») devant les autres voyelles ; elle n'est jamais suivie d'une consonne. Lorsqu'elle se trouve milieu de deux voyelles, elle se prononce toujours double [ʎʎ] ; il n'y a donc jamais d'opposition entre la gémignée et la simple. Mais avec les mêmes lettres <gl>, il est également possible d'écrire, en plus du son de la latérale palatale, le son <g> dur + <l> [gl], que l'on retrouve dans plusieurs latinismes, grecismes et *forestierismi* [emprunts étrangers] savants, ainsi que dans certains noms propres : devant des lettres autres que <i>, le groupe <gl> représente toujours ce groupe de deux sons, tandis que devant <i> il ne le représente que dans une minorité de mots, que l'orthographe en soi ne permet pas reconnaître. » [Traduction faite par mes soins].

de certains termes d'origine savante, qui ont conservé l'orthographe et la prononciation de la langue source, en l'occurrence le latin et le grec¹⁵⁵.

Bien que l'italien soit, comme nous l'avons déjà indiqué, une langue qui présente une certaine correspondance entre le système phonémique et le système alphabétique, certains de ses phonèmes, y compris la latérale palatale, ont un rapport de type non biunivoque avec leurs graphèmes respectifs. Ce n'est donc pas un hasard si, dans un contexte consonantique, toutes les nouveautés phonémiques qui distinguent l'italien vulgaire du latin présentent certaines complexités et confusions de type graphique¹⁵⁶.

Le rapport encore aujourd'hui confus entre le graphème et le phonème de la latérale palatale n'est autre que le résultat d'une évolution à la fois longue et complexe au sein même du système linguistique italien. Ainsi, il nous sera extrêmement utile d'approfondir sa forme graphique du point de vue diachronique, comme nous l'avons fait pour le phonème correspondant au chapitre 3. Cela nous aidera à répondre de manière plus précise aux questions suivantes :

- Pourquoi est-elle parfois écrite avec un trigramme et parfois avec un digramme ?
- Pourquoi a-t-on recours au « i muet » ?
- Pourquoi le graphème de l'un des deux autres nouveaux phonèmes palataux vulgaires, la nasale /ɲ/, ne présente-t-il pas le « i muet » et est-il toujours écrit sous forme de digramme ?
- Pourquoi sa gémination n'est-elle graphiquement pas représentée ?

¹⁵⁵ Cf. Bertoni et Ugolini (1949).

¹⁵⁶ Dans la quatrième partie de cette recherche et dans le chapitre 5, nous rapportons combien cet aspect affecte également le processus d'enseignement-apprentissage des phonèmes italiens, à la fois dans le contexte L1 et L2.

4.3 Variables diachroniques, diatopiques et diastratiques

Comme tous les nouveaux phonèmes de la langue vulgaire florentine du XIV^{ème} siècle, acceptés et faisant désormais partie intégrante du système phonologique italien, la latérale palatale a également connu une évolution assez complexe. En effet, en plus des problématiques liées à la prononciation d'un phonème non utilisé en latin classique, s'ajoutent celles relatives au système orthographique.

Durant les premiers siècles d'écriture vulgaire italienne, le phonème /ʎ/ a connu un grand nombre d'oscillations graphiques : au moins dix différents types de graphèmes représentant la latérale palatale (cf. tableau 4.5)¹⁵⁷.

Graphèmes vulgaires du phonème /ʎ/				
 <i>molie</i> (femme)	<lli> <i>mollie</i> (femme)	<gl> <i>mogle</i> (femme)	<lg> <i>milglore</i> (meilleur)	<lg> <i>molge</i> (femme)
<lgi> <i>molgie</i> (femme)	<lgli> <i>velglio</i> (vieux)	<ll> <i>mullere</i> (femme)	<lh> <i>mulhere</i> (femme)	<lhy> <i>bactalhye</i> (bataille)

Tableau 4.5. Différents types de graphèmes représentant /ʎ/ dans les premiers témoignages écrits vulgaires des premiers siècles.

Chaque variation graphique présentée dans le tableau cache une histoire et une motivation précises, que nous souhaitons maintenant décrire.

Il convient tout d'abord de distinguer les principales formes graphiques de type toscan (liées en particulier à la variante florentine), des formes diatopiquement différentes (comme les trois dernières formes présentées dans le tableau 4.5).

¹⁵⁷ Les exemples sont tirés de textes datant du haut Moyen Âge et rassemblés dans Monaci (1955). Le point 4.3.2 présente les autres versions utilisées dans les scriptas vulgaires non toscanes.

Selon une étude approfondie de Caix (1880) sur les textes florentins vulgaires des premiers siècles, les graphèmes et <lli> constituaient les principaux signes utilisés vers le milieu du XIII^e siècle. L'explication de ce phénomène est assez simple : la solution avec la latérale alvéolaire simple ou géminée est de type *étymologique*. En effet, dans la plupart des cas, la latérale palatale résultait directement de la palatalisation du groupe <lj> dans les mots latins¹⁵⁸. Ce n'est que vers la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e que d'autres formes graphiques commencent à apparaître de manière plus fréquente : <lgl>, <lg> et <lgli>, ainsi que le digramme et le trigramme que nous connaissons aujourd'hui : <gl> et <gli>.

Pour compenser le manque graphique en latin des nouveautés phonémiques de la nouvelle langue italienne, des lettres déjà existantes dans le système alphabétique précédent furent réutilisées dans les variations des graphes étymologiques de /ʎ:/¹⁵⁹. Des digrammes, trigrammes et même des quadrigrammes ont ainsi été formés dans le même temps.

La création des cinq solutions alternatives comprenant au moins les deux graphèmes latins <g> et <l> a connu un parcours similaire aux deux autres néophonèmes palataux : la consonne sifflante /ʃ/ et la nasale /ɲ/. Les graphèmes <gli> et <gl> diffèrent cependant partiellement des autres correspondants palataux, constituant ainsi des éléments d'unicité dans le parcours évolutif diachronique de la graphie italienne.

Les représentations graphiques <gl> et <gli>, ainsi que <lgl>, <lg> et <lgli>, ont en effet été créées sur la fausse lignée des graphèmes du phonème nasal <gn>, un peu comme ce fut le cas pour la sifflante palatale. Pour /ɲ/ les premières attestations ont également repris l'orthographe étymologique <ni>, mais nous retrouvons déjà dans les textes vulgaires du VIII^e siècle le digramme <gn> et sa variante de « renforcement » <ngn> : dans deux documents lucquois datant de 757 et 759, nous retrouvons en effet le terme <Marignani> aux côtés du terme traditionnel <Mariniani> (Maraschio, 1993). La graphie alternative de la nasale a servi de modèle pour créer le correspondant

¹⁵⁸ Comme nous l'expliquons de manière plus approfondie au point 3.2.1.

¹⁵⁹ Comme dans le cas des consonnes affriquées et autres palatales.

de la latérale <gl>, tout comme l'autre variante principale <gli> sur la base de <gni> (dans <regnio>). Deux autres formes graphiques ont également été créées, toujours sur l'exemple de la nasale : <lgl> pour <ngn> (dans <mangno>) et <lgli> pour <ngni> (dans <Lamangnia>) (Schiaffini, 1926). Dans ces deux dernières variantes, on a tenté de transcrire la durée de la consonne qui a toujours caractérisé le /ʎ/, ainsi que les autres palatales, nasales et sifflantes (Tekavčić, 1974). Cette particularité des phonèmes palataux en vulgaire italien a cependant été omise des formes graphiques qui nous sont parvenues. Il existe deux causes possibles liées à cette omission graphique :

- la langue a de nouveau suivi le principe d'économie maximale ; dans la langue vulgaire florentine il n'existe pas de latérale palatale simple¹⁶⁰, ainsi le doublement graphique fut considéré comme un élément inutile et éliminable ;
- il aurait été jugé complexe de diviser de manière syllabique un graphème non composé d'une séquence ordonnée de mêmes lettres, il aurait fallu écrire par exemple <glgl> ou <lglg>.

Il convient néanmoins de souligner le caractère fortement « révolutionnaire » qui a caractérisé l'introduction du digramme <gl> dans le système graphique de l'italien. Il démontre en effet clairement le désir obstiné d'indépendance qui caractérisait la culture florentine de cette époque. L'objectif était en effet de distinguer par exemple les termes *sballiamo* (nous déballons) de *sbagliamo* (nous nous trompons), *strilliamo* (nous hurlons) de *strigliamo* (nous étrillons), *sfolliamo* (nous évacuons) de *sfogliamo* (nous feuilletons), *e li vede* (et il/elle les voit) de *egli vede* (il voit), et ainsi de suite (Alinei, 1975).

Les premiers témoignages concernant les variantes graphiques de la latérale palatale se trouvent, comme dans le cas de la nasale palatale, dans des documents émanant de la région toscane, et très souvent dans le lexique toponymique, encore fortement caractérisé par l'oscillation graphique (Larson, 1991) :

- <gl> dans <Luglano> – suivi de quelques lignes de <Luliano> – dans un document lucquois datant de 991 ; dans <filius Uuiglélmo>, à Tarquinia (dans le

¹⁶⁰ Sauf dans les rares cas où il apparaît au début du mot ou dans des monosyllabes, comme dans le cas de l'article défini et du pronom indirect *gli* et des pronoms doubles *glielo/la/li/le*.

Haut-Latium) en 1014 et dans <Camigliano> – tiré du latin <Camillianu> – dans un autre document lucquois de 1022 ;

— <gli> dans <Magliano> écrit également <Maliano> dans un document lucquois datant de 819, mais aussi dans <fluuiio Pagli[a]> sur un document de 962 de Chiusi (Sud de la Toscane) ;

— <lgl> dans <Silualglone>, également à Lucques en 988 et 998, mais aussi <Galglano> – désignant également le nom d'un lieu, *Galliano* sur une carte de 1007 ;

— <lg> dans <Castelgone> en 1001 dans un document de la ville d'Arcidosso, dans la région de Grosseto.

Le travail statistique, aussi méticuleux que fondamental, mené par Alinei sur la présence de monogrammes, de digrammes et de trigrammes dans le lexique des textes vulgaires italiens aux origines¹⁶¹ peut nous aider à mieux comprendre à quelle fréquence et de quelle manière certaines des principales variantes de la latérale palatale ont été employées. Nous ne savons malheureusement pas dans quelle mesure les formes étymologiques et <lli> étaient présentes, mais nous avons pu analyser la quantité et la fréquence des formes innovantes <gl>, <gli> et <lgl>. Nous remarquons tout d'abord dans le tableau 4.6 que la latérale palatale est beaucoup moins fréquente que la latérale alvéolaire, simple ou gémisée : en position médiane, l'alvéolaire représente 7,1 % de l'ensemble des graphèmes recensés, contre 1,7 % pour les palatales. Cela confirme une fois de plus le plus grand degré de fréquence et de saillance de /ʎ/ dans le sous-groupe des phonèmes latéraux italiens.

¹⁶¹ Les textes analysés dans les archives électroniques des travaux d'Alinei comprennent tous ceux allant de Placito di Capua de 960 aux œuvres vulgaires de Dante de 1321. Ils ont été rassemblés dans Schiaffini (1926) et correspondent à ceux du recueil de textes anciens intitulé *SEIOD II 1*.

Latérales et nasales palatales dans les textes vulgaires d'origine		
Nombre total de graphèmes (% du total)	19 253	100 %
<l> - <ll>	1366	7,1 %
<l>	884	4,6 %
<ll>	482	2,5 %
<gl> - <lgl>	321	1,7 %
<gli>	224	1,2 %
<gl'>, <gla>, <gle>, <gll>, <glo>, <glu>	97	0,5 %
<gl>	182	0,95 %
<lgl>	139	0,75 %
<ngn> - <gn>	303	1,6 %
<gni>	131	0,7 %
<gn'>, <gna>, <gne>, <gni>, <gno>, <gnu>	172	0,9 %
<gn>	98	0,5 %
<ngn>	205	1,1 %

Tableau 4.6. Statistiques des représentations graphématiques des latérales alvéolaires, des latérales palatales et des nasales palatales dans les textes vulgaires d'origine (extraits d'Alinei, 1975).

Si, en revanche, nous comparons les résultats de la latérale palatale avec la nasale correspondante, nous retrouvons une fréquence plus ou moins identique. La différence résulte surtout dans la relation différente entre les variétés graphiques du même phonème. En effet, alors que pour la nasale, on préfère de loin le graphème de renforcement <ngn>, pour la latérale les signes <gli>, <gl> et <lgl> résultent équivalents (cf. tableau 4.6). Cela démontre assez bien le « multigraphisme créatif » et encore peu standardisé qui caractérisait la transcription du néophonème latéral palatal dans la première période de la langue vulgaire. Une dernière donnée nous paraît pertinente. La recherche statistique montre en effet que, durant les premiers siècles, <gli> et <lgl> faisaient partie des trigrammes les plus utilisés en italien¹⁶². Leur fréquence résulte en effet supérieure à celle des vraies séquences phonémiques et se

¹⁶² Les trigrammes qui représentaient la latérale palatale sont deuxièmes après <nte> (trigramme caractéristique du morphème final du participe présent et des adverbess en - mente).

rapproche davantage à celle se rapportant aux monogrammes. Ces données soulignent donc une nouvelle fois le caractère inapproprié des digrammes et des trigrammes dans la réalisation d'un seul phonème linguistique.

Si nous continuons à comparer les variantes graphiques des origines de la latérale palatale par rapport à son modèle nasal, nous remarquons d'autres particularités importantes :

— Les graphèmes étymologiques <ni> et <nni> ont accompagné – même si brièvement – les variantes alternatives dérivées de <gn>. En revanche, les graphies étymologiques correspondantes de la latérale palatale, et <lli>, ont été utilisées pendant de nombreux siècles avant d'être définitivement remplacées par les variantes de <gl>.

— Les versions avec <gl> pour transcrire le phonème /ʎ:/ sont apparues tardivement, par rapport aux graphies nasales <gn>, <gni> etc., et ont été employées de manière plus lente et discontinue.

Cela s'explique de manière assez simple : le résultat graphique <gl> – et ses variantes – ne pouvait pas être utilisé fréquemment au cours des premiers siècles de la langue vulgaire écrite puisque, au moins jusqu'au milieu du X^{ème} siècle, il représentait encore le groupe consonantique latin /gl/ (Larson, 1991). Ce n'est que lorsque l'on a progressivement commencé à transcrire l'évolution vulgaire /gj/ des groupes latins « consonne + <l> » comme, par exemple, GLĀRĒA(M) > *ghiaia* (gravier)¹⁶³, que l'on a enfin adopté <gl> pour la latérale palatale (*ibid.*).

Certains mots italiens utilisent encore aujourd'hui <gl> ou <gli> pour transcrire l'ancien groupe consonantique latin /gl/ : e.g., *glicine*, *ganglio*, *negligenza* (glycine, ganglion, négligence) pour le trigramme ou *gladiatore*, *gleba*, *globo*, *glutine* (gladiateur, glèbe, globe, gluten) pour le digramme. Ces termes n'ont pas subi de changement de « consonne + <i> » – comme dans l'exemple précédent de *ghiaia* – simplement parce qu'ils sont d'origine savante et qu'ils

¹⁶³ Sur les caractéristiques du passage du latin au vulgaire italien, voir le point 3.2.

ont pu maintenir, au fil des siècles, l'orthographe et la prononciation originale latine¹⁶⁴.

Le nombre de variantes graphiques de la latérale palatale a progressivement et considérablement été réduit jusqu'à ce que, dans le cadre du processus de normalisation du XVI^e siècle, l'utilisation du seul digramme <gl> situé devant la voyelle /i/ et du trigramme <gli> devant les autres voyelles italiennes soit finalement et définitivement institutionnalisée.

Contrairement aux graphèmes pour indiquer /ʎ:/, la graphie de la nasale palatale se caractérise assez rapidement par la chute du « i muet », permettant ainsi le maintien du digramme <gn> déjà utilisé dans la graphie latine. Au début du Moyen Âge, en pleine période de coexistence entre la langue noble latine et la langue vulgaire, les Florentins ont rapidement associé le nouveau phonème palatal au digramme <gn>, même lorsqu'ils faisaient référence à des mots latins tels que PUGNUS, SIGNUM, DIGNUS (poing, signe, digne), etc. ; en prononçant ainsi les termes /'pup:o/, /'sep:o/, /'dep:o/ etc., au lieu de la prononciation originale /gn/ : /'pugno/, /'segno/, /'degno/ etc ... Une fois que le rapport entre /ɲ:/ et <gn> fut accepté dans ces mots, le facteur phonologique a prévalu sur le facteur étymologique. L'utilisation graphique de <gn> s'est donc élargie à toutes les formes présentant la prononciation de la nasale palatale, quelle que soit leur origine : on retrouve donc la graphie <gn> également dans des mots tels que SENIŌREM > *signore* (monsieur), CAMPĀNĪA > *campagna* (campagne), BALNĒUM > *bagno* (bain), VĒRĒCUNDĪA > *vergogna* (honte), etc. (Alinei, 1975). La création du système graphique de la langue vulgaire florentine était donc beaucoup plus animée par des besoins phonologiques que par des besoins étymologiques. Un autre exemple qui démontre bien le désir d'autonomie à l'égard du latin est la fréquence accrue, durant la période des origines de la graphie vulgaire, de la forme renforcée <ngn> par rapport au graphème latin traditionnel <gn>¹⁶⁵.

¹⁶⁴ La différence graphique de la latérale palatale entre vulgarismes et latinismes dans l'italien contemporain a été approfondie au point 4.2.

¹⁶⁵ Le graphème <ngn>, comme dans le cas de son correspondant latéral <lg>, servait très probablement aux auteurs florentins de l'époque à indiquer le caractère double de la consonne,

Le processus de sélection graphique concernant la latérale palatale a connu une trajectoire différente. En effet, dans le signe graphique <gli>, le « i muet » est maintenu à la fin du groupe consonantique, car il facilitait la reconnaissance du phonème palatal (surtout au début) en le différenciant mieux de /gl/. Le principal facteur d'unicité graphique de /ʎ:/ dans le sous-groupe vulgaire des palatales est marqué par l'absence d'un signe graphique latin correspondant sur lequel se baser – nous rappelons que le modèle graphique fut celui d'un autre néophonème vulgaire : la nasale palatale. Ainsi, l'orthographe de la latérale palatale constitue l'une des rares véritables innovations réalisées par la langue romane italienne au sein du système alphabétique latin (Maraschio, 1992a).

4.3.1 Solutions graphiques dans le florentin et le toscan

Nous souhaitons analyser ci-dessous des extraits de textes florentins ou toscans qui peuvent le mieux représenter l'aspect multigraphique et diffus de l'écriture, qui a caractérisé les premiers siècles de la langue vulgaire italienne.

L'un des facteurs qui émerge le plus de notre étude approfondie des textes écrits en vulgaire, durant les siècles précédant le XVIème siècle, est que la variété graphique d'un phonème pouvait constamment varier au sein des textes eux-mêmes. Nous avons également remarqué que les textes écrits par Pétrarque ont été les premiers à s'orienter vers une normalisation progressive des phonèmes vulgaires.

Le multigraphisme typique des Xème – XIVème siècles peut être analysé à travers trois types de comparaison :

- dans les textes d'un auteur par rapport à ceux rédigés par un autre auteur de la même époque ;
- dans des textes différents rédigés par un même auteur ;
- dans les différentes graphies présentes au sein d'un même texte.

même si cette dernière ne possédait pas de graphème simple correspondant (Alinei, 1975 : XXI-XXII).

Nous souhaitons, à travers cette étude, analyser les trois différents niveaux de variété graphique.

L'un des exemples les plus complets et les plus descriptifs du multigraphisme médiéval de la région de Florence se trouve dans l'ouvrage *Frammenti di un libro di banchieri fiorentini*, écrit en 1211 (Monaci, 1955). Ce volume, de nature publique, a formellement été rédigé par des personnalités instruites, membres de la société citadine de l'époque, afin de rendre compte de questions judiciaires liées à certaines activités commerciales¹⁶⁶. Le terme pour indiquer le mois de *luglio* (juillet) a été écrit de différentes manières et probablement par différentes personnes : <lulio>, <lullio>, <luglio>. Les réalisations étymologiques et <lli> témoignent encore de la présence importante de l'orthographe latine, mais souligne en même temps un désire – bien qu'encore timide et confus – d'émancipation graphique de la langue latine, en raison d'une plus grande biunivocité phonologique avec la langue parlée :

[...] .X. dì anzi kalende giunnio ; e dé pagare .X. dì anzi kalende lullio [...] Donato f.
Guidi Fancielli ci à dato libre .XXII. e soldi .X., uno die anzi kalende lulio.
[...]Kompagnio Soldi no die dare soldi .XXXVIII. per Uquicio f. Burnetti Godini per
rascione ke ssodammo in libro veckio in kalende luglio. [...] ¹⁶⁷

Un autre témoignage provenant de la région toscane que nous retrouvons dans le *Frammento di registro lucchese* de 1268 (Monaci, 1955) nous paraît similaire : la graphie de la latérale palatale dans *moglie* se présente parfois avec <lli> et d'autres fois avec <gl>, donc de nature beaucoup plus incertaine que la graphie désormais établie de <ngn> pour transcrire le néophonème /ɲ:/, comme dans <conpangnia> et <guadangno> :

¹⁶⁶ Nous rappelons que les premiers documents où les auteurs ont commencé à écrire en langue vulgaire concernaient les classes notariales et marchandes. Prenons, par exemple, le *Placito di Capua* de 960, l'un des premiers documents italiens écrits dans la langue vulgaire d'époque médiévale.

¹⁶⁷ « Jour dix et non premier de juin ; il doit payer le X au lieu du premier de juillet [...] Donato f. Guidi Fancelli nous a donné XXII livres et X deniers, le onzième jour au lieu du premier de juillet. [...] Compagnon Soldi ne doit pas donner la somme de XXXVIII (deniers) à Uquicio f. Burnetti Godini pour la raison que nous avons rapporté [la date du] premier juillet dans le vieux livre [...]. » [Traduction faite par mes soins].

*In nomine Domini. Amen. Al nome di Dio e di guadagno che Deo ci dia. Questo este quello che noi .v. cioè Andrea e Currado, Fredi e Landino e Galvano ànno in della conpangnia di boctecha, la quale fermamo in kalende septembre di mille ducento .LXVIII. e dé durare uno anno [...] e in della quale conpangnia avemo noi .v. indel corpo della conpangnia che noi .ve. frari devemo i tenere parte, [...] Fredi eius frate ci àe di suo propio, senza debito, necto, tra di quello della mollie e del nosso e che avemo partito tra noi, sie este livre ducento quaranta. [...] Landino eius frate ci àe di suo propio, necto di debito, tra di quello di sua mollie e del nosso, che avemo partito tra noi ; sì este livre secento sectanta due [...] Galvano eius frate ci àe di suo propio senza debito, tra di quelli della mogle e del nosso che avemo partito tra noi ; sie este livre cento octanta.*¹⁶⁸

Bien que quelques siècles plus tard par rapport aux documents notariaux et bureaucratiques, la langue vulgaire a donc commencé à être employée plus fréquemment aux XIIème et XIVème siècles, y compris dans le domaine littéraire. Nous retrouverons quelques exemples de multigraphisme de la latérale palatale dans les textes du poète florentin Brunetto Latini, maître de la langue et de la rhétorique de Dante¹⁶⁹. Ainsi, dans *La Rettorica*, l'article masculin pluriel était retranscrit en l'espace de quelques lignes à la fois , <lli> ou encore <gli>. Le quadrigramme <lgli> dans <volglio> est également présent. Dans l'épître *Il mare amoroso* du même auteur on retrouve <voglio>, <pilliare> mais également <pigliare> ; Latini utilisait aussi dans certains cas des provençalismes et des francismes, comme <velglio> pour *vecchio* (vieux), <périglio> et <vermiglia>¹⁷⁰. Ces emprunts au vulgaire gallo-roman sont l'indice du long séjour parisien de l'auteur, mais également de la grande attention des

¹⁶⁸ « *In nomine Domini. Amen. Au nom de Dieu et du gain que Dieu nous donne. C'est ce que nous déclarons posséder tous les cinq Andrea, Corrado, Fredi, Landino et Galvano dans la réserve de la boutique, que nous fermons le premier septembre 1268 pour un an, [...] et dans cette entreprise [compagnie] qui compte cinq frères [...] Fredi notre frère a mis de sa propre poche, sans dette, au net, entre celle [somme] de sa femme et la nôtre et que nous avons partagée entre nous, [la somme de] 240 livres. [...] Landino, notre frère, a mis de sa propre poche, net de dette entre celle de sa femme et la nôtre, que nous avons partagée entre nous, [la somme de] 672 livres. [...] Galvano notre frère met de sa propre poche, sans dette, entre celle de sa femme et la nôtre que nous avons partagée entre nous, [la somme de] 180 livres. » [Traduction faite par mes soins].*

¹⁶⁹ Brunetto ou Burnetto de Bonaccorso Latini est né à Florence vers 1220. Notaire de profession, il a vécu quelques années en exil en France (Paris), avant de retourner dans sa ville natale, où il mourut en 1293.

¹⁷⁰ Termes déjà cités dans le point 3.2.3.

écrivains de cette époque portée envers la langue et à la littérature françaises (Monaci, 1955). Comme nous le verrons au point 3.3.2, la grande différence par rapport aux scriptas d'autres régions d'Italie réside dans l'adaptation presque immédiate de l'emprunt aux variétés graphiques de la région toscane, comme le passage de <lh> à <gl>.

Grâce aux découvertes des œuvres originales, nous pouvons aujourd'hui nous pencher sur la question de la graphie, utilisée dans deux des trois textes principaux sur lesquels la langue et la littérature italiennes se sont très rapidement fondées. Nous n'avons malheureusement pas retrouvé la copie originale de la *Divine Comédie* de Dante, mais nous possédons le texte original du *Canzoniere* de Pétrarque¹⁷¹ et la version définitive du *Décaméron* de Boccace¹⁷². Les deux codes graphiques des *Tre Corone* constituent – dans le cadre de notre recherche – deux précieux témoignages sur l'état et le statut de l'écriture vulgaire au XIV^{ème} siècle. Ces deux œuvres, bien que très différentes l'une de l'autre et encore caractérisées par le phénomène d'oscillations entre les orthographes savantes et populaires, se caractérisent néanmoins par la volonté de stabilité graphique de leurs auteurs et par un désir évident de modernisation du signe. D'un point de vue graphique, ces deux œuvres confirment qu'elles représentent donc des modèles fondamentaux de l'histoire de la langue vulgaire, toutes deux orientées vers une plus grande stabilité du système et une recherche d'autonomie par rapport à l'hégémonie de la langue latine (Maraschio, 1993).

Le cas spécifique des latérales palatales ne fait que confirmer nos propos : les variantes graphiques innovantes <gli> sont très souvent choisies – comme nous pouvons le voir dans <figlio> et <consiglio> dans les strophes de la *Canzone alla Vergine* de Pétrarque (cf. figure 4.3), bien que nous retrouvions encore des cas moins modernes sans le <i> final du trigramme actuel – comme dans <mogle>.

¹⁷¹ Conservé à la bibliothèque apostolique du Vatican, codex *Vaticano 3195*.

¹⁷² Conservé à la *Bibliothèque d'État de Berlin*, identifié code Hamilton 90.

*Vergine faggia / 7 del bel numero una
 Ançi laprima . 7 cō piu chiara lāpa .
 Cōtra colpi di morte 7 difortuna .
 O refrigerio alcieco ardor chauāpa /
 Vergine que belliocchi /
 Ne dolci membri del tuo caro figlio .
 Che scōfigliato ate uen p consiglio .
 Vergine pura / dogni parte intera .
 Challumi questa uita . 7 l'altra adorni .*

Figure 4.3. Quelques strophes de la *Canzone alla Vergine* de Pétrarque (Modigliani, 1904)¹⁷³.

Bien que les textes des auteurs toscans – et florentins en particulier – représentent les exemples les plus novateurs et les plus autonomes, visant à une graphie de plus en plus marquée par des règles différentes de celles du système précédent, les graphies latines restent encore à l'époque très ét utilisées. En effet, presque tous les écrivains humanistes et de la Renaissance de la ville de Florence considéraient la langue vulgaire florentine comme la seule solution possible pour une langue italienne unifiée, et se sont longtemps opposés aux courants *cortigiani* et anti-toscans des autres États italiens.

Il convient également d'ajouter que de nombreux auteurs florentins ont continué à préférer les graphies étymologiques à celles phonologiques. Dans le cas de /ʎ:/, il n'est en effet pas rare de trouver la forme moins évoluée <gl> au lieu de <gli>, dans les textes des principaux auteurs et artistes du Grand-Duché de Toscane du XVI^{ème} siècle. Parmi les plus grands noms, nous pouvons citer Machiavel, Guichardin et, bien que pour certains cas isolés, même le grammairien Gelli : parmi les exemples, nous pouvons citer l'emploi de leur part des termes <taglarsi>, <piglassino>, <figluolo>, <meglo>, etc. Il faut néanmoins souligner que cette tendance somme toute « nostalgique », caractéristique de certaines grandes personnalités de la littérature toscane, n'a pas réussi à détourner le parcours évolutif de l'écriture vulgaire. En effet, après des siècles

¹⁷³ Cité dans N. Maraschio (1993 : 166).

d'oscillation, elle est parvenue à s'imposer et à s'émanciper de l'hégémonie latine, également et surtout grâce au processus de normalisation de la « *strada maestra* » tracée, en particulier, par Salviati et les Académiciens de la Crusca (Maraschio, 1993).

4.3.2 Solutions graphiques dans d'autres écrits vulgaires

Après avoir décrit certaines solutions graphiques toscanes de la latérale palatale du haut Moyen Âge, nous souhaitons approfondir notre analyse en élargissant également la perspective aux variables diatopiques utilisées dans d'autres systèmes alphabétiques vulgaires. Dans certains cas, les combinaisons de textes florentins ont été conservées ; dans d'autres cas – en contexte alloglotte ou dans des zones culturellement et politiquement plus éloignées – nous retrouvons la présence de phénomènes d'emprunts graphiques plus complexes et stratifiés qui décrivent clairement la grande oscillation qui caractérisait les scriptas médiévales italiennes. Comme conséquence directe de ce multigraphisme diffus durant des siècles, dans de nombreuses régions de la péninsule (éloignées du centre de normalisation toscan), les formes standardisées <gl> et <gli> ont eu du mal à s'imposer face aux signes graphiques utilisés depuis des siècles dans les scriptas locales.

Nous pouvons d'abord mentionner deux passages de compositions poétiques qui illustrent clairement la conception (du haut Moyen Âge) du rapport entre écriture et prononciation. Nous remarquons en effet que différents graphèmes étaient utilisés même en cas de rimes poétiques, en confiant ainsi au lecteur la tâche de deviner la même série de phonèmes pour une prononciation correcte.

Le premier passage fait partie de l'un des poèmes que les notaires du XIV^{ème} siècle, en l'occurrence bolognais, transcrivaient dans les *memoriali* (des espaces textuels laissés en blanc, souvent entre deux actes notariaux afin de pouvoir ajouter des notes de marge). Le *Memoriale* en question a été rédigé en 1294 « *per Phylippum condam Bolognitti Butrigarii notarium* ». Nous remarquons que

dans le cas de la rime *soglia/noglia*, la latérale palatale est représentée graphiquement d'abord par le digraphe <gl>, puis par le trigramme <gli>¹⁷⁴ : <çogla> et <noglia>.

On retrouve un autre exemple dans un *Bestiario moralizzato*, un type de texte fréquemment utilisé au Moyen Âge et qui avait une fonction didactique allégorico-morale. Ce manuscrit remonte au début du XIV^e siècle et a été retrouvé dans une bibliothèque privée de Gubbio, en Ombrie : les différentes interprétations graphiques utilisées , <lli> et <gli> laissent encore une fois au lecteur la tâche complexe d'interpréter la prononciation correcte du phonème palatal.

II. DEL CASTORE.

*De lo castore audito agio contare
una miraculosa maravellia :
quando lo caciatore lo dee piliare,
nella sua mente tanto s'asotillia
ke sa la cosa per ke po scanpare ;
departela da sé, poi no lo piglia ;
e questi sono li membra da peccare,
ke occidono l'anima ke non se ne svelia. [...]*

Dans d'autres régions de la péninsule, en particulier dans les alloglottes, nous retrouvons des signes de transcription de /ʎ:/ qui s'écartent complètement des solutions graphiques étymologiques et des variantes innovantes utilisées en Toscane. Ces graphies dérivent d'un contact constant et plus ou moins étroit avec des systèmes graphiques autres que ceux dérivant directement de la langue latine. Dans certains cas, il s'agit de graphèmes empruntés, provenant de scriptas appartenant à des peuples envahisseurs ; dans d'autres cas, ils ont été copiés d'autres modèles romans, appréciés et reconnus par les lettrés italiens de l'époque ; ou bien encore, ils résultaient d'un compromis original entre le système alphabétique non autochtone et le système alphabétique local. Il convient également de tenir compte de toutes les réalisations de signes qui

¹⁷⁴ Cité dans Monaci (1955).

visaient, dans une intention phonétique, à retranscrire au mieux la prononciation locale de la latérale palatale, différente de celle du florentin.

Les réalisations graphiques régionales des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles ont connu un processus de toscanisation au XVI^{ème} siècle qui allait progressivement permettre de rapprocher les multiples graphies italiennes selon un système alphabétique standard unitaire.

Outre l'influence latine sur les graphies et <lli>, quelques autres traditions graphiques jugées prestigieuses dans certaines zones de la péninsule ont également été prises comme modèles : le français et le provençal. Le contact direct avec la région gallo-romane a eu une grande influence sur la majeure partie des scriptas du Nord, mais nous trouvons également des formes graphiques d'inspiration transalpine dans certains textes provenant du Sud de la péninsule. Cela est dû principalement au fait que les écrivains de la cour sicilienne et napolitaine de Frédéric II attribuaient une grande importance à la poésie troubadour des auteurs-compositeurs provençaux (Maraschio, 1992a).

Parmi les emprunts graphématiques français et provençaux présents dans les textes italo-romans, on retrouve également celui qui représentait la latérale palatale <lh>. Bien qu'il ait été utilisé moins fréquemment que d'autres graphèmes tels que <ch> et <gh>, nous le retrouvons par exemple sous son aspect graphique original dans le manuscrit napolitain du XIV^{ème} siècle intitulé *Libro de la destructione de Troya*, avec des termes tels que <meravelhose>, <bathalhe>, <volhano>¹⁷⁵. Dans de nombreux cas, le graphème <lh> a été en partie modifié pour se rapprocher de la prononciation de la langue vulgaire locale. Par exemple, dans *Sermone gallo-italico* du XII^{ème} siècle (Monaci, 1955), il a été retranscrit avec <il> dans <orgoil> et <travail> au lieu de *orgoglio* (orgueil) et *travaglio* (travail). Ou encore dans *Contrasto*, un célèbre texte bilingue – en dialecte provençal et génois – composé par le poète Rambaldo de Vaqueiras à la fin du XII^{ème} siècle. Le /ʎ:/ était graphiquement représenté

¹⁷⁵ Selon Distilo, il ne s'agirait que d'un « fossile éloigné de la tradition scripturale provençale » (Distilo, 1986 : 267-292), tandis que pour De Blasi, cette graphie serait influencée par un chevauchement graphique de caractères ibériques, probablement aragonais (De Blasi, 1986, cité dans Coluccia, 2002).

presque toujours avec la variante française <ll>, comme dans <millorado>, <semellai> et <fillo> (*ibid.*).

La graphie provençale <lh> constitue en revanche la typologie la plus diffuse dans le manuscrit salentin du XV^{ème} siècle, *Libro di Sydrac*, analysé en détail par Coluccia (2002). Cet ouvrage appartient à une culture marginale et périphérique du Sud de l'Italie et démontre clairement l'influence de la littérature dominante provençale des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles et le multigraphisme des graphies régionales médiévales, caractérisé par une évidente anti-économie stylistique, une certaine polyvalence graphique et, par conséquent, par une extrême ambiguïté. Bien que l'auteur du manuscrit ait tenté de systématiser en interne le groupe palatal (les graphèmes de /ʎ:/ et /ɲ:/), le texte est marqué par une ample oscillation graphique de la latérale palatale (cf. tableau 4.7).

Solutions graphiques de /ʎ:/ dans le <i>Libro di Sydrac</i>						
<lh>	<lhy>	 - <ly>	<ll>	<lly>	<lg >	<gl>
<assalhe> <consilho> <filha> <melho> <pilha>	<bactalhye> <pilhya> <trabalhye>	<filio> <fili> <voliamo>	<meravellao> <orghollo> <pillarà> <vollo>	<spollyata> <spullyati> <spullyato>	<orgolglo> <olglo>	<migllore>

Tableau 4.7. Principales solutions graphiques de la latérale palatale dans le *Libro di Sydrac*.

Distilo (1987) explique la présence du graphème provençal dans les textes médiévaux de la région du Salento (Sud de l'Italie) par une donnée historique très intéressante : le <lh> représenterait « le stigmate » d'un contexte politique précis de l'époque, puisqu'il a en effet été introduit dans la tradition littéraire péninsulaire par un baron d'origine provençale, Angilberto del Balzo Orsini, qui s'est longtemps opposé au roi aragonais de Naples. Cet exemple de choix graphiques souligne donc qu'un fait politique peut particulièrement conditionner les choix linguistiques, en l'occurrence graphiques, de tout un groupe de locuteurs.

Un autre cas graphique de la même région illustre également le caractère tout à fait arbitraire des signes graphiques pour transcrire la langue vulgaire locale des premiers siècles : l'existence d'un système de correspondances entre deux réalités graphiques complètement différentes. En effet, cette région géographique était caractérisée au début du Moyen Âge par sa fervente culture alloglotte marquée par une combinaison graphico-phonologique originale romane et gréco-byzantine. Pour transcrire la langue vulgaire locale, les scribes du Salento utilisaient des signes graphiques de l'alphabet gréco-byzantin, donnant ainsi lieu à une grande oscillation et à une certaine ambiguïté graphique. Dans le cas spécifique du phonème latéral palatal, trois types de graphies étaient utilisés : <λλ>, <λλι> et <λι> (Coluccia, 2002).

Durant cette période de multigraphie régionale, les auteurs avaient également largement recours aux emprunts d'autres langues romanes. Par exemple, dans le Sud de l'Italie des Aragonais, les scriptas ibérico-romanes ont été réutilisées dans la rédaction de textes vulgaires locaux. Selon les travaux de Lupis et Panunzio (1985) confirmés plus tard par Coluccia (2002), les formes de /ʎ/ <gl plus voyelle> et <ll> retrouvées dans certaines œuvres du Sud de la péninsule – dans des textes en napolitain, en lucanais, en salentin et en calabrais – dérivait directement des graphies castillanes et catalanes.

Il est donc assez aisé d'affirmer que le champ phonologique le plus caractérisé par une forte oscillation graphique était celui formé par les nouveautés de la langue vulgaire, inconnues dans la langue latine. D'un point de vue consonantique, les principales problématiques graphiques de l'écriture vulgaire concernaient les palatales et les affriquées. L'absence d'un modèle linguistique solide, tel que la tradition scripturale latine, a entraîné une grande instabilité et une hétérogénéité graphique, laissant ainsi le champ libre à des expériences textuelles autonomes, souhaitant transcrire au mieux les variantes phonémiques régionales des palatales et des affriquées. Il arrivait parfois qu'une même graphie puisse représenter plusieurs néo-phonèmes vulgaires : par exemple, dans les nombreuses attestations des notaires des Pouilles du XV^{ème} siècle, le <gh> pouvait signifier à la fois la nasale palatale, la latérale palatale et l'affriquée alvéopalatale sonore (phonème typique de la région des Pouilles et

du Salento) dans les mots comme <compagho>, <sigfore>, mais aussi <fighare>, <magha> et <figho> (Coluccia, 2002).

La transcription de la latérale palatale indiquant des prononciations dialectales différentes de celles du florentin se poursuit même après le processus de toscanisation et de normalisation du XVI^{ème} siècle, en particulier dans les textes des régions éloignées du Grand-Duché de Toscane et dans des écritures non-savantes. Il suffit par exemple de penser au déclin de <gli> en <i> dans un texte non-savant de la zone médiane du XVI^{ème} siècle que nous analyserons plus en détail dans le paragraphe suivant : il décrit le phénomène typique et encore actuel de la prononciation palatale en Italie centrale, région d'origine de l'auteur du manuscrit.

4.3.3 Le processus de toscanisation d'un point de vue diastratique et diatopique

Nous pouvons maintenant analyser certains cas de graphèmes de la latérale palatale présents dans des écritures non-savantes. Nous rappelons que ce type de scripta présente des caractéristiques différentes de la variante linguistique élevée et prise comme modèle pour la transcription vulgaire. Ces exemples sont particulièrement importants puisqu'ils mettent en évidence les points les plus précaires du système linguistique et coïncident le plus souvent avec les points les plus problématiques de la langue durant le processus d'enseignement-apprentissage des L1 et L2¹⁷⁶.

L'écriture non-savante se caractérise principalement par une modalité de type « privé et spontané » qui souligne la fragile planification grammaticale et la présence de nombreux traits graphiques locaux. La lettre d'un émigré tessinois écrite à Rome au début du XVII^{ème} siècle en est un parfait exemple : la graphie de la latérale palatale rappelle la prononciation régionale typique des écritures du Nord :

¹⁷⁶ Nous approfondirons ce sujet dans le chapitre 5.

Adi 12 de agoste 1606.

Caris.me mia concorte lisabete io tede aviso che io oreceuto una tuua litera ali 30 de lulio eointeso il tuti aie du disapere come me malaie quello gorne che io ebe quella litera che io me venela febra eme stato adose tre gorne. [Carissime mia concorte Lisabete, io te do aviso che io ò receuto una tuua litera ali 30 de lulio e ò inteso il tuti. Aie tu di sapere come me malaie quello g[i]orne che io ebe quella litera, che io me vene la febra e m'è stato adose tre g[i]orne].¹⁷⁷ (Bianconi, 1989)

Concernant la solution graphique , nous devons considérer la composante étymologique comme une influence provenant directement du latin. Une inscription en écriture non-savante trouvée sur un panneau de type diffamatoire de 1666 et placé dans les rues de Rome indique dans <volio> : dans ce cas, l'auteur non-instruit n'a pas souhaité transcrire la prononciation locale du phonème palatal¹⁷⁸ (en romanesco le /ʎ:/ se prononce encore aujourd'hui [j] simple ou géminé) :

*MARTINO BeCO SACO de / CORNe LASSEME STA' / PERCÉ IO Te VOLIO MANÀ / IN
gALeRA[...]¹⁷⁹*

L'adaptation progressive à la norme toscane des signes graphiques présents dans le journal de bord tenu par une famille lombarde de 1623 à 1778 et rédigé à plusieurs mains par les chefs de famille qui se sont succédés au cours de cinq générations constitue une ressource pertinente dans le cadre de notre recherche sur l'utilisation non-savante des graphèmes de /ʎ:/. Le *Libro di memorie* de la famille Biffi étudié par Di Passio (1983) représente un précieux témoignage de la transversalité diastratique d'une écriture non-savante (les Biffi étaient une famille noble de Cremona), mais nous explique surtout comment, au cours des siècles, l'orthographe unitaire influençait de plus en plus

¹⁷⁷ Cité dans Maraschio (1993 : 207). Entre parenthèses lorsque Bianconi utilise la ponctuation. « Le 12 août 1606. Ma chère épouse Elisabetta, je t'avise que j'ai reçu ta lettre le 30 juillet et que j'ai tout compris. Tu dois savoir que je suis tombé malade le jour où j'ai reçu cette lettre, j'ai eu de la fièvre pendant trois jours. » [Traduction faite par mes soins].

¹⁷⁸ Les textes diffamatoires affichés en public étaient très courants dans les villes italiennes de l'époque moderne et constituent des témoignages précieux d'écrits non-savants. L'inscription ici présentée a été rapportée par Maraschio (1993).

¹⁷⁹ « Martino becco [bec] sacco di corna [sac de cornes] (note trad. : insultes), laisse-moi tranquille parce que je veux t'envoyer en prison. » [Traduction faite par mes soins].

le paysage linguistique hétérogène italien de l'ère moderne. Nous rapportons dans le tableau 4.8 certaines réalisations graphiques présentes dans le journal des nobles lombards qui démontrent une substitution progressive des graphies étymologiques et <lli> vers le graphème toscan standardisé <gli>.

Solutions graphiques de /ʎ:/ dans le journal de la famille Biffi				
1. Giambattista I (...-1658)	2. Gianambrogio I (1632-1695)	3. Giambattista II (1669-1711)	4. Ludovico (ante 1711 - post 1740)	5. Giambattista II I (1736-1807)
Oscillation importante : les variantes étymologiques et <lli> sont principalement utilisées	Oscillation importante : et <lli> restent les principales solutions graphiques	Oscillation importante : augmentation considérable de l'utilisation de <gli> (jusqu'à le préférer dans les derniers écrits)	Utilisation régulière de <gli>	Utilisation régulière de <gli>
<filiolo> <filliolo> <lulio> <luglio> <consilio> <conselieri> <consilieri> <molie> <mollie>	<filioli> <milior> <miglior> <molie> <moglie>	<miliore> <migliore> <filio> <figlio> <molie> <moglie> Mais dans les parties finales : <moglie> <figlio> <battaglie> <figliolo>	<famiglia> <voglia> <battaglie> <figlia>	<figlio>

Tableau 4.8. Principales solutions graphiques de la latérale palatale dans le journal de la famille Biffi.

La transcription d'un même texte rédigé dans deux variantes linguistiques appartenant à la même langue vulgaire régionale est également très pertinente. Dans un document du XVI^{ème} siècle étudié par Trifone (1988), nous retrouvons le témoignage d'une écriture non-savante d'une femme de Sabine (Latium) accusée de sorcellerie par la communauté locale, et à côté une transcription du

même texte mais de type plus instruit et toscanisé, rédigé par le notaire et auteur du procès-verbal durant le procès. Le texte de la prétendue sorcière et le scripta du notaire¹⁸⁰ se basent sur le dialecte local de l'époque et non sur la langue vulgaire toscane. Même la langue utilisée par le notaire Luca Antonio présente des phénomènes linguistiques typiquement sabins, mais sa version plus savante se distingue de celle non-savante de l'accusée par une référence constante au modèle linguistique toscan. Nous reprenons ici quelques exemples qui concernent plus directement le phénomène local de la latérale palatale. Dans la transcription de la prétendue sorcière, nous remarquons le passage de <gli> à <i>, déjà attesté à cette époque dans la langue vulgaire de la région de Sabine et plus généralement dans toute la région romaine. En revanche, dans l'écriture du notaire, le <i> est corrigé en <gli> : de <gaiarde> à <gagliarde>, de <piiare> à <pigliare>, de <piamo> à <pigliamo>, de <scioiere> à <sciogliere>. Nous rapportons ci-dessous une partie de ces deux textes :

A25 *E d(e) quill'altro resto delu mamolo
ne piamo la coccia e li / udilli, e ce facimo
un altro onguento per streare li
mam(m)oli più / grandi, e li sfregnamo de
quisto p(er) strealli, che se ne veg/nono
consumanno a pocu a pocu como la
candela, in fino a / che se morono.*

B25 *E de quell'altro resto d(e)l /
ma(m)molo ne pigliamo testa e le budella,
e facemole / similme(n)te bollire, e
facemone ungue(n)to p(er) streare /quilli
ma(m)moli più gra(n)di, ch(e) sanno
parlare, et di qua(n)do / li troviamo ce
inbrattamo le mano de questo, e cusì li /
toccamo o el capo o lu viso e li lasciamo, e
cusì li /streamo, ch(e) se ve(n)gono
co(n)suma(n)do ad pocu ad pocu como /
la ca(n)dela, fin ch(e) se morono.*

A26 *E quella carna e quillu sangue è
tanto bo/no, meglio che confetione che se
trovi, ce tene sazie e ga/iarde, e cusì
a(n)damo via alo primo sonno. E cusì
sempre fa/cemo. //*

B26 *E cusì facemo, se(m)pre a(n)damo /
via al primo so(n)no, e quella carne e quel
sa(n)gue ne / gusta tanto, è tanto bona,
meglio che co(n)fectione ch(e) se trovi, /
ce tene satie, gagliarde qua(n)to che se
possa mai dire al mondo. (c. 471v)
E cusì se(m)pr(e) facemo.*

¹⁸⁰ Trifone suppose que le procès s'est déroulé autour de 1527-28.

A28 Onne tre anni bisogna fare una patrona o refermare quella illi / alo noce d(e) Beneve(n)to, e dice in quisto modo: - Io aio finuto el tenpo. / Qual è de nui che vole piare el guerno e intrare in loco mio? -./

B28 It(em): Tenemo quisto ordine, e bisogna far(e) questo ogni tre an(n)i, una / p(a)trona o refermare quella illi alla noce d(e) Benevento, / e stare tucte ad obedie(n)tia sua, e dice in q(ue)sto m(od)o: - Io ho / finuto el tempo. Quale è de nui che voglia pigliare / el governo e intrar(e) in loco mio?. –

A29 E cusì quella che prima responde è patrona, e quelle/dela soa squatra tutte iuramo de servilla, obedilla e / onoralla, e li annamo nanti e ce apresenttamo a / una a una, e basciamo in terra appresso ali sui pedi p(er) oservanza d(e)la nostra re/gula.

29 E cusì quella ch(e) prima / respo(n)de è p(at)rona, e cusì piglia le autorità, e qua(n)te semo / sotto quella squadra, tucte iuramo d(e) s(er)virla, obedirla e / honorarla, e li a(n)damo ina(n)ti e ce ne apr(e)se(n)tamo ad una ad / una e basciamo in terra p(er) fede apresso li sui piedi p(er) iur(amen)to, / e cusì facemo e ob(ser)vamo, e questa è la n(ost)ra regula. /¹⁸¹

La grande oscillation graphique des premiers siècles et le processus progressif de toscanisation des scriptas non-toscans se retrouvent également dans certains documents imprimés de l'époque. La révolution de l'imprimerie a, d'une part, accéléré le processus de normalisation orthographique (alors de plus en plus diffus), et a d'autre part, au moins au cours des premiers siècles, également permis à des variantes alternatives au toscan de fleurir et de se répandre également. Nous pouvons mentionner certains exemples significatifs

¹⁸¹ « 25. Et de cette autre reste du *mammolo* nous prenons la tête et les entrailles, nous les faisons bouillir de la même manière et nous en faisons une pommade pour ensorceler ces plus gros *mammoli* qui savent parler. Et quand on les trouve, on se salit les mains avec [la pommade], puis on touche la tête ou le visage et on les laisse. C'est comme cela que nous les ensorcelons, qu'ils sont consommés petit à petit comme une bougie, jusqu'à leur mort. 26. Et nous faisons ainsi, nous allons toujours à l'heure du premier sommeil et cette chair et ce sang ont si bon goût. C'est tellement bon, c'est la meilleure confection que vous puissiez trouver, elle nous rassasie et nous maintient en forme. Et nous faisons toujours ainsi. 28. Tous les trois ans, nous devons faire [élire] une patronne [cheffe/sorcière] et la soumettre [à la décision du] noyer de Bienvenue et [nous devons] toutes nous plier à sa volonté en disant : J'ai terminé mon heure. Qui d'entre vous veut prendre les commandes et prendre ma place ? 29. Et ainsi celle qui répond la première devient patronne et celles de son groupe jurent de la servir, de lui obéir et de l'honorer. Nous nous mettons devant elle et nous nous présentons une à une et nous baisons le sol près de ses pieds. Et nous faisons ainsi pour suivre notre règle. » [Traduction faite par mes soins].

retrouvés dans les rééditions des textes des *Tre Corone*. La diffusion de nombreuses réimpressions du *Canzoniere*, du *Décaméron* et de la *Divine Comédie* a permis de véhiculer – dans toutes les cours italiennes – le principal modèle linguistique auquel il fait référence : le florentin du XIV^{ème} siècle. Il convient cependant d'ajouter que les éditions des XV^{ème} et XVI^{ème} siècles ont développé des versions alternatives dans lesquelles de nombreux éléments graphiques de la variante toscane sont remplacés par des signes appartenant à d'autres vulgaires italiens, en particulier du Nord de la péninsule¹⁸². Nous remarquons, par exemple, que le graphème toscan de la latérale palatale, déjà présent dans la version du *Canzoniere* de 1490, a été remplacé par des formes nordiques dans les réimpressions suivantes (Trovato, 1991)¹⁸³, voir le tableau 4.9.

Éditions du <i>Canzoniere</i> de Pétrarque			
1490	1492	1494a	1494b
<travagliar>	<travalgiar>	<trivalgiare>	<travagliar>
<figliol>	<fiolo>	<figliolo>	—

Tableau 4.9. Formes graphiques des mots *figliolo* (fils/fiston) et *travagliare* (travailler) dans différentes éditions du XV^{ème} siècle du *Canzoniere* de Pétrarque.

Dans d'autres situations, la correction orthographique des éditions successives « oubliait » de normaliser certaines variantes graphiques « incorrectes », témoignant ainsi d'une période historique durant laquelle la norme graphique de la langue vulgaire italienne était encore assez arbitraire. Quelques exemples tirés de certaines éditions de la *Divine Comédie* le démontrent¹⁸⁴ :

de <glhomini> à <glhomini>
de <maraviglosad ogni> à <maravigliosa dogni>

¹⁸² Les villes les plus importantes de l'édition italienne naissante se trouvaient au Nord de la péninsule, à Venise et à Milan.

¹⁸³ En particulier le vénétianisme <fiolo> pour *figliolo* (fils/fiston).

¹⁸⁴ Seul le Chant XVI de l'Enfer est pris en compte dans les versions corrigées et publiées entre 1484 et 1500 (Trovato, 1991).

de <a scoglo> à <o scoglo>

de <il fiolo> à <il figliolo> (dans ce cas, le vénétianisme <fiolo> est corrigé)

Ce n'est qu'au milieu du XVI^e siècle que la graphie toscane de la latérale palatale a été institutionnalisée dans des textes imprimés, mettant ainsi fin – du moins dans les documents appartenant à un registre élevé et formel – à l'instabilité polymorphe qui a caractérisé les œuvres publiées au cours des siècles précédents¹⁸⁵.

4.4 Les propositions de réformes orthographiques

Nous rapportons dans ce point des propositions de réformes graphiques qui ont également concerné le phonème de la latérale palatale au cours des siècles. Il convient là encore de souligner qu'aucune des innovations graphiques n'a réussi à modifier, au moins partiellement, le système alphabétique italien. C'est pour cette raison que la langue italienne présente encore les mêmes incohérences dans la relation entre oral et écrit du XVI^e siècle, période au cours de laquelle la scripta italo-romane fut normalisée.

Dans la plupart des projets d'innovation graphique, le principal problème soulevé par les écrivains et les grammairiens concernait les lacunes de nature orthoépique : l'absence de distinction entre /e/ et /ɛ/ ; /o/ et /ɔ/ ; /s/ et /z/ ; /i/ et /j/ ; /u/ et /w/. Même encore aujourd'hui, il s'agit des principaux facteurs qui différencient les variantes italiennes d'une région à l'autre. Mais, dans certains cas, les réformateurs graphiques ont tenté de résoudre le problème de l'absence de correspondance entre phonèmes et graphèmes. En effet, l'homographie et l'hétérographie dérivent de l'utilisation d'un système alphabétique appartenant à une autre langue – le latin – pour représenter des

¹⁸⁵ La dernière correction du graphème de /ʎ:/ semble concerner le passage définitif de l'article déterminé pluriel à <gli> (Trovato, 1991).

phonèmes typiques du vulgaire italien. Parmi les digrammes et trigrammes incriminés par les courants les plus « extrémistes » des réformateurs, nous retrouvons également la latérale palatale.

Le phonème /ʎ:/ n'a cependant pas toujours été pris en compte dans les réformes graphiques ; cela probablement parce qu'il n'était toujours pas considéré comme un phonème en soi (surtout dans les premiers siècles de la langue vulgaire), ou parce qu'il ne présentait pas une fréquence élevée dans le lexique italien. En effet, la palatale n'est pas présente dans la première grammaire du vulgaire imprimé, le célèbre texte de 1516 *Regole grammaticali della volgar lingua* de Giovanni Francesco Fortunio (2001), réimprimé vingt fois et considéré au XVI^{ème} siècle comme un modèle linguistique égal aux *Prose* de Bembo. La palatale ne sera pas non plus introduite dans l'*Ordine delle lettere* de Leon Battista Alberti. En effet, dans la disposition alphabétique originale, seuls trois graphèmes des néophonèmes vulgaires ont été proposés à la dernière ligne : trois monogrammes novateurs (<ç>, <c> vélaire et palatale), mais aucun d'entre eux ne représente la latérale palatale (cf. figure 4.4).



Figure 4.4. Trois des symboles graphiques du modèle alphabétique albertien.

Trissino aussi, dans sa première réforme de l'orthographe du XVI^{ème} siècle, n'a pas pris en compte le /ʎ:/. Son graphème correspondant n'apparaît que dans son deuxième projet de 1529 en réponse à ceux qui, comme Tolomei, avaient critiqué le caractère incomplet de sa proposition (Richardson, 1984). Son système scriptural était, comme il l'avait admis lui-même (Trissino, 1986), une exception par rapport aux autres innovations proposées – <f> pour la consonne sifflante et <k> pour la vélaire sourde – car composé de deux signes graphiques : <lj>. Il ne parvint donc pas à résoudre le problème de la biunivocité entre phonème et graphème, et a simplement remplacé le trigramme incriminé par un autre élément non monogrammé, rendant ainsi le succès de son projet graphique encore plus improbable.

La réforme graphique de Tolomei présentait à peu près les mêmes lacunes que celle de Trissino. Il a proposé d'améliorer le système alphabétique italien en introduisant treize nouveaux signes, au lieu de cinq. Parmi eux, nous trouvons une nouvelle forme graphique de latérale palatale : , dans le but de résoudre le problème des deux consonnes <gl> avec un seul signe, en laissant toutefois de côté la suppression du « i diacritique » suivant. Dans ce cas également, il s'agit d'un digramme qui, en plus de ne pas faciliter la correspondance entre graphème et phonème, aurait inutilement introduit un autre signe graphique dans l'alphabet italien. De plus, nous soulignons que le graphème innovant proposé par Tolomei n'était pas un signe tout à fait nouveau, mais plutôt un emprunt à l'alphabet grec (la lettre *lambda*) et ce, alors qu'il avait si sévèrement critiqué Trissino pour avoir introduit des lettres non autochtones dans l'alphabet traditionnel, tels que les graphèmes grecs <ε> et <ω> (Richardson, 1984) :

[...] perché prima io non so per qual cagione egli sia ito per le lettere insino in Grecia ; et stimo che, senza tanto lungo viaggio, se ne potesser formare in Italia. (Tolomei dans Richardson, 1984 : 112)¹⁸⁶

Giorgio Bartoli a été le premier à résoudre le problème du manque de biunivocité de la latérale palatale. Parmi les dix-huit nouvelles solutions graphiques à ajouter au système alphabétique italien traditionnel, Bartoli souhaitait également conférer une nouvelle forme graphique à ce phonème qu'il définit comme « muet, large, intense de l » (Bartoli dans Maraschio, 1992b : 351). Il a donc proposé un nouveau monogramme¹⁸⁷ pour résoudre la confusion créée par la présence du trigramme traditionnel. Comme il l'a lui-même écrit :

Ha lo l per elemento largo o molle, il primo con che comincia l'articolo gli e il primo de la seconda sillaba in paglia, giglio, il quale non havendo propria lettera è in uso di essere scritto con tre lettere inconvenientemente, come s'è detto, bastando una sola.

¹⁸⁶ « [...] Tout d'abord, je ne sais pas pourquoi il [Trissino] est allé chercher des lettres jusqu'en Grèce ; et je pense qu' il aurait pu les former en Italie, en évitant [ainsi] un si long voyage. » [Traduction faite par mes soins].

¹⁸⁷ Cf. figure 4.2 du point 4.1.3

Descrivesi la sua maggior lettera tirando la linea retta verso di sé, applicandole al estremo di sotto un'altra linea retta che causi l'angolo e l'apertura è verso la parte destra. (Bartoli dans Maraschio, 1992a : 346)¹⁸⁸

Après l'échec des réformes du XVIème siècle, les projets d'innovation biunivoque entre graphie et prononciation de l'italien ont considérablement diminué, conséquence directe également de la cristallisation du système graphique désormais normalisé par des institutions socio-politiquement dominantes, telles que l'*Accademia della Crusca*. Ce n'est qu'avec l'unification italienne de la deuxième moitié du XIXème siècle et l'avènement de l'alphabétisation de masse qui en découle, que l'intérêt porté vers la question graphique s'est de nouveau éveillé ; également dans le but de faciliter le processus d'enseignement-apprentissage scolaire des langues.

Parmi les diverses propositions novatrices qui concernaient également la latérale palatale, nous trouvons une proposition du début du XXème siècle de Pier Gabriele Goidanich (1910), voir figures 4.5 et 4.6. Tout comme dans le cas de Bartoli, il a décidé de ne pas emprunter de lettres ou de graphèmes provenant d'autres systèmes graphiques existants, mais d'en créer de nouveaux. Toutefois, contrairement à son prédécesseur du XVIème siècle, Goidanich ne souhaitait pas s'écarter du rendu graphique original, en proposant une forme de signe composée des lettres utilisées dans l'écriture di-trigrammatique traditionnelle. Le résultat est assez original, mais malheureusement, même cette tentative de réforme de l'orthographe n'a jamais été réellement prise en compte par les institutions scolaires du tout nouvel État italien.

¹⁸⁸ « Il a le « l » comme l'élément large ou souple, le premier [élément, phonème] par lequel commence l'article et la première de la deuxième syllabe dans *paglia, giglio* [paille, lys]. N'ayant pas sa propre lettre, il est écrit de manière peu commode avec trois lettres au lieu d'une. On dessine sa nouvelle lettre en traçant une ligne droite vers soi, on applique une autre ligne droite sur la base pour former un angle et l'ouverture est vers le côté droit. » [Traduction faite par mes soins].

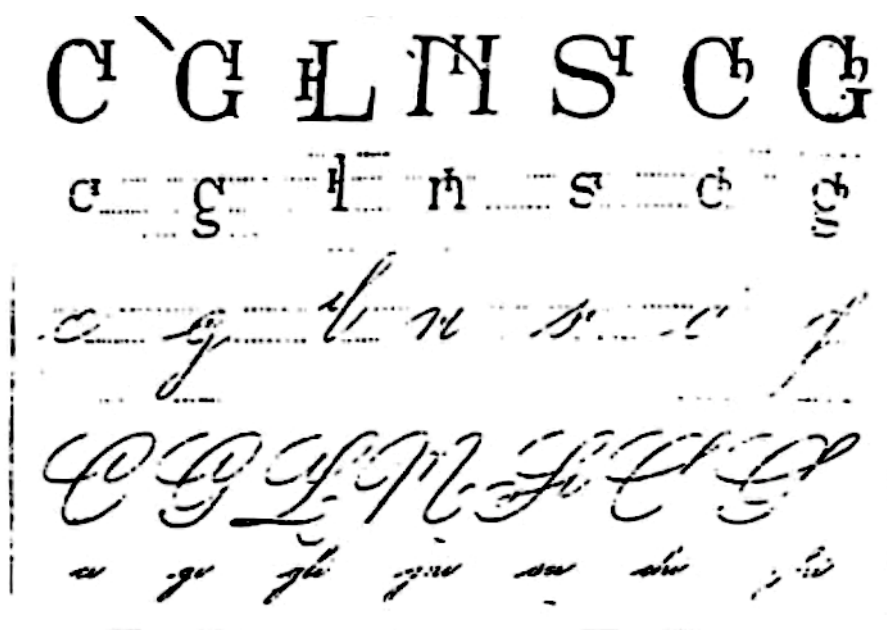


Figure 4.5. Quelques propositions de nouveaux signes graphiques du modèle alphabétique de Goidanich (1910). Le néographème de la latérale palatale est le troisième en partant de la gauche, représenté en majuscule, en minuscule et en italique. Les phonèmes représentés sont les suivants (dans l'ordre d'apparition en partant de la gauche) : /tʃ/, /dʒ/, /k/, /p/, /ʃ/, /k/, /g/.

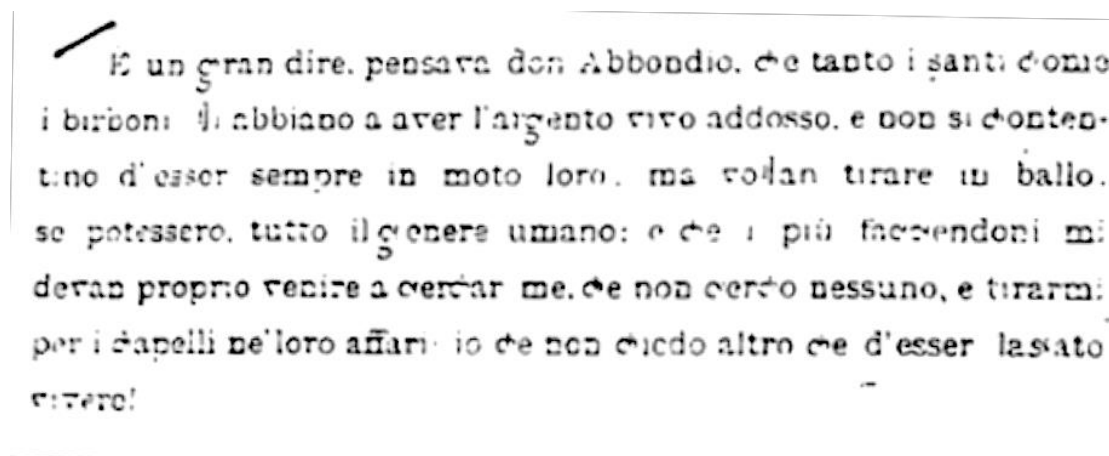


Figure 4.6. Quelques phrases extraites du roman *I Promessi Sposi* de Manzoni présentant les nouveaux signes graphiques du modèle alphabétique de Goidanich (1910).

Chapitre 5

Correspondance entre phonème latéral palatal et graphèmes

La correspondance entre le système phonologique et le système graphémique au sein d'une langue n'est pas apprise simultanément et de manière égale par tous les locuteurs, qu'il s'agisse de contextes L1 ou L2. Si la relation entre phonème et graphème résulte imparfaite, comme dans le cas de la latérale palatale en italien, elle peut être acquise différemment en fonction des caractéristiques sociolinguistiques de l'apprenant et du type d'enseignement-apprentissage adopté. Ce point est consacré à la description de la correspondance entre le phonème et les graphèmes cibles de la latérale palatale italienne dans une perspective à la fois intra et inter-systémique. Nous analyserons ensuite les formes de conditionnements du parler dans la production graphique de <gli> en italien, qui peuvent compléter les recherches de la quatrième partie concernant les possibles influences orthographiques durant l'acquisition perceptive du phonème cible.

Il est d'abord utile de souligner certaines analogies importantes concernant les phonèmes d'un système langagier, ainsi que les processus d'acquisition et les relations avec le système graphémique.

Prenons l'exemple de l'italien. Ce n'est pas un hasard si les phonèmes les plus difficiles à apprendre dans des contextes de L1 et de L2 correspondent aux phonèmes les moins fréquents et présentant un plus fort marquage. Les études de Jakobson (1969) sur les oppositions phonémiques montrent que la phonémisation de ces sons consonantaux se produit dans les mécanismes de l'apprentissage phonologique infantile plus tardivement, par rapport à d'autres phonèmes tels que les occlusifs et les nasaux.

Nous nous référons plus particulièrement aux affriquées /ts/, /dz/, /tʃ/ et /dʒ/, à la fricative palato-alvéolaire sourde /ʃ/ et aux deux phonèmes medio-palataux /ɲ/ et /ʎ/ du système phonologique italien.

Ils coïncident également avec les phonèmes acceptés, formalisés et insérés graphiquement en dernier dans le système phonémique de la langue¹⁸⁹. Sur le plan graphique, ces nouveaux phonèmes standardisés furent au centre des débats sur la question de la langue italienne, à l'ère moderne. Les graphèmes adoptés et institutionnalisés à l'époque de la Renaissance témoignent encore d'un décalage avec le phonème de référence, mettant ainsi en évidence une forme de déclin du degré de transparence – bien que toujours élevé – de la langue italienne. Dans le tableau 5.1, nous résumons les différentes représentations homographiques (dans le cas des deux affriquées alvéo-dentales) ou hétérographiques, di et trigrammatiques des phonèmes introduits en italien dans la langue vulgaire des premiers siècles.

Graphèmes des néophonèmes de la langue vulgaire italienne					
	Suivi du graphème <a>	Suivi du graphème <e>	Suivi du graphème <i>	Suivi du graphème <o>	Suivi du graphème <u>
/ts/	z	z	z	z	z
/dz/	z	z	z	z	z
/tʃ/	ci	c	c	ci	ci
/dʒ/	gi	g	g	gi	gi
/ʃ/	sci	sc	sc	sci	sci
/ɲ/	gn	gn	gn	gn	gn
/ʎ/	gli	gli	gl	gli	gli

Tableau 5.1. Graphèmes complexes des néophonèmes vulgaires introduits dans le système alphabétique italien.

Si nous prenons en considération ce qui a déjà été écrit sur le rôle encore prépondérant de la graphie dans le rapport à l'oralité, nous pouvons facilement

¹⁸⁹ Comme le souligne Saffi (1991). Nous avons déjà vu dans le chapitre 3 que, dans la langue vulgaire, ces nouveaux sous-groupes de consonnes, issus d'un processus de simplification articulatoire, modifiaient le paysage du système phonémique précédent. Pour plus de détails, voir les points 2.1 et 3.1.

penser que même dans des contextes d'enseignement-apprentissage en langue maternelle, le manque de CGP des phonèmes « tardifs » et la moindre fréquence en italien influe de manière négative sur les processus d'acquisition. Si nous analysons les études menées sur les principales erreurs commises par la population infantile et peu alphabétisée italophone au cours des siècles, nous constatons que la plupart ne concernent pas les monogrammes (D'Achille, 1993). Les domaines de plus grande incertitude orthographique pour les apprenants du code italien concernent en effet presque exclusivement des formes de graphiques dépourvues de correspondance avec le phonème, avec pour conséquence une simplification des groupes ou l'ajout de lettres¹⁹⁰. Que ce soit dans les témoignages de l'époque moderne ou dans des documents plus récents, nous retrouvons par exemple les formes écrites <filia> pour *figlia* (fille), <litigare> pour *litigare* (se disputer), <arancie> pour *arance* (oranges), etc ... De la même manière, nous assistons à des prononciations incorrectes qui dérivent de l'orthographe – nous pensons par exemple à la prononciation du « i diacritique » avec les termes *cielo* (ciel) et *scienza* (science)¹⁹¹, également à la suite de la récente légitimation des prononciations régionales et d'un registre de la langue italienne perçu comme inférieur (Dardano, 1993).

Enfin, certains phonèmes et graphèmes appris tardivement en contexte L1 coïncident souvent avec les mêmes phonèmes et graphèmes acquis en L2. Ceci conforte l'hypothèse soulevée par Jakobson (1969) et précédemment partiellement émise par Isserlin (1932), selon laquelle les principales difficultés rencontrées dans le développement phonologique infantile peuvent coïncider

¹⁹⁰ Voir l'étude sur les fautes d'orthographe en italien de Tressoldi et Cornoldi (1991). Les écritures infantiles et non-savantes sont fondamentales pour l'historien de la langue car, comme l'écrit Paolo D'Achille, ils remplissent la fonction de « *cartina al tornasole riguardo al problema della dinamica scritto/parlato in italiano, dei rapporti fra la norma, quale si è venuta costituendo e fissando nel corso dei secoli, e l'uso concreto, che svela la cosiddetta "deriva tipologica" della lingua, le tendenze evolutive che la norma tiene a freno e che in questo tipo di scritture hanno modo di emergere.* » (D'Achille 1993: 46). [« [...] Test décisif concernant les problèmes de la dynamique écrit/parlé en italien, des rapports avec la norme constituée et fixée au fil des siècles, et l'utilisation concrète, qui révélerait la soi-disant "dérive typologique" de la langue, les tendances évolutives que la norme tient sous contrôle et qui dans ce type d'écriture peuvent émerger. » [Traduction fait par mes soins].

¹⁹¹ [tʃi'elo] et [ʃi'entsa] au lieu de ['tʃelo] et ['fentsa].

avec celles concernant l'apprentissage d'une L2 à l'âge adulte, ainsi que des troubles d'aphasie¹⁹².

Nous pouvons maintenant procéder à un travail de comparaison entre les systèmes phonologiques et orthographiques de l'italien avec les autres principales langues romanes, en analysant en particulier le sous-groupe des consonnes latérales et des spirantes¹⁹³. En ce qui concerne la latérale alvéolaire, nous pouvons voir dans le tableau 5.2 que la variable simple latine a été maintenue dans toutes les langues. L'allongement de la durée n'a été accepté que dans certains cas : en plus de l'italien, la gémination se vérifie également en français et en catalan, tandis que l'espagnol, le portugais et le roumain n'ont maintenu que la durée simple.

La palatalisation des groupes latins [lj] et [llj], qui s'est produite durant les premiers siècles des langues vulgaires dans toute la région romane, offre des résultats différents : la latérale palatale a été consolidée et institutionnalisée – simple ou géminée – comme dans le cas de l'italien mais également pour les langues ibériques ; dans d'autres cas, nous assistons à un affaiblissement articulatoire qui a conduit à la semi-consonne palatale [j], comme dans le cas français dérivé du *ʎ* mouillé¹⁹⁴.

¹⁹² Les dynamiques qui relient les systèmes phonologiques et graphiques dans le contexte de la L2 sont plus complexes que celles qui concernent l'apprentissage d'une langue maternelle. Concernant les théories et modèles principaux de recherche des dernières décennies sur les relations entre les systèmes phonologiques des langues sources et cibles, voir Nimz (2015).

¹⁹³ Pour une étude plus approfondie sur la correspondance phonologique et orthographique dans les alphabets des principales langues romanes d'aujourd'hui, voir pour le français (Cazal et Parussa, 2015 ; Carton, 1994), pour l'espagnol (RAE, 2011 ; Quilis, 1993), pour le portugais (Bergström et Reis, 2011), pour le catalan (IEC, 2017), pour le roumain (Angioni, 1982).

¹⁹⁴ Le *ʎ* mouillé était une latérale palatale dérivée du premier processus de palatalisation du [l] latin contigu au yod ou précédé d'une gutturale derrière une voyelle. Le produit de cette combinaison, écrit <ill>, <il> et <l> a été prononcé en français jusqu'au XVIII^e siècle et fut ensuite réduit à [j]. Comme le soulignent Bourciez et Bourciez (1989), dans certains cas, le mouillement de *ʎ* dans un mot comme PĀĽĒA (paille) remonte au latin vulgaire ; pour les groupes comme /kl/, /gl/, il date de la période romane primitive [...] » mais « la mouillée par excellence est au contraire d'origine toute moderne. On la rencontre d'abord, vers le milieu du XVII^e siècle, dans les Mazarinades de 1649, où une prononciation [ca'ju] et ['fij] (pour caillou et fille) semble venue des patois de l'Île-de-France. Le grammairien Hindret signale, en 1687, des formes [bata'jɔ̃], [bu'tej], [bu'jɔ̃] (pour bataillon, bouteille, bouillon), comme propres à "la petite bourgeoisie de Paris". Cette prononciation fut combattue par tous les grammairiens du XVIII^e siècle, mais fit cependant de rapides progrès : dès 1745 Restaut, tout en la déclarant "vicieuse", constate qu'elle "n'est pas moins ordinaire à Paris que dans les provinces"; en 1788,

Graphèmes de /l/ - /lː/ - /j/ - /ɬ/ - /ɬː/						
	ITALIEN	FRANÇAIS	ESPAGNOL	PORTUGAIS	CATALAN	ROUMAIN
/l/	<l>	<l>	<l>	<l>	<l>	<l> <ll>
/lː/	<ll>	<ll>	/	/	<lːl>	/
/j/	<i>	<ll> (après <i>)	<y> <i> <ll>	<i>	<i> (<y>)	<i>
/ɬ/	/	/	<ll> <y>	<lh>	<ll>	/
/ɬː/	<gli> <gl>	/	/	/	<tll>	/

Tableau 5.2. Représentation graphique des phonèmes et des groupes phonémiques /l/ - /l:/ - /j/ - /ɫ/ - /ʎ:/ dans les principales langues romanes.

Le tableau 5.2 montre également une incohérence généralisée dans la correspondance graphique des nouveaux phonèmes dérivés de la palatalisation, soulignant ainsi une difficulté qui ne concernait pas exclusivement la langue italienne à l'époque de la standardisation des systèmes phonologiques et graphiques des langues. Nous souhaitons ici décrire brièvement l'incohérence en français alors qu'au paragraphe 8.1.1 nous mentionnerons celle de l'espagnol – pour les autres langues, nous nous référons aux textes mentionnés dans la note 155. Comme le soulignent Cazal et Parussa (2015), les premiers auteurs qui ont tenté d'écrire les phonèmes latéraux de la langue vulgaire française se sont confrontés à une difficulté majeure : comment différencier graphiquement la gémiation alvéolaire (e.g., dans *villa*, *illa*), non prononcée en français dans la plupart des cas, et la notation du nouveau phonème [ʎ], et ensuite [j]. Engelbert (2015) évoque également un grand nombre de résolutions graphiques différentes, même au sein d'un même texte, qui ont représenté, le long de l'axe évolutif, les séquences [lj] et [lli] en ancien français jusqu'au XVIIIe siècle : <il>

elle paraît à Bouillette “la plus ordinaire” parmi les “personnes même très savantes dans la conversation”. Depuis la Révolution, elle a prévalu dans tout le Nord de la France ; mais au Midi (sauf en Provence), on retrouve encore un peu partout le *l* mouillé ainsi en Languedoc, en Gascogne, de même qu’à l’Ouest en Saintonge et à l’Est en Suisse » (Bourciez et Bourciez, 1989 : 189).

< ill>, <illi>, , <lli>, <ll>, <lh>. La fixation des graphies va de pair avec l'élimination graduelle des ambiguïtés et des inconséquences du système, bien que certaines ambiguïtés persistent dans le français contemporain, qui, contrairement à la transparence de l'italien, aboutit à un système d'écriture opaque (Seymour *et al.*, 2003). Dans le cas spécifique du trigramme <ill> actuel, il n'existe pas de règles de correspondance précises pour prononcer /j/ plutôt que /l/ ou /l:/ (Cazal et Parussa, 2015).

5.1 Les conditionnements phonétiques régionaux dans la production écrite de la latérale palatale

Dans ce paragraphe, nous examinerons les principales difficultés concernant la correspondance entre graphème et phonème de la latérale palatale en italien. Dans la classification établie par Tressoldi et Cornoldi (1991) sur les principales fautes d'orthographe commises par des enfants apprenants italophones, nous trouvons également la simplification du trigramme <gli> en digrammes tels que et <gl>. En plus des recherches menées sur l'écriture infantile, pour étudier les conditionnements de la prononciation lors de l'apprentissage postérieur du système orthographique, il paraît également nécessaire de prendre en compte les productions de sujets adultes peu alphabétisés. Elles soulignent également les principaux points critiques et les imperfections sur la consistance du système langagier et les rapports entretenus avec les autres systèmes linguistiques adoptés par le groupe de locuteurs¹⁹⁵.

Ce type d'écriture « imparfaite », c'est-à-dire provenant de locuteurs qui n'ont pas complètement acquis les normes orthographiques de la langue tels que le digramme et le trigramme <gl> et <gli>, est inconsciemment ressenti comme

¹⁹⁵ Pour une définition de la notion « non-instruit », voir le 1.4. Pour l'importance de l'étude des graphies non-savantes, voir N. Maraschio (1993).

« la violation d'un principe naturel » : un son = un signe » (Maraschio, 1993). L'italianiste D'Achille ajoute que l'écriture de mots comme <Itaglia> au lieu d'*Italia* (Italie) souligne le développement italo-roman du groupe /lj/ (D'Achille 1993). Les écritures non-savantes présentent des traits communs, mais également des régionalismes ou localismes dérivés des dialectes encore largement utilisés sur le territoire italien. Le dialecte influence en effet non seulement la production orale de la langue standard, mais également sa production écrite, et son influence dépend surtout de variables sociolinguistiques telles que l'origine géographique et le niveau d'instruction de l'individu.

Dans les écritures des locuteurs peu alphabétisés du Nord de l'Italie, par exemple, le graphème de la latérale palatale est le digramme : cette imperfection orthographique est également causée par l'absence du phonème /ʎ:/ dans les dialectes du Nord. En effet, la prononciation de la latérale palatale de l'italien dans les régions septentrionales de la péninsule est brève plutôt que gémisée, et presque identique à la réalisation de /lj/¹⁹⁶. Il est donc courant de relever des productions écrites telles que <bottilia>, <manilia>, <cilia> pour *bottiglia*, *maniglia*, *ciglia* (bouteille, poignée, cils), etc. (Foresti 1977)¹⁹⁷.

Dans le même temps, l'incohérence du rendu graphique de la latérale palatale mène à une prononciation erronée de la part de locuteurs italiens adultes. Par exemple, dans les dialectes régionaux du Nord et du Sud, le « i diacritique » du trigramme <gli> est prononcé ; ainsi les locuteurs prononcent /'paʎʎja/ au lieu de /'paʎ:a/, et en particulier dans la variété septentrionale, avec la perte de la palatale comme dans /'taʎjo/ et /vo'ʎjamo/ au lieu de /'taʎ:o/ et /vo'ʎ:amo/ (Foresti 1977 ; Canepari 1977).

Ce bref aperçu concernant les diverses difficultés rencontrées par les italophones eux-mêmes quant à la correspondance graphème/phonème de la latérale palatale sera repris dans une optique d'analyse concernant les locuteurs

¹⁹⁶ Très souvent, dans les régions du Nord les formes *l'Italia* (Italie) et *li taglia* (il/elle les coupe) sont presque indiscernables : [li'talja] (Canepari, 1977).

¹⁹⁷ Pour approfondir la question de la représentation graphique commune de latérale palatale n , voir Cortelazzo (2000), De Mauro (1970) et Camilli (1965).

non natifs dans la quatrième partie de cette thèse, confirmant, entre autres, les analogies décrites dans le chapitre précédent.

Malgré l'incohérence entre graphème et phonème de la latérale palatale et les problématiques qui en résultent, également dans les processus d'enseignement-apprentissage de la L1, nous pouvons tenter d'expliquer la permanence « miraculeuse » de la latérale palatale au sein du système phonologique italien à travers la notion de *translation phonétique* – ou *transmutation*. Elle consiste en un changement de la valeur d'un élément linguistique déterminé via le sens et la nature du geste verbal. Un exemple fourni par Fónagy (1993) peut nous aider à mieux comprendre cette notion :

*Tornando dopo il periodo dell'esilio, il re francese Luigi XVIII aveva conservato, fra le altre, la tradizione della pronuncia di corte, che, ai tempi di Luigi XVII preferiva ancora /we/ in parole come roi, loi, moi, in opposizione a /wa/, comune fra il « popolino ». Ma egli non aveva potuto sapere che, nel periodo in cui stava per ascendere al trono, la pronuncia /we/ era stata relegata in campagna e nelle zone intorno a Parigi e che quindi, dal momento che era divenuto estremamente volgare, il suo pronunciare "C'est muè le ruè" aveva perduto molto del suo preteso élan. Così un mutamento fonetico che era sorto come una traslazione si sviluppò ulteriormente attraverso il mutamento semantico delle varianti prodotte dalla traslazione. È la traslazione, ovvero la distorsione espressiva, a conferire ad un elemento linguistico l'energia necessaria per la sua trasformazione.*¹⁹⁸ (Fónagy, 1993 : 61-62)

La prononciation de la latérale palatale a subi une mutation stylistique au cours des siècles, et par conséquent également linguistique, dans les registres et les régions de l'Italie qui ont dû s'adapter au modèle italien formel imposé par

¹⁹⁸ « De retour de sa période d'exil, le roi de France Louis XVIII avait conservé, entre autres, la tradition de la prononciation courtoise qui, à l'époque de Louis XVII, préférait encore /we/ dans des mots tels que *roi, loi, moi*, en opposition à /wa/, commun parmi les « petites gens ». Mais il n'avait pas pu savoir que, durant la période où il allait monter sur le trône, la prononciation /we/ avait été reléguée dans les campagnes et les zones environnantes de Paris, ainsi, puisqu'elle était devenue extrêmement vulgaire, sa prononciation de *C'est muè le ruè* avait perdu beaucoup de son prétendu élan. Ainsi, un changement phonétique qui était apparu comme une translation s'est développé ultérieurement à travers le changement sémantique des variations produites par la translation. C'est la translation, c'est-à-dire la distorsion expressive, qui confère à un élément linguistique l'énergie nécessaire à sa transformation. » [Traduction faite par mes soins].

les classes dirigeantes et les lettrés. La latérale palatale porte en elle un caractère identitaire particulièrement marqué, constituant dans le domaine phonologique l'un des principaux symboles de la variante vulgaire choisie pour remplacer le modèle latin, c'est-à-dire le modèle florentin du XIV^{ème} siècle¹⁹⁹. D'un point de vue diatopique, ce phonème symbolise le choix de la variante toscane, ou plutôt de la ville de Florence, sur les autres vulgaires italiens ; d'un point de vue diastratique, il représente les registres élevés, l'écriture et les contextes formels des cours italiennes de l'époque moderne et des classes supérieures de la société contemporaine. Sa production et sa compréhension, à la fois articulatoires et acoustiques, sont « coûteuses » si nous les comparons au plus grand relâchement articulatoire de solutions telles que /j/ - /l/ (simples ou gémées) et /lj/ présentes dans d'autres variantes italiennes²⁰⁰. Ajoutées à sa complexité orthographique, elles représentent, d'un point de vue sémantique, l'effort que même les italophones effectuent pour « parler et écrire correctement la langue dominante ».

¹⁹⁹ Les autres caractéristiques phonétiques typiques du florentin, telles que la *gorgia toscana* ou la *désaffrication* de /dz/, n'ont pas été institutionnalisées dans le modèle linguistique à suivre.

²⁰⁰ Comme nous l'avons vu au point 3.2.3.

TROISIÈME PARTIE
Interprétation phonosémantique de la
latérale en italien

SOCRATE – Et que dis-tu de ceci ? Chaque chose n'a-t-elle pas, selon toi, une réalité, comme elle a une couleur et les autres choses dont nous parlions à l'instant ? Et d'abord, la couleur en soi et le son en soi n'ont-ils pas chacun une certaine réalité, comme toutes les autres choses qui méritent cet ajout de prédication : « l'être » ?

HERMOGÈNE – Si, à mon avis.

Platon, Cratyle (1998 : 423e)

Chapitre 6

Des sons aux phonèmes

Cette partie de notre thèse souhaite poursuivre la description de la latérale palatale italienne d'un point de vue articulatoire, acoustique, sociolinguistique et historique. Il nous semble en effet fondamental d'analyser le phonème cible dans le contexte également phonomorphologique du système langagier dont il fait partie, en focalisant notre attention sur les rapports qu'il entretient avec les autres phonèmes, en particulier avec la latérale alvéolaire. Nous souhaitons donc élargir notre réflexion sur la relation entre sens et forme et la présence éventuelle de sens au niveau phonémique, pour ensuite mieux décrire le phonème cible de notre recherche sous un angle pré-sémantique.

6.1 Rapport entre sens et forme dans les unités minimales de la langue

La linguistique moderne s'est souvent orientée vers des trajectoires de recherches déterminées, plutôt que d'autres. Ainsi, la *langue* fut longtemps plus approfondie que la *parole*, c'est-à-dire la langue employée au sein du groupe de locuteurs par rapport à la pratique langagière individuelle, le rôle de celui qui écoute (auditeur) au profit de celui qui produit (producteur), mais aussi le signifiant aux dépens du signifié (Albano Leoni, 2002). En effet, l'étude du sens et de la faculté de constituer une langue a surtout commencé intéresser les chercheurs après la publication du célèbre *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (2005). Bien que le terme de « sémantique » ait été

présent dès la fin du XIX^{ème} siècle, cette trajectoire de recherche de la linguistique ne suscita l'intérêt des scientifiques que bien plus tard²⁰¹.

D'un point de vue phonologique, l'objectif principal était alors de saisir si un son était pertinent ou non au sein du système d'une langue donnée. La recherche ne s'interrogeait alors encore pas sur la question des facteurs – plus profonds – qui déterminaient l'appartenance d'un son à un système langue, ni même sur la relation de significations qui relie un son à un phonème spécifique d'une langue. La naissance et le développement de la sémantique tentaient donc de répondre à certaines questions auxquelles la seule phonologie ne pouvait répondre. La plupart des sémiologues qui ont succédé à Saussure ont cependant commis la même erreur que leurs collègues phonéticiens : ils se sont limités à analyser la forme des phonèmes sans prendre en compte le sens. Pendant très longtemps, une grande partie de la recherche a négligé cette relation qui peut exister entre le sens et la forme, alors même qu'elle constituait l'une des questions centrales de la linguistique, tel que Benveniste l'avait déjà souligné :

Forme et sens apparaissent [...] comme des propriétés conjointes, données nécessairement et simultanément, inséparables dans le fonctionnement de la langue (Benveniste, 1966 : 127).

Une question importante qui reste encore trop peu développée et qui est liée aux rapports entre signifié et signifiant concerne l'identification de l'unité minimale de la forme et de la substance linguistique.

Sachant que le langage constitue un événement physiquement continu et linéaire, la segmentation linguistique représente toujours un processus relatif qui change – dans le temps et dans l'espace – en fonction de la perception linguistique liée à la culture d'appartenance. Dans le cadre de notre recherche, il convient de souligner un facteur important : celui du rôle fondamental joué par les systèmes scripturaux dans l'invention et l'identification des unités minimales qui constituent une langue.

²⁰¹ Sur l'aspect marginal de la sémantique dans les études linguistiques, voir De Mauro (1965), Benveniste (1954), Jakobson et Waugh (1980).

Dans le domaine des études linguistiques occidentales, le phonème représente l'unité minimale d'une langue. Cette unité découle de l'utilisation de la lettre dans les systèmes graphiques alphabétiques qui se sont développés depuis près de 5000 ans au sein des cultures occidentales. Dans les autres cultures, et en rapport au modèle scientifique dominant, des descriptions et des analyses très différentes ont été développées, mais toujours reliées aux systèmes de représentation graphique correspondants. Ce fait remet en question le concept universel de phonème en tant qu'unité minimale de la langue. En effet, si ce dernier constitue l'unité minimale d'une langue, il devrait émerger indépendamment du système d'écriture utilisé, mais cela reste toutefois difficile à appliquer dans des langues culturellement éloignées de la langue occidentale (Albano Leoni, 2002). Dans le même temps, l'écriture alphabétique est considérée comme la représentation des phonèmes d'une langue, créant ainsi un paradoxe circulaire qui retient les deux unités minimales occidentales comme des éléments fondamentaux : en somme, la lettre dérive-t-elle du phonème ou inversement ? (*ibid.*).

La trajectoire scientifique qui a mené à l'identification du phonème en tant qu'unité minimale peut se résumer en quatre phases principales :

1. La phase dite *préhistorique*, des origines gréco-latines jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle (mais qui constitue encore aujourd'hui le fondement de la pensée commune), durant laquelle l'unité minimale est représentée par la lettre alphabétique. À partir du IV^{ème} siècle avant J-C, l'alphabet est donc considéré comme la projection graphique des propriétés segmentaires et combinatoires du signifiant phonique à tous les niveaux de l'analyse.
2. La phase dite *psychologique* qui se poursuit jusqu'aux thèses de l'école de Prague au XX^{ème} siècle. L'équation lettre/son s'estompe vers la fin du XIX^{ème} siècle grâce aux études de phonétique articulatoire et acoustique de Grimm, Rask, Bopp et Schleicher qui soulignent les caractéristiques fondatrices du signifiant phonique, à la fois continu et variable. Le linguiste français Baudoin de Courtenay a introduit la notion de phonème et a divisé l'étude des unités minimales de la langue en *anthropophonie* et *psychophonie* (branches de la linguistique qui correspondent aujourd'hui à la phonétique et à la phonologie).

La recherche a également commencé à différencier la dimension individuelle de la représentation, propre à la *parole* telle que définie par Saussure, de la dimension intersubjective, collective et sociale propre à la *langue*.

3. La phase *structuraliste* (jusqu'en 1968) qui se caractérise par deux courants : l'un européen et l'autre américain. Le premier se base sur les préceptes des thèses soulevées par l'école de Prague de 1929 et en particulier sur les traits distinctifs des phonèmes décrits par Troubetzkoy en 1939. Le second courant se fonde sur la position distributionnaliste élaborée par Bloomfield (1984), qui souligne la variété infinie des manifestations phoniques et introduit le concept de *features* pour la reconnaissance des énoncés. Les deux courants se sont considérablement rapprochés, reconnaissant comme modèle commun les principes fondamentaux du langage de Jakobson et Halle (1956), en harmonisant ainsi dans les matrices binaires les *features* de Bloomfield et les composants du contenu phonologique de Troubetzkoy. Cependant, la recherche structuraliste n'interroge que trop peu la question du signifié et la question de la nature du phonème reste presque totalement absente. De même, la relation entre la matérialité et l'immatérialité phonémique n'a pas été résolue, empêchant ainsi l'instauration d'un dialogue plus approfondi entre la phonétique et les études phonologiques ; les limites du phonème, du mental et du matériel n'ont pas été non plus approfondies, demeurant ainsi des notions à la fois fluctuantes et imprécises et l'unité minimale de la langue ne fut comprise que dans une compréhension de type exclusivement utilitaire.

4. La phase *généraliste, post-généraliste et cognitive* des années 1960 à nos jours. Le modèle qui a inspiré les principaux courants de recherche phonétique et phonologique des dernières décennies est présenté dans le célèbre *The Sound Pattern of English* de Chomsky et Halle (1968). Selon les deux linguistes, le langage dérive d'une compétence innée chez le locuteur. L'attention est alors portée sur la langue aux dépens de la parole, et les rapports entre signifiant et signifié ne sont plus pris en compte (question déjà peu développée par le courant structuraliste). Là encore, la question de la nature de l'unité minimale et de ses limites est peu abordée dans le cadre des recherches liées à la pensée généraliste de Chomsky. En d'autres termes, nous pouvons dire que, de ce

point de vue, cette vision ne dépasse pas la linguistique gréco-latine des origines et la pensée de Baudoin de Courtenay de la fin du XIX^{ème} siècle : le phonème est universellement reconnu comme l'unité minimale d'une langue, même s'il reste encore une entité insaisissable.

Les études actuelles menées sur la matière phonique à travers des dispositifs technologiques rigoureux ne nous aident pas à résoudre les problèmes liés à sa nature primitive et à sa segmentation. Lieberman (1967) a identifié la plus petite partie de la langue dans la génération de seconde harmonique de la diphtongue, en particulier dans le deuxième formant acoustique (Pierantoni, 1996). Mais une fois que cette unité est isolée, elle reste généralement indéchiffrable à l'écoute et non reconnaissable. Il est en effet difficile de la segmenter, compte tenu qu'elle est étroitement coarticulée aux autres composants du message, que le son acoustique est de nature très variable et que nous ne savons pas si elle est dépendante ou indépendante des variables prosodiques²⁰².

Compte tenu des problèmes et des considérations que nous venons d'aborder, nous pourrions penser à abandonner définitivement la notion même de *phonème*. Cette éventualité nous semble aujourd'hui peu probable car elle nous pousserait à abandonner l'idée de segmentation sur laquelle la pensée occidentale se base depuis des siècles. De même, d'autres propositions alternatives, telles que la syllabe ou le *beat* élaborées par Dziubalska-Kolaczyk (1996)²⁰³, ne semblent pas résoudre complètement le problème. En outre, si nous tenions compte de la production linguistique et de la compréhension du signifié perçu, nous devrions réexaminer le problème des rapports entre parties/ensemble en nous fondant sur la physionomie phonique de la langue, comme le souligne Albano Leoni :

[...] osservando una conversazione durante il suo svolgimento di norma tutto viene capito ; ritagliando una frase di senso compiuto da questa stessa conversazione e

²⁰² La difficulté de reconnaissance augmente également si le texte fourni au locuteur est inconnu à l'auditeur et si les contraintes contextuelles sont incertaines ou réinitialisées (Pierantoni, 1996).

²⁰³ Cité dans Albano Leoni (2002 : 181-182).

somministrandola ad ascoltatori ignari di tutto il resto, la frase viene capita, spesso con qualche difficoltà e comunque con un senso di straniamento ; ritagliando una parola da questa frase e somministrandola ad altri ascoltatori ignari, questa vien riconosciuta con difficoltà e spesso non viene riconosciuta affatto ; ritagliando da questa parola una sillaba e somministrandola ad altri ascoltatori ignari, il grado di riconoscimento crolla e si avvicina allo zero ; ritagliando un fono da questa sillaba e somministrandolo ad altri ascoltatori ignari il riconoscimento è zero se il fono è una consonante e quasi zero se il fono è una vocale. [...] Solo il tutto iniziale è ben definito ; il tutto di ciascuno dei livelli inferiori è sempre meno indentificabile a mano a mano che si scende, fino allo zero dei livelli più bassi (Albano Leoni, 2002 : 176)²⁰⁴.

Conscients des limites évidentes de la segmentation linguistique, nous pouvons continuer à analyser la langue et à en étudier les parties constituantes (comme les phonèmes), mais il convient de toujours prendre en compte la totalité du message et les interconnexions qui existent entre les différents niveaux de langue et ce également dans le domaine de la linguistique et de la didactique²⁰⁵.

6.1.1 Phonosymbolisme et pré-sémantisme des phonèmes

L'un des débats les plus anciens de l'étude des langues concerne les principes de l'arbitraire et du naturel du signe. Ce questionnement remonte à plus de deux mille ans, puisque nous savons qu'il était déjà présent dans le *Cratyle* de Platon

²⁰⁴ « [...] En observant une conversation au cours de son déroulement, tout est normalement compris ; le fait d'extraire une phrase porteuse de sens énoncée dans cette même conversation et de la présenter à des auditeurs qui ignorent le contenu entier, implique que la phrase est comprise, souvent avec quelques difficultés et en tout cas avec une sensation de trouble ; le fait d'extraire un mot de cette même phrase et de le présenter à d'autres auditeurs qui ignorent également le contenu entier, implique que ce mot est difficile à reconnaître et souvent même pas du tout ; le fait d'extraire une syllabe de ce mot et de la présenter à d'autres auditeurs qui ignorent également le contenu entier, implique que le degré de reconnaissance s'effondre et s'approche de zéro ; le fait d'extraire un phone de cette syllabe et de le présenter à d'autres auditeurs qui ignorent encore également le contenu entier, implique une reconnaissance nulle si le phone est une consonne et quasi nulle si le phone est une voyelle. [...] Seul le tout initial est bien défini ; l'ensemble de chacun des niveaux inférieurs est de moins en moins identifiable au fur et à mesure que l'on descend, jusqu'au zéro des niveaux inférieurs. » [Traduction faite par mes soins].

²⁰⁵ Ce point sera plus amplement approfondi dans le chapitre 9.

(IV^{ème} siècle avant J-C). Le protagoniste de cet important dialogue qui donne son nom à l'œuvre soutient la *physei*, c'est-à-dire la théorie naturelle du langage selon laquelle le sens des mots se base sur l'imitation de la nature. Il s'oppose ainsi à Hermogène, disciple de la philosophie sophiste et défenseur convaincu de la *thesei*, qui présuppose la nature arbitraire du langage.

Le contraste entre les puristes et les naturalistes s'est développé au fil des siècles de manière plus ou moins équilibrée jusqu'à ce que la linguistique moderne du XX^{ème} siècle s'oriente vers l'hypothèse du caractère arbitraire du rapport entre le signifiant et le signifié (Fónagy, 2001). Cette trajectoire est principalement liée au puissant écho qu'a reçu le principe de l'arbitraire défendu par Saussure (2005) dans son célèbre *Cours*, relativement similaire au discours platonicien d'Hermogène.

Bien que la plupart des linguistes aient soutenu le principe saussurien, certains ont cependant continué à défendre le principe de naturalité, ou du moins à remettre en question l'arbitraire du signe. Ainsi, le débat sur la nature du langage a été particulièrement long²⁰⁶. Les théories naturalistes antérieures à la linguistique moderne se sont quant à elles principalement orientées sur la question des coïncidences entre la forme et le sens des onomatopées et des interjections. Au XX^{ème} siècle, certains linguistes comme Sapir (1929), Grammont (1947), Jespersen (1964), Jakobson et Waugh (1980), Fónagy (1993 ; 2001) ont commencé à élargir le champ des phénomènes naturels compris dans le paysage lexical des langues analysées.

Nous pouvons définir le *phonosymbolisme* – ou *symbolisme phonétique* – comme un phénomène linguistique qui consiste en un rapport analogique entre les formes sonores des mots et le/s sens que ces mêmes formes véhiculent, constituant ainsi une forme d'iconisme phonologique (Leonardi, 2013). Le courant de la *phonosémantique* du XX^{ème} siècle, continuation directe des théories naturalistes qui étudient les phénomènes phonosymboliques, considère que le rapport que chaque langue entretient avec la nature, à la fois durant sa période de formation et durant sa période évolutive, ne constitue plus

²⁰⁶ Sur la question du principe de naturalité, voir Albano Leoni (2002).

un élément marginal, mais bien un élément pertinent. L'étude des manifestations phonosymboliques ne peut cependant pas expliquer tous les phénomènes présents dans une langue et ne permet pas de fournir de conclusions précises, totales et absolues sur chaque phénomène analysé. Humboldt (1836) considérait que le courant orienté vers cette approche était certes pertinent, mais il soulignait également que dans la plupart des mots, le rapport avec le symbolisme sonore primitif avait désormais disparu au fil du temps (Jespersen, 1964).

L'association des sons à d'autres perceptions sensorielles, provoquée selon Fónagy (1993) par une distorsion expressive commune du signifiant ou du signifié, a toujours été présente dans les langues provenant de différentes cultures et de différentes époques historiques. En effet, déjà dans l'Antiquité la distinction entre sons clairs et sombres, doux et durs, chauds et froids, légers et lourds était présente, bien avant l'arrivée des études de linguistique moderne sur la production articuloire et son association avec les mouvements des organes phonatoires et les descriptions sensorielles. Les « métaphores phonétiques », telles que les nomme Fónagy (2001), ne sont rien d'autre qu'une transposition linguistique des sensations visuelles, olfactives, gustatives, acoustiques ou tactilo-articulatoires. Par exemple, pour former des voyelles « claires », la langue se soulève et avance, en pointant vers la lumière, tandis que pour former des voyelles « sombres », elle pointe vers l'œsophage et se raidit pour prononcer les consonnes non sonores et se libère pour articuler les consonnes sonores (Fónagy, 1993) ; cf. figure 6.1. Les recherches menées par von Békésy (1960) sur l'appareil auditif (cf. figure 6.2) ont démontré que les fréquences des sons graves sont perçues par la membrane basilaire située au niveau de la cochlée et donc à un niveau plus interne par rapport aux fréquences plus aiguës. Ainsi, les sons vocaux produits dans les parties les plus internes de l'appareil articuloire sont perçus dans les parties les plus internes de l'appareil auditif, tout comme les sons les plus aigus sont plus proches de la frontière avec la partie extérieure des deux appareils biologiques humains. Cette découverte importante peut être associée à la dichotomie clair/obscur et à

la dichotomie spatiale intérieur/extérieur, déjà prise en compte dans la production articulatoire de phonèmes.

Il a été démontré que l'espace et le son environnant sont associés dans les mécanismes cognitifs de l'individu dès les premières semaines de la vie (Pierantoni, 1996). En effet, des expériences menées par Kaas *et al.* (1979) et Lakatos (1993) montrent qu'entre la seizième-vingtième semaine de la vie intra-utérine, le fœtus réagit au bruit de « clics » dirigés vers le ventre de la mère par des battements d'yeux précisément orientés. Il semble donc qu'il « regarde » dans la direction du son. Cela implique un processus de maturation simultané des deux cortex et constitue la base de la compétence acoustique et visuelle du nouveau-né²⁰⁷.

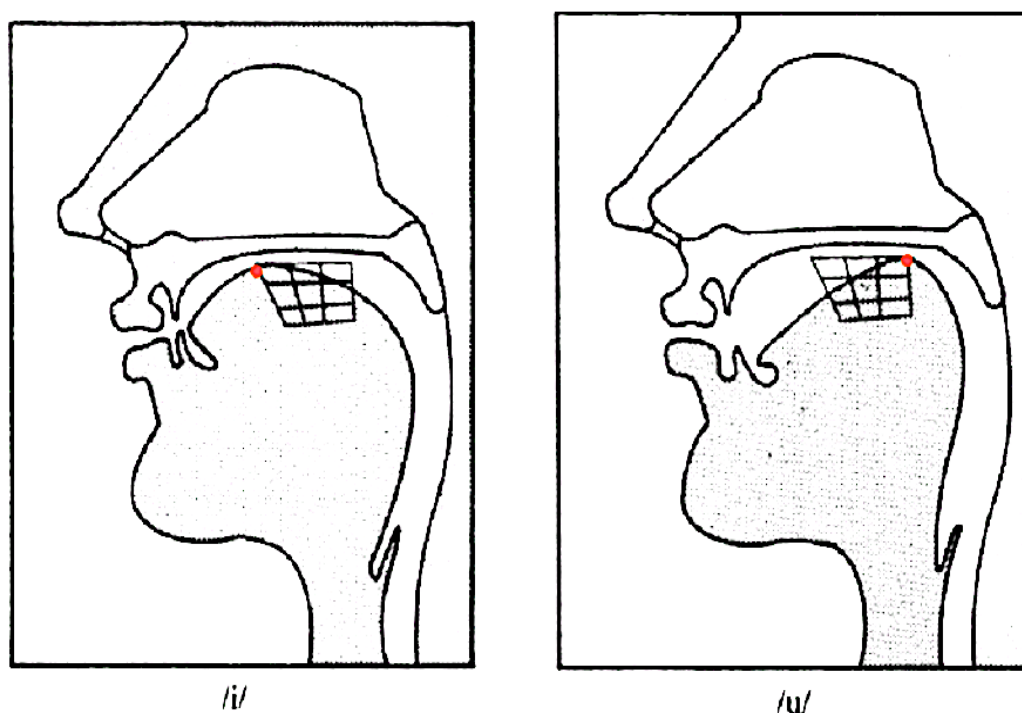


Figure 6.1. Pour produire les voyelles /i/ et /u/ la langue pointe vers l'extérieur (vers la lumière) ou se rétracte vers l'intérieur (vers l'obscurité).

²⁰⁷ Certaines expériences (Lakatos, 1993) ont montré que le nouveau-né « préfère » regarder le visage qui prononce le son correcte qu'il entend plutôt que de regarder un visage et écouter un son qui ne correspond pas au mouvement labial qu'il observe. Cette réponse comportementale démontre une nouvelle fois l'intermodalité des différents cortex sensoriels, en l'occurrence ceux de la vue et de l'ouïe. Même en cas de dysfonctionnement sensoriel, le sujet réalise un réajustement qui implique également les autres sens non directement endommagés (Pierantoni, 1996).

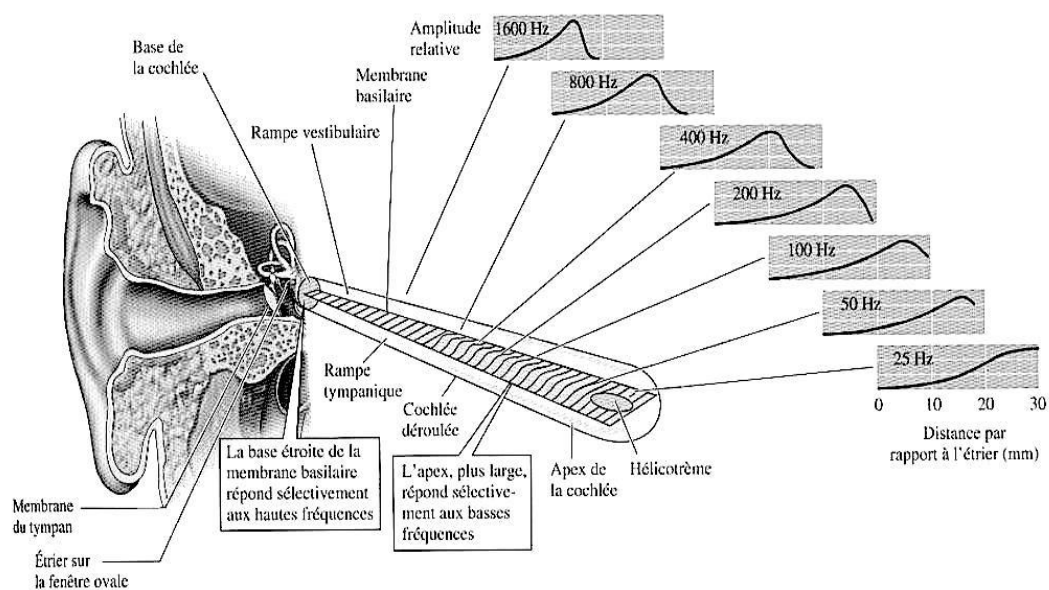


Figure 6.2. Les différentes perceptions des fréquences sur la membrane basilaire inhérentes à la cochlée du système auditif humain.

Bien que chaque langue possède des traits phonosymboliques (plus ou moins cachés) dans ses différents niveaux linguistiques, il est également vrai que les caractéristiques naturelles des langues ne font pas partie de la catégorie des universaux linguistiques. Le niveau d'incertitude et d'imprécision soulevé par la plupart des puristes, sceptiques sur les études phonosémantiques, est dû au fait que les manifestations phonosymboliques peuvent varier d'une culture à l'autre et même d'un individu à l'autre. Ainsi, les phénomènes phonosymboliques ne peuvent être pleinement pris en compte que dans une langue spécifique²⁰⁸. En effet, une recherche phonosymbolique peine à répondre à certaines questions, comme par exemple : la raison pour laquelle un même objet peut être nommé avec des différents noms ; pourquoi un même mot peut définir différents objets ; pourquoi le sens peut changer dans le temps ; pourquoi le même ensemble de phonèmes peut avoir un sens différent d'une langue à l'autre. Il convient cependant de souligner que nous ne pouvons pas complètement ignorer la composante phonosymbolique aux différents niveaux d'une langue, car, comme le souligne Fónagy :

²⁰⁸ Dans cette recherche, nous nous concentrerons exclusivement sur le pré-sémantisme des phonèmes italiens, qui ne coïncide pas avec celle d'autres langues.

*[...] though the individual words are arbitrary signs, semantic sets as a whole may show a preference for certain vowels and consonants, well adapted to meaning. [...] It seems that in words' struggle for survival, phonetically "appropriate" words have more chance of success.*²⁰⁹ (Fónagy, 2001 : 7)

Parmi les principales recherches phonosymbolistes du XX^{ème} siècle, décrites de manière détaillée par Jakobson et Waugh (1980)²¹⁰, nous trouvons comme premier témoignage pertinent, une étude conduite par le linguiste américain Sapir en 1929, qui montre comment certains phonèmes de la langue anglaise peuvent véhiculer une certaine idée de « grandeur » :

*[...] certain vowels and certain consonants sound bigger than others. [...] The reason for this unconscious symbolism, the factor of linguistic interference being set aside for the present, may be acoustic or kinesthetic or a combination of both.*²¹¹ (Sapir, 1929 : 235)

Nous pouvons ici brièvement citer d'autres recherches originales liées à la phonosémantique :

— Les études de Grammont (1947) sur l'harmonie imitative présente dans la poésie. Le linguiste français souligne que même les idées les plus abstraites sont presque toujours associées à des idées primordiales de couleur, de son, d'odeur, de consistance et linguistiquement représentées par des assonances et des allitérations :

Le langage ordinaire nous fournit les premiers éléments d'une traduction en impressions audibles de celles qui nous sont données par les autres sens : il distingue des sons clairs, des sons graves, des sons aigus, des sons éclatants, des sons secs, des sons mous, des sons doux, des sons aigres, des sons durs, etc. (Grammont, 1947 : 196).

²⁰⁹ « [...] Bien que chaque mot soit un signe arbitraire, les ensembles sémantiques dans leur ensemble peuvent indiquer une préférence pour certaines voyelles et consonnes bien adaptées au sens. [...] Il semble qu'au sein de la lutte des mots menée pour leur survie, les mots "appropriés" ont plus de chances de réussite. » [Traduction faite par mes soins].

²¹⁰ Sur les textes de théoriciens naturalistes des siècles précédents, voir Leonardi (2013).

²¹¹ « Certaines voyelles et certaines consonnes sonnent mieux que d'autres. [...] La raison de ce symbolisme inconscient, sachant que le facteur d'interférence linguistique est ici laissé de côté, peut être de nature acoustique ou kinesthésique ou une combinaison des deux. » [Traduction faite par mes soins].

- Les recherches de Jespersen (1964) sur l'association entre tonalité acoustique et luminosité des couleurs, ainsi que sur la durée acoustique des sons associée à une plus grande force d'expression d'un concept.
- Les recherches du linguiste hongrois Fónagy (1993), dans lesquelles les émotions sont mesurées d'un point de vue statistique, sur la base de la réalisation de certains phonèmes ou sur la réduction/allongement de l'intervalle tonal. Ses autres expériences menées avec des sujets voyants et non-voyant ; entendants et malentendants, nous ont permis de mieux comprendre si les métaphores phonétiques découlent davantage de sensations tactiles liées à la production articulatoire du phonème, visuelle ou acoustique, ainsi que de sensations émotionnelles inconscientes liées à la sexualité et à la perception sensorielle des premiers mois de la vie (Fónagy, 2001).
- Les études de Rocchetti (1980 ; 1987), Begioni (2015), Bottineau (2009), Saffi (1991 ; 2010 ; 2014 ; 2015) et d'autres linguistes principalement français et italiens, fondées sur la *psychomécanique du langage* de Gustave Guillaume (1973 ; 1988), dans laquelle les phénomènes phonosymboliques s'inscrivent dans un système plus large de motivations psychosomatiques liées au langage humain. Notre recherche sur les phonèmes italiens – et plus particulièrement sur les consonnes latérales utilisées au niveau phono-morphologique – s'appuieront notamment sur les notions développées par ces chercheurs.

Après que Saussure ait décrit le signe comme une unité bilatérale de par sa nature, composée d'une forme et d'un sens, les chercheurs ont alors commencé à se demander si l'unité minimale liée à la culture occidentale contenaient également un signifié. Si le phonème est considéré comme l'unité minimale de la forme linguistique, il devrait également représenter l'unité minimale de signifié d'une langue. En réalité, la majorité des linguistes du XXème siècle considérait le mot comme le premier porteur de sens, tandis que les segments qui le composaient n'en possédaient aucun et ne pouvaient que différencier le sens lexical. Ainsi Jakobson a lui-même affirmé :

Il est clair que le phonème participe différemment que le mot à la fonction sémiotique de la langue. Alors qu'une signification déterminée et constante correspond à chaque mot, ou à chaque forme grammaticale, le phonème, lui, n'exerce qu'une fonction distinctive, sans posséder en tant que tel une signification positive propre : il distingue chaque mot de tous les autres dans lequel apparaît *ceteris paribus* un autre phonème. (Jakobson, 1969 : 39)

Le phonème paraît donc difficile à segmenter et à définir, et même un chercheur tel que Jakobson (1969) le considérait comme un élément vide de sens. Mais cette considération a vivement été critiquée par d'autres linguistes. À commencer par Benveniste (1966)²¹² qui soutient l'existence d'un sens dans certaines unités linguistiques (mais pas toutes) plus petites que le mot. Une autre critique soulevée après les déclarations jakobsoniennes provient d'une étude phonosémantique menée par Rocchetti, dans une perspective guillaumienne. Dans une partie de sa thèse de doctorat, Rocchetti (1980) a étudié la dépendance mutuelle entre le sens et la forme, en analysant des éléments grammaticaux constituant la structure d'une langue spécifique, en l'occurrence l'italien. Dans ses travaux de recherche, il présente des études de cas concernant tous les niveaux de la structure linguistique, non seulement les plus complexes (morphologie, lexique et syntaxe), mais également dans les domaines phonétiques, phonologiques et syllabiques. Cette orientation représente en soi une nouveauté, puisque les études sémantiques se concentrent généralement presque exclusivement sur le lexique et la syntaxe. Rocchetti a jugé opportun d'étudier également les niveaux inférieurs au mot, car selon lui, tous les éléments constitutifs de la forme d'une langue contiennent un sens, même si à des degrés différents. Le schéma présenté dans la figure 6.3 montre que nous passons des niveaux phonémiques et syllabiques, dans lesquels il existe encore un potentiel sémantique, jusqu'au sens proprement

²¹² Selon lui, il faudrait également adopter – au niveau du sens – un critère particulièrement rigide, ne permettant d'émettre aucune nuance : en somme, l'entité prise en considération signifie-t-elle ou ne signifie-t-elle pas ? Selon Benveniste, ces analyses sur le sens des éléments linguistiques doivent être uniquement et exclusivement mises en œuvre dans le contexte d'une langue donnée.

« construit » des éléments linguistiques les plus complexes, comme la phrase, le paragraphe et enfin le discours.

Le linguiste Roman Jakobson a longtemps étudié les relations entre le son et le sens dans la construction du langage, soutenant la thèse de leur relation symbiotique dans chaque partie de la langue. Il n'a cependant pas eu recours au même type de raisonnement pour tous les niveaux linguistiques. Il a en effet décomposé la chaîne parlée en unités de plus en plus petites, mais une fois arrivé au stade du phonème, il a contredit tout ce qu'il avait pourtant soutenu tout au long du processus.

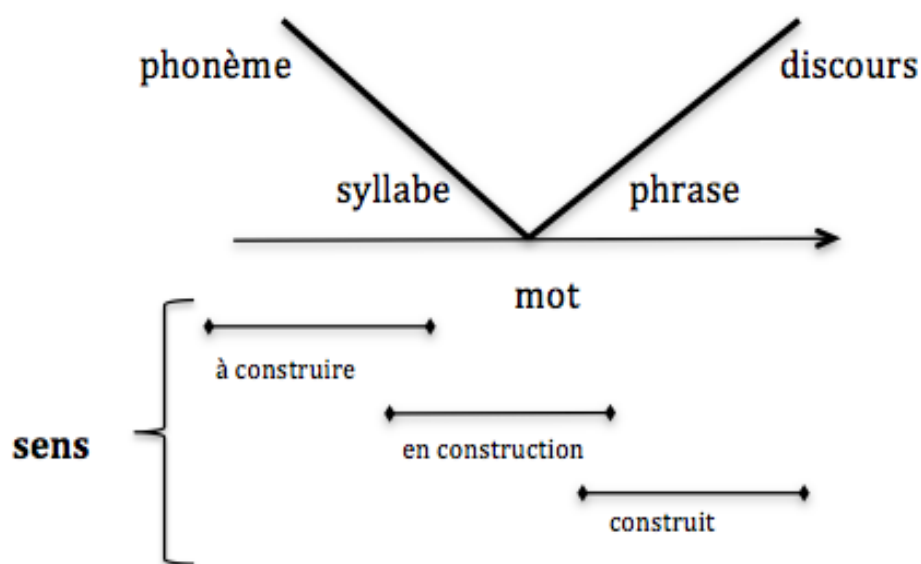


Figure 6.3. Présence de sens dans les différents niveaux linguistiques (Rocchetti, 1980).

Rocchetti et d'autres linguistes critiques à ce sujet se sont ensuite demandé comment un élément pouvait-il attribuer un sens à un autre élément (le mot) sans avoir lui-même un sens propre (Saffi, 1991). Contrairement à ce qu'affirme Jakobson, ces chercheurs estiment que puisqu'il est vrai que les structures d'une langue ne sont pas divisées de manière rigide, mais forment un continuum, il sera également vrai que la relation entre le sens et la forme est présente dans chaque élément de cette dernière, et donc également dans les plus petites unités. Dans les deux étapes précédant le mot, les systèmes phonétiques et syllabiques, qui étudient respectivement les phonèmes et leurs

combinaisons, le sens du langage existe en puissance ; il est orienté vers la construction du signifié, qui conduira ultérieurement au point de fusion définitive entre la forme et le sens : le mot (Rocchetti, 1980). Celui-ci ne peut donc être considéré comme le point de départ absolu du signifié. Si le sens du discours n'est rien d'autre que le résultat d'une série de phrases, si le sens d'une phrase est relié au sens des mots qui la composent, il paraît logique de supposer que les articulations comprises dans le lexique, qui concernent la syllabe et les phonèmes, peuvent également jouer un rôle dans ce processus sémantique (Rocchetti, 1980). Le potentiel sémantique rapporté dans la figure 6.3 et principalement caractérisé par les unités minimales de la langue est ainsi défini par Rocchetti :

[...] des prédispositions à évoquer un sens que chaque phonème porte en lui-même par suite de ses caractéristiques articulatoires ou acoustiques, mais aussi par suite de sa place et de son rôle dans le jeu d'oppositions des voyelles et des consonnes. Tous ces éléments sont autant de structures d'accueil du sens – encore à venir à ce stade – et qui sont susceptibles d'intervenir au moment de l'actualisation du phonème dans le mot. (Rocchetti, 1980 : 491)

C'est de ce raisonnement que découle son concept de *pré-sémantisme* vocalique et consonantique, que nous analyserons plus en détail dans les paragraphes suivants de notre travail de recherche sur les phonèmes italiens.

6.2 La hiérarchie des phonèmes : d'une vision statique à une vision dynamique

Dans le cadre de ses recherches, Jakobson (1956 ; 1969 ; 1978) a tenté de décrire et d'analyser les phonèmes consonantiques selon leur point d'articulation, leur degré d'ouverture et leurs caractéristiques de résonance, donnant ainsi lieu à une classification des traits distinctifs identifiés par le linguiste russe Troubetzkoy (1971). Son ample travail, bien que très utile pour répertorier les caractéristiques phonémiques, nous fournit cependant des informations presque exclusivement descriptives. Il s'est en effet peu intéressé aux questions concernant le sens et au rôle joué par chaque phonème dans le système linguistique, comme le fait de savoir « à quoi sert » tel phonème dans telle langue. Ou pourquoi utilise-t-on ce phonème plutôt qu'un autre pour améliorer un sens donné dans des catégories supérieures en morphologie ou en syntaxe ?

Pour combler ce manque, Rocchetti (1980) a utilisé la hiérarchie de Jakobson dans son travail d'orientation pré-sémantique, en introduisant deux facteurs de nouveauté importants. Ainsi, selon lui, nous devrions analyser un système phonémique :

- au sein d'une langue donnée, afin de comprendre la fonctionnalité de chaque phonème au sein du système de la langue et ses relations au niveau morphologique, lexical et syntaxique ;
- à travers les rapports que les phonèmes entretiennent les uns avec les autres, en analysant leurs traits distinctifs dans une perspective dynamique plutôt que statique, afin de mieux saisir leur *potentiel sémantique*.

C'est donc cette dynamique de la hiérarchisation jakobsonienne qui rend plus évident le choix sémantique potentiel lié aux phonèmes d'une langue. Le système de relations entre les phonèmes permet de mieux comprendre le sens que possède chacun d'entre eux.

Nous pouvons donc affirmer que la classification de Jakobson, lorsqu'elle est utilisée dans une perspective dynamique, peut jouer un rôle fondamental dans

la recherche de la genèse des phonèmes, afin de mieux comprendre leur organisation systématique au sein de la langue. En outre, elle peut également être utilisée pour étudier la dynamique de la pensée du locuteur, ou comme l'écrit Molho « pour l'étude de la construction, ou plus exactement de la constructivité du langage » (1969 : 42).

6.2.1 L'espace buccal et la motivation sensorielle des mouvements articulatoires

Revenons à l'intuition de Jakobson selon laquelle l'apparition des phonèmes dans le cadre de l'apprentissage d'une langue suit une hiérarchie universelle précise, divisant l'espace buccal en sections de plus en plus petites afin de créer les oppositions phonémiques identifiées par Troubetzkoy (Saffi, 1991). Nous pouvons par exemple citer l'opposition universelle produite dans toutes les langues du monde, caractérisée par la simple ouverture et fermeture de la bouche pour les sons les plus simples – comme la voyelle /a/ – et l'occlusion partielle ou totale pour produire des sons labiaux, nasaux et occlusifs (Nocentini, 2002). La succession d'oppositions phonémiques dans l'apprentissage du système langagier divise progressivement l'espace restant en occlusions ou semi-occlusions avec des traits très distincts, créant ainsi un système phonétique complet et non équivoque, capable de pleinement permettre la communication d'un individu au sein de son groupe.

Il convient également d'ajouter que les contrastes phoniques utilisés comme traits phonétiques d'une langue donnée ne doivent pas être trop complexes à reproduire par l'appareil articulatoire (Lieberman, 1980). En effet, les sons impossibles à articuler sont automatiquement ignorés au sein de l'évolution du système phonétique d'une langue. En plus du degré de complexité en termes de production, il convient également de tenir compte de la perception d'un phonème donné. En effet, un son inaudible – qui présente des caractéristiques acoustiques physiques extrêmes telles que les ultrasons – ou un son peu ou jamais utilisé dans un groupe de locuteurs seraient alors mal perçus par les

interlocuteurs, ce qui aurait pour conséquence de ne pas pouvoir identifier correctement le message linguistique (Lieberman, 1980)²¹³. Un juste équilibre doit donc toujours être recherché dans la segmentation du tractus phonatoire humain, afin de pouvoir obtenir des contrastes phonétiques aussi clairs et reconnaissables que possibles auprès d'un groupe de locuteurs partageant la même langue.

Si, comme Rocchetti, nous prenons en compte l'existence de la relation entre la forme et le sens dans les phonèmes et les syllabes – et cela même au niveau embryonnaire – nous pouvons définir la géométrie de l'espace buccal comme le référent fondamental de la mémoire kinesthésique, ou bien comme l'interface entre acquisition du système phonologique de la langue maternelle et cognition spatiale (Saffi, 2010) – espace dans lequel, selon Guillaume, le monde intérieur redéfinit et communique avec le monde extérieur. À ce mouvement purement articulatoire de l'espace buccal, il convient cependant d'ajouter ce que Saffi (1991) définit comme la *motivation sensorielle* : c'est-à-dire la sensation tactile provoquée par la prononciation d'un phonème donné et qui est liée à la sensation psychologique, au phonème en puissance, avant même le phonème effectif. C'est en effet bien dans le monde sensoriel que le signifié et le signifiant se rencontrent, en formant les deux faces indissolubles du signe. En d'autres termes, le sens et le son – ou pour être encore plus précis « l'image acoustique du son » – existent grâce à leurs relations de référence avec les sensations corporelles (*ibid.*).

6.2.2 La hiérarchisation universelle des phonèmes

L'apprentissage du système phonétique de la langue maternelle chez l'enfant peut être rapproché à la succession d'oppositions binaires des sons. Ces dernières sont produites de la manière la plus nette possible dans l'espace buccal disponible.

²¹³ C'est également pour cette raison que Lieberman (1980) critique les études de Troubetzkoy et de Jakobson : elles manquent selon lui d'une étude physiologique du langage, qui prenne en compte les propriétés physiques des appareils phonatoires et perceptifs.

La première distinction concerne les voyelles et les consonnes : du point de vue moteur, cette première grande opposition sonore se produit à travers l'ouverture et la fermeture du tractus buccal (Jakobson, 1969). La distinction sonore se superpose ensuite à cette différenciation cinétique. Durant les premières phases d'apprentissage d'un système langagier, l'enfant associe directement le concept de sonorité aux voyelles et recherche par conséquent son opposition (sa surdité) dans le premier consonantisme. Ainsi, les consonnes sonores sont universellement apprises durant les étapes successives, et uniquement lorsque l'enfant procède à une distinction consonantique plus approfondie (Jakobson, 1969).

Dans le premier stade linguistique de l'enfant, le système vocalique est inauguré par la voyelle ample /a/, tandis que le système consonantique avec une labiale : la nasale /m/ ou l'occlusive /p/. Ce n'est donc pas un hasard si – dans toutes les langues du monde – les premiers mots prononcés par les enfants présentent des phonèmes comme /a/, /m/ et des consonnes occlusives. Il s'agit d'abord des sons capables de nommer des éléments liés à la nutrition et aux figures (parentales) les plus proches, c'est-à-dire les principaux éléments externes avec lesquels l'univers intérieur de l'enfant établit les premières communications sonores : à travers les sourdes dans *papa/tata*, les sonores dans *dada/baba* et les nasales dans *mama/nana* (Nocentini, 2002). Dans le tableau 6.1 nous rapportons quelques exemples de mots utilisés dans certaines langues qui sont typologiquement très distantes de *madre* et *padre*, mère et père, etc.

	« mère »	« père »
italien	<i>mamma</i>	<i>papà, babbo</i>
anglais	<i>mummy</i>	<i>daddy</i>
hongrois	<i>anya</i>	<i>apa</i>
turc	<i>ana</i>	<i>baba, ata</i>
araméen	<i>immâ</i>	<i>abbâ</i>
basque	<i>ama</i>	<i>atta, aita</i>
abkhaze	<i>an</i>	<i>ab</i>
lezghien	<i>dide</i>	<i>buba</i>

Tableau 6.1. Lexique utilisé dans certaines langues du monde pour nommer la mère et le père.

La combinaison entre la voyelle /a/ et l'occlusive labiale constitue la première syllabe du système linguistique chez l'enfant (Jakobson, 1969). Selon une étude originale menée par Köhler et Stumpf²¹⁴, le développement des sons linguistiques se produit dans la même séquence que les sensations visuelles. Leurs recherches montrent que les oppositions articulatoires et acoustiques utilisées dans un système phonétique d'une langue donnée suivent les différents degrés de chromatisme – en particulier la distinction vocalique – ainsi que les différentes nuances de clair/obscur en ce qui concerne les oppositions de type consonantique. Les premières distinctions visuelles de la perception humaine apparaissent le long de l'axe noir/blanc, et ce n'est que plus tard que celles qui sont liées aux différentes nuances chromatiques se manifestent. Ainsi, si nous suivons l'hypothèse formulée par les deux linguistes allemands²¹⁵, les oppositions consonantiques se produisent avant les oppositions vocaliques. En effet, durant les premiers stades de l'apprentissage d'une langue, l'enfant a tendance à utiliser la voyelle ouverte comme support phonique, afin de distinguer les consonnes labiales, puis les dentales, les vélaires et les palatales. Ce n'est donc qu'après avoir formé les premières distinctions consonantiques que l'enfant commence à réaliser les oppositions vocaliques.

La première opposition consonantique se produit entre l'occlusive et la nasale, toutes deux labiales. La différenciation sonore la plus simple produite par le système articulatoire humain est donc constituée par l'opposition du mouvement articulatoire de la nasale orienté vers l'intérieur, par rapport à celui de l'occlusive, orienté vers l'extérieur. Si nous reprenons l'exemple de l'opposition primordiale entre les termes désignant les parents dans les mots italiens *mamma/papà*, nous notons que l'enfant ne commencera réellement à communiquer avec le monde extérieur que lorsqu'il remarquera la présence d'une tierce personne en dehors de sa relation symbiotique avec la figure maternelle. Jusqu'à ce moment, l'enfant n'a en effet pas encore pris conscience de sa propre individualité et, d'un point de vue phonétique, il n'utilise que la

²¹⁴ Cité dans Jakobson (1969 : 79-85).

²¹⁵ D'autres études phonosémantiques importantes concernant la relation entre les phonèmes et les sensations visuelles, telles que les expériences et les hypothèses de Grammont, Peterfalvi, Newman, Chastaing et Hornbostel, sont rapportées dans Jakobson et Waugh (1980).

voyelle la plus simple et comme consonne le plus souvent la nasale qui reproduit le mouvement rétroversif de la succion. À travers le mouvement prospectif de l'occlusive labiale, il commencera en revanche à définir sa propre individualité par rapport aux autres, représentée par une tierce personne (comme la figure paternelle, par exemple), rompant ainsi son contact symbiotique avec la mère (Saffi, 1991).

La deuxième opposition consonantique concerne les labiales /m/ et /p/ et les dentales /t/ et /d/. L'appareil articulatoire peut ensuite produire une différenciation entre les consonnes antérieures citées plus haut – labiales et dentales – avec les postérieures, c'est-à-dire les vélaires et les palatales (produites avec l'occlusion ou la semi-occlusion de la partie postérieure du tractus phonatoire supralaryngal). Une fois que le tractus phonatoire a été subdivisé pour la production de l'ensemble des occlusives, l'enfant produira les consonnes fricatives, d'abord antérieures, puis postérieures. Enfin, il sera capable de produire les phonèmes les plus complexes, tels que les affriquées.

Dans le processus d'acquisition phonémique chez l'enfant, l'augmentation du niveau de distinction entre les phonèmes est suivie d'une augmentation du niveau de complexité de la composition phonétique des mots produits (Jakobson, 1969). Il est cependant également vrai que l'ordre hiérarchique de la genèse phonétique ne coïncide pas toujours avec la fréquence des phonèmes dans une langue. En effet, la *préférence des dentales*²¹⁶ fait que ces dernières prévalent par exemple souvent et quantitativement sur les consonnes labiales, et ce, malgré le fait qu'elles aient été apprises et produites plus tard. De plus, le degré de compréhension ne suit pas nécessairement le parcours de construction phonétique. Ainsi, les palatales résultent souvent plus audibles que les consonnes antérieures labiales et dentales. La première distinction vocalique se produit après les deux premières oppositions consonantiques : la voyelle /a/ est opposée à une voyelle antérieure étroite. Il peut initialement s'agir de /ε/, mais dès que l'enfant est capable d'accentuer la différence d'ouverture par rapport à la première voyelle, la seconde tend à se resserrer autant que possible jusqu'à

²¹⁶ L'expression est de Gutzmann (1894) reprise par Jakobson (1969 : 94).

devenir /i/. La distinction comprend la scission de la voyelle étroite en deux phonèmes soit de type palatal et vélaire, soit avec une voyelle ayant un degré d'ouverture intermédiaire. Dans les deux cas, une opposition des phonèmes vocaliques, sur lesquels se fonde toute langue, se forme. Dans le premier cas, il s'agit du *triangle de base* « a - i - u » et dans le deuxième cas, c'est le *vocalisme linéaire* « a - i - e » qui se constitue (Jakobson, 1969).

L'ordre hiérarchique des phonèmes doit toujours être soumis aux *lois générales de solidarité irréversible* (Jakobson, 1939)²¹⁷ : les phonèmes ne pourront jamais être présents au sein du système synchronique d'une langue, si d'autres phonèmes hiérarchiquement précédents dans le processus d'acquisition sont absents. Ainsi, par exemple, l'enfant apprend les consonnes vélares à un stade plus avancé que les consonnes labiales. En même temps, aucune langue au monde ne présente de consonnes vélares sans posséder également des consonnes labiales au sein de son système (Jakobson, 1969).

6.3 Les traits pré-sémantiques des consonnes en italien

Nous souhaitons maintenant réexaminer les travaux de recherche menés sur la pré-sémantique des consonnes dans le système phonologique italien initiés par Rocchetti (1980) et conclus par Saffi (1991), pour ensuite nous concentrer plus particulièrement sur le sous-groupe des phonèmes latéraux et en particulier sur le phonème palatal, objet principal de notre étude.

Rocchetti a analysé les phonèmes présents dans le système linguistique italien en prenant en compte leur organisation globale dictée par le caractère dynamique – et non statique – de ses éléments. Il résulte qu'il est plus difficile d'expliquer le rapport entre le son et le sens dans le contexte consonantique car, contrairement au système vocalique, nous possédons moins de recherches

²¹⁷ Cité dans Jakobson (1969).

approfondies décrivant globalement toutes les possibilités articulatoires de leur production. Il a contourné cette difficulté en partant de la présence consonantique dans le champ morphologique et n'a tenu compte de leurs caractéristiques articulatoires (modalité, point d'articulation) que dans une seconde phase de recherche. Il a ainsi accordé une attention particulière à toutes ces formes morphologiques (comme les pronoms, les prépositions et les adverbes) qui ont, selon lui, principalement caractérisé et différencié la langue italienne de la langue latine et qui peuvent le mieux décrire une idée originale de la pensée psychologique et socioculturelle inhérente à la langue. La figure 6.4 résume les mouvements articulatoires permettant de produire les consonnes italiennes, tout en tenant compte d'une vision de type pré-sémantique. Le rapport entre les sensations physiques provoquées par la prononciation d'un phonème donné et le mouvement sémantique associé (Saffi, 1991) se trouve à la base de la pensée de Rocchetti.

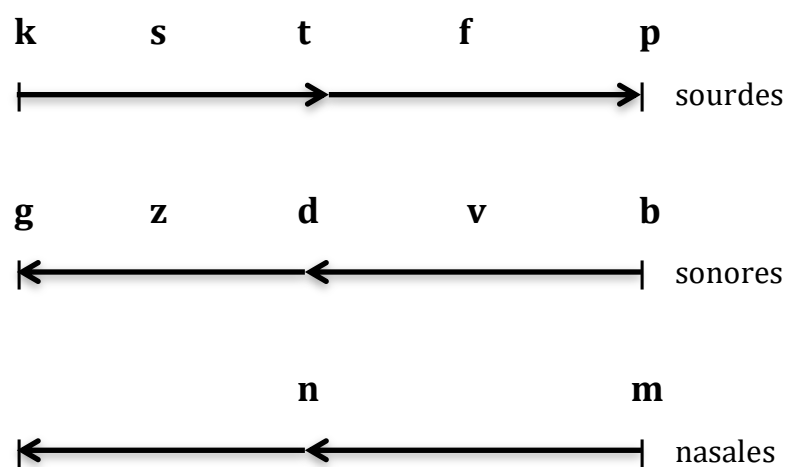


Figure 6.4. Mouvement articulatoire dans une vision pré-sémantique des consonnes italiennes (Rocchetti, 1980).

Les consonnes du premier axe directionnel sont celles qui présentent un mouvement perspectif, c'est-à-dire allant de l'intérieur vers l'extérieur. Il s'agit des sourdes : respectivement les occlusives /p/, /t/, /k/ et les fricatives /s/, /f/. Sur le deuxième axe nous retrouvons au contraire toutes les sonores, caractérisées par un mouvement opposé à celui des sourdes, de type

rétrospectif, c'est-à-dire allant de l'extérieur vers l'intérieur de l'espace articulatoire. Enfin, le troisième et dernier axe présente les nasales, caractérisées par un mouvement rétroversif plus fort, provoqué par une double articulation rétroactive qui se produit simultanément dans les deux cavités (nasale et buccale).

Les consonnes liquides sont quant à elles considérées à part. En effet, contrairement aux autres, elles sont considérées comme « moins stables » et donc plus proches des phonèmes semi-vocaliques et vocaliques, puisque leur point d'articulation ne représente pas une limite bien définie comme cela est le cas pour les autres consonnes²¹⁸.

Les travaux de Rocchetti (1980) et de Saffi (1991) reprennent l'ordre chronologique d'apparition des consonnes (élaboré par Jakobson) dans le cadre de leurs recherches sur la question pré-sémantique des phonèmes d'un système linguistique spécifique, en l'occurrence l'italien. Cela confère un dynamisme interne au système, évitant ainsi le caractère plus statique du modèle descriptif de Jakobson. Nous présentons dans les tableaux 6.2, 6.3, 6.4, 6.5 et 6.6 un résumé des consonnes italiennes élaboré par Saffi (2014). En plus de la description articulatoire du phonème, nous fournissons une brève explication sur l'aspect pré-sémantique évoqué par le mouvement articulatoire à travers les trois composantes suivantes : direction, point d'articulation, passage ou dépassement. Enfin, nous proposons quelques exemples du lexique italien contenant les phonèmes qui partagent le même aspect symbolique.

²¹⁸ Nous approfondirons le pré-sémantisme des consonnes liquides dans les paragraphes suivants.

Occlusives italiennes			
Phonème	POINTAGE, POSITION	OCCLUSIVES	Mots italiens contenant le phonème
/k/	Pré-sémanisme évoqué	Type d'articulation	<i>questo, quello</i> (cet), <i>qui, qua</i> (ici, là), <i>che</i> (que), <i>chi, cui</i> (qui), <i>come</i> (comme), <i>quando</i> (quand), <i>quanto</i> (combien), <i>ecco</i> (voici, voilà), <i>cannone</i> (canon), <i>capo</i> (tête), etc.
	Point de départ d'une action : — mouvement prospectif — pointage de la limite de départ	. Sourde = prospectif . Occlusive = pointage, position . Dorso-vélaire = limite : dos de la langue + voile du palais	<i>ego</i> (je lat.), <i>gamba</i> (jambe), <i>gomito</i> (coude), <i>guidare</i> (conduire), <i>gustare</i> (goûter), etc.
/g/	Point de départ d'une action évoqué de manière rétrospective : — mouvement rétroversif (lié à la sonorité) — pointage de la limite de départ	. Sonore = rétroversif : vibration du résonateur buccal . Occlusive = pointage, position . Dorso-vélaire = limite : dos de la langue + voile du palais	
	Accession à une limite d'arrivée : — mouvement prospectif — pointage de la limite d'arrivée	. Sourde = prospectif . Occlusive = pointage, position . Apicodentale ou apicoalvéolaire = limite : pointe de la langue + dents ou alvéoles	<i>tu, te, tuo</i> (ton), <i>cantato/veduto/partito</i> , <i>cantante/vedente/partente</i> (participes), etc.
/d/	Mouvement d'éloignement à partir d'une limite dépassée : — mouvement rétroversif — pointage d'une limite de départ	. Sonore = rétroversif . Occlusive = pointage, position . Apicodentale ou apicoalvéolaire = limite : pointe de la langue + dents ou alvéoles	<i>da, di</i> (prépositions), <i>dunque</i> (donc), <i>davanti</i> (devant), <i>dietro</i> (derrière), <i>dare</i> (donner), <i>dopo</i> (après), <i>domani</i> (demain), etc.
	Mouvement de sortie vers l'avant et position d'extrémité antérieure : — mouvement prospectif — pointage de la limite de départ externe	. Sourde = prospectif . Occlusive = pointage, position . Bilabiale = limite : lèvres	<i>per, pro</i> (pour), <i>più</i> (plus), <i>poi</i> (puis), <i>partire</i> (partir), etc.
/b/	Idem [p] + résonances intérieures : — mouvement rétroversif — pointage de la limite de départ externe	. Sonore = rétroversif . Occlusive = pointage, position . Bilabiale = limite : lèvres	<i>bomba</i> (bombe), <i>bene</i> (bien), <i>buono</i> (bon), <i>bello</i> (beau), <i>brutto</i> (laid), <i>bocca</i> (bouche), etc.

Tableau 6.2. Pré-sémanisme des occlusives italiennes (Saffi, 2014).

Fricatives italiennes			
Phonème	INDIVIDUATION, TRANSLATION		Mots italiens contenant le phonème
	Pré-sémantisme évoqué	FRICATIVES Type d'articulation	
/s/	Mouvement continu de désignation qui inclut l'idée de dépassement : — mouvement prospectif — individuation d'un chenal — mouvement continu de déplacement dans ce chenal, dépassement	. Sourde = prospectif . Fricative = individuation, translation . Dentale ou alvéolaire = chenal : frottement du flux d'air au niveau du resserrement des dents ou des alvéoles	<i>suo</i> (son), <i>sino</i> (jusque), <i>passare</i> (passer), <i>sorpassare</i> (dépasser), <i>seguire</i> (suivre), etc.
/z/	Dépassement envisagé de manière rétroversive : — mouvement rétroversif — individuation d'un chenal — mouvement continu de déplacement dans ce chenal, dépassement	. Sonore = rétroversif . Fricative = individuation, translation . Dentale ou alvéolaire = chenal : frottement du flux d'air au niveau du resserrement des dents ou des alvéoles	<i>sposa</i> (épouse), <i>rosa</i> (rose), <i>cosa</i> (chose), <i>quasi</i> (presque), etc.
/ʃ/	Franchissement d'un obstacle : — mouvement prospectif — individuation d'un obstacle — franchissement de l'obstacle	. Sourde = prospectif . Fricative = individuation, translation . Palatoalvéolaire labialisé = obstacle : le flux d'air compacté entre le dos de la langue et le voile du palais passe les dents pour aller s'éparpiller dans la cavité formée par les lèvres, décompression au niveau des lèvres	<i>sciame</i> (essaim), <i>scia</i> (sillage), <i>sciatto</i> (négligé), <i>sciagura</i> (malheur), etc.
*[ʒ] n'existe pas seul	Franchissement d'un obstacle envisagé de manière rétroversive : — mouvement rétroversif — individuation d'un obstacle — franchissement de l'obstacle	. Sonore = rétroversif . Fricative = individuation, translation . Palatoalvéolaire labialisé = obstacle : le flux d'air compacté entre le dos de la langue et le voile du palais passe les dents pour aller s'éparpiller dans la cavité formée par les lèvres,	

		décompression au niveau des lèvres	
/f/	Idée de dépassement à laquelle s'ajoute le franchissement d'un seuil : — mouvement prospectif — individuation d'un seuil externe — franchissement du seuil	. Sourde = prospectif . Fricative = individuation, translation . Labiodentale = seuil : frottement du flux d'air dû au rapprochement des dents et de la lèvre inférieure	<i>fino</i> (jusque), <i>infine</i> (finalement), <i>fine</i> (fin, but), <i>fuori</i> (dehors), <i>fare</i> (faire), <i>falso</i> (faux), <i>forza</i> (force), <i>fontana</i> (fontaine), etc.
/v/	Régression vers le seuil de disparition : — mouvement rétroversif — individuation d'un seuil externe	. Sonore = rétroversif . Fricative = individuation, translation . Labiodentale = seuil : frottement du flux d'air dû au rapprochement des dents et de la lèvre inférieure	<i>vi</i> (y, vous), <i>via</i> (rue), <i>voi</i> (vous), <i>vostro</i> (votre), <i>cantavo</i> (imperfait de l'indicatif), <i>vista</i> (vue), <i>vento</i> (vent), etc.

Tableau 6.3. Pré-sémantisme des fricatives italiennes (Saffi, 2014).

Nasales italiennes			
	RÉGRESSION	NASALES	
Phonème	Pré-sémantisme évoqué	Type d'articulation	Mots italiens contenant le phonème
/n/	Régression totale à partir d'une limite de départ interne (permet de remonter tout le système) : — mouvement rétroversif fort — pointage de la limite de départ interne	. Nasale = rétroversif fort : vibration du résonateur nasal . Apicodentale ou apicoalvéolaire = limite : pointe de la langue sur les dents ou les alvéoles	<i>no</i> , <i>non</i> , <i>né ... né</i> (négations), <i>ne</i> (ne), <i>noi</i> (nous), <i>nostro</i> (notre), <i>nocciolo</i> , <i>nucleo</i> (noyau), etc.
/m/	Régression partielle à partir d'une limite de départ externe : — mouvement rétroversif fort — pointage de la limite de départ externe	. Nasale = rétroversif fort . Bilabiale = limite : lèvres	<i>me</i> (me), <i>moi</i> (mon), <i>mai</i> (jamais), <i>mamma</i> (maman), <i>mangiare</i> (manger), <i>mammella</i> (mammelle), <i>massimo</i> , <i>minimo</i> (maximum, minimum), etc.

Tableau 6.4. Pré-sémantisme des nasales italiennes (Saffi, 2014).

Liquides italiennes			
	ÉCHAPPEMENT	LATÉRAL, VIBRANT	
Phonème	Pré-sémantisme évoqué	Type d'articulation	Mots italiens cont. le phonème
/l/	Visée d'une limite qui échappe : — mouvement prospectif — échec du pointage d'une limite d'arrivée : individuation d'un seuil étroit — franchissement latéral du seuil étroit, échappement	. Latérale = échappement . Apicodentale ou apicoalvéolaire = seuil étroit + franchissement latéral : occlusion incomplète réalisée par la pointe de la langue sur les dents ou les alvéoles	<i>il, lo, la, le, li, lei, lui, loro</i> (articles, pronoms), <i>quello</i> , (cet), <i>là, lì</i> (là-bas), <i>lungo</i> (long), <i>targo</i> (large), <i>lontano</i> (loin), <i>leggero</i> (léger), etc.
/r/	Remontée vers une limite de départ qui échappe : — mouvement rétroversif — échec du pointage d'une limite de départ : individuation d'un seuil étroit + réinitialisation du mouvement — franchissement intermittent du seuil, échappement	. Vibrante roulée = rétroversion : vibrations linguales . Apicodentale ou apicoalvéolaire = seuil étroit + franchissement intermittent : occlusion non tenue et répétée par la pointe de la langue sur les dents ou les alvéoles	<i>cantare, canterò, canterei</i> (infinitif, futur, conditionnel), <i>rotondo</i> (rond), <i>ruota</i> (roue), <i>rito</i> (rite), <i>ritmo</i> (ritme), <i>rotolare</i> (rouler), etc.

Tableau 6.5. Pré-sémantisme des liquides italiennes (Saffi, 2014).

Dorso-palatales et affriquées italiennes			
	SEUIL ÉLARGI	PHONÈMES COMPLEXES	
Phonème	Pré-sémantisme évoqué	Type d'articulation	Mots italiens contenant le phonème
/ʎ/	Idem [l] (visée d'une limite qui échappe) + seuil élargi (approximation positive) : — mouvement prospectif — échec du pointage d'une limite d'arrivée : individuation d'un seuil large — franchissement latéral du seuil large, échappement diffus	. Sourde = prospectif . Latérale complexe gémisée = fusion partielle des mouvements évoqués pa [l] puis [j] : durée d'une gémisée . Dorso-palatale = seuil élargi + franchissement latéral diffus : occlusion incomplète réalisée par le dos de la	<i>gli, egli</i> (article, pronoms), <i>voglio</i> (je veux), <i>paglia</i> (paille), <i>meglio</i> (mieux), <i>migliaia</i> (milliers), etc.

		langue sur le voile du palais	
/n/	Idem [n] (régression totale) + seuil élargi (approximation négative) : — mouvement rétroversif fort — échec du pointage de la limite de départ interne : individuation d'un seuil large	. Nasale complexe = rétroversif fort : fusion de [n] + [j] . Dorso-palatale = seuil élargi : le dos de la langue sur le voile du palais	<i>ignoto</i> (inconnu), <i>ignudo</i> (nu), <i>asprigno</i> (aigreur), — <i>igno sanguigno</i> (sanguin), — <i>igno</i> (suffixe péj.), etc.
/ʎ/	Accession à une limite d'arrivée et son dépassement : — mouvement prospectif — pointage de la limite d'arrivée — individuation d'un chenal — mouvement continu de déplacement dans ce chenal, dépassement	. Sourde = prospectif . Affriquée = fusion partielle des mouvements évoqués par [t] puis [s] : durée proche d'une gémée	<i>zampa</i> (patte), <i>zitto</i> (silencieux), <i>zoppo</i> (boiteux), <i>azione</i> (action), — <i>azione</i> (suffixe), etc.
/dz/	Mouvement d'éloignement à partir d'une limite dépassée : — mouvement rétroversif — pointage d'une limite de départ — individuation d'un chenal — mouvement continu de déplacement dans ce chenal, dépassement	. Sonore = rétrovertif . Affriquée = fusion partielle des mouvements évoqués par [d] puis [z] : durée proche d'une gémée	<i>zona</i> (zone), etc.
/tʃ/	Accession à un obstacle que l'on franchit : — mouvement prospectif — pointage de la limite d'arrivée — assimilation de la limite d'arrivée à un obstacle — franchissement de l'obstacle	. Sourde = prospectif . Affriquée = fusion totale des mouvements évoqués par [t] et [ʃ] : durée proche d'une consonne simple	<i>ci</i> (y, nous), <i>ciao</i> (salut), <i>cibo</i> (nourriture), <i>ciascuno</i> (chacun), <i>ciclo</i> (cycle), etc.
/dʒ/	Mouvement d'éloignement à partir d'un obstacle dépassé : — mouvement rétroversif — pointage d'une limite de départ — assimilation de la limite de départ à un obstacle — franchissement de l'obstacle	. Sonore = rétrovertif . Affriquée = fusion totale des mouvements évoqués par [d] et [ʒ] : durée proche d'une consonne simple	<i>giù</i> (en bas), <i>gioia</i> (joie), <i>giallo</i> (jaune), <i>gentile</i> (gentil), <i>giovane</i> (jeune), <i>giorno</i> (jour), <i>gioco</i> (jeu), <i>giusto</i> (juste), etc.

Tableau 6.6. Pré-sémantisme des dorso-palatales et affriquées italiennes (Saffi, 2014).

6.3.1 Le pré-sémantisme des phonèmes latéraux

Dans la classification pré-sémantique de Rocchetti, les consonnes liquides sont considérées comme exceptionnelles par rapport aux occlusives et aux fricatives. En effet, contrairement aux autres consonnes, les liquides sont considérées « moins stables » et donc plus proches des phonèmes semi-vocaliques et vocaliques. Les liquides ne présentent pas d'occlusion complète, comme cela est par exemple le cas des dentales (cf. figure 6.5) : leur point d'articulation n'est pas une limite bien définie, comme pour les occlusives sourdes ou sonores, elles ne complètent pas l'occlusion du tractus vocal.

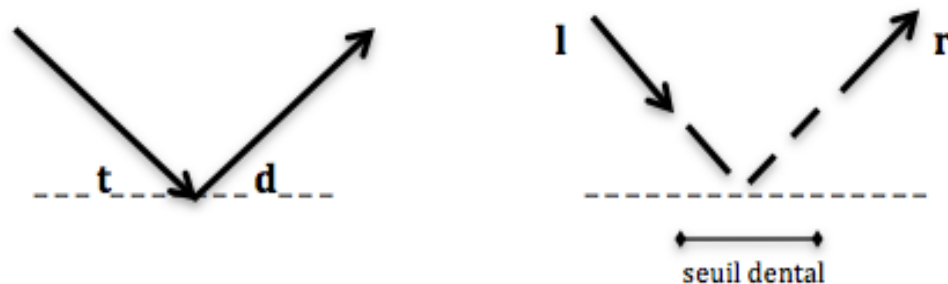


Figure 6.5. Mouvement articulaire des liquides (Rocchetti, 1980).

Les phonèmes latéraux, tout comme les vibrantes, sont les consonnes les plus ouvertes et peuvent être articulés en deux seuils différents au sein de la cavité buccale : dans le seuil dental et dans le seuil vélaire. Ils constituent une entité physique plus approximative, en fonction des points d'articulation. Le mouvement est moins précis, il n'y a pas de limite nette quant à la quantité d'air qui sort vers l'extérieur. Lors de la production du phonème latéral, l'air passe sur les côtés de l'occlusion centrale. Ce type d'occlusion imparfaite et l'absence de point précis où limiter le mouvement donnent l'idée, dans un contexte pré-sémantique, d'une action inachevée et d'une position peu claire et donc inaccessible. Ainsi, le phonème latéral évoque « une limite qui échappe [...], une sorte de saisie anticipée, une limite qu'il n'atteint pas » (Rocchetti 1980 : 514).

Rocchetti indique également qu'en italien le /l/ est utilisé dans tous les mots qui présentent :

- un sens lié à la distance, à l'éloignement de soi, comme *lì* et *là* (là-bas) opposés à *qui* et *qua* (ici, là), *quello* (celui) opposé à *questo* (ce) ; dans le terme qui désigne par excellence la distance : *lontano* (loin) ; mais également dans un lexique qui représente des entités extrêmement éloignées telles que *sole*, *luna*, *stella* (soleil, lune, étoiles) ;
- un sens lié aux dimensions, par exemple *lungo*, *largo*, *alto* (long, large, haut).

Il convient de rappeler que l'étude des manifestations phonosymboliques ne représente pas une vérité absolue et irréfutable et doit également – et exclusivement – être menée dans une seule langue²¹⁹. Cela étant dit, comme l'indique l'anthropologue américain Boas, nous ne pouvons être certains que les mêmes impressions sont exprimées dans toutes les langues, bien que la présence de phénomènes similaires ne soit pas rare²²⁰. Certaines expériences menées par le linguiste hongrois Fónagy, et durant lesquelles les sujets étaient confrontés à des mots de langues éloignées de leur langue maternelle, ont montré que :

Metaphorical terms used in Greek, Japanese, or Hungarian grammars are, no doubt, conventionally established ; they cannot be automatically transferred from one language to another as poetic metaphors can. This does not imply that they are arbitrary. The two concepts "arbitrary" and "conventional" by no means overlap. All linguistic signs, metaphorical or non-metaphorical, are conventional, but this does not preclude the existence of some natural ties linking the sign with the object referred to. How can we know whether there exists something like a natural tie between moisture and palatals, hardness and voiceless plosives, darkness and back vowels, or virility and rolled apical [r] ?²²¹ (Fónagy, 2001 : 338)

²¹⁹ Par exemple, en français, la consonne latérale n'est pas utilisée pour exprimer une distance du sujet et en opposition à l'occlusive /k/. Alors que l'opposition italienne de distance du locuteur est soulignée par la position et le mouvement articulatoire des phonèmes /k/ et /l/ dans *qui* et *là*, en français elle peut être soulignée par la quantité syllabique plutôt que par l'entité phonémique. En effet, la distance peut être représentée par un redoublement syllabique comme dans « là-bas » par rapport à « là ». Il conviendrait de mener d'autres recherches sur les différences pré-sémantiques au sein du système français.

²²⁰ Cité dans Jakobson et Waugh (1980).

²²¹ « Les termes métaphoriques utilisés dans les grammaires grecques, japonaises ou hongroises sont, sans aucun doute, établis de manière conventionnelle ; ils ne peuvent pas être automatiquement transférés d'une langue à une autre comme le sont des métaphores poétiques. Cela n'implique pas qu'ils soient arbitraires. Les deux concepts d'"arbitraire" et de

Parmi les principales recherches phonosémantiques menées sur le phonème latéral alvéolaire au sein de systèmes phonologiques autres que l'italien (mais se rapprochant de la description de Rocchetti concernant /l/), nous pouvons mentionner les recherches sur le phonosymbolisme anglais de Bolinger (1964) et de Jespersen (1964). En effet, ces recherches montrent que /l/, présent dans les groupes de consonnes au début du mot, exprime le mouvement, comme dans le cas de *slap, clap, flap, flip-flop, flutter, flit, fling, flirt* (gifle, clap, volet, claquette, battement, butiner, liason, flirt), etc. (Bolinger, 1964), ou que la sensation de continuité d'un son en anglais est pré-sémantiquement représentée par « un phonème latéral ou une vibrante après une occlusive », comme pour *rattle, rumble, jingle, clatter* (hochet, grondement, grelot, cliquetis), etc. (Jespersen, 1964).

Les résultats des expériences sur la perception de la « féminité » et de la « douceur » de /l/ dans le lexique hongrois menées par Fónagy (2001) nous semblent également intéressants. Ils confirment l'hypothèse de Jakobson selon laquelle la sensation de « douceur » qui unit les phonèmes articulés de différentes manières, comme /i, m, l/, peut rappeler l'activité « douce et maternelle » par excellence de la succion. Selon Fónagy, c'est pour cette raison qu'un grand nombre de termes liés à la maternité présentent, dans de nombreuses langues, des liquides et des labiales (*ibid.*)²²².

Enfin, nous pouvons citer l'analyse phonosémantique de Grammont (1947) dans la poésie française. Selon le linguiste, « les /l/ expriment la liquidité, peignent le balancement ou le glissement » (Grammont, 1947 : 298) et symbolisent donc un mouvement lent, certes rythmique mais jamais violent et immédiat. Cette sensation se retrouve sans doute dans les vers de Musset de *Don Paez*²²³.

"conventionnel" ne se chevauchent pas. Tous les signes linguistiques, métaphoriques ou non métaphoriques, sont conventionnels, mais cela n'empêche pas l'existence de certains liens naturels qui relient le signe à l'objet de référence. Comment pouvons-nous savoir s'il existe un lien naturel entre l'humidité et les palatales, la dureté et les occlusives sourdes, l'obscurité et les voyelles postérieures, ou la virilité et le [r] roulé apical ? » [Traduction faite par mes soins].

²²² En italien, par exemple : *mamma, mammella, latte, culla* (maman, mamelle, lait, berceau), etc.

²²³ Cité dans Grammont (1947 : 218).

L'horloge d'un couvent s'ébranla lentement

[lɔ] [lɔ] [la][lã]
[ã] [ã] [ã] [ã]

Il ajoute également qu'en combinaison avec les sifflantes, /l/ « ajoutera au souffle quelque chose de mou et pourra par conséquent exprimer le flottement, ou le vol qui est un flottement » (*ibid.* : 317), tel que nous le remarquons dans d'autres vers de Musset dans son poème *Suzon* :

La lune, à son lever, sur la cime des arbres

[l] [l] [s] [l] [s] [l] [z]
Balançait mollement les ombres des saints marbres
[l] [l:] [l] [z] [s:]

Si nous comparons /l/ à l'autre liquide /r/ du système italien, nous remarquons qu'il s'agit de deux sonores qui présentent une occlusion incomplète (qui se produit à un point limite approximatif), mais que leur mouvement physique et pré-sémantique présente une direction opposée. La consonne latérale présente en effet un mouvement prospectif, par opposition au mouvement rétrospectif de la vibrante (Saffi, 1991). Cette dernière est en effet le résultat d'une double sonorité, produite par la vibration laryngale et linguale, tandis que dans la prononciation de /l/ seul le mouvement du larynx est sollicité. Ainsi, le fait que la production de la consonne latérale présente un mouvement prospectif sonore et « incomplet » – comparé au mouvement complet des occlusives sourdes – ce mouvement ne peut être considéré comme rétrospectif, tel que celui caractéristique de l'articulation de /r/.

Les émotions sensorielles associées à la production ou à la perception des deux liquides ont été comparées dans différentes études phonosémantiques (Grammont, 1947 ; Chastaing, 1966 ; Fónagy, 2001). Chastaing a remarqué que lors de certaines expériences menées auprès d'étudiants anglophones, ces derniers percevaient le /r/ comme « très rugueux, fort, violent, lourd, dur, voisin, amer » par opposition à /l/, décrit comme « léger, débonnaire, clair, lisse, faible, doux, distant » (Chastaing, 1966 : 502). Ces perceptions émotionnelles

sont très semblables à celles des enfants hongrois rapportées dans les statistiques des expériences de Fónagy : le /r/ présent dans le lexique hongrois, anglais et français qui leur est fourni est en effet décrit comme « violent, agressif, viril, houleux, dur » pour l'écrasante majorité (Fónagy, 2001 : 338)²²⁴.

Dans l'analyse phonosémantique de la poésie française, Grammont perçoit le phonosymbolisme de /r/ et de /l/ de manière complètement différente : comparée à la douceur et au mouvement de la consonne latérale, la vibrante exprime plutôt « un grincement », « un grondement aigu ou sourd », ou encore « un écrasement » (Grammont, 1947 : 298-301).

Le pré-sémantisme des latérales alvéolaires dans le système italien peut – selon Saffi (1991) – également valoir, en grande partie, pour la palatale²²⁵. La latérale palatale présente la durée d'une consonne géminée et peut également être considérée comme une sorte de consonne affriquée. En effet, son articulation consiste, comme les affriquées, en une somme de caractéristiques attribuables à deux phonèmes distincts : la consonne spirante latérale alvéolaire (/l/) et la semi-consonne palatale (/j/) (Saffi, 1991)²²⁶. La principale différence avec l'alvéolaire réside dans la dimension du seuil articulatoire où la langue limite, de manière incomplète, le flux d'air dirigé vers l'extérieur. Ainsi, pour l'articulation de la latérale palatale le dos de la langue repose davantage sur le voile du palais et le seuil d'appui semi-occlusif est donc plus ample que celui de /l/. D'un point de vue pré-sémantique, le phonème palatal conserve les caractéristiques de l'alvéolaire, avec l'ajout de /j/ qui confirme et renforce l'idée d'approximation de l'action latérale. La semi-consonne palatale peut en effet présenter une caractéristique fluctuante : il s'agit d'un phonème qui oscille entre la prédominance consonantique et celle vocalique, et son instabilité peut provoquer une action péjorative ou méliorative du flux d'air qui sort vers l'extérieur. Si nous comparons par exemple les deux palatales italiennes /ʎ:/ et

²²⁴ Cité dans Jakobson et Waugh (1980 : 229).

²²⁵ Sa description se trouve dans le tableau 6.8 et fut reprise par Saffi (1991 ; 2014) qui a ajouté les affriquées et les consonnes palatales de l'italien dans la classification pré-sémantique de Rocchetti.

²²⁶ Sur la proximité des consonnes palatales italiennes avec les affriquées, voir Saffi (1991).

/ɲ:/, nous remarquons clairement le mouvement oscillant et contradictoire de ce phonème (Saffi, 1991) :

— dans l’articulation latérale, l’approximation de /j/ suit la même direction que la latérale alvéolaire qui la précède, en favorisant ainsi un mouvement positif vers l’extérieur, et donc de type prospectif ;

— en revanche, l’approximation de /j/ dans l’articulation de la nasale est péjorative dans la mesure où elle dirige le mouvement vers l’intérieur, en accentuant la modalité rétrospective déjà inhérente au son précédent.

Une autre caractéristique typique de la latérale palatale qui la différencie de la latérale alvéolaire concerne sa longueur. En effet, /ʎ/ est toujours géminé, alors que /l/ peut être soit simple, soit géminé. Certaines études phonosémantiques montrent que l’élongation vocalique et consonantique joue également un rôle important dans la description d’une émotion. En effet, un phonème géminé peut être perçu comme étant plus ample et plus intense qu’un phonème simple²²⁷. L’intensification sémantique de /ʎ/ par rapport à /l/ simple peut en quelque sorte justifier sa présence dans la langue italienne contemporaine. Ce phonème est en effet très peu fréquent, difficile à produire et à decoder et ce, même pour les italophones²²⁸. Comment est-il donc possible qu’il soit parvenu à résister durant autant de siècles au sein du système phonologique italien et qu’il n’ait pas disparu suite aux nombreux mouvements de simplification articulatoire de la langue ?

Nous retrouvons ce phonème presque exclusivement à l’intérieur du mot, relié à d’autres mouvements articulatoires de la syllabe précédente et ce, compte tenu que la latérale palatale est plus difficile à produire dans la mesure où elle part d’un mouvement articulatoire statique. Les deux seules principales exceptions où /ʎ/ se situe au début du mot concerne la morphologie nominale : en italien la production simple de la palatale n’est présente que dans les oppositions phonomorphologiques concernant le nombre au sein des articles

²²⁷ Une étude de Langdon menée sur le symbolisme phonique dans certaines langues amérindiennes montre que les mots contenant des phonèmes latéraux tendus (sourds) sont caractérisés par une plus grande force sémantique que ceux qui comprennent des phonèmes latéraux relâchés (sonores) (Jakobson et Waugh, 1980). Fónagy souligne également l’existence d’une corrélation entre l’intensification sémantique et l’allongement du son (Fónagy, 2001).

²²⁸ Comme nous l’avons déjà souligné dans la deuxième partie.

définis (*lo, l' > gli*) et les pronoms COI (*gli / lo, la, li, le*). Dans les deux cas, et aussi dans les pronoms doubles²²⁹, il apparaît évident que /ʎ/ est morphologiquement dépendant de la latérale alvéolaire, puisqu'il est utilisé exclusivement en opposition à cette dernière.

6.4 Hypothèse phonosémantique des consonnes latérales dans le système pronominal italien

Nous souhaitons proposer maintenant une interprétation pré-sémantique des phonèmes latéraux utilisés dans le système pronominal personnel en italien, dans le but de mieux cerner le rôle que joue le phonème palatal au niveau phonomorphologique nominal.

Nous reprenons pour cela l'étude menée sur la géométrie de l'espace buccal et du mouvement des organes articulatoires, mentionnée au point 6.2.1, que nous souhaitons relier à un concept de base de la pensée de Guillaume : le rapport de communication entre l'univers intérieur de la personne et le monde extérieur, représenté par la dichotomie *moi/hors moi*. Selon lui, l'être humain doit sa propre construction du monde intérieur et son autonomie à l'altérité et au dialogue continu qu'il entretient avec l'univers qui l'entoure, c'est-à-dire avec le monde extérieur :

L'homme habite l'univers. C'est le lieu qu'il a pour y vivre. Pas à revenir là-dessus. C'est de l'absolu, de l'absolu humain. L'univers, lieu des lieux, lieu sans plus grand ; pas d'extériorité. D'autre part, un univers habite l'homme – un univers où il ne vit pas, un univers qui vit en lui, lequel est un univers de représentation. Cet univers c'est la langue et extensivement le langage humain. Ôter à l'homme cet univers du

²²⁹ Sa plus grande complexité articulatoire a créé une exception parmi les pronoms doubles : les pronoms à la troisième personne, composés de phonèmes latéraux, sont les seuls à être représentés par un seul mot (*glielo/gliela/glieli/glielle/gliene*), contrairement à d'autres formés par deux monosyllabes.

dedans, duquel il se sert pour penser l'autre, celui de dehors, il n'y a plus d'hominisation. (Guillaume cité dans Valette, 2003 : 19)²³⁰

L'esprit humain sait, de par sa nature, au sens physique du terme, qu'il est limité. Il sait également qu'il possède une certaine autonomie : il sait qu'il peut dialoguer avec le monde extérieur à travers deux mouvements qui vont du singulier à l'universel :

- le mouvement de *généralisation*, qui s'étend du singulier à l'universel, c'est-à-dire du monde intérieur de la personne à l'univers extérieur ;
- le mouvement opposé de la *particularisation* qui part de l'universel pour atteindre le monde interne de l'être.

Le mécanisme oscillatoire, constant et infini mais jamais identique de ces deux mouvements qui alternent sans cesse au sein de la pensée humaine, a été défini par Guillaume (1984) comme « tenseur binaire radical » et constitue la base de toute structure du langage, à tous les niveaux structurels.

Les trois premières personnes de l'interlocution – locuteur, interlocuteur, personne délocutée – qui constituent les pronoms personnels singuliers de l'italien, se basent sur cette dimension interne et externe à l'individu. Plus précisément, comme cela est décrit dans le tableau 6.7 :

- la première personne du singulier est la personne active, la personne qui parle et représente l'univers interne du *moi* ;
- la deuxième personne du singulier est la personne moyenne-passive, à qui l'on parle et qui représente le *hors-moi* ;
- la troisième personne du singulier est la personne passive, dont on parle et représente également le *hors-moi*.

MOI	HORS MOI	
P1	P2	P3
me « moi » IO « JE »	te « toi » TU « TU »	lui/lei « lui/elle » LUI/LEI « IL/ELLE »

Tableau 6.7. *Moi et hors moi* (selon la notion de Guillaume), dans les noms et pronoms personnels en italien et en français (Boone et Joly, 1994).

²³⁰ Cité dans Saffi (2010).

À travers cette analyse des noms et des pronoms personnels italiens²³¹, nous souhaitons insister sur l'importance pré-sémantique des voyelles et des consonnes à l'intérieur de la syllabe²³², et également souligner leur combinaison – et donc aussi leur co-articulation – qui décrit parfaitement le lien existant entre forme et signifié.

Dans ses études précédentes sur le pré-sémantisme dans les éléments pronominaux italiens, Saffi (2010 ; 2014) a accordé une grande importance à l'aspect vocalique, en n'analysant que secondairement l'aspect consonantique. Cela parce qu'elle est partie de l'hypothèse, soutenue à maintes reprises en linguistique (Hjelmslev, 1966 ; Martinet, 1942 ; Buyssens, 1980), selon laquelle la composition syllabique présente une hiérarchie nette entre voyelles et consonnes. Alors que les voyelles peuvent elles-mêmes constituer une syllabe, les consonnes dépendent quant à elles du noyau vocalique, puisqu'elles ne peuvent pas représenter l'élément sonore de manière indépendante. Comme le souligne Buyssens :

Pour la phonologie, les faits s'ordonnent clairement : est à considérer comme voyelle tout phonème dont la fonction est de constituer la base de la syllabe [...]. Comme l'étymologie du terme (consonne) l'indique, une consonne doit nécessairement accompagner une voyelle ; c'est cette fonction qui la définit : est à considérer comme consonne tout phonème qui ne peut fonctionner qu'en se combinant à une voyelle et qui n'ajoute pas une syllabe à celle dont la voyelle est la base. (1980 : 47)

²³¹ Les deux premières personnes, au singulier et au pluriel, constituent des noms personnels et désignent, sans fonction de substitution, le locuteur et l'allocuteur. Les troisièmes personnes constituent des pronoms à part entière, compte tenu qu'elles remplacent le syntagme nominal via un processus de pronominalisation. Sur les noms et les pronoms italiens, voir Trifone et Palermo (2007), Genot (1998). Dans un souci de fluidité de la lecture, nous nommerons, tout au long de ce travail, l'ensemble des noms et pronoms par les termes « système pronominal ». Bien que ce dernier puisse sembler simplificateur, nous signalons que ces notions sont toutefois comprises dans leur complexité.

²³² L'importance de la hiérarchie vocale dans la syllabe a été approfondie dans diverses recherches sur la pré-sémantique des phonèmes. Pour les études concernant le système linguistique italien, voir Rocchetti (1980 ; 1987) et Saffi (1991 ; 2010 ; 2014 ; 2015).

Ainsi, si nous analysons la syllabe minimale CV (cf. figure 6.13), nous remarquons que chaque fois qu’une consonne ouvre une nouvelle syllabe, cette dernière doit nécessairement être complétée par une voyelle.



Figure 6.13. Syllabe minimale CV.

Les recherches menées dans le domaine morphologique – nominal et verbal – de la langue italienne²³³ ont montré que le système vocal est fondamental pour diriger l’acte de la parole. Les voyelles italiennes servent à décrire ce que nous pourrions définir comme un *iconisme figuratif*. En effet, à travers leur mouvement physique, elles présentent également le mouvement psychique correspondant, dans le but d’attribuer une forme au sens potentiel sous-jacent.

Dans le cas des noms et des pronoms personnels, ce sont également les voyelles qui permettent de diriger le flux d’air. Mais il convient également de tenir compte de l’*iconisme diagrammatique* des consonnes : elles donnent en effet l’*input* syllabique et ont pour objectif pré-sémantique principal de différencier les personnes, c’est-à-dire les différentes modalités de relation *moi/hors-moi* liées au signe. Le rôle consonantique ne peut donc pas être défini comme secondaire par rapport au rôle vocalique. Nous dirons plutôt qu’il est complémentaire, puisqu’il est fondamental – tant dans le domaine productif que perceptif – pour réguler la cohérence interne du système linguistique. Dans sa recherche sur le *diagramme phonosémantique*²³⁴ du système pronominal italien, Nobile (2012) part d’une perspective différente de celle de Saffi (2010 ; 2014). Nobile accorde en effet une importance particulière aux éléments du signe qui, même isolés, peuvent – dans une compréhension syntaxique – représenter la totalité du mot. Ainsi, ce linguiste n’a analysé que le premier phonème des

²³³ Nous nous référons en particulier aux travaux de Rocchetti (1980 ; 1987) et de Saffi (1991 ; 2010 ; 2014 ; 2015).

²³⁴ Les diagrammes phonosémantiques sont des systèmes de signes appartenant à la catégorie des icônes, qui à travers un rapport entre leurs éléments, constituent l’image d’une relation entre certains éléments de la réalité (Jakobson, 1965).

formes décrivant les personnes en italien. Il s'agit presque exclusivement de consonnes, à la seule exception du nom personnel sujet à la première personne (cf. tableau 6.9).

Dans le cadre de notre interprétation phonosémantique des pronoms à la troisième personne, nous tenterons de nous situer dans une perspective plus large, qui ne prend pas uniquement en compte la production et la perception articulatoires de certains phonèmes, voyelles ou consonnes, mais également et surtout leur combinaison.

Le système pronominal personnel italien est composé de trois personnes singulières et de trois personnes plurielles (cf. tableau 6.8).

Noms et pronoms personnels en italien								
	SUJET	COD		COI		RÉFLEXIF		DOUBLES
		<i>toniques</i>	<i>atones</i>	<i>toniques</i>	<i>atones</i>	<i>toniques</i>	<i>atones</i>	
P1	io	mi	me	mi	a me	me	mi	me ...
P2	tu	ti	te	ti	a te	te	ti	te ...
P3	lui/ lei	lo / la	lui/ lei	gli / le	a lui/a lei	se	si	glie ... / se ...
P4	noi	ci	noi	ci	a noi	noi	ci	ce ...
P5	voi	vi	voi	vi	a voi	voi	vi	ve ...
P6	loro	li / le	loro	gli	loro	loro	si	glie ... /se ...

Tableau 6.8. Noms et pronoms personnels en italien. (P1 > je, P2 > tu, P3 > il/elle, P4 > nous, P5 > vous, P6 > ils/elles).

	P1	P2	P3
<i>objet</i>	[m-]	[t-]	[l-] / [ʎ-] / [s-]
<i>sujet</i>	[i-]	[t-]	[l-]
	P4	P5	P6
<i>objet</i>	[ʎ-]	[v-]	[l-] / [ʎ-] / [s-]
<i>sujet</i>	[n-]	[v-]	[l-]

Tableau 6.9. Phonèmes en début de mot dans le système pronominal italien (Nobile, 2012).

Alors que les deux premières personnes, du singulier et du pluriel, possèdent des traits sémantiques et syntaxiques bien définis, les pronoms personnels de la

En ce qui concerne le singulier :

- pour le masculin *lui*, le mouvement provient du point maximum intérieur /u/, puis se termine au point vocalique le plus proche de l'extérieur, la voyelle antérieure /i/ ;
- le féminin *lei* procède également de l'intérieur vers l'extérieur, mais présente une « poussée émotionnelle » moindre, puisqu'elle part d'une voyelle plus proche de la limite extérieure de la bouche, en produisant ainsi un écart vocalique inférieur /e/ > /i/²³⁶.

Le pronom qui désigne la troisième personne du pluriel (la bi-syllabe *loro*) présente deux fois la voyelle labialisée /o/, positionnée à l'intérieur et au début de la hiérarchie vocalique proposée par Rocchetti, et se répète en passant d'une syllabe à l'autre. Cette succession vocalique diffère donc des pronoms sujets singuliers, dans la mesure où il ne s'agit pas d'une véritable association. Elle ne présente donc pas d'écart spatial entre les première et deuxième voyelles. La répétition de /o/ après deux liquides sert à faire écho au signifiant déjà exprimé dans la première syllabe, afin d'accentuer le caractère pluriel du pronom et de le différencier du singulier.

En italien, le sujet à la troisième personne constitue la seule forme pronominale à être représentée au singulier et au pluriel par le même phonème : la latérale alvéolaire²³⁷. Cela se produit parce que P6 (ils, elles) est en réalité la seule personne effectivement plurielle de son correspondant singulier (Nobile, 2012) :

P6	=	P3	+	P3
<i>loro</i>		<i>lui</i>		<i>lui</i>

²³⁶ L'opposition *animé/inanimé* est l'une des principales dichotomies qui a permis le développement des différents systèmes linguistiques. Dans la morphologie nominale italienne, elle coïncide avec la dichotomie de genre masculin/féminin. En ce qui concerne l'étude de cette opposition relative au genre dans la morphologie de l'italien, voir Saffi (2010).

²³⁷ Cela s'applique également aux pronoms compléments d'objets directs. En revanche, pour les pronoms compléments d'objets indirects, /l/ est remplacé par un autre phonème latéral (la palatale), tandis que pour les pronoms réflexifs, on utilise la sifflante /s/.

En effet, P4 (nous) et P5 (vous) ne sont pas exactement des versions plurielles des personnes singulières correspondantes, car *noi* ne correspond pas à la somme de deux *io*, tout comme *voi* ne représente pas deux *tu* :

P4	=	P1 + P2	ou	P1 + P3	ou	P1 + P2 + P3
<i>noi</i>		<i>io tu</i>		<i>io lui</i>		<i>io tu lui</i>
P5	=	P2 + P3				
<i>voi</i>		<i>tu lui</i>				

La troisième personne n'est ni le locuteur, ni l'allocuteurs : P3 et P6 représentent la personne passive (une ou plusieurs personnes), non nécessairement animée, dont on parle et qui ne se trouve pas obligatoirement dans l'environnement proche du locuteur. Cette liberté spatiale totale des pronoms à la troisième personne constitue donc la principale caractéristique sémantique qui les différencie des noms personnels (P1-je, P2-tu, P4-nous, P5-vous). Cela est véhiculé en italien par trois éléments phonémiques : /l/, mais aussi /s/ et la latérale moins fréquente /ʎ/, phonème cible de notre recherche.

La modalité d'articulation de la latérale alvéolaire est constituée par une constriction plus ou moins approximative du tractus buccal au niveau des alvéoles. Sa position articulaire, comparée à celle des autres personnes, est intermédiaire : elle se trouve en position centrale, non excessivement tendue vers le monde extérieur, ni même rétractée en direction interne.

Le sémantisme potentiel de P3 (il, elle) et de P6 (ils, elles) n'est pas véhiculé par la position articulaire des composants phonémiques, comme pour les autres personnes pronominales, mais par l'ouverture vocalique, et donc également par la pression, par le lieu de passage de l'air vers l'extérieur et par l'approximation due à la constriction. La figure 6.7 résume les différences sémantiques entre les trois personnes du paysage nominal et pronominal italien, représentées de manière phonologique dans l'espace buccal :

— la postériorité des phonèmes au début du mot dans P1 et P4 ([i-], [m-], [n-] et [ʎ-]) est sémantiquement liée à la postériorité ontologique du locuteur ;

- l'antériorité des phonèmes [t-] et [v-] au début du mot dans P2 et P5 est liée à l'antériorité ontologique de l'allocuteur ;
- la centralité et l'ouverture des phonèmes [l-] [s-] et [ʎ-] utilisés en position initiale dans P3 et P6 renvoient à l'idée spatiale totale et à la flexibilité du monde extérieur qui caractérise les pronoms de la troisième personne.

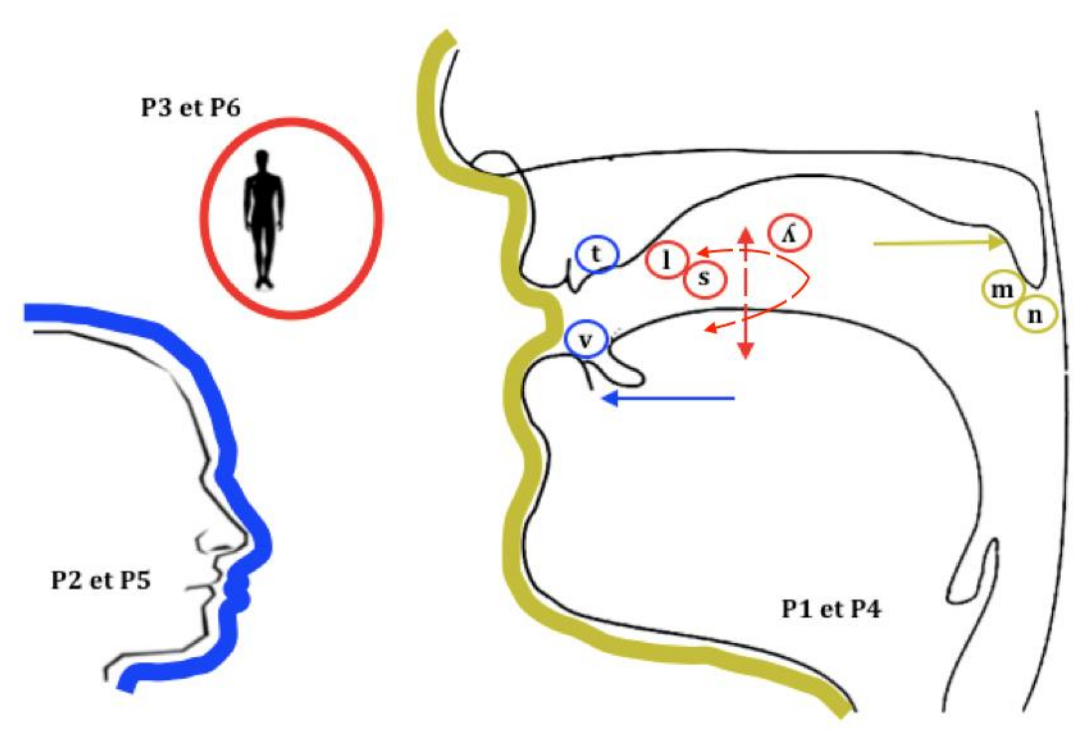


Figure 6.7. Directionnalité des représentants phonémiques dans les pronoms italiens.

Le représentant phonémique principal de la troisième personne, l'alvéolaire /l/, présente des caractéristiques uniques par rapport aux autres consonnes du système phonétique italien :

- la constriction du tractus buccal est incomplète, le point d'occlusion est approximatif et instable ;
- la vocalité est très prononcée, ce qui constitue un fait très rare pour une consonne ;
- le passage latéral de l'air vers l'extérieur emprunte une trajectoire inhabituelle, cela étant dû à la fermeture et à l'ouverture simultanées de la cavité buccale par la langue.

Les deux premiers facteurs, c'est-à-dire le degré d'ouverture maximale et l'approximation dans le processus de constriction de l'espace phonique, permettent de parfaitement décrire la troisième personne d'un point de vue pré-sémantique. Il est en effet possible qu'au moment de l'énonciation, il ne soit pas possible de reconnaître *lui*, *lei* ou *loro* à un point spécifique au sein de l'espace. Il n'est pas dit que l'entité ou le groupe d'entités – animées ou inanimées – dont on parle se trouvent dans le même espace que le locuteur. Ils peuvent même se situer dans un lieu imaginaire, ou dans un lieu réel qui n'existe plus (ou qui n'existe pas encore), sur un point autre dans l'axe temporel du locuteur lorsqu'il parle. Comment décrire au mieux ce concept sémantique si ce n'est par l'articulation latérale, et en particulier selon les deux premiers traits mentionnés ci-dessus ? Sa troisième caractéristique – toujours dans une perspective pré-sémantique – sert à ne pas nécessairement situer la troisième personne dans le même espace extérieur du locuteur, où l'on retrouve l'allocuteur *tu* ou les allocuteurs *voi*. La seule certitude présente dans l'articulation approximative de /l/ réside dans le passage de l'air. Son mouvement externe n'est pas bien défini, mais latéral : l'air et le son peuvent donc se diriger n'importe où sauf dans la position déjà occupée par l'allocuteur devant l'espace buccal du locuteur.

Dans le cas du pluriel *loro*, l'approximation spatiale de la troisième personne est confirmée par l'autre liquide qui ouvre la deuxième syllabe CV : comme nous l'avons déjà vu, la vibrante est une consonne qui présente une grande vocalité qui s'articule en un point approximatif et peu défini. La combinaison [-ro] ne fait que répéter le concept sémantique déjà exprimé dans la première syllabe, et décrit aussi une dimension plurielle qui le distingue des correspondants singuliers (sujet et objet).

Dans l'ensemble complexe des relations internes au système des noms et des pronoms personnels italiens, nous soulignons une autre particularité de la troisième personne : P3 et P6 sont les seuls à utiliser un phonème pour chaque distinction entre les pronoms objets. En effet, trois oppositions décrivent la grande flexibilité sémantique de la troisième personne : à la latérale alvéolaire des pronoms compléments d'objets directs COD, s'ajoutent la sifflante [s-] pour

les pronoms réflexifs et la latérale palatale [ʎ] pour les pronoms indirects COI²³⁸.

Dans les deux cas, on utilise deux consonnes qui, d'un point de vue articulatoire et acoustique, n'envahissent pas la position dans l'espace buccal (et dans la cochlée du système acoustique) d'autres phonèmes représentant d'autres personnes pronominales (cf. tableau 6.11). En même temps, leur point d'articulation est suffisamment éloigné de la latérale alvéolaire (qui symbolise le pronom sujet), afin de marquer la différenciation interne entre pronoms sujets et autres réflexifs/COI.

P3 et P6				
	Singulier		Pluriel	
	Masculin	Femenin	Masculin	Femenin
Sujet	LUI	LEI	LORO	LORO
Objet direct	LO	LA	LI	LE
Objet indirect	GLI	GLI (le)	GLI	GLI
Objet réflexif	SI	SI	SI	SI

Tableau 6.11. Pronoms personnels à la troisième personne.

La sifflante sourde était déjà utilisée dans les formes réflexives du latin. Elle est restée au sein de la composition des signes des troisièmes personnes du système pronominal italien puisque son positionnement articulatoire coïncide approximativement avec la latérale alvéolaire. Nous retrouvons l'autre liquide (la vibrante /r/) au même point d'articulation que /l/. Cependant, elle n'est pas utilisée comme opposition à la latérale alvéolaire, dans la mesure où l'écart est ici minime et insuffisant pour représenter une opposition sémantique. En effet, la vibrante pourrait causer un risque de confusion avec /l/, trop élevé tant d'un point de vue productif que perceptif. Ainsi, la sifflante sourde se révèle être la consonne idéale pour véhiculer une pré-sémantique semblable, mais non

²³⁸ Le pronom objet indirect féminin singulier *le* est sémantiquement représenté par une latérale alvéolaire : il a successivement été introduit pour marquer l'opposition entre le féminin et le masculin, mais dans le langage parlé contemporain, il disparaît progressivement au profit du *gli* d'origine.

identique au représentant principal de P3 et P6, tout en maintenant un écart phonique suffisant pour représenter le degré minimal d'opposition interne au système pronominal. L'utilisation de la latérale palatale est donc différente. Elle s'oppose en effet naturellement à l'alvéolaire et sa formation dans le vulgaire toscan est due à la co-articulation d'une consonne latérale suivie d'une voyelle antérieure²³⁹. La latérale palatale maintient une pré-sémantique semblable à l'alvéolaire, mais de nature renforcée : elle présente un mouvement et un point articulaire approximatifs, avec un flux d'air dirigé de manière latérale et soutenu par la semi-consonne palatale qui suit. Ce même phonème peut donc décrire la flexibilité spatiale de l'idée sémantique liée à la troisième personne, tout en évitant d'envahir le champ d'action de la deuxième personne placée devant le locuteur.

Nous avons ici tenté de répondre aux questions que nous avons précédemment laissées de côté dans notre analyse descriptive des chapitres précédents : quel est le rôle du phonème cible au sein du système phonomorphologique italien ? Pourquoi est-il utilisé dans certaines catégories pertinentes sur le plan morphologique au sein du système ?

En plus de ce que nous avons souligné au point 5.1, concernant la *translation phonétique* de /ʎ/, nous pouvons désormais ajouter que son rôle non fondateur mais cependant pertinent au sein de la morphologie nominale – et dans une moindre mesure également verbale²⁴⁰ – peut avoir contribué à le préserver des modifications phonologiques qui se sont succédées au cours des siècles. Il est en effet très probable que les relations phonomorphologiques de dépendance imbriquées avec le phonème latéral plus fréquent (l'alvéolaire) aient permis de conserver et continueront de préserver la latérale palatale d'éventuels réarrangements et modifications phonémiques internes au système de la langue italienne.

²³⁹ Le pronom COI dérive en effet du changement articulaire diachronique de la latérale alvéolaire géminée, présente dans le pronom démonstratif latin *illi*.

²⁴⁰ Cf. exemples fournis au point 3.3.2.

QUATRIÈME PARTIE

**L'interaction entre phonème et graphème
dans l'enseignement-apprentissage
de la latérale palatale en italien L2**

Chapitre 7

Oralité et écriture dans l'acquisition phonologique d'une L2

Dans la quatrième et dernière partie de notre recherche, nous tenterons de mieux comprendre comment la langue parlée et la langue écrite interagissent entre elles dans le contexte d'acquisition grapho-phonologique de l'italien. Nous souhaitons approfondir l'interdépendance entre phonème et graphème au cours des processus d'enseignement-apprentissage de la latérale palatale italienne en contexte L2. Le chapitre 7 se propose une vision d'ensemble des principales études, concepts clés et modèles qui ont concerné l'influence des systèmes graphiques dans les processus d'acquisition d'une langue, en soulignant également certaines lacunes qui apparaissent dans cet important – et encore peu exploré – secteur de la recherche linguistique. Dans le chapitre 8, nous rapporterons une expérience de discrimination audiovisuelle où la latérale palatale de l'italien constitue le phonème et graphème cible. Dans le chapitre 9 nous proposons des séquences pédagogiques spécifiques dans le but de mieux équilibrer le rapport entre l'oral et l'écrit durant l'acquisition grapho-phonologique de l'italien L2.

7.1 La profondeur orthographique

La correspondance entre les graphèmes et les phonèmes d'une langue est utilisée comme principale unité de mesure pour classer la « consistance orthographique » des langues. Tenant compte des rapports existant entre graphème et phonème (cf. chapitre 1), nous pouvons désormais classer les

différentes interrelations entre les deux unités d'une même langue avec un système alphabétique et ce, en nous appuyant sur la figure 7.1 et la description de Horejsi (1965)²⁴¹.

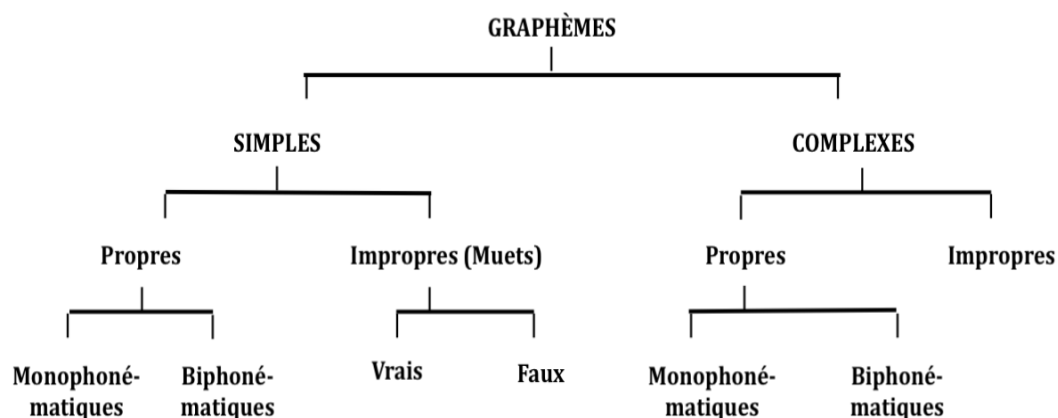


Figure 7.1. Schéma des graphèmes possibles d'un système écrit de type alphabétique (Horejsi, 1965).

Le terme de « consistance orthographique » avait été proposé en 1979 par Glushko :

²⁴¹ Ci-dessous la description de Horejsi (1965 : 187). 1- Graphème simple propre monophonémique : lettre dont le pendant phonémique est un seul phonème. 2- Graphème simple propre biphonémique : lettre dont le correspondant phonémique est un groupe de deux phonèmes. 3- Graphème simple impropre (muet) vrai : lettre dont le correspondant phonémique est l'équivalent d'un « zéro phonique » et dont la présence n'influe pas sur les correspondants phonémiques des graphèmes environnants. 4- Graphème simple impropre (muet) faux (auxiliaire, inséré) : lettre dont le correspondant phonémique est le « zéro phonique » et dont la présence influe sur les correspondants phonémiques des graphèmes environnants. 5- Graphème complexe propre monophonémique : groupe de lettres dont le correspondant phonémique est un seul phonème. 6- Graphème complexe propre biphonémique : groupe de lettres dont le pendant phonémique est un groupe de deux phonèmes de telle nature qu'aucun des deux phonèmes n'est le correspondant phonémique d'un des membres du graphème en dehors de ce même graphème. 7- Graphème simple propre : lettre dont le correspondant phonémique est un seul phonème ou bien un groupe de phonèmes. 8- Graphème simple impropre (muet) : lettre dont le correspondant phonémique est le « zéro phonique ». 9- Graphème complexe propre : groupe de lettres dont le correspondant phonémique n'est égal ni à la somme des pendants phonémiques des membres du graphème ni au pendant phonémique d'un seul de ses membres. 10- Graphème complexe impropre : groupe de lettres dont le pendant phonémique est égal au pendant phonémique de n'importe lequel des membres du groupe. 11- Graphème simple : lettre dont le correspondant phonémique est soit un seul phonème, soit un groupe de phonèmes, soit le « zéro phonique ». 12- Graphème complexe : groupe de lettres dont le correspondant phonémique n'est pas égal à la somme des correspondants phonémiques de ses membres.

[...] For it to be consistent a regular word must have a unique pronunciation and follow the rules as before, but in addition it must embody the same orthographic regularities as other words that are likely to be activated in the course of reading that word. (Glushko, 1979 : 684)²⁴²

La consistance orthographique d'une langue est donc caractérisée par une correspondance plus ou moins exacte des unités sous-lexicales entre le système phonologique et le système graphématique. Il est également important de souligner que la consistance ne concerne pas exclusivement la CGP (correspondance graphèmes-phonèmes) ou la CPG (correspondance phonèmes-graphèmes), mais également les plus grandes parties de l'unité minimale qui composent le mot, telles que la syllabe, la coda, la rime, qui sont également prises en compte lors du processus de lecture d'un mot. La consistance (ou transparence) peut être mesurée dans les deux directions : de la phonologie à l'orthographe ou de l'orthographe à la phonologie. Il convient de souligner que bien souvent, et au sein de la même langue, le degré de transparence n'est pas toujours identique. Ainsi, certaines langues présentent une consistance élevée de l'orthographe à la phonologie, (comme l'espagnol et l'italien que nous avons analysés dans le cadre de notre expérience), mais présentent également une moindre consistance dans la direction opposée (Landerl, 2006 pour l'espagnol ; Neef et Balestra, 2011 pour l'italien)²⁴³.

La notion de consistance ne peut cependant pas être considérée comme le synonyme de « régularité ». Un mot est en fait irrégulier s'il ne respecte pas les règles sous-lexicales entre le système orthographique et le système phonologique d'une langue. Comme le soulignent Frost *et al.* :

To define an irregular or exception word, one obviously has to know what the « rules » are. For the concept of consistency, it does not matter what the rules are. The pure

²⁴² « [...] Pour qu'il soit consistant, un mot régulier doit avoir une seule et unique prononciation et suivre les règles [du système langue], mais il doit inclure les mêmes régularités orthographiques que les autres mots susceptibles d'être activés au cours de la lecture de ce mot. » [Traduction faite par mes soins].

²⁴³ En règle générale, nous pouvons affirmer que, lorsqu'il existe une différence de consistance entre les deux systèmes, la correspondance de phonème à graphème tend à être moins transparente que celle de graphème à phonème (Cook et Bassetti 2005 : 9-10).

existence of a word that is spelt similarly to other words but yet pronounced differently renders the neighborhood of that word inconsistent. (Frost *et al.*, 2007 : 110)²⁴⁴

Comme l'a récemment montré Richlan (2014), nous pouvons partiellement compléter le concept de consistance avec celui de « profondeur orthographique » (en anglais *orthographic depth*), très souvent utilisé dans les recherches sur la L1 et la L2 concernant les différents comportements de lecture du mot écrit. Richlan décrit la profondeur orthographique comme « *the complexity, consistency, or transparency of grapheme-phoneme correspondences in written alphabetic language* »²⁴⁵ (*ibid.* : 1) et indique qu'elle concerne donc exclusivement des unités grapho-phonémiques. Ce terme était déjà utilisé dans certaines recherches des années 1980 et au début des années 1990 (Lukatela *et al.*, 1980 ; Liberman *et al.*, 1980 ; Katz et Feldman, 1981 ; 1983 ; Liberman, 1989 ; 1992 ; Seidenberg, 1992), mais acquiert une valeur définitive, en référence à la fiabilité des correspondances entre parlé et écrit, grâce à la formulation de l'Hypothèse de la Profondeur de l'Orthographe (*ODH*, en anglais *Orthographic Depth Hypothesis* ; Frost, Katz et Bentin, 1987 ; Katz et Frost, 1992). Cette théorie permet de classer les langues du monde en fonction de leur profondeur orthographique, selon un axe ayant pour extrêmes la transparence et l'opacité. Ainsi, un système linguistique sera défini opaque si, comme dans le cas de l'anglais, il présente une correspondance inconsistante entre phonèmes et graphèmes. En revanche, une langue sera considérée comme transparente, comme dans le cas du serbo-croate, si elle présente une correspondance élevée entre les phonèmes et les graphèmes simples (Katz et Frost, 1992)²⁴⁶. Il convient cependant de souligner que la mesure de la complexité des relations

²⁴⁴ « Pour définir un mot irrégulier ou exceptionnel, il convient évidemment de connaître les "règles". Concernant la notion de consistance, peu importe les règles. La seule existence d'un mot orthographié de la même manière que d'autres mots prononcés différemment rend la proximité de ce mot inconsistante » [Traduction faite par mes soins].

²⁴⁵ « La complexité, la consistance ou la transparence des correspondances graphème-phonème dans une langue alphabétique écrite » [Traduction faite par mes soins].

²⁴⁶ Lorsque l'existence de la composante de profondeur dans les relations entre le système phonologique et le système orthographique dans toutes les langues du monde est acceptée, il reste encore à comprendre comment la mesurer. Ce problème est analysé de manière approfondie par Schmalz *et al.* (2015) qui se réfèrent les principales approches de van den Bosch *et al.* (1994) et la notion d'*onset entropy* de Borgwaldt *et al.* (2005). Cf. Neef et Balestra (2011), Gontijo et Shillcock (2003).

entre le système orthographique et le système phonologique d'une langue reste particulièrement complexe et qu'elle ne constitue pas une valeur universelle. En effet, chaque modalité de classification de la profondeur orthographique se base sur le choix partiel des règles à prendre en compte (Schmalz *et al.*, 2015 ; Ziegler, 2018)²⁴⁷. Nous invitons à consulter, par exemple, la mesure de la profondeur orthographique de certaines langues européennes présentée dans le tableau 7.1²⁴⁸. Comme nous pouvons le voir, l'italien est plus transparent que d'autres langues telles que l'an

glais ou le français, puisqu'il présente un nombre réduit de règles de correspondance entre phonèmes et graphèmes.

Correspondance entre phonèmes et graphèmes					
	NÉER LANDAIS	ANGLAIS	FRANÇAIS	ALLE MAND	ITALIEN
Nombre totale de règles	104	226	340	130	59
Règles monographèmes	51 (49.0 %)	38 (16.9 %)	46 (13.5 %)	44 (33.8 %)	19 (32.2 %)
Règles multigraphèmes	42 (40.4 %)	161 (71.2 %)	218 (64.1 %)	55 (42.3 %)	8 (13.6 %)
Règles dépendant du contexte	11 (10.6 %)	27 (11.9 %)	76 (22.4 %)	31 (23.8 %)	32 (54.2 %)

Tableau 7.1. Mesure de la complexité et de l'imprévisibilité de certaines langues européennes (Schmalz *et al.*, 2015).

En revanche, dans la classification de Niessen *et al.* (2000), certaines langues européennes sont analysées et classées selon la double dimension de la complexité syllabique et de la profondeur orthographique (cf. tableau 7.2). La première caractéristique est mesurée en fonction du nombre de syllabes ouvertes CV et fermées CVC, ainsi que du positionnement attaque-coda des combinaisons multi-consonnes. La seconde caractéristique concerne la consistance entre graphèmes et phonèmes.

²⁴⁷ En effet, le degré de transparence d'une langue peut changer en fonction des règles de correspondance prises en compte entre les deux systèmes. L'exemple du français décrit par Schmalz *et al.* (2015) est en ce sens très pertinent.

²⁴⁸ Ces mesures se fondent sur le modèle à Double Voie en Cascade, que nous décrirons de manière approfondie au point 7.1.4.

		Profondeur orthographique				
		transparente →			opaque	
Structure syllabique	simple	finlandais	grec italien espagnol	portugais	français	
	complexe		allemand norvégien islandais	néerlandais is suédois	danois	anglais

Tableau 7.2. Classification de certaines orthographes européennes en fonction de la complexité syllabique et de la profondeur orthographique (Niessen *et al.*, 2000).

Dans l'expérience de discrimination décrite au chapitre 8, nous prendrons en compte la profondeur orthographique des langues sources et cibles des sujets. Nous tenterons donc de comprendre si la profondeur orthographique de la langue maternelle peut, de quelque manière, influencer l'apprentissage phonologique d'une L2.

7.2 Lire et reconnaître en L1 et L2

Dans ce paragraphe, nous décrivons l'état des connaissances des diverses modalités de lecture en L1 et L2, en nous basant sur des études menées sur les processus cognitifs connexes. Notre objectif principal est de compléter l'analyse sur la relation entre l'écrit et l'oral que nous avons déjà commencée dans la première partie de cette recherche²⁴⁹.

Le débat concernant la relation d'égalité ou de secondarité du système graphématique par rapport à la langue parlée²⁵⁰ comprend également la question des dynamiques d'apprentissage des langues. Lors de l'acquisition de

²⁴⁹ Dans l'expérience de discrimination décrite dans le chapitre suivant, nous prendrons principalement en compte la notion de profondeur orthographique, puis nous nous référerons aux stratégies de lecture orthographique dans un second temps. Il nous semble, dans tous les cas, important de signaler les principales théories et modèles de référence utilisés par la recherche neurolinguistique durant ces dernières décennies.

²⁵⁰ Comme nous l'avons déjà vu au point 1.2.

la langue maternelle, nous pouvons assez facilement supposer que la capacité de lire et d'écrire est postérieure au fait de savoir parler et repose donc sur des structures cognitives déjà existantes. En effet, l'enfant apprend à lire et à écrire longtemps après son apprentissage de la langue parlée (Liberman, 1992)²⁵¹.

Ziegler, Ferrand et Montant (2004) observent, entre autres, que l'acquisition orthographique semble modifier de façon permanente la manière de percevoir la langue parlée et que les processus développés avec la langue maternelle sont également utilisés durant les processus de lecture d'une L2 (Geva et Siegel, 2000 ; Koda, 2004 ; 2007)²⁵².

Pour apprendre à lire une langue alphabétique, il convient de savoir représenter et segmenter la structure phonologique de la parole. C'est en cela qu'intervient la « conscience phonologique » (en anglais *phonological awareness*), définie comme « la capacité à identifier les composants phonologiques des unités linguistiques et à les manipuler de manière délibérée » (Demont et Gombert, 2007). Lorsque cette capacité se développe chez l'enfant, il devient capable de manipuler les unités sonores du langage oral. Plus précisément, il peut réaliser des tâches telles que la suppression d'un phonème dans un mot, le remplacement d'un phonème par un autre, la segmentation d'un mot en syllabes, en phonèmes, etc. (Kanta et Rey, 2003). Sans cette conscience, la connaissance totale du code grapho-phonologique ne peut s'élaborer, et cette capacité est donc directement liée au développement des capacités de lecture.

De nombreuses études ont approfondi le développement des compétences segmentales sous-lexicales, en particulier phonémiques en L1²⁵³. La plupart

²⁵¹ Nous avons déjà vu au chapitre 1 que, dans de nombreuses cultures, la langue écrite n'est pas nécessairement utilisée.

²⁵² Les profonds changements cognitifs qui découlent de l'apprentissage, chez les enfants comme chez les adultes, de systèmes graphiques représentant la langue parlée n'ont pas toujours été jugés de manière positive par certains chercheurs. Ainsi, Frith considérait que l'acquisition du code alphabétique était un *virus qui affecte le cerveau* : « *This virus infects all speech processing, as now whole word sounds are automatically broken up into sound constituents. Language is never the same again* » (Frith, 1998 : 1011). « Ce virus infecte tous les processus de la parole, puisque les sons de mots entiers sont automatiquement divisés en composants sonores. La langue n'est plus jamais la même. » [Traduction faite par mes soins].

²⁵³ Concernant les principales recherches, voir Besse (2007).

montre que la formation de la conscience phonologique peut être d'une aide précieuse pour l'apprentissage de l'écrit.

Comme le soulignent Kenta et Rey (2003), en ce qui concerne le rapport entre la conscience phonologique et l'apprentissage d'une langue étrangère, il existe encore peu de recherches par rapport à celles menées sur les capacités phonologiques de la langue maternelle. Dans leur étude Kenta et Rey reprennent la conception de Durgunoğlu *et al.* (1993) selon laquelle un transfert de la conscience phonologique se produit d'une langue à une autre. Ainsi, lorsqu'il apprend à segmenter un mot en unités sous-lexicales dans la langue maternelle, l'apprenant utilise le même mécanisme pour traiter les nouveaux phonèmes, syllabes, etc. d'une nouvelle langue.

En effet, les apprenants de l'écrit en L2 ne peuvent être considérées comme indemnes de toutes connaissances scripturales développées durant l'acquisition grapho-phonologique en L1. Cummins avance déjà dans certaines études (1979 ; 1987 ; 1989) l'hypothèse d'une interdépendance entre la L1 et la L2, selon laquelle les deux dépendent des mêmes « compétences cognitives et linguistiques » – dans le domaine phonologique, orthographique, syntaxique et sémantique – et qu'un apprentissage correct des compétences en littéracie L2 dépend en grande partie de celles acquises en langue maternelle.

Ses recherches ont ensuite été développées par d'autres chercheurs tels que Lucchini (2002), Spark *et al.* (Sparks et Ganschow, 1993 ; Sparks *et al.*, 2006) qui ont partiellement modifié sa pensée. Lucchini introduit notamment le concept de langue de référence : « la langue dans laquelle nous développons toutes les fonctions propres aux langues, y compris la fonction métalinguistique » (Lucchini, 2002 : 79). Ainsi, une meilleure acquisition de la L2 dépendra de la construction correcte de cette langue de référence, des logiques sous-jacentes des nouveaux signifiants plutôt que des véritables signifiants. Spark *et al.* ont quant à eux modifié l'unicité de la pensée de Cummins à travers un lien interlinguistique de type biunivoque. Selon eux, l'apprentissage de la L2 va en effet renforcer les capacités de traitement linguistique de la langue maternelle.

Également dans le cadre des recherches linguistiques qui ont analysé la profondeur linguistique des langues, les chercheurs ont tenté de comprendre l'influence du degré de transparence orthographique dans les processus de lecture (Seymour *et al.*, 2003 ; Goswami, 1999 ; Landerl, 2000) en contextes L1 et L2. Katz et Frost remarquent que :

*[...] shallow orthographies are more easily able to support a word recognition process that involves language's phonology. [...] deep orthographies encourage a reader to process printed words by referring to their morphology via the printed word's visual-orthographic structure.*²⁵⁴ (Katz et Frost, 1992 : 71)

Deux versions de l'Hypothèse de la Profondeur de l'Orthographe (ODH) ont été proposées, l'une plus forte et l'autre plus « faible ». La première soutient la possibilité d'un assemblage pur en termes de dénomination ou de décision lexicale, mais est rejetée par les mêmes auteurs et critiquée par d'autres linguistes car jugée insuffisante et pas toujours démontrable. La seconde propose une approche de lecture prenant en compte les deux structures (sous-lexicales et lexicales) dans leur ensemble²⁵⁵.

Une autre théorie a été ensuite développée. Bien que partant des concepts propres à l'ODH, elle a tenté de combler certaines de ses lacunes, se prêtant ainsi mieux à l'étude des interactions entre L1 et L2. La Théorie Psycholinguistique de la Granularité (PGST, en anglais *Psycholinguistic Grain Size Theory*) développée par Ziegler et Goswami (2005 ; 2006) peut être considérée comme « *an improved and modern alternative to the Orthographic Depth Hypothesis* »²⁵⁶ (Frost, 2006 : 439). Au lieu de se focaliser sur la

²⁵⁴ « [...] Les orthographes transparentes peuvent plus facilement supporter un processus de reconnaissance de mots impliquant la phonologie de la langue. [...] les orthographes opaques encouragent le lecteur à traiter les mots imprimés [écrits] en se référant à leur morphologie à travers la structure ortho-visuelle de ce même mot imprimé. » [Traduction faite par mes soins].

²⁵⁵ Selon la version faible de l'ODH, il est plus probable de lire un système orthographique transparent à travers une voie de type phonémique grâce à une plus grande confiance accordée à une consistance orthographique élevée de la langue. En revanche, dans le cas d'un système opaque, le processus de décodification est plus ample et de type lexical, compte tenu d'une moindre fiabilité de la correspondance entre les unités grapho-phonématiques minimales (Katz et Frost, 1992).

²⁵⁶ « Une alternative moderne et améliorée à l'Hypothèse de la Profondeur de l'Orthographe » [Traduction faite par mes soins].

dichotomie lexicale/sous-lexicale, l'attention est portée sur les unités de différentes longueur (*grain size*) qui composent la structure du mot écrit. Bien que l'idée d'une double voie ait déjà été soutenue dans la version faible de l'ODH (c'est-à-dire l'utilisation simultanée de deux modalités de lecture au cours du processus de reconnaissance lexicale), la procédure sous-lexicale était en même temps réduite à la simple correspondance entre phonèmes et graphèmes du système linguistique de référence. En revanche, avec la PGST, d'autres parties phonologiques présentes dans le *continuum* entre les unités minimales et le mot entier sont également prises en compte : nous nous référons aux unités plus grandes que les graphèmes, telles que par exemple les syllabes, la coda, la rime (cf. figure 7.2).

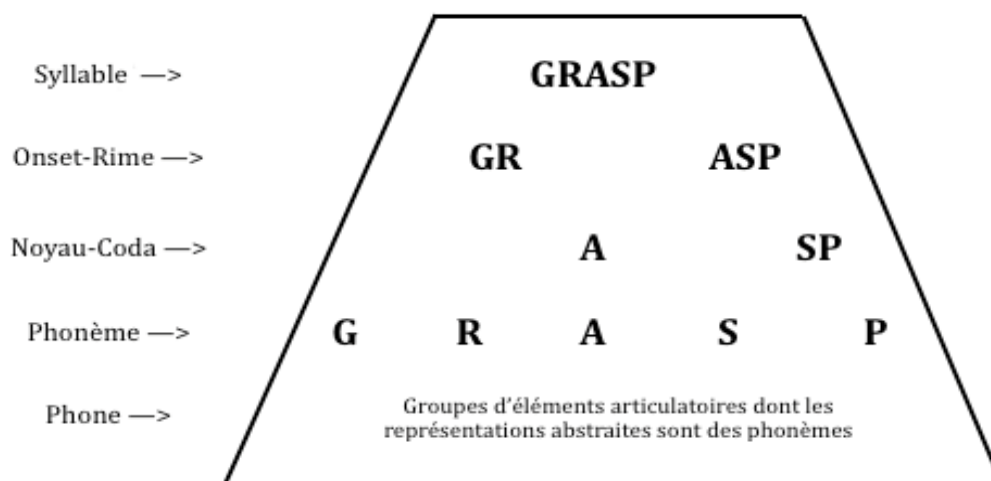


Figure 7.2. Description schématique des différentes unités de taille psycholinguistiques (Ziegler et Goswami, 2005).

L'autre grande nouveauté qu'apporte cette théorie par rapport à la précédente réside dans l'importance accordée aux processus d'apprentissage à la lecture présents en puissance dans les mécanismes cognitifs de chaque être humain. En effet, nous avons tous la possibilité de reconnaître un mot selon diverses unités de petite ou de grande taille²⁵⁷, mais nous choisirons un parcours plutôt qu'un autre en fonction du degré de transparence du système

²⁵⁷ La granularité sous-lexicale présente différentes tailles allant de la petite (*small size*) qui prend en compte des graphèmes, à la grande (*large size*) qui concernent des parties plus grandes, telles que l'attaque-coda et la rime.

orthographique et des techniques d'enseignement adoptées lors de l'apprentissage de la compréhension écrite (Ziegler et Goswami, 2005). Selon cette théorie, la profondeur orthographique d'une langue constitue un ensemble complexe de règles sur lesquelles se fonde le processus de décodification de nouveaux mots dans un système orthographique donné (Schmalz *et al.*, 2015). Sachant que les unités de petite taille, telles que les lettres et les graphèmes, jouent un rôle dominant au cours du processus d'acquisition d'une langue présentant une orthographe consistante, alors que les unités de taille plus grandes, telles que le corps et la rime lexicale, jouent un rôle plus pertinent dans les langues à orthographe inconsistante (Ziegler *et al.*, 2001).

Les principales recherches menées sur les méthodes de lecture des unités plus ou moins segmentales concernent en particulier l'apprentissage du système orthographique de la langue maternelle chez l'enfant. Les résultats montrent qu'à l'âge préscolaire, l'ensemble des enfants observés (ayant des langues maternelles différentes) sont plus sensibles aux unités de phonèmes plus grandes, telles que la syllabe et le mot entier (Ziegler et Goswami, 2005). Selon Bentin (1992), durant les premières années de la vie, les enfants n'ont pas encore développé de conscience phonologique et ne sont donc pas encore capables de manipuler les traits sous-lexicaux minimaux. Ce n'est que lors du processus d'apprentissage de la lecture à l'âge scolaire que les sujets de langue maternelle présentant un système orthographique transparent (comme l'italien ou l'espagnol) développent rapidement des stratégies de décodification des correspondances grapho-phonologiques. En revanche, les sujets dont la langue maternelle est opaque (comme l'anglais) conservent un système de compréhension écrite plus varié, où la lecture des unités de petite taille est accompagnée d'une composante des unités de grande taille. Selon la *flexible-unit-size hypothesis* formulée par Brown et Deavers (Brown et Deavers, 1999 ; Goswami *et al.*, 2003), les enfants anglophones adoptent deux stratégies de lecture, de petite et grande taille, puisque l'inconsistance orthographique de la langue anglaise ne leur permet pas de compter entièrement sur le processus de lecture des unités minimales. Il a également été démontré que ces dynamiques

de lecture de la langue maternelle durant l'enfance se retrouvent également dans les mécanismes cognitifs à l'âge adulte (Ziegler et Goswami, 2005).

7.3 Le contexte de la recherche

La plupart des recherches menées sur l'acquisition des systèmes orthographiques d'une deuxième langue appris ont principalement porté leur attention sur les effets de l'orthographe lors des processus d'acquisition de la langue maternelle (Dornbusch, 2012)²⁵⁸. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années qu'un petit groupe de chercheurs a commencé à étudier l'influence potentielle de l'information (*input*) orthographique dans l'apprentissage du système phonologique en contexte L2. Bassetti *et al.* (2015) indiquent d'ailleurs que la première conférence sur les systèmes d'écriture en L2/langue seconde²⁵⁹ (L2WS, en anglais *Second Language Writing System*) n'a été organisée qu'en 2013.

L'intérêt, quelque peu tardif dans ce domaine d'études peut s'expliquer par

*[...] a lack of theoretical justification as well as the zeitgeist, because L2 phonological research has been dominated by linguistics' search for the universals of language and the primacy of spoken language, and language teaching has been dominated by the communicative approach. Within this context, when researchers came across possible orthographic effects, it was typical to ignore them as irrelevant, inconsequential, or as "noise in the data".*²⁶⁰ (Bassetti *et al.*, 2015 : 2)

²⁵⁸ Certaines de ces recherches menées sur la langue maternelle sont présentées dans Piske (2010).

²⁵⁹ Dans ce cas, nous utilisons le terme de la recherche anglo-saxonne « langue seconde » (*Second language*) pour définir, comme le suggère Smith (1994), un terme générique recouvrant toutes les langues autres que les langues maternelles. Cela inclut donc les langues étrangères et les langues qui ne sont pas L1 mais néanmoins parlées par la communauté. Le terme « langue seconde » permettant finalement de positionner les langues par rapport à la langue maternelle, en particulier celles apprises consécutivement et ayant un autre statut.

²⁶⁰ « [...] Un manque de justification théorique et l'époque en elle-même, puisque la recherche phonologique L2 a été dominée par la recherche linguistique portée sur l'universel de la langue et la primauté de la langue parlée, et que l'enseignement des langues a été dominé par l'approche communicative. Dans un tel contexte, lorsque les chercheurs découvraient de possibles effets orthographiques, il était usuel de les ignorer, et de les considérer comme non

L'attention croissante des linguistes et des psycholinguistes au cours de ces dernières années pour le L2WS a comme principal objectif celui de fournir de nouvelles méthodologies dans le domaine de la didactique des langues²⁶¹, en proposant une nouvelle approche de la question de l'orthographe et de son rapport avec l'oralité d'une langue non maternelle.

Les principales recherches dans ce domaine ont tenté de cerner l'influence qu'exerce le système orthographique de la langue maternelle dans différents contextes d'apprentissage d'une L2 et cela sous différents aspects. L'attention a été portée sur la question de la production (Erdener et Burnham, 2005 ; Bassetti, 2017 ; 2007 ; Bassetti *et al.*, 2015 ; Silveira, 2007 ; Rafat, 2016 ; 2015 ; Meuter et Ehrich, 2012 ; Nimz, 2015 ; Young-Scholten et Langer, 2015) ; de la perception (Simon *et al.*, 2010 ; Escudero *et al.*, 2008 ; Hayes-Harb *et al.*, 2010 ; Detey et Nespoulous, 2008 ; Lachmann *et al.*, 2012 ; Dornbusch, 2012 ; Nimz, 2015) ; et sur les éventuelles difficultés du passage entre systèmes logographiques et alphabétiques (Meuter et Ehrich, 2012 ; Bassetti, 2007). Certaines recherches ont pris en compte des apprenants L2 débutants (Rafat, 2016 ; 2015 ; Detey et Nespoulous, 2008) et d'autres à un niveau avancé (Dornbusch, 2012 ; Bassetti et Atkinson, 2015 ; Nimz, 2015). Dans d'autres cas, des formations expérimentales ont été menées dans le but d'améliorer l'acquisition orthographique ou phonologique de la L2 (Dornbusch, 2012 ; Rafat, 2016 ; Tarone et Bigelow, 2005 ; Elliott, 1997 ; Zampini, 1994 ; Winitz et Yanes, 2002).

Il nous paraît important de mentionner brièvement quelques recherches récentes et significatives du secteur L2WS, auxquelles cette thèse est liée, dans la mesure où ces études concernent également des expériences de reconnaissance lexicale de type perceptif auprès de sujets adultes alphabétisés.

Escudero *et al.* (2008) étudient, à travers une expérience d'association audiovisuelle – image, mot audio et mot écrit – la pertinence d'une information orthographique dans l'apprentissage d'une opposition vocalique d'une L2. Plus

pertinents, sans conséquence ou comme des données bruitées. » [Traduction faite par mes soins].

²⁶¹ Que nous approfondirons dans le chapitre 9 de cette thèse.

précisément, les chercheurs ont mesuré le niveau de discrimination d'une opposition complexe en anglais (/ɛ/ - /æ/) auprès de 50 sujets universitaires bilingues (locuteurs de L1 néerlandais, possédant un niveau élevé de compréhension de l'anglais L2) dans le cadre d'une formation et d'un test d'association audiovisuel successif. Les résultats ont mis en évidence le rapport étroit qui existe entre la représentation phonologique et la représentation orthographique, à la fois pour la L1 et la L2. Il convient donc de prendre en compte la régulation existante entre les deux systèmes sémiotiques durant l'apprentissage de nouvelles oppositions phonologiques d'une L2 et que, comme le souligne les auteurs, « *an orthographic/graphemic difference (reflecting a phonemic contrast) which exist in the learners' native language can be used or transferred to the learning of L2 words after a short training period* »²⁶² (Escudero *et al.*, 2008 : 358).

L'expérience présentée par Hayes-Harb *et al.* (2010) montre en revanche une contribution négative apportée par l'orthographe lors de l'acquisition phonologique de la L2. Un corpus de pseudo-mots anglais à associer à certaines images a été soumis à 24 sujets de L1 anglaise. Avant le test, les sujets ont été divisés en 3 groupes et ont reçu un type de formation différente : uniquement de type audio, avec une orthographe consistante, avec une orthographe consistante/inconsistante. Le premier groupe de sujets a simultanément été confronté à une image et à un mot acoustique. Pour le deuxième groupe, l'image associée au mot acoustique était accompagnée du mot graphique correspondant (e.g., <fasha> et [faʃə]). Enfin, pour le troisième groupe, l'image était associée à trois stimuli graphiques différents : de manière consistante (e.g., <fasha> et [faʃə]) comme dans le cas du deuxième groupe, de manière inconsistante avec un mot écrit qui diffère du mot acoustique avec un graphème erroné (e.g., <faza> et [faʃə]), de manière incongruente avec l'ajout d'un graphème au sein du mot écrit (e.g., <kamand> et [kaməd]). Lors de la phase de test, les participants des trois groupes ont dû associer les images cohérentes/incohérentes, avec ou

²⁶² « Une différence orthographique/graphémique (reflétant une opposition phonémique) qui existe dans la langue maternelle de l'apprenant peut être utilisée ou transférée dans l'apprentissage de mots en L2 après une courte période de formation » [Traduction faite par mes soins].

sans mot graphique consistant/inconsistant aux mots acoustiques qu'ils ont perçus simultanément. Les résultats ont démontré l'influence de la forme graphique sur les résultats « erronés » liés à des stimuli inconsistants, mettant ainsi en évidence un impact négatif de l'écrit durant l'écoute de nouveaux mots.

Escudero (2015), dans une autre expérience d'association audiovisuelle – image, mot audio et mot écrit –, a également tenté de comprendre si l'information orthographique engendrait une attitude positive ou négative lors de l'acquisition de nouveaux mots d'une L2. Les sujets de l'expérimentation (locuteurs natifs anglais et espagnols) ont été invités à associer des images aux pseudo-mots correspondants, contenant les voyelles de la langue cible (néerlandaise) et rassemblées par paires minimales (e.g., /i/ - /a/). Escudero a remarqué que l'*input* orthographique n'a pas aidé les sujets à distinguer correctement les paires de voyelles, qu'elles soient faciles ou complexes à identifier, dans la mesure où elles sont plus ou moins éloignées du système vocalique de la L1 de départ. Les résultats de cette expérience suggèrent donc d'éviter le recours à des informations orthographiques lors de l'apprentissage d'une L2, compte tenu que ces dernières sont considérées comme redondantes par rapport à l'information phonologique, et donc inutiles.

Simon *et al.* (2010) ont mené une expérience de discrimination acoustique, liée à un précédent exercice et à un test de catégorisation successif. Pour comprendre le rôle de l'orthographe dans l'acquisition perceptive, les chercheurs ont demandé à 20 sujets anglophones de distinguer les voyelles françaises /u/ et /y/ comprises dans 24 pseudo-mots monosyllabiques recueillis dans 12 triplets (e.g., blûve /y/ - blouve /u/ - blive /i/). Les résultats n'ont pas confirmé l'hypothèse initiale selon laquelle l'*input* orthographique et l'exercice sur l'association image – mot écrit – mot acoustique mené avant le test perceptif exerce une influence sur l'apprentissage du contraste vocalique L2 absent dans la L1. Selon les auteurs, ce fait pourrait être dû au manque de confiance des apprenants anglophones vis-à-vis de l'information orthographique, reprenant ainsi la théorie ODH de Katz et Frost.

Comme pour Simon *et al.* (2010), les trois expériences de réception menées par Dornbusch (2012) et présentées dans sa thèse de doctorat, prennent en

compte les différentes profondeurs orthographiques des langues sources et cibles, mais le chercheur tient également compte des différents modes de lecture développés lors de l'apprentissage de la correspondance entre graphème et phonème en L1. L'expérience se base sur trois objectifs de niveau linguistique différent et respectivement : un test de jugement de rimes (*rhyme judgement test*), un test de conscience phonémique (*phoneme deletion test*) et un test de décision lexicale (*lexical decision test*), avec des stimuli acoustiques en anglais, auprès de trois groupes de locuteurs natifs différents composés d'un groupe natif (L1 anglais) et de deux autres non natifs (L1 allemand et danois), ayant un niveau élevé de compréhension de la langue anglaise cible. Les trois expériences avaient pour but d'identifier un degré possible d'influence de la profondeur du système orthographique de départ (L1) – transparent pour l'allemand, opaque pour l'anglais et le danois – et ses interconnexions avec les règles orthographiques anglaises L2. Les résultats diffèrent d'un groupe linguistique à l'autre en particulier entre les natifs/non natifs et entre les non natifs ayant un système transparent et ceux ayant un système opaque, ce qui témoigne donc de l'importance de l'information orthographique de la L1 lors de l'étude de la perception des composantes linguistiques de la L2.

Le nombre encore limité de recherches menées dans ce domaine ne nous permet pas de déterminer si, dans des contextes d'enseignement-apprentissage avec des adultes alphabétisés, l'information orthographique facilite (Escudero *et al.*, 2008), constitue un obstacle (Hayes-Harb *et al.*, 2010 ; Bassetti, 2007) ou n'entraîne aucun effet significatif (Escudero, 2015) sur les mécanismes de perception d'une langue autre que la langue maternelle. Notre travail de recherche a donc pour objectif de contribuer à élargir les expériences de discrimination audiovisuelle qui mettent en évidence l'influence de la profondeur orthographique et des typologies de lecture développées en L1 lors de l'apprentissage des systèmes phonologiques de la L2.

7.3.1 Modèles de référence

Nous souhaitons présenter dans ce paragraphe les deux modèles de référence sur lesquels reposent les principales (et plus récentes) études concernant la décodification des mots écrits.

Il s'agit, dans les deux cas, de modèles « à double voie », dans lesquels la relation entre le système orthographique et le système phonémique passe, au moment de la lecture, par deux parcours : l'un lexical et l'autre sous-lexical. Le premier modèle utilisé dans la reconnaissance lexicale au cours des processus de lecture à voix haute est le modèle à Double Voie en Cascade (DRC, en anglais *Dual-Route Cascaded Model*; Ziegler, Perry et Coltheart, 2000 ; Rastle et Coltheart, 1998 ; Rastle, Perry, Langdon et Ziegler, 2001 ; Paap et Noel, 1991). Le modèle est dit « en cascade » car l'information est transmise successivement aux différentes étapes de traitement.

Ce modèle décrit deux procédures de lecture : la procédure de décodage phonologique et la procédure orthographique, qui sont fonctionnellement distinctes et indépendantes. La procédure de décodage permet d'activer les représentations phonologiques des mots à travers l'application séquentielle (i.e., pour chaque graphème) des règles de correspondances grapho-phonémiques. Cette procédure permettrait notamment la lecture des mots réguliers, des mots nouveaux et des pseudo-mots. La procédure orthographique permet d'activer les représentations phonologiques et sémantiques d'un mot déjà connu directement à partir de sa forme orthographique. Une fois que l'orthographe d'un mot est apprise, au moins trois types d'informations sont stockés dans la mémoire : son orthographe, sa prononciation, et son sens. Ces trois types d'informations sont stockés dans différents systèmes qui sont respectivement le lexique orthographique, le lexique phonologique et le système sémantique. Ces trois systèmes sont reliés entre eux ainsi qu'au système d'identification des lettres et au système phonémique par des connexions excitatrices et inhibitrices (Denis-Noël, 2018). Le schéma de ce modèle (cf. figure 7.3) montre que, lors du processus lexical, il se produit une activation de type bidirectionnel entre l'orthographe du mot et sa composition

phonémique totale, et cela également entre leurs parties sous-lexicales respectives, c'est-à-dire durant le processus d'identification des lettres et des phonèmes. Dans ce modèle, la voie sous-lexicale consiste essentiellement en une conversion des lettres en phonèmes, selon les règles de correspondance entre unités minimales de la langue.

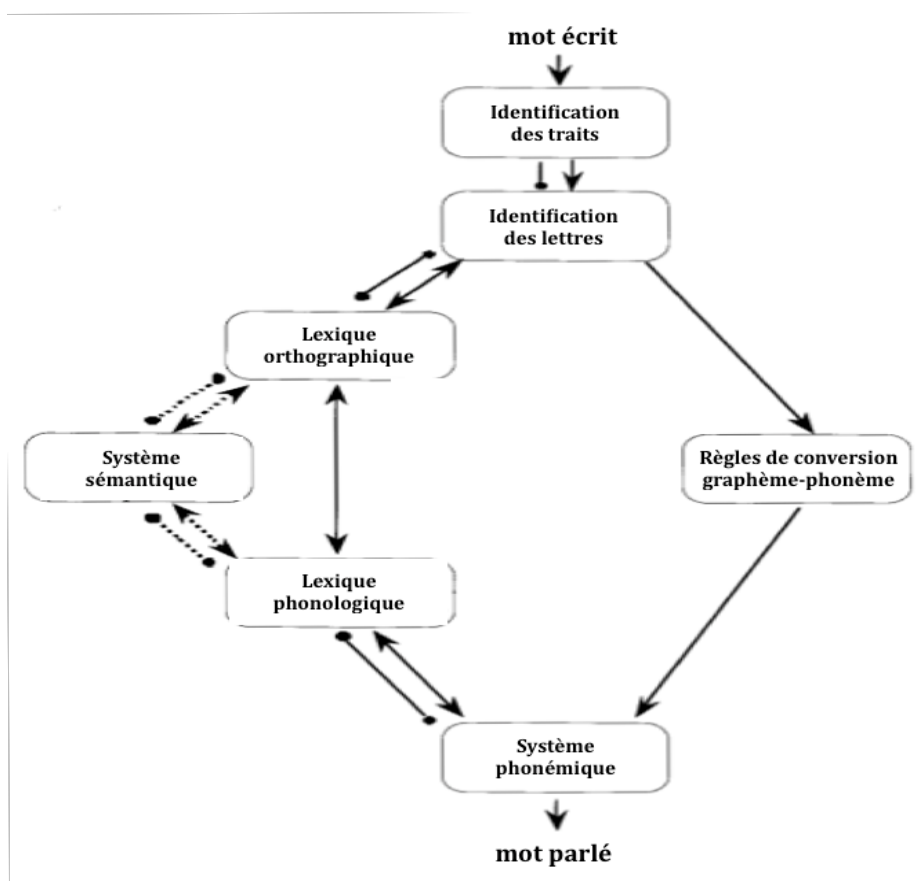


Figure 7.3. Schéma de l'architecture du modèle à Double Voie en Cascade – DRC (adaptation basée sur l'article de Ziegler *et al.*, 2000). Les flèches représentent des connexions excitatrices et les points symbolisent les connexions inhibitrices.

L'autre modèle est le Modèle d'Activation Interactive Bimodale (BIAM, en anglais *Bimodal Interactive Activation Model* ; Diependale *et al.* 2010 ; Grainger et Holcomb, 2007 ; 2009 ; Grainger et Ziegler, 2011). Il suit les traces du Modèle à Activation Interactive (AI, en anglais *Interactive Activation model* ; McClelland et Rumelhart, 1982) et a le mérite de répondre à certaines limites du modèle DRC. Comme nous pouvons le voir dans la représentation schématique

présentée à la figure 7.4, les principales nouveautés par rapport au modèle DRC concernant :

- la bidirectionnalité complète entre la partie orthographique et phonologique ; d'où l'unidirectionnalité de l'orthographe à la phonologie du DRC ;

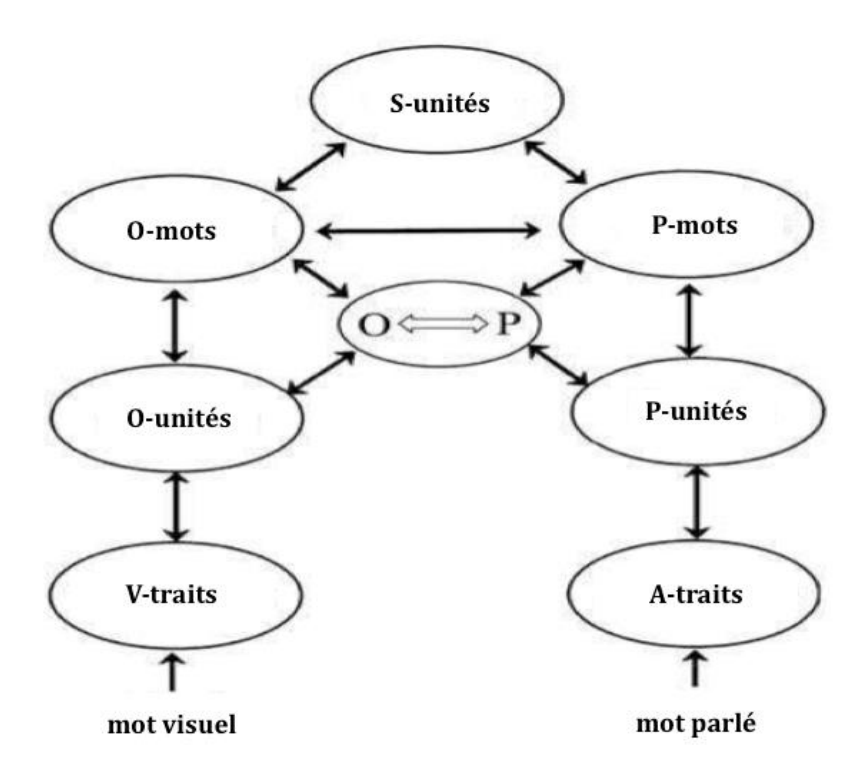


Figure 7.4. Schéma de l'architecture du Modèle d'Activation Interactive Bimodale – BIAM (adaptation basée sur l'article de Grainger et Holcomb, 2009).

- l'élargissement de la partie sous-lexicale, puisqu'elle n'est plus uniquement composée des règles de correspondance entre graphèmes et phonèmes, mais également d'unités de taille plus grandes, telles que la syllabe, la rime, la coda, etc. ;
- la reconnaissance du graphème, et non plus de la lettre, en tant qu'unité orthographique minimale – voir les travaux de Rey *et al.* (1998 ; 2000)²⁶³ ;

²⁶³ Dans le cadre de recherches concernant les modalités de reconnaissance lexicale (Rey, Jacobs, Schmidt-Weigand et Ziegler 1998 ; Rey, Ziegler et Jacobs, 2000), certains chercheurs ont suscité un débat (désormais séculaire) sur l'unité minimale de la représentation écrite dans les systèmes d'écriture alphabétique. Des expériences de compréhension écrite ont permis de démontrer que l'unité minimale de la représentation écrite d'un phonème est le graphème et

- l'introduction d'un niveau intermédiaire dans le processus de décodification sous-lexicale entre graphème et phonème, en conférant ainsi à l'analyse graphématique une phase propre, antérieure à sa conversion phonémique²⁶⁴ ;
- la possibilité d'avoir recours à des études concernant la lecture silencieuse et non plus seulement celles à haute voix.

Nous nous baserons sur ce deuxième modèle (BIAM) pour expliquer les résultats de l'expérience analysés dans le chapitre suivant.

non la lettre. Cela a été déduit du fait que, dans certaines orthographes alphabétiques (telles que l'anglais et le français), nous lisons le contenu sous-lexical d'un mot sans toujours tenir compte de chaque lettre mais plutôt en considérant des ensembles de lettres. En effet, il existe des graphèmes simples, composés d'une seule lettre et des graphèmes complexes à plusieurs lettres, comme dans le cas du graphème <gli> en italien, objet principal de notre recherche. Concernant la lecture des lettres, il convient également de prendre en compte la « matrice alphabétique » de Grainger et van Heuven (2004), bien décrite dans Grainger et Holcomb (2007).

²⁶⁴ Contrairement à la correspondance directe entre graphème simple et phonème, le graphème complexe subit ce que Rastle et Coltheart (1998) nomment « l'effet whammy », où la première lettre est convertie en un phonème, et ce n'est que lors de la lecture de la deuxième lettre que le lecteur parvient à identifier le graphème entier en tant que phonème. Selon le modèle DRC, cet effet se produit lors de la conversion du niveau orthographique en phonographique. Le Modèle d'Activation Interactive Bimodale (BIAM) accorde quant à lui une plus grande importance à l'analyse du graphème (*grapheme parsing*), en établissant un niveau distinct concernant ce mécanisme de conversion bidirectionnelle entre les deux systèmes, avant la conversion des graphèmes en unités phonologiques. Ce passage intermédiaire et innovant du modèle BIAM repose sur la connexion TLA (*Two Layer Associative network*) proposée par Houghton et Zorzi (2003).

Chapitre 8

Étude expérimentale

Nous présentons maintenant une expérience grâce à laquelle nous avons pu vérifier l'interdépendance entre perception et lecture dans l'acquisition grapho-phonologique d'une L2, avec une référence particulière faite à la latérale palatale italienne. Il s'agit d'une expérience de discrimination lexicale de type audio-visuel s'appuyant sur un corpus de pseudo-mots italiens trisyllabiques et présenté à deux groupes d'étudiants universitaires de langue maternelle anglaise et espagnole.

8.1 Motivation, conception et objectifs de notre recherche

Dans le cadre des recherches menées sur les relations entre le système phonologique et le système graphématique dans un contexte d'enseignement-apprentissage, la tendance a longtemps été celle d'analyser les langues en contexte L1 auprès des enfants, en omettant souvent celles concernant l'enseignement-apprentissage des L2 à l'âge adulte.

La principale différence qui existe entre les contextes L1 et L2 réside dans la distance temporelle qui sépare les parcours d'apprentissage de type oral et écrit. En effet, l'acquisition phonémique de la langue maternelle se déroule dès les premiers mois de la vie de l'enfant, qui devra ensuite attendre plusieurs années avant d'apprendre à lire et à écrire dans sa L1. Cette suprématie temporelle du parler en L1 ne se retrouve pas dans les parcours d'apprentissage d'une L2 à l'âge adulte. En effet, dans la plupart des cas (en contexte scolaire

et/ou universitaire), les apprenants d'une L2 sont confrontés simultanément à la langue écrite et à la langue parlée. Si nous ajoutons ensuite que l'orthographe de la L1 peut influencer également les parcours d'apprentissage des langues apprises ultérieurement²⁶⁵, il nous est plus aisé de comprendre que, dans un contexte L2, le lien cognitif développé lors de l'acquisition du langage écrit et oral se révèle beaucoup plus complexe. En effet, aux mécanismes concernant les systèmes phonologiques et orthographiques de la langue maternelle, nous devons ajouter ceux des L2, ainsi que les relations qui se tissent entre eux.

Un grand nombre de recherches concernant le degré de transparence et les processus de lecture ont été menées sur la langue anglaise, au détriment des autres langues (Besse, 2007 ; Share 2008 ; Ziegler, 2018). Sa forte inconsistance orthographique lui a en effet permis d'être très souvent perçue comme le principal modèle représentatif d'une langue présentant une profondeur orthographique opaque, qui a par ailleurs souvent été comparée à la transparence d'autres systèmes orthographiques tels que le serbo-croate (Frost, Katz et Bentin, 1987), l'allemand (Dornbusch 2012) et d'autres langues (cf. Katz et Frost, 1992 ; Ziegler et Goswami, 2005). Dans le cadre de l'analyse des unités de petite/grande taille présentes dans les processus de lecture, la langue anglaise a été analysée de manière particulière dans des contextes de langue maternelle (Treiman *et al.*, 1995 ; Perry et Ziegler, 2004; Rey *et al.*, 1998 ; Rastle et Coltheart, 1998) ou comparée à d'autres langues (avec l'allemand chez Ziegler *et al.* 2000 ; Goswami *et al.*, 2003 ; avec le français chez Rey *et al.*, 1998 ; 2000 ; ou à l'espagnol et au français chez Goswami, Gombert et De Barrera, 1998 ; à l'italien chez Cossu *et al.*, 1988) ; ou encore analysée comme langue cible dans des contextes de L2 (Dornbusch 2012 ; Commissaire 2013 ; Bassetti 2007 ; Bassetti et Atkinson, 2015). Les raisons de cette préférence s'expliquent de manière assez simple : l'anglais est la langue la plus parlée au monde et la deuxième langue la plus enseignée (Simons et Fennig, 2018), elle est donc sans doute particulièrement pertinente dans l'élaboration de

²⁶⁵ Nous savons en effet que les différents degrés de transparence et d'opacité du système d'écriture de la L1 peuvent modifier les temps et les modalités d'acquisition d'une L2 (Dornbusch, 2012).

recherches empiriques en tant que modèle par excellence d'un système orthographique opaque présentant des modes de lecture lexicale d'unités de petite et grande taille.

Les contributions de la recherche dans les systèmes d'écriture en L2 (L2WS) concernant la phonologie de la langue italienne auprès de sujets adultes et alphabétisés sont quant à elles encore insuffisantes. Bien que Bassetti ait analysé les processus d'acquisition d'étudiants universitaires italiens dans le cadre de l'apprentissage de systèmes phonologiques d'une L2, comme l'anglais (Bassetti, 2017 ; Bassetti et Atkinson, 2015) ou le chinois (Bassetti, 2007), il existe encore trop peu de recherches dans ce domaine qui analysent l'italien comme langue cible. Il convient néanmoins de mentionner la présence de certaines études menées sur la profondeur orthographique de l'italien et les modalités de lecture relatives auprès des enfants (Seymour *et al.*, 2003 ; van den Bosch *et al.*, 1994 ; Neef et Balestra, 2011 ; Cossu *et al.*, 1988 ; 1995) et des adultes (Tabossi et Laghi, 1992). Il nous paraît donc nécessaire d'approfondir les dynamiques d'acquisition d'une L2 autre que l'anglais, afin d'élargir les horizons d'une recherche trop souvent centrée sur un nombre restreint de langues cibles.

Dans le cadre de l'expérience de perception discriminatoire de ce travail de recherche, nous examinerons l'influence qu'exerce le système orthographique dans les parcours d'apprentissage en contexte L2, en étudiant en particulier l'apport orthographique de la perception de la latérale palatale italienne auprès d'apprenants adultes alphabétisés. L'un des principaux éléments novateurs de cette recherche empirique concerne la cible phonologique. En effet, au lieu d'analyser la consistance grapho-phonologique d'une langue d'arrivée dotée d'un système opaque, nous avons choisi d'approfondir une correspondance graphème-phonème inconsistante présente dans un contexte hautement transparent tel que l'italien.

Notre expérience s'inspire d'expériences antérieures menées sur la discrimination audiovisuelle (Ziegler, Petrova et Ferrand 2008 ; Nash *et al.* 2017 ; Rosenblum et Saldaña, 1992). Elle a été conduite auprès de deux groupes

de locuteurs non italophones auxquels nous avons demandé d'associer chaque pseudo-mot visuel cible à l'un des trois stimuli acoustiques perçus les uns après les autres. Nous avons mesuré le taux d'erreur et le temps de réponses des quarante sujets, en comparant les résultats des deux groupes (dont les locuteurs possèdent des langues maternelles différentes) avec les diverses réactions concernant les deux systèmes orthographiques, où la latérale palatale était graphiquement représentée de manière différente.

Le taux de réponses correctes et le temps des réaction ont été reliés entre eux, dans la mesure où nous les considérons comme étant fortement interdépendants²⁶⁶. Lors de l'analyse des résultats, nous avons pris en compte en particulier le Modèle d'Activation Interactive Bimodale (BIAM) décrit dans le chapitre précédent. Enfin, les résultats de l'expérience seront pris en considération dans les propositions didactiques présentées du chapitre 9.

8.1.1 Les L1 des sujets

Les langues choisies pour l'expérience de cette recherche sont l'italien, l'anglais et l'espagnol et les stimuli du corpus sont des pseudo-mots construits sur la base du système phonologique italien. Les sujets sont quant à eux des locuteurs anglophones et hispanophones inscrits à des cours d'apprentissage (niveau débutant et intermédiaire) d'italien L2. Les deux groupes ont été choisis en fonction de leurs différences de profondeur orthographique, de structure syllabique et des différentes analogies avec la correspondance entre graphèmes et phonèmes de la langue cible.

Dans le tableau récapitulatif 8.1, nous remarquons que l'espagnol représente, à l'instar de l'italien, un autre exemple de langue transparente avec une structure CV majoritaire ; en revanche l'anglais est considéré comme une langue

²⁶⁶ Leur étroite interconnexion peut s'expliquer par la notion de *speed-accuracy trade-off* (Pachella, 1974) : une réponse très rapide à un stimulus peut facilement entraîner une grande imprécision. Par conséquent, bien que les deux mesures adoptées dans cette recherche soient les plus appropriées pour décrire les différences entre les deux groupes linguistiques, elles doivent cependant toujours être interprétées avec prudence, dans la mesure où une interprétation comportementale des modalités de réponse doit également être fournie avec les résultats.

opaque avec une structure syllabique complexe, ou plutôt avec un système orthographique complexe, inconsistent et incomplet (Katz et Frost, 1992)²⁶⁷.

	L2	L1 groupe A	L1 groupe B
	ITALIEN	ESPAGNOL	ANGLAIS
Structure syllabique	simple	simple	complexe
Profondeur orthographique	transparente	transparente	opaque

Tableau 8.1. Structure syllabique et profondeur orthographique de L1 et L2 de cette recherche.

Nous souhaitons maintenant brièvement décrire les principales caractéristiques des systèmes espagnols et anglais, en particulier pour les différentes réalisations des phonèmes et des graphèmes présents dans l'expérimentation (cf. tableaux 8.2 et 8.3). Concernant l'italien, nous renvoyons au point 4.1.

Système PHONOLOGIQUE				
ITALIEN	/ʎ:/	/lj/	/l:/	/j/
ANGLAIS		/lj/	(/l/)	/j/
ESPAGNOL	(/ʎ/)	/lj/	(/l/)	/j/ (ou /j̃/)

Tableau 8.2. Différentes réalisations des phonèmes en italien, anglais et espagnol présents dans l'expérience.

Système ORTHOGRAPHIQUE				
ITALIEN	<gli> (+ a-e-o-u) <gl> (+ i)		<ll>	<i>
ANGLAIS		 - <ly>	(<ll> pour /l/)	<i> - <y> <h> - <> (+ u)
ESPAGNOL	<ll>		(<ll> pour /l/)	<i> - <y>

Tableau 8.3. Différentes réalisations des graphèmes en italien, anglais et espagnol présents dans l'expérimentation.

²⁶⁷ Concernant les termes de complexité, consistance et complétude d'un système orthographique, voir les travaux de Schmalz et *al.* (2015).

Espagnol

L'espagnol présente une structure syllabique CV simple et une profondeur orthographique transparente. Sa consistance orthographique, ainsi que sa composition grapho-phonologique, sont beaucoup plus proches de la langue cible italienne que la langue de l'autre groupe non natif. En espagnol, le sous-groupe des consonnes latérales est identique au sous-groupe italien, avec la présence de deux phonèmes : un alvéolaire et un palatal. Ce dernier est toutefois articulé de manière un peu plus avancée qu'en italien et est plus bref d'un point de vue acoustique (Mazzotta, 1984). En effet, l'une des principales différences avec le système consonantique italien réside dans la non-gémination²⁶⁸ : l'espagnol ne possède en effet pas de consonnes longues, géménées ou intrinsèquement longues en position intervocalique. Ainsi la latérale palatale, qui est toujours renforcée en italien, est toujours simple en espagnol.

Il convient également de souligner que la latérale palatale est au centre de l'un des phénomènes les plus intéressants du système phonologique de l'espagnol contemporain : le *yeísmo*, défini comme « *the gradual replacement in Spanish of the palatal lateral phoneme /ʎ/ by the palatal approximant /j/* »²⁶⁹ (Rost Bagudanch, 2017 : 169). Cette avancée vers la semi-consonne palatale était déjà présente en espagnol médiéval, mais au XX^{ème} siècle, elle s'est étendue à l'ensemble de l'espace hispanophone européen et latino-américain, au point d'entraîner aujourd'hui une réorganisation du système palatal de la phonologie espagnole, où la latérale palatale ne peut plus être considérée comme un phonème distinct, mais plutôt comme « *an allophone of the alveolar lateral phoneme in palatalization contexts* »²⁷⁰ (*ibid.* : 200). La substitution de [ʎ] en [j] entraîne une augmentation de la constriction articulo-voiciale et une diminution de l'intensité acoustique, probablement à cause de la *loi du moindre effort*, comme cela fut le cas pour la formation de la latérale palatale vulgaire à

²⁶⁸ Les seules consonnes géménées qui se sont maintenues en espagnol contemporain sont présentées dans Capra (2000). Concernant les principales différences entre les consonnes italiennes et espagnoles, voir Mazzotta. (1984).

²⁶⁹ « Le remplacement progressif en espagnol du phonème de la latérale palatale /ʎ/ par la semi-consonne palatale /j/ » [Traduction faite par mes soins].

²⁷⁰ « Un allophone du phonème latéral alvéolaire dans des contextes de palatalisation » [Traduction faite par mes soins].

l'époque médiévale²⁷¹. Le phonème latéral palatal n'est cependant pas uniquement remplacé par une semi-consonne palatale (ou yod) : en fonction de la zone géographique, de l'appartenance sociale, du registre et de choix personnels, il peut également être remplacé par des fricatives, des affriquées ou même complètement éliminé²⁷². Nous pouvons donc dire que bien souvent, les hispanophones qui adoptent le [j] confondent ce phonème avec son correspondant palatal. Ainsi, la classification de l'espagnol standard selon laquelle il existe deux phonèmes latéraux et une semi-consonne palatale (Real Academia Española, 2011 ; Quilis, 1993) apparaît partiellement incorrecte dans la mesure où l'opposition entre [ʎ] et [j] est aujourd'hui non perçue dans la majorité des cas.

Une autre différence pertinente dans le cadre de notre recherche concerne le graphème. En espagnol la latérale palatale [ʎ] et ses différentes réalisations dues au *yeísmo* est représentée par <ll>. En italien, ce graphème présente en revanche la latérale alvéolaire géminée, également présente dans les essais de l'expérience. Les hispanophones ont des comportements similaires à ceux des enfants italophones dans le cadre du processus scolaire d'apprentissage du système orthographique (Seymour *et al.*, 2003). Les sujets L1 espagnole s'appuient rapidement sur une lecture d'unités de petite taille, en segmentant le mot visuel en unités minimales.

Anglais

L'autre groupe linguistique qui a participé à l'expérimentation était composé de sujets L1 anglaise. L'anglais est une langue opaque, où la transparence morphologique est souvent préférée au détriment de la transparence phonologique (Schmalz *et al.*, 2015). L'une des principales causes de cette inconsistance élevée réside dans la faible quantité graphématique de la langue pour représenter un grand nombre de phonèmes vocaliques. Ainsi, la lettre <o> est utilisée dans de nombreux graphèmes et correspond à au moins 10

²⁷¹ Cf. le point 2.3.1.

²⁷² Il existe environ 50 allophones pour remplacer la latérale palatale en espagnol. Cf. Rost Bagudanch (2017).

phonèmes : /ʌ/ dans *love*, /ʊ/ dans *good*, /ɒ/ dans *cough*, /ɔɪ/ dans *oil*, /ə/ dans *actor*, /uː/ dans *moon*, /ɔː/ dans *floor*, /əʊ/ dans *dough*, /aʊ/ dans *cow*, /wɑː/ dans *memoir*²⁷³. Cela ne concerne pas uniquement la correspondance de graphème à phonème, mais aussi la correspondance de phonème à graphème. Ainsi, /əʊ/ peut par exemple être représenté par 8 graphèmes : <o> dans <cone>, <ow> dans <glow>, <ou> dans <soul>, <au> dans <chauffeur>, <eo> dans <yeoman>, <oh> dans <ohm>, <oo> dans <brooch>, <eau> dans <Beaufort>²⁷⁴ (Cook et Bassetti, 2005). Il convient également d'ajouter que l'inconsistance sous-lexicale ne concerne pas seulement la correspondance entre les unités minimales, mais également des parties plus grandes telles que le corps ou la rime²⁷⁵.

Le système phonologique anglais comprend le yod et le sous-groupe des consonnes latérales se compose uniquement de l'alvéolaire (Jensen, 1993). Comme l'ont souligné Oliveira *et al.* (2016), l'anglais présente à la fois la latéralité – /l/ – et la palatalité – /j/ – mais leur combinaison n'existe pas. Ainsi, les sujets anglophones confondent souvent /ʌ/ avec le groupe consonantique /lj/ (Oliveira *et al.*, 2016 ; Bladon et Carbonaro, 1978). En revanche, nous pouvons observer – au niveau graphématique – la présence du digramme <gl> prononcé /gl/ lorsqu'il est suivi d'une voyelle, comme <i>, comme en italien dans le cas des mots savants²⁷⁶ : e.g., <glad> - ['glæd], <glide> ['glaid], <gleaming> - ['gliːmɪŋ], <glisten> - ['glɪsən], <glow> - ['gləʊ], <glue> ['gluː]²⁷⁷. Le seul phonème palatal présent dans le système phonologique de l'anglais standard est la semi-consonne palatale, qui peut être graphiquement représentée par <y> (e.g., ['jɛs] - <yes>), <i> (e.g., ['vjuː] - <view>) ; en revanche si elle il précède /uː/ ou /ʊ/ elle peut être représentée par le graphème <h> ou

²⁷³ Traduction: *love* (amour), *good* (bon), *cough* (toux), *oil* (huile/pétrole), *actor* (acteur), *moon* (lune), *floor* (sol), *dough* (pâte), *cow* (vache), *memoir* (mémoire).

²⁷⁴ Traduction: *cone* (cône), *glow* (lueur), *soul* (âme), *yeoman* (sous-officier), *brooch* (broche).

²⁷⁵ Cf. Treiman *et al.* (1995) ; Ziegler, Stone et Jacobs (1997).

²⁷⁶ Cf. le point 3.2.

²⁷⁷ Traduction : *glad* (ravi), *glide* (descente), *gleaming* (brillant), *glisten* (luire), *glow* (lueur), *glue* (colle).

ne pas apparaître graphiquement (e.g., [ˈhjuːdʒ] - < huge>, [ˌjuːniˈvɜːsəti] - <university>)²⁷⁸.

Certaines recherches de type empirique ont comparé les modes de lecture de l'italien et de l'anglais auprès des enfants (Cossu *et al.*, 1988 ; Tabossi et Laghi, 1992 ; Seymour *et al.*, 2003). Cossu *et al.* (1988), en particulier, soulignent qu'à l'âge préscolaire, les enfants anglophones et hispanophones identifient les syllabes plus facilement que les phonèmes. Mais lorsque le véritable apprentissage de la lecture à l'âge scolaire commence, la consistance élevée du système graphématique italien facilite le développement de la sensibilité pour la segmentation phonémique du mot. En revanche, les apprenants anglophones consacrent plus de temps que les Italiens à l'apprentissage de la lecture. Selon la *flexible-unit-size hypothesis* (Brown et Deavers, 1999 ; Perry et Ziegler, 2000 ; Goswami *et al.*, 2003), cela est dû au fait que les locuteurs natifs de langue anglaise, ayant un système orthographique de la L1 opaque, fondent leurs mécanismes cognitifs de lecture sur un modèle double qui requiert plus d'efforts et de temps que celui des sujets italophones et hispanophones. Ainsi, l'inconsistance de la langue anglaise mène les locuteurs natifs L1 (également dans un contexte adulte et durant le processus d'apprentissage de la L2), à adopter un mode de lecture d'unités de petite/grande taille qui ne leur permet pas de s'appuyer entièrement sur la correspondance directe entre graphème et phonème (Davies *et al.*, 2007 ; Ziegler et Goswami, 2005).

8.1.2 Principales problématiques

L'expérience de discrimination perceptive que nous rapportons ci-dessous, tente de répondre à trois questions principales.

Q1. La perception phonologique du lexique d'une L2 est-elle influencée par les informations orthographiques ? Les temps et les modalités d'activation

²⁷⁸ Traduction : yes (oui), view (vue), huge (énorme), university (université).

orthographique en L2 changent-ils en fonction du degré de transparence de la L1 et des processus de lecture connexes ?

Comme nous l'avons déjà mentionné au point 7.1.3, peu de recherches ont tenté de déterminer l'influence, positive ou négative, qu'exerce l'*input* orthographique dans les processus d'apprentissage acoustique non natifs. L'expérience de reconnaissance lexicale audiovisuelle en contexte L2 que nous proposons ici repose sur l'hypothèse selon laquelle le traitement d'un mot oral est influencé par les représentations orthographiques (e.g., Escudero *et al.*, 2008 ; Hayes-Harb *et al.*, 2010 ; Bassetti, 2007). Cela suggère que la prise en compte des relations entre L1 et L2 lors de l'apprentissage grapho-phonologique d'une L2 est importante. Nous supposons également que la différence de consistance grapho-phonémique entre l'espagnol (langue transparente) et l'anglais (langue opaque) peut mener à une activation des représentations orthographiques différente (Ijalba et Obler, 2015 ; Davies *et al.*, 2007). Nous supposons que les apprenants s'appuient sur les représentations orthographiques et les processus de décodage de leurs L1 lors de la lecture en L2 (Ziegler et Goswami, 2005 ; Wydell, 2012). L'espagnol est une langue transparente où les règles de correspondance graphème-phonème (CGP) sont consistantes, ce qui est également le cas de l'italien, mais pas de l'anglais. Il est donc possible que les locuteurs natifs de l'espagnol s'appuient davantage sur la CGP que les anglophones.

Q2. Une augmentation de la consistance des règles CGP d'une L2 par rapport à celles de la L1 peut-elle aider à améliorer la précision et la rapidité de l'apprentissage du système ?

Nous supposons qu'un groupe dont la L1 se caractérise par des règles CGP transparentes pourra davantage bénéficier de la transparence des règles d'une L2 lors de l'apprentissage de son système phonémique qu'un groupe de participants dont la L1 se caractérise par des règles CGP opaques. En effet, grâce à la lecture d'unités de petite taille (i.e., les lettres, les graphèmes), les sujets habitués à un degré de consistance orthographique élevé dans leur langue maternelle, comme l'espagnol, pourront s'appuyer plus facilement sur ce type

de traitement (Seymour *et al.*, 2003 ; Cuetos *et al.*, 2009 ; Diuk et Borzone, 2006, Marin *et al.*, 2007) par rapport aux sujets dont la L1 est opaque, comme l'anglais (Carrillo, 1994 ; Davies *et al.*, 2007 ; Ziegler et Goswami, 2005). Toutefois, certaines études montrent que les locuteurs adultes natifs de l'anglais utilisent les règles CGP lors de la lecture de pseudo-mots ou de mots nouveaux (Brown et Deavers, 1999 ; Monsell *et al.*, 1992 ; Coltheart *et al.*, 2001 ; Coltheart, 2006 ; Pritchard *et al.*, 2018). En d'autres termes, même les locuteurs dont les règles CPG de la L1 sont opaques semblent être capables d'utiliser les mécanismes de conversion grapho-phonémique lors de la lecture, au moins lorsque l'*item* à lire ne correspond à aucune des représentations orthographiques du locuteur. Nous pouvons donc supposer que l'apprentissage d'une L2 dont les règles CGP sont transparentes pourrait améliorer les performances des locuteurs lors de l'utilisation de ces règles, bien que de manière moindre par rapport aux locuteurs ayant une L1 caractérisée par des règles CGP transparentes. Leur double mode de lecture étant dans tous les cas orienté vers les unités sous-lexicales les plus petites (i.e., les graphèmes ; Brown et Deavers, 1999).

Q3. La facilité de l'association grapho-phonémique de la latérale palatale varie-t-elle en fonction des distracteurs auditifs ?

Nous supposons que les deux groupes non natifs rencontrent un degré de difficulté différent selon le phonème ou le groupe phonémique qui contraste avec /ʌ:/, mais également avec le graphème qui représente le phonème cible. Plus précisément, nous pensons que les anglophones ont plus de difficultés à distinguer la latérale palatale du groupe /lj/, puisqu'ils perçoivent les deux phonèmes comme identiques (Bladon et Carbonaro, 1978). Du point de vue de la perception acoustique, il est également probable qu'ils présentent plus de difficultés à distinguer la latérale palatale de l'alvéolaire plutôt que de la semi-consonne palatale (Oliveira *et al.*, 2016). En effet, selon le Modèle d'Assimilation Perceptive (PAM, en anglais *Perceptual Assimilation Model* ; Best, 1995) et l'Hypothèse de l'Organe Articulatoire (AOH, en anglais *Articulatory Organ Hypothesis* ; Browman et Goldstein, 1986 ; Goldstein et Fowler, 2003), il est plus difficile de distinguer deux phonèmes produits par des articulateurs différents

que deux phonèmes articulés différemment mais avec le même organe articulatoire : les deux phonèmes latéraux de l'italien sont produits avec la langue ; pour l'alvéolaire nous utilisons l'apex et pour la palatale le dos de la langue ; /ʎ/ partage en revanche la même position palatale que la semi-consonne /j/, mais pas le mode articulatoire, puisque la fermeture approximative de la cavité buccale avec la langue provoque – acoustiquement – des anti-formants typiques des sons latéraux (Kent et Read, 2002 ; Reetz et Jongman, 2009).

En ce qui concerne les natifs de l'espagnol, nous supposons que la présence d'une latérale palatale simple dans la L1 peut faciliter la reconnaissance du phonème géminé italien L2, mais que le phénomène du *yéismo* (Rost Bagudanch, 2017)²⁷⁹ présent dans la prononciation de certains sujets pourrait les conduire à une plus grande confusion dans le processus de discrimination de ce phonème et de la semi-consonne palatale. De plus, d'un point de vue orthographique, certains graphèmes également utilisés en italien sont associés à des phonèmes différents dans le cas de l'espagnol. Par exemple, le graphème <ll> est associé au phonème /l:/ en italien, alors qu'il est associé au phonème /ʎ/ en espagnol. Nous supposons donc que ces différences d'association grapho-phonémiques entre L1 et L2 pourraient entraîner une certaine confusion et mener à l'association du graphème <ll> à l'alvéolaire géminée /l:/ au lieu du phonème /ʎ:/.

²⁷⁹ Cf. le point 8.1.1.

8.2 Expérience perceptive de discrimination audiovisuelle

8.2.1 Méthode

Participants

Au total, 40 étudiants universitaires non natifs ont participé à l'expérience durant un séjour d'études à Rome (hiver-printemps 2019). Les sujets, dont 20 anglophones et 20 hispanophones, sont tous monolingues (à l'exception de deux participants bilingues espagnol/valencien). Au moment de l'expérience, ils vivaient en Italie depuis moins d'un an et avaient un niveau débutant-intermédiaire en langue italienne. Chaque sujet a décidé de participer volontairement à la recherche empirique et a été recruté dans le cadre d'un cours universitaire pour apprendre l'italien L2 (niveau A1/A2/B1 selon le Cadre européen commun de référence – Council of Europe, 2001). Tous les sujets participants ont également déclaré posséder une vue normale ou correcte à normale²⁸⁰.

L'ensemble des participants anglophones était affilié au programme d'étude à l'étranger de l'University of California Education Abroad Program, située à Rome. Ils étaient tous résidents en Californie (total = 20, dont 17 femmes et 3 hommes, âge moyen = 21,6 ans, groupe d'âge de 19 à 29 ans) et inscrits dans l'une des neuf universités californiennes du programme d'études (Berkeley, Davis, Irvine, Los Angeles, Merced, Riverside, San Diego, San Francisco, Santa Barbara, Santa Cruz). Dix-neuf étudiants sur vingt vivaient en Italie depuis deux mois²⁸¹ et suivaient un cours de base d'italien (niveau A1 ou A2) ou un cours intermédiaire (niveau B1), d'une durée totale de 50 heures (5 heures par semaine), durant le semestre d'hiver de leur premier séjour d'étude en-dehors

²⁸⁰ Pour plus d'informations sur les données individuelles des participants et les statistiques générales. Cf. Annexe A.

²⁸¹ La seule exception concerne le sujet A3, en Italie depuis 6 mois.

des États-Unis²⁸². À l'exception d'une Britannique, tous les participants parlaient l'anglais américain à la maison et ont appris à lire et à écrire leur propre L1 dans des écoles anglophones étasuniennes. Dans la plupart des cas (17 étudiants sur 20), le cours d'italien L2 suivi à Rome était de type élémentaire et constituait la première approche avec cette langue²⁸³. Il convient également d'ajouter que les participants étaient déjà entrés en contact avec le système grapho-phonologique d'autres langues romanes – comme l'espagnol ou le français²⁸⁴ – durant des cours suivis aux États-Unis. Ils ont participé à l'expérience durant deux après-midis au sein du laboratoire de linguistique de l'Université La Sapienza (Rome).

La provenance et la formation linguistique des natifs L1 espagnole sont quant à elles plus variées (total = 20, dont 15 femmes et 5 hommes, moyenne d'âge = 23 ans, groupe d'âge de 20 à 32 ans). Douze d'entre eux ont appris à lire et à écrire dans des contextes éducatifs liés à l'espagnol européen standard, tandis que les huit autres ont suivi un parcours scolaire dans des institutions latino-américaines (2 sujets Argentins, 2 Mexicains, 2 Colombiens, 1 Dominicain et 1 Péruvien). À l'exception d'un sujet²⁸⁵, le groupe hispanophone était presque entièrement affilié à des programmes de séjours d'études à l'étranger européens ou internationaux. Ils étaient accueillis pendant des périodes semestrielles ou annuelles auprès des universités romaines de La Sapienza (14 sujets) et de Roma Tre (6 sujets). Les trois quarts des participants vivaient en Italie depuis moins de deux mois et, au moment de l'expérience, ils venaient de terminer ou suivaient des cours de langue italienne (d'une durée totale de 40 heures). Pour des raisons évidentes de proximité linguistique avec la langue cible, un nombre considérable d'étudiants a déclaré posséder un niveau intermédiaire de la langue italienne, bien qu'ils aient totalisé un total d'heures de formation identique ou inférieur à celui des étudiants anglophones

²⁸² À l'exception du sujet A7, qui avait déjà passé plus de 6 mois en Norvège.

²⁸³ Les sujets A3, A9 et A11 avaient déjà suivi au moins un cours universitaire de langue italienne, en Italie ou aux États-Unis.

²⁸⁴ À l'exception des sujets A3, A10 et A7.

²⁸⁵ Au moment de l'expérience, le sujet H15 vivait de manière permanente à Rome et était inscrit en première année à l'Université de Roma Tre. Pour plus d'informations voir l'Annexe A.

américains. Presque tous les participants²⁸⁶ ont déclaré avoir déjà étudié au moins une autre L2 (dans la plupart des cas l'anglais). Les participants au séjour d'étude auprès de l'Université La Sapienza de Rome ont mené l'expérience dans la même salle du laboratoire de linguistique que les sujets anglophones. Les six hispanophones accueillis par l'Université Roma Tre ont réalisé l'expérience de manière individuelle sur l'ordinateur portable fourni par moi-même dans des espaces silencieux du laboratoire de linguistique de l'université d'accueil.

Matériel

Les stimuli acoustiques se composent de 4 pseudo-mots trisyllabiques, construits sur la base des règles phono-morphologiques de l'italien :

/pa'peʎ:a/ - /pa'pelja/ - /pa'pel:a/ - /pa'peja/

Nous avons choisi d'utiliser des pseudo-mots italiens aussi éloignés que possible des L1 des sujets afin d'éviter d'éventuels effets d'association sémantique avec un lexique réellement existant (Tabossi et Laghi, 1992). Nous avons également essayé d'annuler l'influence exercée par l'accent primaire et de réguler la composition segmentaire, dans le but de créer le moins d'interférences possibles avec les segments objets d'études. Les phonèmes ou groupes phonémiques /ʎ:/ - /lj/ - /l:/ - /j/ – cibles ou distracteurs selon le triplet – ont toujours été insérés en position finale posttonique²⁸⁷. L'occlusive bilabiale /p/ a été utilisée dans les syllabes précédant la syllabe cible, car elle n'interfère pas avec les articulations linguales successives. Les voyelles utilisées /a/ - /e/ sont basses ou moyennes et donc proches en termes articulatoires, mais non identiques et peuvent, selon nous, faciliter l'identification acoustique des segments cibles.

²⁸⁶ Toujours avec la seule exception du sujet H15, qui a déclaré n'avoir étudié aucune autre L2 en-dehors de l'italien.

²⁸⁷ Concernant le choix des phonèmes distracteurs /lj/ - /l:/ - /j/, nous avons tenu compte de leur proximité, en termes articulatoires et acoustiques, avec la latérale palatale. Ce n'est pas un hasard si ces phonèmes ou groupes phonémiques sont fortement liés à l'évolution diachronique de la latérale palatale au sein du système phonologique italien, comme expliqué au chapitre 2.

Nous avons présenté cinq stimuli visuels (au lieu de quatre), puisque le pseudo-mot contenant le phonème cible était orthographiquement représenté de manière différente dans les systèmes orthographiques 1 et 2 (qui conservent les mêmes triplets acoustiques). Dans le premier système orthographique, nous avons proposé le trigramme traditionnel italien <gli>, alors que dans le deuxième, il a été remplacé par le monogramme <ʎ>, propre à l'alphabet phonétique international API (1999) :

Système orthographique 1	<papeglia> - <papelja> - <papella> - <papeja>
Système orthographique 2	<papeʎa> - <papelja> - <papella> - <papeja>

Les éléments audios ont été utilisés afin de composer deux corpus de 81 essais, avec les stimuli visuels : chaque essai était composé d'un triplet de stimuli acoustiques, chacun d'eux prononcé par un locuteur différent, ainsi que d'un stimulus visuel à associer à l'audio cible. Chaque triplet audio contenait un pseudo-mot présentant le phonème cible et les deux restants présentant le même distracteur auditif²⁸⁸. Parmi ces essais, 54 avaient la latérale palatale comme phonème cible, tandis que 27 présentaient d'autres phonèmes ou groupes phonémiques cibles : 9 avec /lj/ (graphème), 9 avec /l:/ (graphème <ll>) et 9 avec /j/ (graphème <i>). Ces derniers essais distracteurs ont été insérés dans le but de détourner l'attention des 54 essais comprenant le graphème cible <gli> ou <ʎ>, et n'ont pas été analysés par la suite.

Les stimuli acoustiques ont été prononcés par trois locuteurs femmes, de langue maternelle italienne, et ont été enregistrés dans une salle silencieuse avec le logiciel Audacity (installé sur un ordinateur portable Apple MacBook Air 2017) et des écouteurs Robotel Smartclass SC2500.

²⁸⁸ Cf. Annexe B.

Procédure

L'expérience de discrimination audiovisuelle a duré environ 25 minutes et a toujours été précédée de la compilation du questionnaire linguistique basé sur celui utilisé par Dornbusch (2012)²⁸⁹.

L'ensemble des sujets anglophones et hispanophones affiliés à l'Université La Sapienza de Rome a mené l'expérience en groupes variés (de 2 à 20 sujets à la fois) dans une salle silencieuse et éclairée du laboratoire de linguistique de La Sapienza. Ils ont utilisé les casques Robotel Smartclass SC2500 - HS3 et des ordinateurs DELL Optiplex 3050 (Intel Core i7-7700 3.60 Ghz, RAM 8 GB, HDD 1tb) avec Windows 10 Pro (build 1803-1809). Les six sujets hispanophones affiliés à l'Université de Roma Tre ont mené l'expérience de manière individuelle et dans un environnement calme et bien éclairé du laboratoire de linguistique (Roma Tre), avec un casque Robotel Smartclass SC2500 et un ordinateur portable HP x2 Detachable (Intel Atom x5-Z8350) avec Windows 10 Home (build 17134). Nous avons utilisé le logiciel DMDX (Forster et Forster, 2003) pour présenter les stimuli et mesurer les temps de réaction et les taux de réponses correctes.

Les instructions étaient fournies dans la langue maternelle des sujets oralement et également par écrit, au centre de l'écran au moment du démarrage du programme. Nous avons également fourni un exemple avec des stimuli de test non présents dans le corpus à travers un projecteur dans la salle. Nous leur avons expliqué qu'ils participeraient à une expérience de perception, qu'ils allaient écouter trois pseudo-mots italiens et qu'ils allaient devoir distinguer lequel de ces stimuli audios correspondait au mot affiché à l'écran. Nous les avons invités à répondre de la manière la plus rapide et précise possibles à l'aide du clavier situé devant chacun d'eux²⁹⁰. L'ordre de perception des deux groupes des 81 triplets (pour un total de 162 essais) était de type aléatoire. Les sujets pouvaient faire une brève pause entre le premier et le deuxième système

²⁸⁹ Rapporté à l'Annexe A.

²⁹⁰ Les participants disposaient de 4 touches : 1 - 2 - 3 sur lesquelles appuyer si le stimulus graphique était associé au premier, au deuxième ou au troisième stimulus acoustique. En cas d'incertitude, il était possible de répondre « je ne sais pas » en appuyant sur une quatrième touche.

orthographique. Lors du démarrage du deuxième système orthographique²⁹¹, nous leur avons annoncé visuellement et acoustiquement que dans la série suivante de pseudo-mots le phonème italien /ʎ:/ sera graphiquement représenté par <ʎ> au lieu de <gli>.

Le stimulus visuel était affiché (en noir, Times New Roman 30, sur fond blanc) au centre de l'écran 500 millisecondes (ms) avant le lancement du triplet audio et restait visible pendant un temps maximal de 5 000 ms avant de passer à l'essai suivant.

8.2.2 Résultats

Deux analyses différentes ont été effectuées. Avec la première analyse, nous souhaitons savoir si la détection d'un phonème cible est influencée par la représentation graphique qui lui est associée. Ceci nous permet d'examiner à la fois les éventuelles différences entre les deux groupes dont la L1 n'a pas le même degré de consistance orthographique (anglais et espagnol), et également l'influence de l'augmentation du degré de consistance orthographique sur l'apprentissage d'une L2. La seconde analyse nous permettra de comprendre si l'influence de la forme graphique associée au phonème cible est modulée par le distracteur auditif. Les distracteurs auditifs sélectionnés sont phonologiquement et/ou orthographiquement proches des formes phonologiques et/ou graphiques du phonème et du graphème cibles. Cette variable a donc pu moduler les performances des participants lors de la tâche de détection du phonème cible. Pour chacune des deux analyses, nous avons examiné le taux de réponses correctes et les temps de réaction.

Lors des deux analyses, nous avons pris en compte les essais dont le phonème cible était /ʎ:/. Les réponses incorrectes et les temps de réaction déviant de ± 2.5 écart-types de la moyenne (calculés séparément pour chaque participant et selon chaque condition) ont été exclus (cf. Townsend, 2018 pour une procédure similaire). Les analyses statistiques ont été réalisées à l'aide du

²⁹¹ Contenant le signe graphique <ʎ> au lieu de <gli> pour représenter la latérale palatale.

logiciel R (Version 3.5.0) et du package lme4 (Bates *et al.*, 2015). Puisque les analyses s'appuient sur un design factoriel, les contrastes et les effets principaux ont été évalués grâce à la méthode des « moyennes marginales estimées » (Searle *et al.*, 1980) à l'aide des packages multcompView (Hothorn *et al.*, 2008) et emmeans (Lenth, 2016). Cette méthode permet d'estimer les moyennes marginales prévues par un modèle donné pour différents types de contrastes tout en corrigeant les résultats pour les comparaisons multiples (i.e., ajustement de Bonferroni).

Les taux de réponses correctes ont été analysés grâce à l'application de modèles linéaires généraux à effets mixtes (gLME), tandis que les temps de réponse ont été analysés grâce à l'application de modèles linéaires à effets mixtes (LME).

Analyse 1

Pour la première analyse nous avons créé des modèles LME et gLME incluant deux effets fixes (groupe : anglophones vs. hispanophones ; système orthographique : graphème cible <gli> vs. graphème cible <ʎ>), leur interaction, et des interceptes aléatoires par sujet, par item, et par locuteur.

Taux de réponses correctes

Les taux de réponses correctes moyens pour chaque groupe et chaque système orthographique, sont rapportés dans la figure 8.1, et les résultats des analyses statistiques sont présentés dans les tableaux 8.4 et 8.5. L'analyse de cette variable n'a révélé aucun effet principal de groupe ($p = .10$, cf. tableau 8.4, ligne 1) ni de système orthographique ($p = .752$, cf. tableau 8.4, ligne 2). Cependant l'interaction entre groupe et système orthographique était significative ($p < .001$, cf. tableau 8.4, ligne 3).

Les analyses post-hoc (cf. tableau 8.5) ont montré qu'il y avait une différence marginalement significative entre les deux groupes. Bien que aucun des deux groupes ne semble être influencé par les systèmes orthographiques (anglophones : $p = .368$, cf. tableau 8.5, ligne 3 ; hispanophones : $p = .100$, cf.

tableau 8.5, ligne 4), les anglophones et les hispanophones obtiennent des taux de réponses correctes significativement différentes dans le système orthographique avec graphème cible <λ> (<gli> : $p = 1$, cf. tableau 8.5, ligne 1 ; <λ> : $p = .069$, cf. tableau 8.5, ligne 2).

	Degrés de liberté	Ratio F.	Valeur de p.	
Groupe (<i>Ang vs. His</i>)	1, inf	2.643	.104	<i>ns</i>
Système orthographique (<gli> vs. <λ>)	1, inf	0.100	.752	<i>ns</i>
Groupe * Système orthographique	1, inf	12.351	< .001	***

Tableau 8.4. Coefficients de régression des effets principaux de groupe et de système orthographique ainsi que leur interaction, calculés à l'aide d'un modèle gLME lors de l'analyse du taux de réponses correctes (*ns* : $p > .10$; *** : $p < .001$).

Système Orthographique	Groupe	Contraste	Estimation	Écart-type	Degrés de liberté	Ratio z.	Valeur de p.	
<gli>	.	Ang – His	-0.261	0.334	Inf	-0.782	1	<i>ns</i>
<λ>	.	Ang – His	-0.796	0.333	Inf	-2.384	.069	.
.	Ang	<gli> – <λ>	0.324	0.192	Inf	1.685	.368	<i>ns</i>
.	His	<gli> – <λ>	-0.210	0.197	Inf	-1.064	1	<i>ns</i>

Tableau 8.5. Comparaison post-hoc dérivée du modèle gLME (correction de Bonferroni ; *ns* : $p > .10$; . : $p < .10$).

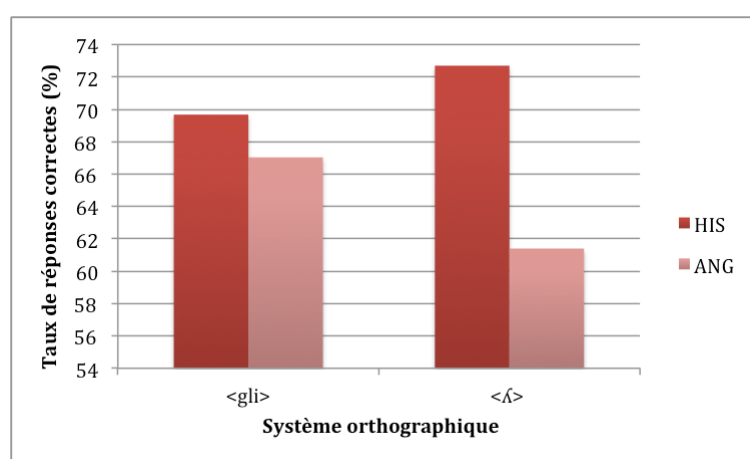


Figure 8.1. Taux de réponses correctes moyens par groupe et par système orthographique (hispanophones : rouge foncé ; anglophones : rouge clair).

Temps de réaction

Les temps de reactions moyens pour chaque groupe et chaque système orthographique, sont rapportés dans la figure 8.2, et les résultats des analyses statistiques sont reportées dans les tableaux 8.5 et 8.6. L'analyse de cette variable n'a révélé aucun effet principal de groupe ($p = .277$, cf. tableau 8.6, ligne 1), aucun effet principal de système orthographique ($p = .523$, cf. tableau 8.6, ligne 2), ni d'interaction entre groupe et système orthographique ($p = .347$, cf. tableau 8.6, ligne 3).

	Degrés de liberté	Ratio F.	Valeur de p.	
Groupe (<i>Ang vs. His</i>)	1, 38.00	1.216	.277	<i>ns</i>
Système orthographique (<gli> vs. <ʌ>)	1, 102.12	0.411	.523	<i>ns</i>
Groupe * Système orthographique	1, 2832.42	0.885	.347	<i>ns</i>

Tableau 8.6. Coefficients de régression des effets principaux de groupe et de système orthographique ainsi que leur interaction, calculés à l'aide d'un modèle LME lors de l'analyse des temps de réaction.

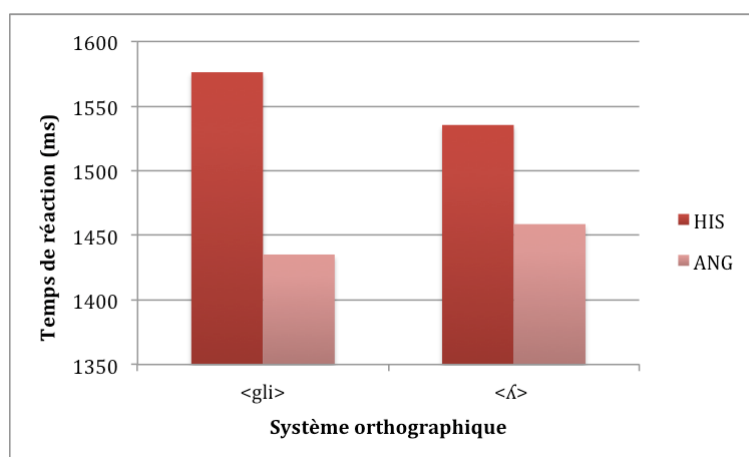


Figure 8.2. Temps de réaction moyens par groupe et par système orthographique (hispanophones : rouge foncé ; anglophones : rouge clair).

Cependant, comme nous l'avons précisé précédemment, certains des distracteurs auditifs sélectionnés (i.e., /lj/ - /l:/ - /j/) sont phonologiquement et/ou orthographiquement proches du phonème et du graphème cibles. Il est

donc possible que cette variable ait modulé les performances des participants lors de la détection du phonème cible. La seconde analyse nous permet d'examiner cette question.

Analyse 2

Pour la seconde analyse, nous avons créé des modèles LME et gLME incluant trois effets fixes (groupe : anglophones vs. hispanophones ; système orthographique : graphème cible <gli> vs. graphème cible <ʎ> ; distracteur auditif : /lj/ vs. /l:/ vs. /j/), leurs interactions, et des interceptes aléatoires par sujet, par item et par locuteur.

Taux de réponses correctes

Les taux de réponses correctes moyens pour chaque groupe, chaque système orthographique et chaque distracteur auditif, sont présentés dans la figure 8.3 (Panels 1 et 2), et les résultats des analyses statistiques sont reportés dans les tableaux 8.7 et 8.8. L'analyse de cette variable a révélé la présence d'un effet principal du distracteur auditif ($p < .001$, cf. tableau 8.7, ligne 3) ainsi qu'une interaction entre groupe et système orthographique ($p < .001$, cf., tableau 8.7, ligne 4), entre groupe, système orthographique et distracteur auditif ($p = .020$, cf. tableau 8.7, ligne 7) et une différence marginalement significative entre système orthographique et distracteur auditif ($p = .078$, cf. tableau 8.7, ligne 6). En revanche, l'analyse n'a révélé aucun effet principal de groupe ($p = .141$, cf. tableau 8.7, ligne 1), de système orthographique ($p = .313$, cf. tableau 8.7, ligne 2), ni d'interaction entre groupe et distracteur auditif ($p = .135$, cf. tableau 8.7, ligne 5).

Les analyses post-hoc (cf. tableau 8.8) ont montré que chacun des trois distracteurs auditifs influençait la reconnaissance du phonème cible de manière significativement différente. Dans les deux groupes, l'écoute du distracteur /j/ entraîne un taux de réponses correctes significativement différent de celui observé lors de la présentation des distracteurs /l:/ et /lj/ (tous les $ps < .05$, excepté chez les anglophones lorsque le phonème cible est représenté par le

graphème <ɛ> ; cf. tableau 8.8). De la même manière, la présentation du distracteur /l:/ entraîne un taux de réponses correctes significativement différent de celui observé lors de la présentation du distracteur /lj/ (tous les ps < .01 ; cf. tableau 8.8).

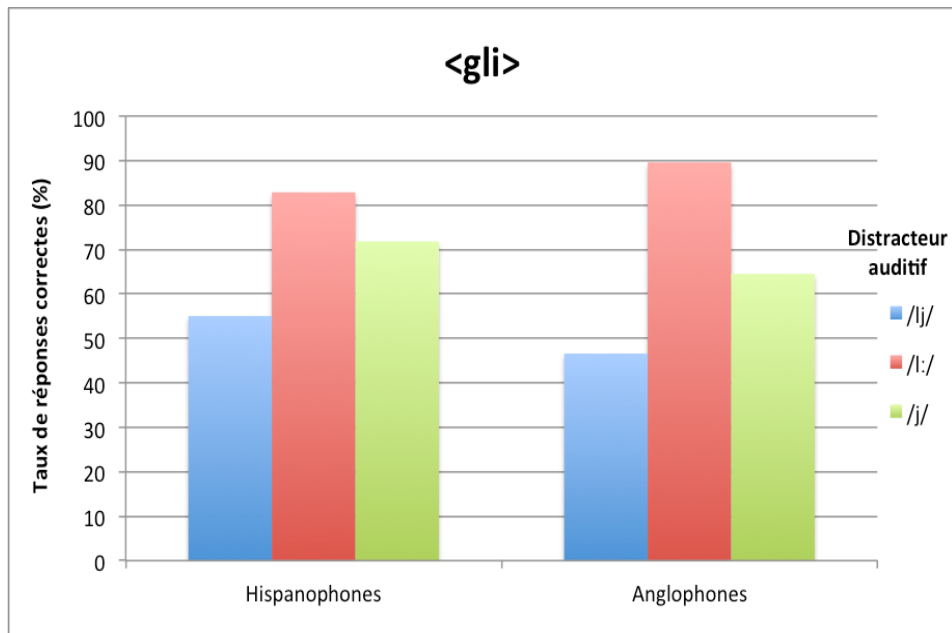
	Degrés de liberté	Ratio F.	Valeur de p.	
Groupe (<i>Ang</i> vs. <i>His</i>)	1, inf	2.165	.141	<i>ns</i>
Système orthographique (<gli> vs. <ɛ>)	1, inf	1.017	.313	<i>ns</i>
Distracteur auditif (/lj/ vs. /l:/ vs. /j/)	2, inf	134.234	< .001	***
Groupe * Système orthographique	1, inf	16.528	< .001	***
Groupe * Distracteur auditif	2, inf	2.002	.135	<i>ns</i>
Système orthographique * Distracteur auditif	2, inf	2.551	.078	.
Groupe * Système orthographique * Distracteur auditif	2, inf	3.867	.020	*

Tableau 8.7. Coefficients de régression des effets principaux de groupe, de système orthographique et de distracteur auditif ainsi que leur interaction, calculés à l'aide d'un modèle gLME lors de l'analyse du taux de réponses correctes (*ns* : $p > .05$; . : $p < .1$; * : $p < .05$; ** : $p > .01$; *** : $p < .001$).

Système Orthographique	Groupe	Contraste	Estimation	Écart-type	Degrés de liberté	Ratio z.	Valeur de p.	
<gli>	Ang	/j/ - /l:/	-1.728	0.230	Inf	-7.485	< .001	***
<gli>	Ang	/j/ - /lj/	0.841	0.186	Inf	4.519	.001	***
<gli>	Ang	/l:/ - /lj/	2.570	0.231	Inf	11.117	< .001	***
<gli>	His	/j/ - /l:/	-0.795	0.221	Inf	-3.591	.007	**
<gli>	His	/j/ - /lj/	1.001	0.200	Inf	5.000	< .001	***
<gli>	His	/l:/ - /lj/	1.796	0.218	Inf	8.237	< .001	***
<ɛ>	Ang	/j/ - /l:/	-1.062	0.196	Inf	-5.403	< .001	***
<ɛ>	Ang	/j/ - /lj/	0.532	0.184	Inf	2.889	.092	.
<ɛ>	Ang	/l:/ - /lj/	1.595	0.197	Inf	8.070	< .001	***
<ɛ>	His	/j/ - /l:/	-1.178	0.230	Inf	-5.118	< .001	***
<ɛ>	His	/j/ - /lj/	0.619	0.200	Inf	3.092	.047	*
<ɛ>	His	/l:/ - /lj/	1.797	0.227	Inf	7.911	< .001	***

Tableau 8.8. Comparaison post-hoc dérivée du modèle gLME (correction de Bonferroni ; *ns* : $p > .05$; . : $p < .1$; * : $p < .05$; ** : $p > .01$; *** : $p < .001$).

1)



2)

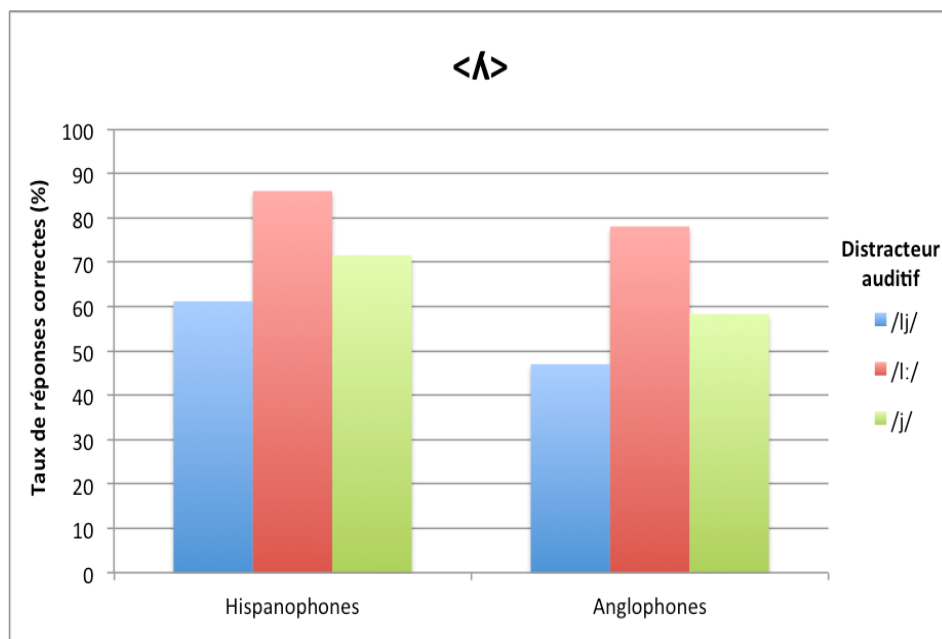


Figure 8.3. Taux de réponses correctes moyens par groupe et par distracteur auditif (/lj/ : bleu ; /l:/ : rouge ; /j/ : vert). Le panel 1 représente le pourcentage de réponses correctes lorsque le phonème cible est représenté par la forme orthographique <gli>, le panel 2 lorsqu'il est représenté par la forme orthographique <ʎ>.

Temps de réaction

Les temps de réaction moyens pour chaque groupe, chaque système orthographique et chaque distracteur auditif, sont présentés dans la figure 8.4 (Panels 1 et 2), et les résultats des analyses statistiques sont reportés dans les tableaux 8.9 et 8.10. Les résultats concernant l'analyse des temps de réaction ont révélé la présence d'un effet principal du distracteur auditif ($p < .001$, cf. tableau 8.9, ligne 3), ainsi qu'une interaction entre le distracteur auditif et le groupe ($p = .029$, cf. tableau 8.9, ligne 5), et entre distracteur auditif, groupe et système orthographique ($p = .003$, cf. tableau 8.9, ligne 7). En revanche, l'analyse n'a montré aucun effet principal de groupe ($p = .346$, cf. tableau 8.9, ligne 1) ou de système orthographique ($p = .351$, cf. tableau 8.9, ligne 2), ni d'interaction entre groupe et système orthographique ($p = .456$, cf. tableau 8.9, ligne 4) ou entre système orthographique et distracteur auditif ($p = .544$, cf. tableau 8.9, ligne 6).

□	Degrés de liberté	Ratio F.	Valeur de p.	
Groupe (<i>Ang</i> vs. <i>His</i>)	1, 38.08	0.909	.346	<i>ns</i>
Système orthographique (<gli> vs. <ʌ>)	1, 106.13	0.874	.351	<i>ns</i>
Distracteur auditif (/lj/ vs. /l:/ vs. /j/)	2, 105.56	32.270	< .001	***
Groupe * Système orthographique	1, 2837.04	0.556	.456	<i>ns</i>
Groupe * Distracteur auditif	2, 2834.93	3.513	.029	*
Système orthographique * Distracteur auditif	2, 102.97	0.612	.544	<i>ns</i>
Groupe * Système orthographique * Distracteur auditif	2, 2832.50	5.700	.003	**

Tableau 8.9. Coefficients de régression des effets principaux de groupe, de système orthographique et de distracteur auditif ainsi que leur interaction, calculés à l'aide d'un modèle LME lors de l'analyse du temps de réaction (*ns* : $p > .05$; * : $p < .05$; ** : $p > .01$; *** : $p < .001$).

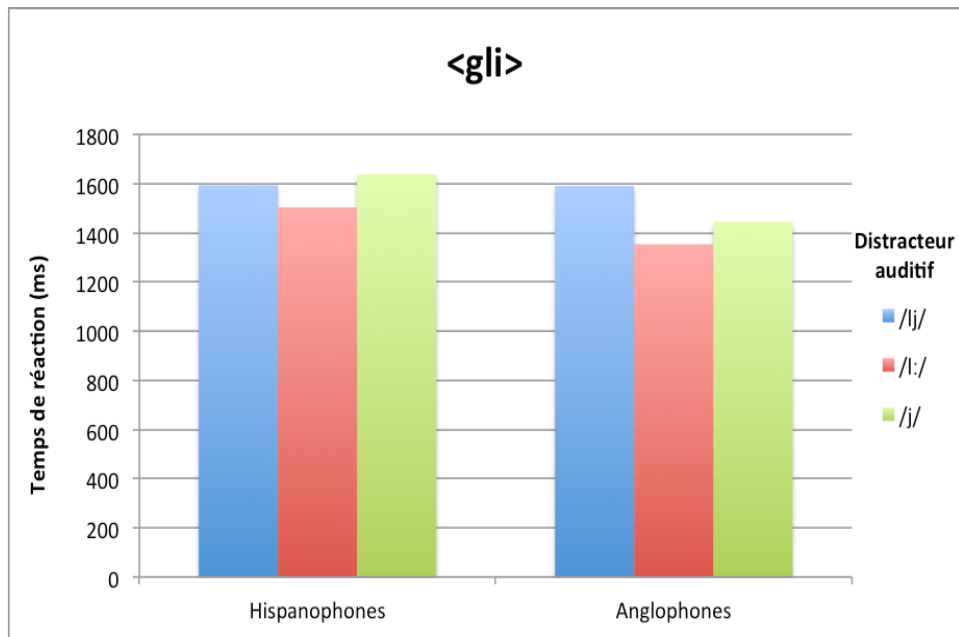
Le *pattern* de résultats obtenu lors des comparaisons post-hoc (cf. tableau 8.10) semble moins clair que celui obtenu lors de l'analyse du taux de réponses correctes. La comparaison des distracteurs /j/ - /l:/ et /j/ - /lj/ mène parfois à l'observation d'une différence significative, tandis que d'autres fois

aucune différence ne se vérifie, et cette variabilité ne semble pas dépendre du groupe ni du système orthographique utilisé. Cependant, la présence du distracteur auditif /l:/ entraîne systématiquement des temps de réaction significativement plus courts que ceux du distracteur auditif /lj/, indépendamment du groupe et du système orthographique utilisés (tous les $p < .05$).

Système Orthographique	Groupe	contraste	estimation	écart-type	Degrés de liberté	Ratio z.	Valeur de p.	
<gli>	Ang	/j/ - /l:/	94.935	37.807	288.38	2.511	.302	ns
<gli>	Ang	/j/ - /lj/	-155.170	44.364	444.73	-3.498	.012	*
<gli>	Ang	/l:/ - /lj/	-250.105	41.782	364.26	-5.986	<.001	***
<gli>	His	/j/ - /l:/	112.009	36.747	263.19	3.048	.060	.
<gli>	His	/j/ - /lj/	-17.197	41.182	368.94	-0.418	1	ns
<gli>	His	/l:/ - /lj/	-129.207	39.796	328.27	-3.247	.030	*
<Δ>	Ang	/j/ - /l:/	156.649	39.979	352.25	3.918	.002	**
<Δ>	Ang	/j/ - /lj/	-18.131	45.434	501.06	-0.399	1	ns
<Δ>	Ang	/l:/ - /lj/	-174.781	42.448	388.71	-4.118	.001	**
<Δ>	His	/j/ - /l:/	-16.225	36.373	253.53	-0.446	1	ns
<Δ>	His	/j/ - /lj/	-136.463	39.718	336.21	-3.436	.016	*
<Δ>	His	/l:/ - /lj/	-120.237	37.938	285.11	-3.169	.040	*

Tableau 8.10. Comparaison post-hoc dérivée du modèle LME
(correction de Bonferroni ; ns : $p > .05$; . : $p < .1$; * : $p < .05$; ** : $p > .01$; *** : $p < .001$)

1)



2)

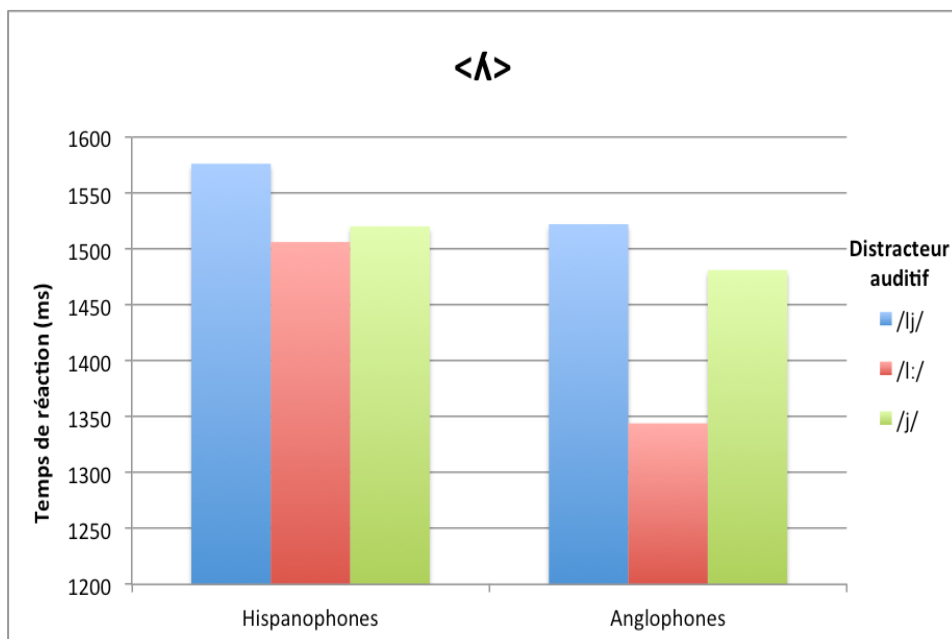


Figure 8.4. Taux de temps de réaction moyens par groupe et par distracteur auditif (/lj/ : bleu ; /l:/ : rouge ; /j/ : vert). Le panel 1 représente les millisecondes (ms) de temps de réaction lorsque le phonème cible est représenté par la forme orthographique <gli>, le panel 2 lorsqu'il est représenté par la forme orthographique <ʌ>.

8.2.3 Perspectives de recherche

Dans cette étude, nous avons souhaité examiner l'interaction entre représentations phonologiques et orthographiques lors d'une tâche de discrimination de pseudo-mots auprès d'apprenants de L2 débutants adultes et alphabétisés. Nous notons premièrement (cf., Q1) que le système orthographique associé au phonème cible semble influencer la précision de l'identification de ce phonème de manière différente selon les caractéristiques grapho-phonologiques de la L1, comme le suggère la forte interaction entre groupe et système orthographique.

En d'autres termes, les hispanophones réagissent différemment par rapport aux anglophones lorsqu'un graphème non conventionnel tel que le symbole API <ʎ> est introduit dans le système orthographique.

Cependant, ce résultat est marginal et doit être compris avec prudence. Une influence exclusivement orthographique due aux caractéristiques des règles CGP des L1 auprès des deux groupes de sujets n'est pas évidente : les analyses ne révèlent aucune différence de groupe dans aucun des deux systèmes orthographiques. L'observation d'une différence aussi faible concernant l'influence du système d'écriture peut s'expliquer par le manque de formation et d'instructions spécifiques appropriées à l'introduction du nouveau signe graphique lorsque le phonème cible était représenté par <ʎ> dans le second système orthographique. Dans notre cas, le symbole API n'a été introduit que par une phrase (comme indiqué au paragraphe 8.2.1). En effet certaines études (Ptylyk, 2011 ; Young-Scholten, 1995 ; Sau-Wai, 2006) montrent que dans les contextes L2, il est très important de fournir aux apprenants des instructions correctes et une formation adéquate pour introduire un nouveau symbole graphique associé à un nouveau phonème L2. Selon Ptylyk, l'acquisition effective d'un graphème L2 n'est pas immédiate : « *the instruction of a new orthography at the beginning of language learning may result in slower progress*

(*at least initially*) »²⁹² (Pytlyk, 2011 : 554). Au moins dans les premières phases de l'apprentissage grapho-phonologique de la L2, l'apprenant utilise mentalement encore les graphèmes et phonèmes L1 (Young-Scholten, 1995)²⁹³. Il est donc possible que cette variable ait réduit l'influence des paramètres manipulés dans notre étude.

En deuxième lieu (cf., Q2), et contrairement à ce qui a été rapporté dans la littérature (Ijalba et Obler, 2015 ; Spencer, 2007), nous ne relevons aucune amélioration significative due à l'augmentation de la consistance des règles CGP de la L2, quelque soit le groupe.

On ne peut donc pas dire que l'*input* orthographique influence à lui seul la perception acoustique des pseudo-mots d'une L2. Cependant, les analyses effectuées pour répondre à la question Q3 révèlent que lors d'une tâche de discrimination audio-visuelle, les représentations orthographiques et phonologiques interagissent.

Nous avons choisis d'interpréter les résultats selon le Modèle d'Activation Interactive Bimodale (BIAM) illustré dans le chapitre 7. Ce modèle nous permet d'expliquer de manière schématique comment les représentations orthographiques ont pu influencer les taux de réponses correctes de manière différente chez les anglophones et les hispanophones. En effet, ce modèle postule que, chez l'individu monolingue lettré, le poids des connexions entre unités orthographiques et phonologiques dépend aussi du niveau de transparence du système d'écriture de la langue maternelle. Ce facteur a pu amener les deux groupes de participants à s'appuyer – à différents degrés – sur le changement de système orthographique qui leur était présenté en même temps que le stimulus auditif. Le fait d'avoir une L1 présentant un système d'écriture transparent a pu conduire les hispanophones à s'appuyer davantage que les anglophones sur le stimulus graphique. À l'inverse, l'inconsistance sous-lexicale de l'anglais a pu amener les anglophones à s'appuyer de manière moindre sur le (nouveau) graphème cible, et à préférer se baser sur le stimulus

²⁹² « L'enseignement d'une nouvelle orthographe au début de l'apprentissage d'une langue peut ralentir les progrès (du moins au début) » [Traduction faite par mes soins].

²⁹³ Pour ne citer qu'un exemple : une fois l'expérience terminée, deux sujets anglophones m'ont indiqué que le symbole API <ɹ> leur faisait penser à un <y> inversé.

auditif. Comme schématisé dans les figures 8.13 et 8.14, les « stratégies » fondées sur les représentations phonologiques ou orthographiques adoptées par les deux groupes ne découlent pas de traitements rigoureusement différents, l'un strictement phonologique et l'autre orthographique, mais résultent de l'activation des mêmes processus cognitifs. Quel que soit le degré de consistance du système orthographique de la langue maternelle du locuteur, les représentations liées à l'information phonologique perçue sont renforcées par les représentations orthographiques, bien que l'importance de ce « renfort » soit modulée par le degré de transparence du système orthographique de la L1. L'épaisseur des flèches dans les deux schémas du Modèle d'Activation Interactive Bimodale indique le poids des connexions entre les différents processus cognitifs et les types de représentations (Dornbusch, 2012).

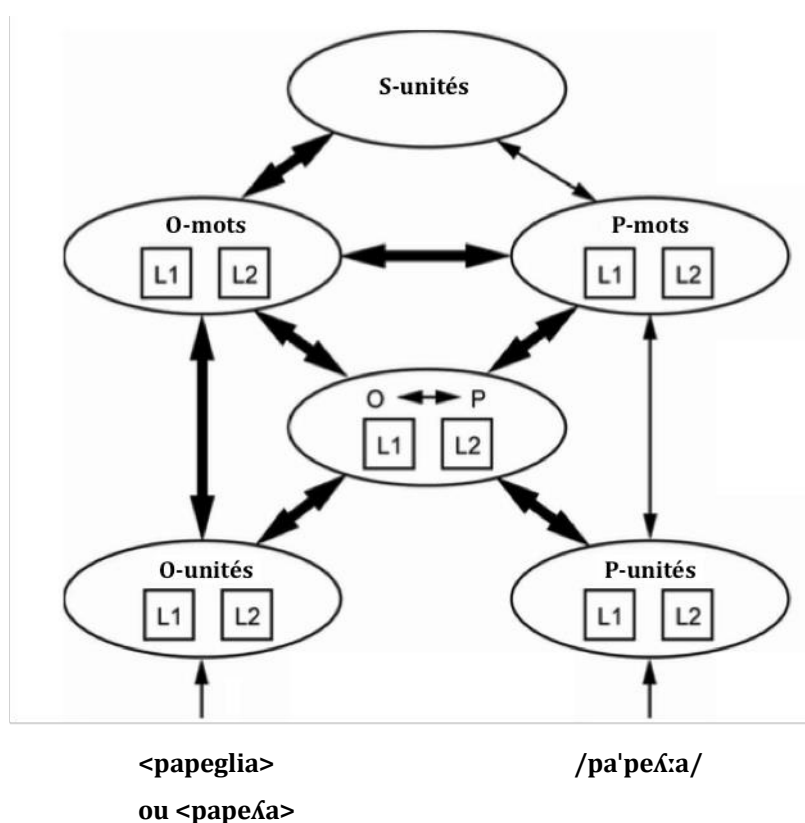


Figure 8.13. Schéma de l'activation orthographique chez les hispanophones confrontés aux stimuli audiovisuels, selon le modèle BIAM. Les flèches plus épaisses indiquent un flux d'activation plus important.

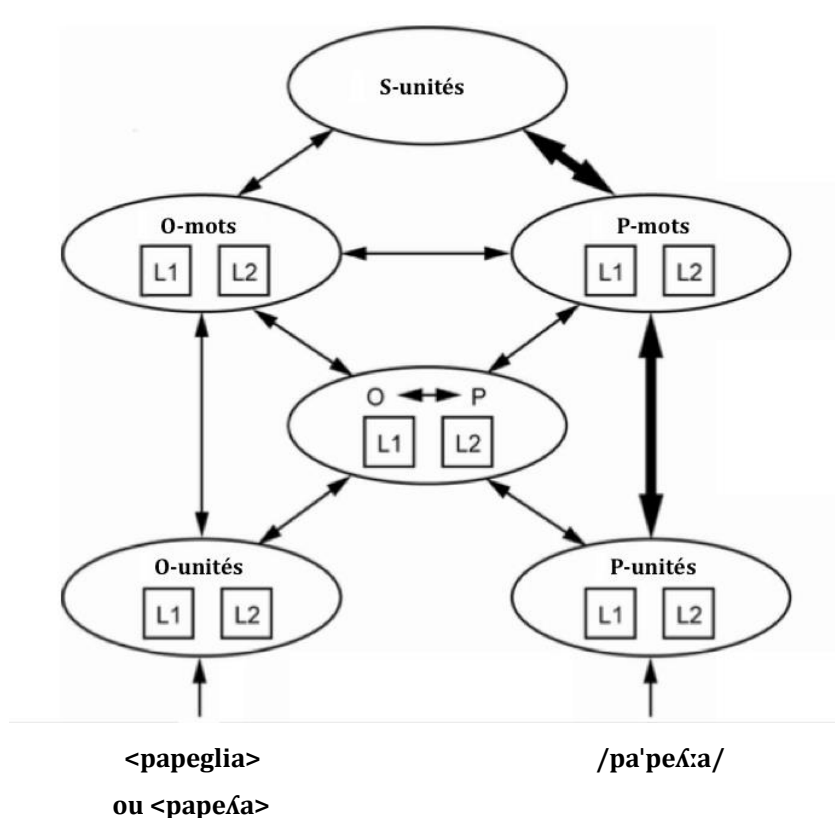


Figure 8.14. Schéma de l'activation orthographique chez les anglophones confrontés aux stimuli audiovisuels, selon le modèle BIAM. Les flèches plus épaisses indiquent un flux d'activation plus important.

Lors de la deuxième analyse, nous avons pris en compte l'influence du distracteur auditif afin d'examiner s'il pouvait moduler l'influence du système orthographique sur l'identification du phonème cible. Les analyses ont montré que ce facteur avait une grande influence sur son identification, et que cette influence pouvait être observée soit à travers le taux de réponses correctes, soit à travers les temps de réaction.

En ce qui concerne le taux de réponses correctes, les deux groupes se comportent de manière similaire : ils présentent de plus grandes difficultés avec le phonème distracteur /lj/, puis avec /j/ et enfin avec /l:/. Ces résultats confirment ainsi ceux de précédentes études (Oliveira *et al.*, 2016 ; Bladon et Carbonaro, 1978), selon lesquelles les anglophones ont plus de difficultés à distinguer la latérale palatale du groupe /lj/ puisqu'ils perçoivent les deux phonèmes comme identiques.

Les hispanophones réagissent de la même manière parce que /lj/ est le distracteur phonologiquement et orthographiquement le plus proche de la cible (Bladon et Carbonaro, 1978). De plus, les locuteurs des deux langues faisaient davantage d'erreurs lorsque le phonème distracteur était le yod que lorsqu'il s'agissait du phonème alvéolaire géminé, confirmant ainsi notre hypothèse basée sur le PAM de Best (1995) et l'AOH de Browman et Goldstein (1986) ; c'est-à-dire qu'il est moins difficile de distinguer deux phonèmes articulés différemment mais avec le même organe articulateur (les deux phonèmes latéraux géminés /ʎ:/ vs. /l:/) que deux phonèmes produits par des articulateurs différents (/ʎ:/ vs. /j/). Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de fournir plus de détails en ce qui concerne les possibles interférences dues au *yeísmo* (Rost Bagudanch, 2017) entre le phonème cible et le yod. Il serait intéressant d'analyser davantage ce facteur lors de recherches futures²⁹⁴.

En ce qui concerne les temps de réaction, les résultats obtenus semblent moins clairs. L'influence du phonème distracteur sur le temps nécessaire à l'identification du phonème cible semble davantage variable et moins systématique. Contrairement à ce qui a été observé lors de l'analyse du taux de réponses correctes, les différences obtenues pour chaque condition ne concernent pas systématiquement les mêmes phonèmes. Le seul contraste montrant systématiquement une différence significative est /l:/ - /lj/. Les participants des deux groupes ont plus facilement identifié le phonème cible lorsque le distracteur était /l:/ que lorsqu'il était /lj/.

Dans ce cas également, la proximité phonologique et orthographique de /lj/ - (Bladon et Carbonaro, 1978) a davantage confondu les sujets non natifs. Par ailleurs, il est possible que ce *pattern* de résultats soit (au moins en partie) dû au fait que dans cette étude, les moyennes des temps de réaction recueillis sont toutes supérieures à 1 000 ms. Le fait d'avoir obtenu des temps de réaction aussi longs (et de durée très variable) a pu « court-circuiter » l'obtention d'un

²⁹⁴ Cette recherche présente malheureusement une limite concernant le phénomène du *yeísmo* auprès des sujets hispanophones. Nous n'avons en effet pas demandé aux sujets hispanophones s'ils utilisaient fréquemment le phonème de la latérale palatale dans leur langue première ou s'ils préféraient utiliser un autre phonème. Cela ne nous a pas permis de comparer cette importante variable phonologique au sein même du groupe linguistique et avec les sujets anglophones.

effet significatif lors de l'analyse de cette variable. Dans une tâche nécessitant une réponse plus rapide, l'influence du système d'écriture et son interaction avec les différents distracteurs auditifs pourrait être plus visible.

Les résultats que nous venons de mentionner nous permettent de conclure que l'identification des dynamiques d'interférences phonologiques et orthographiques entre L1 et L2 est loin d'être simple.

En effet, les résultats rapportés dans ce chapitre ne répondent pas systématiquement aux hypothèses émises dans la section 8.1.2. Toutefois, cela ne contredit pas la nécessité de prendre également en compte les informations orthographiques dans l'étude des processus d'apprentissage inter-langues.

Cependant, le fait que les différences observées concernant l'influence du système orthographique soient seulement marginalement significatives peut être dû à la taille des échantillons, à la fois en ce qui concerne le nombre de participants et le nombre d'essais. Dans le futur, il pourrait être intéressant de conduire une étude similaire en incluant un plus grand nombre de participants ainsi qu'un plus grand nombre d'essais²⁹⁵. Ceci pourrait notamment permettre de réduire la variabilité et d'affiner ainsi le *pattern* de résultats.

²⁹⁵ Par exemple, en augmentant le nombre d'essais avec des graphèmes-cibles différents par rapport au graphème latéral palatal : malheureusement, le petit nombre d'essais avec des graphèmes cibles , <ll> et <i> ne nous a pas permis de les comparer à <gli> et <ʎ>.

Chapitre 9

Graphèmes et phonèmes dans une nouvelle approche didactique

Cette recherche a, entre autres, tenté de décrire de manière approfondie la relation de déséquilibre qui existe entre la langue écrite et orale au sein des sociétés alphabétiques occidentales. Nous avons en particulier souligné la perception non naturelle et non autonome de la langue écrite. Elle semble aussi majoritairement perçue comme plus fiable et « porteuse de vérité », par rapport à la langue orale. Dans ce chapitre, nous souhaitons désormais décrire brièvement à quel point la relation entre oralité et écriture représente un élément fondamental dans les processus d'apprentissage d'une langue étrangère, avec une référence particulière à l'enseignement phonologique de l'italien L2, encore malheureusement trop peu considéré²⁹⁶. En tenant compte des résultats de notre recherche empirique analysés au chapitre précédent, nous nous interrogerons sur l'enseignement-apprentissage des langues et nous proposerons une approche didactique différente et cela également à l'égard de l'élaboration de futurs parcours d'apprentissage phonologiques en contexte L2.

Dans le premier chapitre, nous avons souligné qu'au cours des derniers siècles, la pédagogie linguistique traditionnelle des sociétés occidentales a privilégié – et privilégie encore – la production écrite par rapport à la production orale (Foresti, 1977). L'apprentissage et l'amélioration de l'expression orale de la langue italienne – entre autres – se basent encore aujourd'hui sur ce critère, aussi bien dans les contextes L1 que dans des

²⁹⁶ Il convient en effet de souligner que l'attention portée à l'enseignement et à l'apprentissage phonologique varie d'un pays à l'autre. Simionato (2011) souligne que les principales recherches menées sur l'importance de l'acquisition de phonèmes dans la didactique des langues ont été menées dans des pays anglophones (tels que le Royaume-Uni, les États-Unis, la Nouvelle-Zélande, l'Australie) et en France. L'Italie résulte donc presque complètement étrangère à ce phénomène.

contextes L2 ²⁹⁷ . Nous rapportons ci-dessous un exemple concernant l'apprentissage de la morphologie française L2 (Hospers, 1980), qui décrit parfaitement cette propension à baser la propre pensée sur la représentation graphique :

*[...] in the phonology sections of teaching grammar for foreign languages one can always find the statement that this or that letter is pronounced in such or such a manner. Especially in the field of foreign language teaching such examples are numerous. D. A. Wilkins – in his book *Linguistics in Language Teaching* (1972) – has pointed to the fact that in teaching grammars for French usually the rule is formulated that feminine adjectives often are formed from the masculine by the addition of an –e, e.g. laide (/led/) from laid (/le/) and basse (/bas/) from bas (/ba/). But what in reality happens in these cases is not the addition of any vowel in the feminine, but the addition of a consonant, so that one better could take the feminine as the base form and derive the masculine from it namely by omission of the last consonant. But here, too, the written form of the language prevailed in the description, and Wilkins (1972 : 12) very rightly remarks: "It is pointless to claim to be teaching speech of one is in fact teaching the grammar of written French in an oral form".²⁹⁸ (Hospers, 1980 : 351-352)*

Également au niveau phonologique, les exercices de prononciation des phonèmes fournis au début d'un cours d'italien L2 se basent principalement sur l'apprentissage de l'alphabet. De plus, ces exercices ne tiennent souvent pas en compte les problèmes liés à l'inconsistance orthographique d'une L2.

²⁹⁷ Nous avons souligné plusieurs fois dans les points précédents que dans le domaine de l'acquisition des langues non natives avec des apprenants adultes alphabétisés, l'*input* orthographique ne survient pas après l'*input* oral – comme c'est le cas avec la L1 – mais simultanément dès le début de l'apprentissage.

²⁹⁸ « [...] Dans les sections de phonologie de l'enseignement de la grammaire des langues étrangères, nous trouvons toujours l'affirmation que telle ou telle lettre est prononcée de telle ou telle manière. Il existe de nombreux exemples, surtout dans le domaine de l'enseignement des langues étrangères. D. A. Wilkins – dans son livre intitulé *Linguistics in Language Teaching* (1972) – a souligné que, dans l'enseignement de la grammaire pour le français, la règle stipule généralement que les adjectifs féminins sont souvent formés à partir du masculin par l'ajout d'un –e, par exemple laide (/led/) à partir de laid (/le/) et basse (/bas/) à partir de bas (/ba/). Mais ce qui se passe en réalité dans ces cas, ce n'est pas l'ajout d'une voyelle au féminin, mais l'ajout d'une consonne, de sorte que nous pouvons prendre le féminin comme la forme de base à partir de laquelle construire le masculin, et cela notamment par l'omission de la dernière consonne. Mais là aussi, la forme écrite de la langue a prévalu dans la description [de la règle], et Wilkins (1972 : 12) souligne à juste titre : "Il est inutile de prétendre enseigner la parole [de l'un], il s'agit en fait d'enseigner la grammaire du français écrit sous forme orale". » [Traduction faite par mes soins].

Il convient également d'ajouter que le niveau phonologique est généralement peu pris en compte dans les parcours d'enseignement – dans ce cas dans les cours d'italien L2 (Simionato, 2011 ; Calabrò, 2015). L'attention étant plus portée sur d'autres secteurs de la communication jugés plus importants. Comme l'écrit Kelly « la prononciation est la Cendrillon de l'enseignement » (2004). Cela peut également être dû au manque de confiance et de connaissances des enseignants concernant l'enseignement de la prononciation d'une langue (Levis et Wu, 2018) et au fait que, par rapport aux autres niveaux linguistiques, l'amélioration de la prononciation d'une L2 constitue l'un des objectifs les plus difficiles à atteindre pour un apprenant adulte (Munro et Derwing, 1995)²⁹⁹.

Nous rapportons à la figure 9.1 un exemple représentatif extrait d'un récent manuel d'italien L2, utilisé dans le domaine universitaire pour des apprenants anglophones, qui montre une vision déformée et confuse de la relation entre oralité et écriture. Comme nous le voyons, la page d'introduction à la prononciation des phonèmes de la langue étrangère cible fournit une description des phonèmes liés aux 21 (plus 5) lettres de l'alphabet italien, mais les problèmes liés à l'homographie et à l'hétérographie de certains phonèmes sont relégués à un second plan et, surtout, le document n'évoque pas les phonèmes représentés par des digrammes ou des trigrammes. Les trois phonèmes palataux – /ʃ/, /ɲ/ et /ʎ/ – sont décrits séparément dans les chapitres suivants. Ils risquent donc de ne pas être mentionnés par l'enseignant compte tenu qu'ils sont considérés comme moins pertinents et surtout « problématiques » par rapport à ceux présentant une CGP plus consistante.

²⁹⁹ Pour certaines intéressantes études sur l'amélioration de la prononciation des apprenants de L2 italiens, voir les travaux de De Meo (2012), De Meo *et al.* (2013 ; 2016).



Pronuncia

L'alfabeto italiano



CD1,
Track 5

The Italian alphabet consists of twenty-one letters and five additional letters that appear only in foreign words. Accent marks (´ and `) occur on the vowels **a, e, i, o, and u** under certain circumstances.

Listen and repeat each letter of the Italian alphabet.

alfabeto italiano				lettere straniere				maiuscole e minuscole
a	a	h	acca	q	cu	j	i lunga	C ci maiuscola
b	bi	i	i	r	erre	k	cappa	c ci minuscola
c	ci	l	elle	s	esse	x	ics	
d	di	m	emme	t	ti	y	ipsilon	
e	e	n	enne	u	u	w	vu doppia	
f	effe	o	o	v	vu			
g	gi	p	pi	z	zeta			

Figure 9.1. Page introductive de la prononciation du manuel italien L2 *Oggi in Italia* (Merlonghi *et al.*, 2016)

Nous remarquons donc que l'utilisation incorrecte de l'alphabet lors de l'apprentissage phonologique entraine une hiérarchisation phonémique qui se base sur la consistance CGP et ensuite sur la fréquence des phonèmes non représentés par des monogrammes. Ainsi, dans le cas du système transparent italien, nous enseignons couramment – en L1 et en L2 – : d'abord les phonèmes à consistance parfaite, puis dans un second temps ceux à graphèmes complexes et à haute fréquence /k/ - /tʃ/ et /g/ - /dʒ/, et enfin les trois consonnes palatales. La différence entre les semi-voyelles /i/ et /u/ et les semi-consonnes /j/ et /w/ est même complètement omise puisqu'elles ne sont représentées que par les deux graphèmes <i> et <u> ; cela est également le cas concernant /e/ et /ɛ/, /o/ et /ɔ/, /s/ et /z/ – à la base des différences orthoépiques en italien parlé actuel.

Cette typologie basée sur l'enseignement graphique traditionnel, encore dominant aujourd'hui en italien L2, conduit les apprenants à faire la distinction entre <c> et <q> pour représenter le même phonème /k/, ou à apprendre un signe exclusivement diacritique comme <h>, avant d'atteindre une connaissance complète de tous les phonèmes du panorama phonologique italien.

À cette instrumentation didactique que nous retenons incomplète, peu claire et non exhaustive du système phonologique de la langue, il convient également d'ajouter les problématiques liées aux prononciations orthographiques déjà évoquées par Saussure (2005) et Bloomfield (1984)³⁰⁰ à travers lesquelles les locuteurs – même les natifs³⁰¹ – produisent un lexique oral incorrect basé sur la représentation écrite. Dans les contextes d'apprentissage, il arrive souvent que les mêmes enseignants natifs, convaincus d'aider les apprenants à acquérir une orthographe correcte, prononcent également de manière erronée les graphèmes diacritiques et muets représentés mais non présents dans le mot acoustique. Par exemple en italien L2, certains enseignants prononcent *[tʃiao] au lieu de [tʃao] pour mettre en évidence le « i diacritique » présent dans <cio> (Bassetti, 2008). Dans le cas de la latérale palatale, ils prononcent plus lentement la séquence phonémique /g/ - /l/ - /i/ pensant ainsi mieux expliquer – à tort – l'articulation du phonème cible de notre recherche.

Il convient donc de se demander s'il est pertinent ou non d'utiliser les informations orthographiques lors de l'acquisition phonologique d'une L2. Comme Young-Scholten l'écrit

*Premature exposure to orthographic input (at or near the initial stages of L2 phonological development) can be expected to impede progression to native phonological competence in the L2.*³⁰² (Young-Scholten, 1995 : 112)

³⁰⁰ Que Saussure définit « prononciations vicieuses » ou « déformations phoniques » (2005).

³⁰¹ Il suffit de penser, dans le cas de l'italien, à la manière dont certains natifs italophones alphabétisés prononcent le signe diacritique <i> dans les termes savants, comme *scienza* et *cielo* – /'ʃjents:a/ au lieu de /'ʃents:a/, /'tʃjelo/ au lieu de /'tʃelo/.

³⁰² « Une exposition prématurée à un *input* orthographique (aux stades initiaux du développement phonologique de la L2) risque d'empêcher la progression vers la compétence phonologique native en L2. » [Traduction faite par mes soins].

Pour mieux cerner la composante acoustique de la langue, certaines méthodologies telles que l'Approche Compréhensive (en anglais *Comprehension Approach* ; Winitz et Yanes, 2002) ou l'Approche Naturelle (en anglais *Natural Approach* ; Krashen et Terrell, 1983) préfèrent éviter l'utilisation de représentations graphiques durant l'apprentissage. Ce type d'approches, bien que positif dans l'apprentissage phonémique de la nouvelle langue, devrait toutefois se réduire à contexte de L2 pour adultes alphabétisés, dans la mesure où les apprenants s'appuient sur l'écriture depuis un certain temps et auront certainement besoin de la trace écrite pour « pouvoir se souvenir ». Comme nous l'avons déjà mentionné dans le premier chapitre, l'écriture a représenté un apport non indifférent au savoir humain au sein des sociétés occidentales modernes. Dans les processus d'apprentissage, également linguistiques, l'action de *se souvenir* joue sans doute un rôle plus important que l'action de *penser* (Cardona, 2009), et la forme écrite augmente notre capacité à réfléchir – dans l'espace et dans le temps – sur ce que nous avons appris. Comme le soulignent Audras et Chanier (2006) :

Loin d'être en contradiction, avec d'un côté un écrit qui fixerait et aiderait à la mémorisation et de l'autre un oral intimidant qui confronterait l'apprenant à l'inattendu de la communication, ces deux types de production construisent par leur interaction le discours de l'apprenant. Dans la situation oralo-graphique, non seulement l'oral n'implique pas le même processus cognitif mais il n'a pas non plus la même fonction que l'écrit. L'oral permet à la pensée de s'élaborer : il procède de façon linéaire. L'écrit utilise les matériaux ainsi produits pour déboucher sur un ensemble construit, rigoureux, organisé. (Audras et Chanier, 2006 : 2)

Ou encore :

La méthode hybride qui consiste à les associer comme s'ils étaient consubstantiels ne semble pas de nature à favoriser l'acquisition des compétences de l'un ou de l'autre. C'est pourquoi, dans les activités de production collective qui mettent en jeu de l'oral et de l'écrit à plusieurs se jouent des modelages et des manipulations, des conflits cognitifs qui se révèlent structurants. (*Ibid.* : 2)

Il ne nous semble donc pas possible de négliger complètement l'utilisation des systèmes graphiques lors de l'acquisition phonologique chez l'adulte, mais nous pensons que des solutions alternatives aux méthodes traditionnelles doivent être trouvées, afin d'éviter ou du moins réduire les influences négatives et erronées que peut exercer l'information orthographique. Certains chercheurs (Rafat, 2016 ; Hayes Harb *et al.*, 2010) qui ont tenu compte de l'influence négative de l'*input* orthographique en contexte L2, proposent d'en éviter l'utilisation, au moins durant les premières phases de l'apprentissage. Le système phonémique pourrait d'abord être acquis à travers des activités strictement acoustiques ; et le système orthographique pourrait être introduit par la suite. Enfin, il serait possible de créer des exercices *ad hoc* pour relier les deux systèmes linguistiques.

D'un point de vue didactique, les résultats de l'expérience perceptive menée dans le cadre de cette recherche confirment l'importance, pour les enseignants de L2, de considérer non seulement les caractéristiques orthographiques et phonologiques de la langue cible, mais également celles des L1 de leurs apprenants. Cette prise de conscience peut conduire à la formulation de processus d'acquisition plus rapides et efficaces du système linguistique L2, par exemple par la création d'une orthographe expressément destinée aux apprenants non natifs (définie comme orthographe dirigée vers l'étranger – en anglais *foreigner-directed orthography* par Bassetti, 2008), comme substitution temporaire de graphèmes complexes par des symboles plus simples. Dans le cas spécifique de notre recherche, les phonèmes représentés par plusieurs lettres ou par des signes diacritiques – comme le graphème cible <gli> – peuvent être représentés dès les premières phases d'apprentissage par le symbole API, pour ensuite être associés aux graphèmes traditionnels. Nous avons également vu dans la discussion des résultats de notre expérience de perception qu'un manque de préparation adéquate aux nouveaux signes graphiques (ainsi qu'aux symboles API) peut conduire à une utilisation incorrecte des graphèmes de la L1. Selon Young-Scholten (1995) et Pytlyk (2011), les apprenants ont besoin d'une période d'acclimatation aux nouveaux signes graphiques dans les premières étapes de l'acquisition phonologique d'une L2. Dans cette première

période, les apprenants pourront progressivement abandonner l'utilisation (ne serait-ce que mentale) des graphèmes de leur propre L1, pour accueillir les nouveaux graphèmes.

De manière générale, la création de matériel pédagogique devrait prendre en compte la relation entre les parties/le tout de la langue cible³⁰³. Citons par exemple Rosenthal et Visetti :

[...] bien souvent nous appréhendons les ensembles avant même de discerner leurs parties – si tant que nous ne les discernons jamais. Il se trouve en effet que nous lisons très bien, sans pour autant individualiser chaque mot, *a fortiori* toutes les lettres ; nous écoutons aussi des mélodies, sans pour autant en détacher chaque note ; et nous reconnaissons bien tel ou tel regard, ironique ou engageant, sans pour autant noter la couleur des yeux, que nous serions bien incapables d'évoquer. [...] nous affirmerons ensuite que les *formes*, c'est-à-dire les unités organisant les champs perceptifs, ne sont pas moins immédiatement donnée que leurs parties (Rosenthal et Visetti, 2003 : 65-66)³⁰⁴.

Il conviendrait donc de toujours présenter – même lorsque la langue cible est transparente comme l'italien – les phonèmes et les graphèmes d'une langue dans une perspective plus globale, en les contextualisant dans un texte, une phrase, un mot, et en les analysant dans une perspective intrasystémique (selon des relations existantes avec les autres niveaux du système linguistique), et si possible également intersystémique (en les comparant aux phonèmes de la langue source de l'apprenant). Il est possible de créer des exercices didactiques capables de distinguer les phonèmes les uns des autres à travers les paires minimales et l'analyse de la co-articulation sous-lexicale et lexicale³⁰⁵. Nous retenons que tout cela devrait se faire à la fois au niveau oral et au niveau écrit³⁰⁶. Dans le cas de la latérale palatale et dans le contexte d'enseignement-apprentissage de la langue italienne L2, nous pourrions par exemple créer des

³⁰³ Comme nous l'avons déjà vu au point 6.1.

³⁰⁴ Cité dans F. Albano Leoni (2002 : 168).

³⁰⁵ Pour des exemples didactiques utiles liés aux techniques d'identification phonémique dans différentes parties lexicales et sous-lexicales de l'italien, voir Simionato (2011).

³⁰⁶ Sur le système « *globalistico* » (global) de l'enseignement de l'écriture italienne, voir Giannelli (1977).

exercices acoustiques, visuels et audiovisuels dans lesquels ce phonème est extrapolé de textes où toutes les unités distinctives du répertoire grapho-phonologique de la langue sont présentes, en soulignant sa relation intersystémique. Une fois que le phonème cible a été identifié, des activités didactiques pourraient être créées dans le but de souligner la relation avec la latérale alvéolaire plus fréquente, avec l'autre liquide /r/ et les autres consonnes et semi-consonnes palatales /ʃ/, /ɲ/ et /j/. La création d'exercices didactiques de type syllabique, où la latérale palatale se trouve aux côtés des voyelles de l'italien standard, seraient également pertinente, et cela selon différentes perspectives. En effet, d'un point de vue acoustique et successivement articulatoire, ils pourraient servir à distinguer le phonème cible de /l/³⁰⁷. Au niveau graphique, il serait possible d'introduire le « i diacritique », qui pourrait également être réutilisé dans le cadre d'exercices prenant en compte les autres graphèmes complexes de l'italien.

Si nous décidons de prendre en compte la relation entre les parties et le tout, il est à notre avis préférable de mettre en place un enseignement systématique du décodage dans le processus d'acquisition d'une L2, et cela quelle que soit la profondeur orthographique de la langue source et de la langue cible. Le débat complexe porté dans le domaine de l'apprentissage de la lecture et sur la mise en place d'une méthode globale qui interdit toute forme de déchiffrement et méthode de décodage³⁰⁸ a démontré dans la pratique que la mise en œuvre (en EUA et en Angleterre) d'un enseignement global de la langue maternelle opaque (anglais) a eu des conséquences catastrophiques (Ziegler, 2018). Il est aujourd'hui établi que le décodage phonologique se situe au cœur de l'apprentissage de la lecture dans toutes les langues, même en anglais, dans la mesure où c'est bien lui qui permet la mise en place du mécanisme de l'auto-

³⁰⁷ Comme nous l'avons déjà vu dans le chapitre 3, le degré de variabilité durant la coarticulation syllabique de /l/ et de /ʎ/ est très différent. L'apprenant pourrait donc mieux discriminer et articuler les deux phonèmes latéraux.

³⁰⁸ Comme le soulignent Share (2008) et Ziegler (2018), ce débat s'est principalement développé à partir des années 1970 dans le monde de la recherche anglo-saxonne et s'est caractérisé par une vision particulièrement anglo-centrique. En effet, au cours de ces décennies, l'accent a été mis sur la nécessité de trouver une solution alternative à la méthode de déchiffrement classique pour compenser l'incohérence élevée des langues opaques telles que l'anglais.

apprentissage (Ziegler, Perry et Zorzi, 2014). La méthode du décodage ne mène pas nécessairement à un mécanisme purement orthographique (et non phonologique). Certaines recherches (Frost, 1998 ; Share, 2008 ; Ziegler et Goswami, 2005 ; Braun *et al.*, 2009 ; Rueckl *et al.*, 2015) remettent en cause l'idée d'un risque de « prévalence orthographique excessive » aux dépens d'une prévalence acoustique. Il convient toutefois de ne pas sous-évaluer l'importance de contrôler et d'éviter une utilisation incorrecte du système orthographique lors du processus d'apprentissage phonologique. Il nous paraît donc important de fournir des informations simples et claires de type phonologique et orthographique aux apprenants ; des exercices de communication de type multisensoriel (acoustiques, visuels et audiovisuels) afin de travailler sur les inconsistances majeures entre graphèmes et phonèmes ; une formation dédiée à la prononciation capable de réduire le *filtre affectif* de l'apprenant et d'accroître sa confiance en ses propres compétences orales afin de l'inciter à utiliser plus activement la langue cible avec les natifs en dehors du cours de langue (Elliott, 1997 ; Zampini 1994 ; pour l'italien L2 voir Simionato, 2011).

En conclusion, nous pouvons dire que pour améliorer le processus d'acquisition des relations qui relient la langue écrite à la langue parlée, des langues sources et cibles, il résulte particulièrement important de conduire l'apprenant vers un apprentissage linguistique de type actif et non passif³⁰⁹. Tout d'abord, une plus grande importance au niveau phonologique d'une langue devrait être accordée, à travers des activités didactiques ciblées. En outre, il convient d'enseigner l'indépendance et l'interaction entre oralité et écriture, et cela non pas en évitant d'utiliser le système orthographique, mais en réduisant au minimum une perspective graphocentrique erronée du système phonologique. L'apprenant sera ainsi formé à ne plus penser qu'il « manque des

³⁰⁹ Le rôle actif de l'apprenant était déjà discuté en 1996. En effet, la *Commission internationale sur l'éducation pour le vingt-et-unième siècle* avait fourni un rapport à l'UNESCO dans lequel elle soulignait le changement de position de l'enseignant, alors davantage perçu comme un accompagnateur plutôt qu'un simple transmetteur de savoir : « L'enseignant doit établir une relation nouvelle avec l'apprenant, passer du rôle de "soliste" à celui d'"accompagnateur", devenant désormais non plus tant celui qui dispose ses connaissances que celui qui aide ses élèves à trouver, à organiser, à gérer le savoir, en guidant les esprits plutôt qu'en les modelant, mais en demeurant d'une très grande fermeté quant aux valeurs fondamentales qui doivent guider toute vie » (Delors, 1996 : 146).

lettres en italien » et qu'« une lettre correspond toujours à un son, et inversement »³¹⁰, mais à développer des compétences métacognitives et cognitives de la phonologie L2 dans une perspective d'apprentissage autonome et plus complet.

³¹⁰ La considérant comme une simple image du phonème sans tenir compte de son autonomie.

Conclusion

Ce travail de recherche avait pour objectif de proposer une analyse approfondie des interactions que le phonème latéral palatal entretient avec les graphèmes correspondants en italien.

Dans le cadre d'une perspective plus générale, nous avons dans un premier temps tenté de comprendre pourquoi, dans les sociétés occidentales tout comme dans les processus d'enseignement-apprentissage de type alphabétique occidental (notamment dans le cas de l'italien), l'écriture représente le principal vecteur de communication porteur de « vérité » et de fiabilité, au détriment de l'oralité. Ce fait se vérifie encore aujourd'hui bien que l'acquisition de l'écrit soit considérée comme non naturelle (Fayol, 2017 ; Bidaud et Megherbi, 2005) et plus tardif par rapport à l'apprentissage de la langue parlée dans un contexte L1. Nous avons vu dans le premier chapitre que la suprématie du système scriptural (en particulier dans le cas des alphabets de type occidental) par rapport à la communication orale n'a cessé d'évoluer au fil des siècles, et que leur relation connaît aujourd'hui une phase de rééquilibrage considérable grâce à l'utilisation des nouvelles technologies de la communication. Dans les processus d'apprentissage des langues, de nouveaux instruments peuvent être utilisés pour mettre en place des méthodes didactiques qui prennent davantage en compte l'importance et la « vérité » linguistique véhiculées également par l'oralité.

L'autre objectif de cette recherche que nous développons dans la deuxième et troisième partie, concerne plus spécifiquement la consonne latérale palatale du système phonologique de l'italien actuel. C'est grâce à une recherche de type linguistique historique, sociolinguistique mais aussi phonosémantique³¹¹, que nous avons tenté de comprendre, sous différents aspects, quelles étaient les

³¹¹ Accompagnée d'une interprétation diasystémique de type phonomorphologique du système pronominal italien.

causes possibles qui ont permis à ce phonème – peu fréquent et approximatif, difficile à produire et à décoder (Ladefoged et Maddieson, 1996 ; Maddieson, 1984 ; Bladon et Carbonaro, 1978 ; Saffi, 1991) – de se maintenir, au cours des siècles, au sein du système linguistique. Nous avons également approfondi les causes historiques qui ont mené à une correspondance encore aujourd'hui inconsistante avec les graphèmes complexes <gl>/<gli> et ce, bien que ces derniers s'inscrivent dans un système orthographique transparent comme l'italien (Cossu *et al.*, 1995 ; Tabossi et Laghi, 1992 ; Seymour *et al.* 2003 ; van den Bosch *et al.*, 1994).

La quatrième partie de cette thèse aborde le dernier objectif de notre recherche et s'interroge sur les processus d'apprentissage phonologique en contexte L2. Nous avons tenté de comprendre si l'orthographe de la langue maternelle pouvait ou non exercer une influence sur l'apprentissage phonologique de la L2. Nous avons pour cela utilisé le phonème et le graphème de la latérale palatale italienne comme éléments cibles dans le cadre d'une expérience de discrimination perceptive, menée auprès de sujets adultes alphabétisés de L1 anglaise ou espagnole. Les résultats de notre expérience ont confirmé la présence d'interactions grapho-phonémiques au cours des processus d'acquisition de L2. Les résultats obtenus ont montré que le perfectionnement de la CGP d'une L2 ne mène pas automatiquement à une amélioration perceptive auprès de l'ensemble des apprenants, tel que nous l'avions initialement supposé³¹². Cependant, nous pensons que la profondeur orthographique de la L1, ainsi que les stratégies de lecture qui lui sont reliées et qui ont été développées par l'apprenant au cours de ses premières années d'alphabétisation, constituent des facteurs à prendre en compte lors du processus d'enseignement-apprentissage d'une L2. Dans le domaine de la didactique, ces résultats confirment l'importance du statut des interactions qui existent entre graphèmes et phonèmes au cours du processus d'acquisition phonologique d'une L2 dans un contexte adulte et ce, afin de créer des activités

³¹² Cela peut être dû à un manque de formation adéquate pendant l'insertion du neographème plus consistante (en l'occurrence le symbole API) dans le système orthographique.

pédagogiques plus conformes au « bagage » grapho-phonologique de départ des apprenants non natifs.

Il convient également de souligner les limites méthodologiques associées à ces travaux de recherche, et en particulier celles concernant l'expérience perceptive décrite dans le chapitre 8. En effet, malgré le choix d'un corpus de pseudo-mots ciblés, nous n'avons pas pu étudier toutes les activations de type sémantique, orthographique et phonologique découlant des divers stimuli. Notre attention a également été portée sur la question de l'influence orthographique de la L1 même si les relations phonologiques entre L1 et L2 n'ont pas été suffisamment étudiées³¹³. Nous espérons donc que de futures recherches pourront combiner les dynamiques entre les systèmes grapho-phonologiques L1 et L2 de manière plus complète et approfondie. Un plus grand nombre de participants ainsi qu'un plus grand nombre d'essais pourront être utilisés pour affiner ainsi le *pattern* des résultats. Il convient également d'indiquer une autre limite de cette recherche empirique. En effet, nous n'avons effectué qu'une seule expérience de perception. Nous espérons, là encore, que de futures recherches pourront nous aider à ajouter des expérimentations de type productif (comme chez Nimz, 2015), et des expériences de type phonosymbolique, capables de comparer la phonosémantique de la latérale palatale aux autres liquides italiennes (/l/ et /r/). Enfin, il aurait été important de pouvoir comparer les résultats des non natifs avec un groupe de sujets natifs italophones (comme dans le cas de l'anglais L2 chez Dornbusch, 2012)³¹⁴.

Nous souhaitons que cette thèse de doctorat contribuera à élargir les connaissances concernant l'interdépendance changeante et complexe entre oralité et écriture, en particulier dans les parcours d'apprentissage

³¹³ Le phénomène du *yéismo* auprès des sujets hispanophones n'a, par exemple, pas été étudié de manière approfondie. Nous ne leur avons pas demandé s'ils utilisaient fréquemment le phonème latéral palatal dans leur langue maternelle ou s'ils préféraient utiliser un autre phonème. Cela ne nous a pas permis de comparer cette importante variable phonologique au sein même du groupe linguistique et avec les sujets anglophones.

³¹⁴ En effet, l'analyse des taux de réponses correctes et des temps de réaction aurait pu nous fournir des informations utiles concernant les difficultés perceptives et les éventuelles influences qu'exerce l'*input* orthographique même dans un contexte L1 avec des sujets adultes.

phonologique de l'italien. L'un de nos objectifs est qu'elle puisse constituer un point de départ pour de futures études menées dans le domaine des L2 cibles autres que l'anglais, en particulier sur l'inconsistante CGP (correspondance graphème-phonème) dans les langues dotées d'une orthographe transparente. Il reste encore beaucoup à faire pour confirmer l'influence que joue l'information orthographique au sein des parcours d'acquisition de la phonologie en L2. Nous comptons donc sur la réalisation de nouvelles expériences de production et de perception menées auprès de sujets présentant différentes variables linguistiques et sociolinguistiques (e.g., niveau de connaissance de la L2, âge, niveau d'instruction, utilisation d'un système scriptural non alphabétique en L1, contextes bi- et plurilingues, etc.). Enfin, nous espérons que ce travail de recherche aura mis en relief et ce, de manière claire et convaincante, l'importance de la prise en compte du niveau phonologique pendant l'acquisition d'une langue étrangère. Nous souhaitons également que les réflexions fournies dans cette thèse permettent de développer des techniques et des méthodologies didactiques qui prennent en considération l'interaction entre le système écrit et le système oral de manière plus équilibrée.

Bibliographie

Alarcos Llorach E., (1968) « Les représentations graphiques du langage ». *Le langage*, pp. 513-68.

Albano Leoni F. et Maturi P., (2002) *Manuale di fonetica*. Roma : Carocci. 172 pages.

Albano Leoni F., (2009) *Dei suoni e dei sensi. Il volto fonico delle parole*. Bologna : Il Mulino. 242 pages.

Alighieri D., (1991) *Commedia*. Milano : Mondadori I Meridiani. 1056 pages.

Alinei, M. (éds), (1975) *Spogli elettronici dell'italiano delle origini e del Duecento*. Bologna : Il Mulino. 397 pages.

Angioni, M. L., (1982) « Coscienza nazionale romanza e ortografia: il romeno tra alfabeto cirillico e alfabeto latino ». *La Ricerca Folklorica*, n° 5, pp. 75-85.

Anis J., (1999) *Internet communication et langue française*. Paris : Hermès. 191 pages.

Anis J., (2001) *Parlez-vous texto : guide des nouveaux langages du réseau*. Paris : Le Cherche Midi. 111 pages.

Antonini A., (1992) « Coscienza della diversità tra scritto e parlato nei grammatici del Rinascimento ». *Gli italiani scritti, incontri del Centro di studi della grammatica italiana, Firenze 22-23 maggio 1987*. Firenze : Accademia della Crusca, pp. 11-41. Disponible en ligne à l'adresse https://www.jstor.org.lama.univamu.fr/stable/1479181?seq=1#metadata_info_tab_contents consulté le 12 mai 2019.

Audras I. et Thierry C., (2006) *Tridem et interaction à l'oral et à l'écrit dans une formation à distance en langue*. Université de Franche-Comté, pp. 1-6. Disponible en ligne à l'adresse <https://core.ac.uk/download/pdf/54048064.pdf> consulté le 15 juin 2019.

Banniard M., (2008) *Du latin aux langues romanes*. Paris : Armand Colin, pp. 7-67.

Bassetti B., (2017) « Orthography Affects Second Language Speech : Double Letters and Geminate Production in English ». *Journal of Experimental Psychology. Learning, Memory, and Cognition* 43, n° 11, pp. 1835-42. DOI 10.1037/xlm0000417.

Bassetti B. et Atkinson N., (2015) « Effects of Orthographic Forms on Pronunciation in Experienced Instructed Second Language Learners ». *Applied Psycholinguistics* 36, n° 1, pp. 67-91. DOI 10.1017/S0142716414000435.

Bassetti B., Escudero P. et Hayes-Harb R., (2015) « Second Language Phonology at the Interface between Acoustic and Orthographic Input ». *Applied Psycholinguistics* 36, n° 1, pp. 1-6. DOI 10.1017/S0142716414000393.

Bassetti B., (2007) « Effects of hanyu pinyin on pronunciation in learners of Chinese as a foreign language ». In Guder A., Jiang X. Et Wan Y. (éds), *The Cognition, Learning and Teaching of Chinese Characters*. Beijing Language and Culture University Press. Disponible en ligne à l'adresse <https://www.semanticscholar.org/paper/Effects-of-hanyu-pinyin-on-pronunciation-in-of-as-a-Bassetti/0f758e2fd318b7d6a9bd0e05e0610ab60cc518f4> consulté le 10 janvier 2019.

Bates D. M., Mächler M., Bolker B. et Walker S., (2015) « Fitting Linear Mixed-Effects Models Using lme4 ». *Journal of Statistical Software* 67, n° 1, pp. 1-48. DOI <https://doi.org/10.18637/jss.v067.i01>.

Begioni L., (2015) « Le système du démonstratif italien : vers une interprétation phono-morphologique ». In *Problématiques de langues romanes : linguistiques, politique des langues, didactique, culture : hommage à Alvaro Rocchetti*. Fasano : Schena. 473 pages.

Békésy G. von, (1960) *Experiments in Hearing*. New York : McGraw-Hill. 745 pages.

Belgeri L., (1929) *Les affriquées en italien et dans les autres principales langues européennes. Étude de phonétique expérimentale*. Grenoble : Chez l'auteur. 228 pages.

Bembo P., (1966) *Prose e rime*. Dionisotti C. (éds). Torino : Utet. 731 pages.

Bentin S., (1992) « Phonological Awareness, Reading, and Reading Acquisition: A Survey and Appraisal of Current Knowledge ». In Frost R. Et Katz L. (éds) *Advances in Psychology* 94. Orthography, Phonology, Morphology, and Meaning. North-Holland, pp. 193-210. DOI [https://doi.org/10.1016/S0166-4115\(08\)62796-X](https://doi.org/10.1016/S0166-4115(08)62796-X).

Benveniste E., (1954) « Tendances récentes en linguistique générale ». *Journal de Psychologie*, n° 47-51, pp. 130-45.

Benveniste E., (1966) *Problèmes de Linguistique Générale, I*. Paris : Gallimard. 364 pages.

Bergström M. et Reis N., (2011) *Prontuário ortográfico e guia da língua portuguesa*. Cruz Quebrada : Casa Das Letras. 389 pages.

Berruto G., (1987) *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*. Roma : NIS. 218 pages.

Bertoni G. et Ugolini A. F., (1949) *Prontuario di pronunzia e di ortografia*. VII. Torino : Istituto del Libro Italiano. 351 pages.

Besse A.-S., (2007) *Caractéristiques des langues et apprentissage de la lecture en langue première et en français langue seconde : perspective évolutive et comparative entre l'arabe et le portugais*. Thèse de doctorat en Psychologie. Université Rennes 2. Disponible en ligne à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00267662>, consulté le 15 mars 2019.

Best C.T., (1995) « A direct realist perspective on cross-language speech perception ». In Strange W. (éds), *Speech perception and linguistic experience: issues in cross-language research*. Workshop on Cross-Language Speech Perception. Baltimore : York Press, pp. 167-200.

Best C. T. et Tyler M. D., (2007) « Nonnative and second-language speech perception: Commonalities and complementarities ». In Bohn O.-S. et Munro M. J. (éds), *Language Experience in Second Language Speech Learning: In honor of James Emil Flege*, J. Benjamin Publishing Company, pp. 13-34. DOI <https://doi.org/10.1075/llt.17.07bes>.

Bidaud E. et Megherbi H., (2005) « De l'oral à l'écrit ». *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 61, n° 3, pp. 16-24. DOI <https://doi.org/10.3917/lett.061.24>.

Billiez J. et Trimaille C., (2001) « Plurilinguisme, variations, insertion scolaire et sociale ». *Langage et société* 98, n° 4, pp. 105-27. Disponible en ligne à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2001-4-page-105.htm>, consulté le 18 février 2019.

Bladon R. A. W. et Carbonaro E., (1978) « Lateral Consonants in Italian ». *Journal of Italian Linguistics*, n° 3, pp. 43-54.

Bloomfield L., (1984) *Language*. Chicago : University of Chicago Press. 564 pages.

Boas F., (1982) *Race, Language, and Culture*. Chicago : University of Chicago Press. 647 pages.

Bolinger D. L., (1964) « Around the Edge of Language ». *Harvard Educational Review*, n° 34, pp. 282-96.

Bonin P., Fayol M. et Peereman R., (1998) « Masked form priming in writing words from pictures: Evidence for direct retrieval of orthographic codes ». *Acta Psychologica* 99, n° 3, pp. 311-28. [En ligne] consulté le 20 juin 2019.

Bonin P., Pacton S. et Fayol E., (2001) « La production verbale écrite : évidences en faveur d'une (relative) autonomie de l'écrit ». *Psychologie Française*, n° 46, pp. 77-88. Disponible en ligne à l'adresse <http://leaderv.ubourgogne.fr/fr/publications/000430-la-production-verbale-ecrite-evidences-en-faveur-d-une-relative-autonomie-de-l-ecrit>, consulté le 20 juin 2019.

Boone A. et Joly A., (1996) *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. Paris : L'Harmattan. 443 pages.

Borgwaldt S. R., Hellwig F. M. et De Groot A. M. B., (2005) « Onset Entropy Matters – Letter-to-Phoneme Mappings in Seven Languages ». *Reading and Writing* 18, n° 3, pp. 211-29. Disponible en ligne à l'adresse <https://link-springer-com.lama.univ-amu.fr/article/10.1007/s11145-005-3001-9>, consulté le 10 mai 2019.

Bosch A. van den, Content A., Walter D. et Gelder B. de, (1994) « Measuring the Complexity of Writing Systems ». *Journal of Quantitative Linguistics* 1, pp. 178-88. Disponible en ligne à l'adresse <https://www.clips.uantwerpen.be/~walter/papers/1994/bcdg94.pdf> consulté le 23 février 2019.

Bottineau D., (2009) « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i/a dans les microsystèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien ». *Studia Universitatis Babes Bolyai – Studia Philologia, Universitatea Babes-Bolyai LIV*, n° 3, pp. 125-151. Disponible en ligne à l'adresse <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00656259>, consulté le 10 juillet 2019.

Bourciez É. et Bourciez J., (1989) *Phonétique française : étude historique*. Tradition de l'humanisme 3. Paris : Ed. Klincksieck. 243 pages.

Braun M., Hutzler F., Ziegler J. C., Dambacher M., Jacobs A. M., (2009) « Pseudohomophone effects provide evidence of early lexico-phonological processing in visual word recognition ». *Human Brain Mapping* 30, n° 7, pp. 1977-1989. DOI 10.1002/hbm.20643.

Browman C. P. et Goldstein L. M., (1986) « Towards an Articulatory Phonology ». *Phonology Yearbook* 3, pp. 219-52. Disponible en ligne à l'adresse <https://www-cambridge-org.lama.univ-amu.fr/core/journals/phonology/article/towards-an-articulatory-phonology/0DD9DFF7A4E34DB2F9DD651F1FD6FDBC> consulté le 30 mars 2019.

Brown G. D. et Deavers R. P., (1999) « Units of Analysis in Nonword Reading : Evidence from Children and Adults ». *Journal of Experimental Child Psychology* 73, n° 3, pp. 208-42. DOI 10.1006/jecp.1999.2502.

Buyssens E., (1980) « Les notions de voyelle et de consonne sont d'ordre exclusivement phonologique ». In Leroy M. (éds) *Recherches de linguistique. Hommage à Maurice Leroy*. Bruxelles : Bruxelles Ed. Univ., pp. 44-47.

Caix N., (1880) *Le origini della lingua poetica italiana*. Disponible en ligne à l'adresse <https://archive.org/details/leoriginidellal01caixgoog/page/n11>, consulté le 15 avril 2018.

Calabrò L., (2015) « Il workshop in fonetica in italiano L2/L2 ». *Italiano LinguaDue* 7, n° 1, pp. 40-49. Disponible en ligne à l'adresse <https://riviste.unimi.it/index.php/promoitals/article/view/5011>, consulté le 20 mai 2019.

Calvet L.-J., (2002) *Le marché aux langues. Essai de politologie linguistique sur la mondialisation*. Paris : Plon. 220 pages.

Calvet L.-J., (2011) *Les voies de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris : Payot, 310 pages..

Calvet L.-J. et Calvet A., (2013) *Les confettis de Babel : diversité linguistique et politiques des langues*. Le Français, langue partenaire. Paris : Écriture. 200 pages.

Calvino I., (1965) « L'antilingua ». In *Una pietra sopra. Discorsi di letteratura e società*. Milano : A. Mondadori, pp. 149-154.

Canepari L., (1977) « Presentazione e applicazione all'italiano e alle sue varietà del sistema di trascrizione IPA ». *Rivista italiana di dialettologia. Scuola società territorio* I, pp. 153-166.

Canepari L., (1980) *Italiano standard e pronunce regionali*. Padova : CLEUP. 190 pages.

Canepari L., (2004) *Il MaPI. Manuale di pronuncia italiana*. Bologna : Zanichelli. 575 pages.

Canut C. (2007) *Une langue sans qualité*. Limoges : Ed. Lambert-Lucas. 146 pages.

Capra D. et Carrascón G., (2000) *Fondamenti di fonologia e di morfologia dello spagnolo*. Torino : CELID. 149 pages.

Cardini F., (1978) « Alfabetismo e cultura scritta nell'età comunale : alcuni problemi ». Perugia : Università degli Studi, pp. 147-86.

Cardona G. R., (1978) « Per una teoria integrata della scrittura ». In *Alfabetismo e cultura scritta nella storia della società italiana*. Perugia : Università degli Studi, pp. 51-76.

Cardona G. R., (1983) « Culture dell'oralità e culture della scrittura ». In *Letteratura italiana. Produzione e consumo*, II. Torino : Einaudi, pp. 25-101.

Cardona G. R., (1986) *Storia universale della scrittura*. Milano : A. Mondadori. 332 pages.

Cardona G. R., (2009) *Antropologia della scrittura*. Novara : UTET De Agostini. 202 pages.

Carrillo Gallego M. et Alegría I. J., (2009) « Exploración de las habilidades fonológicas en escolares disléxicos : teoría y práctica ». *Revista de Logopedia, Foniatría y Audiología* 29, n° 2, pp. 115-30. Disponible en ligne à l'adresse <https://kundoc.com/pdf-exploracion-de-las-habilidades-fonologicas-en-escolares-dislexicos-teoria-y-prac.html>. DOI 10.1016/S0214-4603(09)70149-4.

Carrillo M., (1994) « Development of phonological awareness and reading acquisition: A study in Spanish language ». *Reading and Writing : An Interdisciplinary Journal* 6, n° 3, pp. 279-98. DOI 10.1007/BF01027086.

Carton F., (1994) *Introduction à la phonétique du français*. Nouvelle présentation. Série de langue française. Paris : Bordas. 250 pages.

Cavalli-Sforza L. et Cavalli-Sforza F., (1993) *Chi siamo. La storia della diversità umana*. Milano : Mondadori. 405 pages.

Cavallo G., (1978) *Dal segno incompiuto al segno negato* : linee per una ricerca su alfabetismo, produzione e circolazione di cultura scritta in Italia nei primi secoli dell'Impero. Perugia : Università degli Studi, pp. 119-45.

Cazal Y. et Parussa G., (2015) *Introduction à l'histoire de l'orthographe. Cours et exercices*. Paris : Armand Colin. 214 pages.

Chastaing M., (1966) « Si les r étaient des l ». *Vie et Langage*, n° 173, pp. 502-507.

Cohen M., (1958) *La grande invention de l'écriture et son évolution*. Paris : Imprimerie Nationale. 226 pages.

Coltheart M., K., Rastle C., Perry R. L. et Ziegler J., (2001) « DRC : A Dual Route Cascaded Model of Visual Word Recognition and Reading Aloud ». *Psychological Review* 108, n° 1, pp. 204-56. DOI <http://dx.doi.org/10.1037/0033-295X.108.1.204>.

Coltheart M., (2006) « Dual route and connectionist models of reading : an overview ». *London review of education* 4, n° 1, pp. 5-17. DOI 10.1080/13603110600574322.

Coluccia R., (2002) *Scripta mane(n)t. Studi sulla grafia dell'italiano*. Galatina : Congedo. 174 pages.

Commissaire E., (2012) *Orthographic and Phonological Coding during L2 Visual Word Recognition in L2 Learners : Lexical and Sublexical Mechanisms*. Thèse de doctorat Psychology. Université Charles de Gaulle – Lille III. Disponible en ligne à l'adresse <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00865011>, consulté le 3 décembre 2018.

Compagnone M. R., (2011) *Verba volant, scripta etiam (Le parole volano, e anche le cose scritte) : Comunicazione « schermo a schermo » : uno scritto che cerca di avvicinarsi all'orale*. Thèse de doctorat. Paris 10. Disponible en ligne à l'adresse <http://www.theses.fr/2011PA100119>, consulté le 4 septembre 2018.

Cook V. J. et Bassetti B. (2005) « An introduction to researching Second Language Writing Systems ». In *Second language writing systems*. Clevedon : Multilingual Matters, pp. 1-67. [En ligne] consulté le 5 septembre 2018.

Cook-Gumperz J. et Gumperz J. J., (1976) *Papers on Language and Context*. Berkeley : University of California, Language Behavior Research Laboratory.

Corballis M.C., (1999) « The gestural origins of language ». *American Scientist* 87, n° 2, pp. 138-145.

Cornagliotti A., (1988) « Geschichte der Verschriftung / Lingua e scrittura ». In *Lexicon der Romanistischen Linguistik Italienisch, Korisch, Sardisch (LRL) IV*. Tübingen : Max Niemeyer Verlag, pp. 379-92.

Cortelazzo M., (2000) « Evoluzione della lingua, percezione del cambiamento, staticità della norma ». In *Italiano d'oggi*. Padova : Esedra. 225 pages.

Cossu G., Shankweiler D., Liberman I. Y., Katz L. et Tola G., (1988) « Awareness of phonological segments and reading ability in Italian children ». *Applied Psycholinguistics* 9, n° 1, pp. 1-16. DOI 10.1017/S0142716400000424.

Cossu G., Shankweiler D., Liberman I. Y., et Gugliotta M., (1995) « Visual and Phonological Determinants of Misreadings in a Transparent Orthography ». *Reading and Writing* 7, n° 3, pp. 237-56. DOI <https://doi.org/10.1007/BF02539523>.

Coulmas F., (1996) *The Blackwell Encyclopedia of Writing Systems*. Oxford-Cambridge : Blackwell. 603 pages.

Council of Europe, (2001) *Common European Framework of Reference for Languages: Learning, Teaching, Assessment*. Cambridge, UK : Press Syndicate of the University of Cambridge. 260 pages.

Cuetos F. et Suárez-Coalla P., (2009) « From Grapheme to Word in Reading Acquisition in Spanish ». *Applied Psycholinguistics* 30, n° 4, pp. 583-601.
DOI 10.1017/S0142716409990038.

Cummins J., (1979) « Linguistic interdependence and the educational development of bilingual children ». *Review of Educational Research*, 49, pp. 222-51. DOI 10.2307/1169960.

Cummins J., (1987) « L'éducation bilingue : Théorie et mise en œuvre ». In Centre pour la recherche et innovation dans l'enseignement (éds), *L'éducation multiculturelle*. Paris : OCDE, pp. 323-54.

Cummins J., (1989) « Language and literacy acquisition in bilingual contexts ». *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 10, n°1, pp. 17-31.
DOI 10.1080/01434632.1989.9994360.

D'Achille P., (1993) « L'italiano dei semicolti ». In *Storia della lingua italiana. Scritto e parlato*, II. Torino : Einaudi, pp. 41-79.

Dardano M., (1993) « Profilo dell'italiano contemporaneo ». In *Storia della lingua italiana. Scritto e parlato*, II. Torino : Einaudi, pp. 405-30.

Dart S., (1991) *Articulatory and Acoustic Properties of Apical and Laminal Articulations*. Thèse de doctorat. University of California. 155 pages.

Darwin C., (2008) *On the Origin of Species*. Oxford : Gillian Beer Ed. 432 pages.

Davies R., Cuetos F., et Glez-Seijas R. M., (2007) « Reading Development and Dyslexia in a Transparent Orthography : A Survey of Spanish Children ». *Annals of Dyslexia* 57, n° 2, pp. 179-98. DOI 10.1007/s11881-007-0010-1.

Delors J., (1996) *L'éducation, un trésor est caché dedans. Rapport à l'UNESCO de la Commission internationale sur l'éducation pour le XXI^e siècle, présidée par Jacques Delors*. Paris : Éditions UNESCO. Éditions Odile Jacob. 311 pages.

De Mauro T., (1965) *Introduzione alla semantica*. Bari : Laterza. 238 pages.

De Mauro T., (1974) « Scripta sequuntur (a proposito degli sbagli di ortografia) ». In *Proposte didattiche. Insegnamenti linguistici, storico geografici, filosofici*. Torino : Loescher, pp. 54-64.

De Mauro T. et Lodi M., (1993) *Lingua e dialetti*. Nuova edizione. I testi 74. Roma : Ed. Riuniti. 157 pages.

De Mauro T. et Vedovelli M., (2001) *Dante, il gendarme e la bolletta. La comunicazione pubblica in Italia e la nuova bolletta Enel*. Roma-Bari : GLF editori Laterza. 284 pages.

De Mauro T., (2011) *Storia linguistica dell'Italia unita*. Roma-Bari : GLF editori Laterza. 573 pages.

De Meo A., (2012) « How Credible Is a Non-Native Speaker ? Prosody and Surroundings ». In Busà M. G., Stella A. (éds.), *Methodological Perspectives on Second Language Prosody. Papers from ML2P 2012*, pp. 3-9.

De Meo A., Vitale M. et Pellegrino E., (2016) « Tecnologia Della Voce e Miglioramento Della Pronuncia in Una L2 : Imitazione e Autoimitazione a Confronto. Uno Studio Su Sinofoni Apprendenti Di Italiano L2 ». In Bianchi F. et Leone P. (éds), *Linguaggio e apprendimento linguistico. Metodi e strumenti tecnologici*. Milano : Studi AltLA, pp. 13-26. Disponible en ligne à l'adresse https://www.researchgate.net/publication/301778008_Tecnologia_della_voce_e_miglioramento_della_pronuncia_in_una_L2_imitazione_e_autoimitazione_a_confronto_Uno_studio_su_sinofoni_apprendenti_di_italiano_L2 consulté le 14 juillet 2019.

De Meo A., Vitale M., Pettorino M., Cutugno F. et Origlia A., (2012) « Imitation/self-imitation in computer-assisted prosody training for Chinese learners of L2 Italian ». In Levis J. et Le Velle K. (éds) *Proceedings of the 4th Pronunciation in Second Language Learning and Teaching Conference, August 2012, Ames, Iowa State University*. Ames, IA : Iowa State University, pp. 90-100. Disponible en ligne à l'adresse https://unora.unior.it/retrieve/handle/11574/40608/3003/De%20Meo_Pett_Vit_Cut_Or%20%20PSLLT%202012.pdf consulté le 16 juillet 2019.

Demont E. et Gombert J. E., (2007) « Relations entre conscience phonologique et apprentissage de la lecture : Peut-on sortir de la relation circulaire ? ». In E. Demont & M. L. Metz-Lutz. (éds.), *L'acquisition du langage et ses troubles*. Marseille : Solal. pp. 47-79.

Denis-Noël A., (2018) *Interactions entre langage oral et langage écrit lors du traitement de mots isolés et de phrases : comparaison d'adultes dyslexiques et normo-lecteurs*. Thèse de doctorat. Aix-Marseille Université.

Deprez C., (2005) « Langues et migrations : dynamiques en cours ». *La linguistique* 41, n° 2, pp. 9-22. Disponible en ligne à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2005-2-page-9.htm>, consulté le 4 mars 2019.

Derrida J., (1967a) *De la grammatologie*. Paris : Les Éditions de Minuit. 445 pages.

Derrida J., (1967b) *L'écriture et la différence*. Paris : Éditions du Seuil. 435 pages.

Detey S. et Nespoulous J.-L., (2008) « Can Orthography Influence Second Language Syllabic Segmentation? ». *Lingua* 118, n° 1, pp. 66-81.

Diagne P., (1986) « La langue, instrument de communication entre les cultures et dans son rapport avec l'identité culturelle ». In *La Langue, identité et communication*. Unesco, pp. 113-33.

Diependaele K., Ziegler J. C. et Grainger J., (2010) « Fast phonology and the Bimodal Interactive Activation Model ». *European Journal of Cognitive Psychology* 22, n° 5, pp. 764-78. DOI 10.1080/09541440902834782.

Di Passio I. (1983) « Il libro di memorie della famiglia Biffi (Cremona, secc. XVII-XVIII) ». *Archivio Storico Lombardo: Giornale della società storica lombarda* X, n° 7, pp. 239-76.

Diringer D., (1969) *L'alfabeto nella storia della civiltà*. Firenze : Giunti-Barbera. 663 pages.

Diringer D., (1958) *The Story of the Aleph Beth*. London : World Jewish Congress, British Section. 195 pages.

Distilo R., (1986) « Una pagina sconosciuta della tradizione scrittoria provenzale: il grafotipo <lh> in Italia ». *ACILFR XVII*. Disponible en ligne à l'adresse <http://hdl.handle.net/20.500.11770/188262>, consulté le 13 juillet 2018.

Diuk B. et Borzone A., (2006) « Las estrategias tempranas de escritura de palabras : Análisis del patrón de aprendizaje en niños de distinto sector social de procedencia ». *Revista Irice*, n° 19, pp. 19-37.

Doquet-Lacoste C., (2006) « L'écriture débutante. Mise en texte et mise en graphie dans l'écriture sur traitement de texte à l'école ». *Langages* 164, n° 4, pp. 43-56. Disponible en ligne à l'adresse <https://www.cairn.info/revue-langages-2006-4-page-43.htm>, consulté le 25 juin 2019.

Dornbusch T., (2012) *Orthographic influences on L2 auditory word processing*. Thèse de doctorat. Technische Universität Dortmund. DOI <http://dx.doi.org/10.17877/DE290R-10366>. Disponible en ligne à l'adresse <https://eldorado.tu-dortmund.de/bitstream/2003/29641/1/Dissertation.pdf> consulté le 7 juillet 2019.

Dressler W. U., (1985) « On the Predictiveness of Natural Morphology ». *Journal of Linguistics* 21, n° 2, pp. 321-37.

Ducrot O. et Todorov T., (1979) *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage d'Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov*. Paris : Éditions du Seuil. Disponible en ligne à l'adresse https://monoskop.org/images/5/5b/Ducrot_Oswald_Todorov_Tzvetan_Dictionnaire_encyclop%C3%A9dique_des_sciences_du_langage_1972.pdf, consulté le 5 juin 2019.

Durgunoğlu A., Nagy W. et Hancin-Bhatt B., (1993) « Cross-language transfer of phonological awareness ». *Journal of Educational Phonology* 85, pp. 453-465. DOI 10.1037/0022-0663.85.3.453.

Elliott A. R., (1997) « On the Teaching and Acquisition of Pronunciation within a Communicative Approach ». *Hispania* 80, n° 1, pp. 95-108.

Elouni N., (2018) *Etude de quelques formes d'expression des émotions et des sentiments dans le contexte des nouvelles formes de communication*. Thèse de doctorat. Bourgogne Franche-Comté. Disponible en ligne à l'adresse <http://www.theses.fr/2018UBFCH026>, consulté le 28 juillet 2019.

Englebert A., (2015) *Phonétique historique et histoire de la langue*. Louvain-la-Neuve : De Boeck Dicolot, 316 pages.

Erdener V. D., Burnham D. K. (2005) « The Role of Audiovisual Speech and Orthographic Information in Nonnative Speech Production ». *Language Learning* 55, n° 2, p. 191-228. DOI 10.1111/j.0023-8333.2005.00303.x.

Escudero P., Hayes-Harb R. et Mitterer H., (2008) « Novel second-language words and asymmetric lexical access ». *Journal of Phonetics* 36, n° 2, pp. 345-60. DOI 10.1016/j.wocn.2007.11.002.

Escudero P., (2015) « Orthography Plays a Limited Role When Learning the Phonological Forms of New Words : The Case of Spanish and English Learners of Novel Dutch Words ». *Applied Psycholinguistics* 36, n° 1, pp. 7-22. DOI 10.1017/S014271641400040X.

Eshkol-Taravella I. et Grabar N., (2018) « Traces de l'orale dans les forums du Web ». In *CILF 2018 Marques d'oralité et représentation de l'oral en français*. Madrid, Espagne.

Fayol M., (2017) *L'acquisition de l'écrit*. Paris : Presses Universitaires de France. 128 pages.

Février J. G., (1984) *Histoire de l'écriture*. Paris : Payot. 615 pages.

Fivela Gili B. et Zmarich C., (2005) « Italian geminates under speech rate and focalization changes : kinematic, acoustic, and perception data ». *INTERSPEECH 2005*, pp. 2897-2900.

Flege J. E., Munro M. J. et Fox R. A., (1994) « Auditory and Categorical Effects on Cross-Language Vowel Perception ». *The Journal of the Acoustical Society of America* 95, n° 6, pp. 3623-41. DOI 10.1121/1.409931.

Flege J. E., (1995) « Second language speech learning: Theory, findings, and problems ». In Strange W. (éds), *Speech perception and linguistic experience: Issues in cross-language research*. Baltimore : York Press, pp. 233-77.

Fónagy I., (1993) *Le lettere vive. Scritti di semantica dei mutamenti linguistici*. Bari : Edizioni Dedalo. 392 pages.

Fónagy I., (2001) *Languages within Language. An Evolutive Approach*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company. 828 pages.

Foresti F., (1977) « Il rapporto tra sistemi grafici e sistemi fonologici, con particolare riguardo all'italiano ». *Rivista italiana di dialettologia. Scuola società territorio*, pp. 121-52.

Forster K. I. et Forster J. C., (2003) « DMDX : A Windows Display Program with Millisecond Accuracy ». *Behavior Research Methods, Instruments, & Computers* 35, n° 1, pp. 116-24. DOI 10.3758/BF03195503.

Fortunio F. G., (2001) *Regole grammaticali della volgar lingua*. Richardson B. (éds). Roma-Padova : Antenore. 254 pages.

Foscolo U., (1969) *Notizia intorno a Didimo Chierico*. Trad. Par Genot G.. Paris : Minard aux lettres modernes. 63 pages.

François F., (1980) « Analyse linguistique, normes scolaires et différenciations socio-culturelles ». *Langages* 14, n° 59, pp. 25-52. DOI 10.3406/lgge.1980.1853.

Frith U., (1998) « Literally Changing the Brain ». *Brain : A Journal of Neurology* 121. 6, pp. 1011-12. DOI 10.1093/brain/121.6.1011.

Frost R., Katz L. et Bentin S., (1987) « Strategies for Visual Word Recognition and Orthographical Depth : A Multilingual Comparison ». *Journal of Experimental Psychology. Human Perception and Performance* 13, n° 1, pp. 104-15. Disponible en ligne à l'adresse <https://pdfs.semanticscholar.org/15bd/c68f08ea895ec4a15050af9fd1239b51c77f.pdf>, consulté le 27 janvier 2019.

Frost R., (1998) « Toward a strong phonological theory of visual word recognition : True issues and false trails ». *Psychological Bulletin* 123, n° 1, pp. 71-99.

Frost R., (2006) « Becoming Literate in Hebrew : The Grain Size Hypothesis and Semitic Orthographic Systems ». *Developmental Science* 9, n° 5, pp. 439-40 ; discussion 451-53. Disponible en ligne à l'adresse <http://old.psychology.huji.ac.il/upload/Frost/Frost2006.pdf> consulté le 15 mai 2019.

Frost R. et Ziegler J. C., (2007) « Speech and Spelling Interaction : The Interdependence of Visual and Auditory Word Recognition ». In Gaskell G. (éds) *Oxford Handbook of Psycholinguistics*. Oxford : Oxford University Press. DOI 10.1093/oxfordhb/9780198568971.013.0007.

Gazzaniga M. S., (2008) *Human. Quel che ci rende unici*. Varese : Raffaello Cortina Editore. 569 pages.

Genot G., (1998) *Manuel de linguistique de l'italien, approche diachronique*. Paris : Ellipses. 287 pages.

Gerber N., (2017) *La subjectivité dans un corpus d'émissions économiques radiophoniques : variations de marques énonciatives selon les sujets parlants et les genres*. Thèse de doctorat. Université de Lorraine. Disponible en ligne à l'adresse <http://www.theses.fr/2017LORR0107>, consulté le 15 juillet 2019.

Geva E. et Siegel L. S., (2000) « Orthographic and Cognitive Factors in the Concurrent Development of Basic Reading Skills in Two Languages ». *Reading and Writing* 12, n° 1, pp. 1-30.

Giannelli L., (1978) « Ortografia e sistema fonologico : proposte per l'insegnamento della scrittura ». *Rivista italiana di dialettologia. Scuola società territorio* 2, n° 1, pp. 82-101. DOI 10.1023/A:1008017710115.

Giannini A. et Pettorino M., (1992) *La fonetica sperimentale*. Roma : Edizioni Scientifiche Italiane. 292 pages.

Glushko R. J., (1979) « The organization and activation of orthographic knowledge in reading aloud ». *Journal of Experimental Psychology : Human Perception and Performance* 5, n° 4, pp. 674-91. DOI 10.1037/0096-1523.5.4.674.

Goidanich P. G., (1910) *Sul perfezionamento dell'ortografia nazionale e per la fondazione di una Società ortografica Italiana*. Modena : A.F. Formíggini. 38 pages.

Goldstein L. M. et Fowler C. A., (2003) « Articulatory phonology : A phonology for public language use ». In Meyer A. et Schiller N. (éds), *Phonetics and phonology in language comprehension and production: Differences and similarities*. New York : Mouton, pp.159-207. Disponible en ligne à l'adresse <https://sail.usc.edu/~lgoldste/ArtPhon/Papers/Week%201/Goldstein-Fowler.pdf>, consulté le 25 avril 2019.

Gontijo P. F. D., Gontijo I. et Shillcock R., (2003) « Grapheme-Phoneme Probabilities in British English ». *Behavior Research Methods, Instruments, & Computers: A Journal of the Psychonomic Society, Inc* 35, n° 1, pp. 136-57.

Goodwin A. P., August D. et Calderon M., (2015) « Reading in Multiple Orthographies : Differences and Similarities in Reading in Spanish and English for English Learners ». *Language Learning* 65, n° 3, pp. 596-630. DOI 10.1111/lang.12127.

Goody J., (1978) *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*. Trad. par Jean Bazin et Alban Bensa. Le sens commun 57. Paris : Éditions de Minuit. 274 pages.

Goody J., (2003) « Oralité et modernité dans les organisations bureaucratiques ». *Communication & Langages* 136, n° 1, pp. 4-12. DOI 10.3406/colan.2003.3198.

Goody J., (2007) « L'oralité et l'écriture ». *Communication & Langages* 154, n° 1, pp. 3-10. DOI 10.3406/colan.2007.4684.

Gorni G., (2012) *Leon Battista Alberti. Poeta, artista, camaleonte*. Roma : Edizioni di storia e letteratura. Allegretti Paola (éds). 333 pages.

Goswami U., Gombert J. E. et Fraca de Barrera L., (1998) « Children's orthographic representations and linguistic transparency : Nonsense word reading in English, French, and Spanish ». *Applied Psycholinguistics* 19, n° 1, pp. 19-52. DOI 10.1017/S0142716400010560.

Goswami U., (1999) « The relationship between phonological awareness and orthographic representation in different orthographies ». In *Learning to read and write : A cross-linguistic perspective*. Cambridge studies in cognitive and perceptual development. New York : Cambridge University Press, pp. 134-56.

Goswami U., Ziegler J. C., Dalton L. et Schneider W., (2003) « Nonword Reading across Orthographies: How Flexible Is the Choice of Reading Units? ». *Applied Psycholinguistics* 24, n° 2, pp. 235-47. DOI 10.1017/S0142716403000134.

Grainger J. et Van Heuven W. J. B., (2004) « Modeling Letter Position Coding in Printed Word Perception ». In *Mental lexicon: « Some words to talk about words*. Hauppauge, NY, US : Nova Science Publishers, pp. 1-23.

Grainger J. et Holcomb P. J., (2007) « Contraintes neurales pour une architecture fonctionnelle de la reconnaissance des mots ». *L'Année psychologique* 107, n° 4, pp. 623-58.

Grainger J. et Holcomb P. J., (2009) « Watching the Word Go by : On the Time-course of Component Processes in Visual Word Recognition ». *Language and linguistics compass* 3, n° 1, pp. 128-56. DOI 10.1111/j.1749-818X.2008.00121.x.

Grainger J. et Ziegler J. C., (2011) « A Dual-Route Approach to Orthographic Processing ». *Frontiers in Psychology* 2, 54. DOI 10.3389/fpsyg.2011.00054.

Grammont M., (1947) *Le vers français. Ses moyen d'expression. Son harmonie.* Paris : Delagrave. 508 pages.

Greenberg J., (1963) *Universals of Language.* Cambridge : MIT Press. Disponible en ligne à l'adresse <https://archive.org/details/universalsoflang00unse> consulté le 20 juillet 2019.

Guillaume G., (1973) *Principes de linguistique theorique.* Paris-Klincksieck et Québec : Les Presses de l'Université Laval et Nizet. 276 pages.

Guillaume G., (1984) *Langage et Science du langage.* Québec-Paris : Presses de l'Université Laval et Nizet. 286 pages.

Guillaume G., (1988) « Leçons de linguistique, 1947-48 ». *Grammaire particulière du français et grammaire générale*, C, 8, n° 2. 375 pages.

Gumperz J. J., (1971) *Language in Social Groups.* Dil A. S. (éds). Stanford : Stanford University Press. DOI : <https://doi-org.lama.univ-amu.fr/10.1017/S0047404500004516>.

Gumperz J. J., (1982) *Discourse Strategies.* Cambridge : Cambridge University Press. 225 pages.

Guritanu E., (2016) *Types d'écriture et apprentissage.* Thèse de doctorat. Sorbonne Paris Cité. Disponible en ligne à l'adresse <http://www.theses.fr/2016USPCB217> consulté le 5 juin 2019.

Haugen E., (1961) « Language planning in modern Norway ». *Scandinavian Studies* 33, n° 2, pp. 68-81.

Havelock E. A., (1977) « The Preliteracy of the Greeks ». *New Literary History* 8, n° 3, pp. 369-91.

Hayes-Harb R., Nicol J. et Barker J., (2010) « Learning the Phonological Forms of New Words : Effects of Orthographic and Auditory Input ». *Language and Speech* 53, n° 3, pp. 367-81. DOI 10.1177/0023830910371460.

Herrenschmidt C., (2007) *Les trois écritures. Langue, nombre, code*. Paris : Gallimard. Disponible en ligne à l'adresse <https://journals.openedition.org/mots/13872> consulté le 2 juillet 2019.

Hjelmslev L., (1966) *Le langage : une introduction*. Paris : Minuit, 1966. 191 pages.

Hockett C. F., (1958) « A Course in Modern Linguistics ». *Language Learning* 8, n° 3-4, pp. 73-75. DOI 10.1111/j.1467-1770.1958.tb00870.x.

Horejši V., (1971) « Formes parlées, formes écrites et systèmes orthographiques des langues ». *FoL. Acta Societatis Linguisticae Europaeae* 1/2, pp. 185-93.

Hospers J. H., (1980) « Graphemics and the History of Phonology ». *Histographia Linguistica (HL)*, n° 7, pp. 351-59.

Hothorn T., Bretz F. et Westfall P., (2008) « Simultaneous Inference in General Parametric Models ». *Biometrical Journal* 50, n° 3, pp. 346-363.

Houghton G. et Zorzi M., (2003) « Normal and Impaired Spelling in a Connectionist Dual-Route Architecture ». *Cognitive Neuropsychology* 20, n° 2, pp. 115-62. DOI 10.1080/02643290242000871.

Humboldt W. von, (1836) *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachnaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Berlin : Königlichen Akademic der Wissenschaften, 511 pages. Disponible en ligne à l'adresse <https://archive.org/details/berdieverschied00humbgoog/page/n531> consulté le 5 juillet 2019.

Ijalba E. et Obler L. K., (2015) « First Language Grapheme-Phoneme Transparency Effects in Adult Second Language Learning ». *Reading in a Foreign Language* 27, n° 1, pp. 47-70. Disponible en ligne à l'adresse <https://eric.ed.gov/?id=EJ1059629> consulté le 24 juillet 2019.

Ineichen G., (1971) « La notion de graphème ». *Actes du XIIIe congrès international de linguistique et philologie romanes, tenu à l'université Laval*

(Quebec, Canada) du 29 août au 5 septembre 1971. Québec : Presses de l'Université Laval, pp. 149-54.

Institut d'Estudis Catalans, (2017) *Ortografia catalana*. Barcelona : Institut d'Estudis Catalans. Disponible en ligne à l'adresse https://www.iec.cat/llengua/documents/ortografia_catalana_versio_digital.pdf consulté le 4 février 2019.

International Phonetic Association et PRESS, (1999) *Handbook of the International Phonetic Association : A Guide to the Use of the International Phonetic Alphabet*. Cambridge : Cambridge University Press.

Jakobson R. et Halle M., (1956) *Fundamentals of Language*. The Hague : Mouton. 87 pages.

Jakobson R., (1963) « Phonologie et phonétique ». In *Essais de linguistique générale*. Paris : Editions de Minuit, pp. 103-49.

Jakobson R., (1965) « A la recherche de l'essence du langage ». *Diogène* 51, Paris : Gallimard, pp. 22-38.

Jakobson R. (1969) *Langage enfantin et aphasie*. Paris : Ed. de Minuit. 185 pages.

Jakobson R., (1978) *La linguistica e le scienze dell'uomo : sei lezioni sul suono e sul senso*. Milano : Il Saggiatore. 126 pages.

Jakobson R. et Waugh L R., (1980) *La charpente phonique du langage*. Paris : Éd. de Minuit. 336 pages.

Jamrozik E., (2008a) « La codificazione dell'italiano tra il '500 e il '600 e i suoi echi in Polonia ». *Dove il sì suona. Settimana della Lingua italiana nel Mondo. Istituto Italiano di Cultura Varsavia 20-24 ottobre 2008*, pp. 1-7.

Jamrozik E., (2008b) « Come si insegnava la pronuncia dell'italiano nel Seicento ? La fonetica nella Grammatica Polono-Italica di Adam Styła (1675) ». In *Discorsi di lingua e letteratura italiana per Teresa Poggi Salani*. Pisa : Pacini Editore, pp. 131-152.

Jensen J. T., (1993) *English Phonology*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company. 251 pages.

Jespersen O., (1964) *Language : its nature, development and origin*. London : Allen & Unwin. 448 pages.

Jousse M., (1974) *L'Anthropologie Du Geste, III*. Paris : Gallimard. 329 pages.

Kaas J. H., Nelson R. J., Sur M., Lin C. S., Merzenich M. M., (1979) « Multiple representations of the body within the primary somatosensory cortex of primates ». *Science* 204, n° 4392, pp. 521-523. DOI 10.1126/science.107591.

Kanta T. et Rey V., (2003) « Relation entre la conscience phonologique et l'apprentissage d'une langue seconde ». *Travaux Interdisciplinaires du Laboratoire Parole et Langage d'Aix-en-Provence (TIPA)* 22, pp.135-147. Disponible en ligne à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00285552> consulté le 18 juillet 2019.

Katz L. et Feldman L. B., (1981) « Linguistic Coding in Word Recognition ». In Lesgold A.M. et Perfetti a. (éds) *Interactive Processes in Reading*, Hillsdale, Hillsdale : Lawrence Erlbaum, pp. 85-105.

Katz L. et Feldman L. B., (1983) « Relation between pronunciation and recognition of printed words in deep and shallow orthographies ». *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition* 9, n° 1, pp. 157-66. DOI 10.1037/0278-7393.9.1.157.

Katz L. et Frost R., (1992) « Reading in different orthographies : The orthographic depth hypothesis ». In *Orthography, phonology, morphology and meaning*. Amsterdam : Elsevier, pp. 67-84.

Kelly G., (2004) *How to teach pronunciation*. Essex : Pearsons/Longman. Disponible en ligne à l'adresse <https://journals.openedition.org/apliut/1350> consulté le 3 juin 2019.

Kent R. D. et Read C., (2002) *The Acoustic Analysis of Speech*. Albany : Thomson Learning. 311 pages.

Koda K., (2008) « Impact of prior literacy experience on second-language learning to read ». In *Learning to read across languages: Cross-linguistic relationships in first and second-language literacy development*. New York : Routledge, pp. 68-96.

Koda K., (2005) *Insights Into Second Language Reading: A Cross-Linguistic Approach*. Cambridge : Cambridge University Press. 320 pages.

Koda K., (2007) « Reading and Language Learning: Crosslinguistic Constraints on Second Language Reading Development ». *Language Learning* 57, n° s1, pp. 1-44. DOI 10.1111/0023-8333.101997010-i1.

Krashen S. D. et Terrell T. D., (1983) *The Natural Approach : Language Acquisition in the Classroom*. Oxford-New York-San Francisco : Pergamon Press ; Alemany Press. 191 pages.

Laborderie N., (1994) *Précis de phonétique historique*. Paris : Nathan Université. 128 pages.

Labov W., (1976) *Sociolinguistique*. Paris : Les Éditions de Minuit. 457 pages.

Lachmann T., Khera G., Srinivasan N. et van Leeuwen C., (2012) « Learning to read aligns visual analytical skills with grapheme-phoneme mapping: evidence from illiterates ». *Frontiers in Evolutionary Neuroscience* 4. DOI 10.3389/fnevo.2012.00008.

Ladefoged P. et Maddieson I., (1996) *The Sounds of the World's Languages*. Oxford-Cambridge : Blackwell. 425 pages.

Lakatos S., (1993) « Temporal constraints on apparent motion in auditory space ». *Perception & Psychophysics* 54, n° 2, pp. 139-144. DOI <http://dx.doi.org/10.3758/BF03211749>.

Landerl K., (2000) « Influences of Orthographic Consistency and Reading Instruction on the Development of Nonword Reading Skills ». *European Journal of Psychology of Education* 15, n° 3, pp. 239-57. DOI 10.1007/BF03173177.

Landerl K., (2006) « Reading Acquisition in Different Orthographies : Evidence from Direct Comparisons ». In *Handbook of Orthography and Literacy*. Mahwah : Lawrence Erlbaum, pp. 513-30.

Larson P., (1991) « Due note sul toscano più antico ». In *Studi linguistici italiani*, X NS. Roma : Salerno Editrice, pp. 71-73.

Lenth R. V., (2016) « Least-Squares Means : The R Package lsmeans ». *Journal of Statistical Software* 69, n° 1, pp. 1-33. DOI <https://doi.org/10.18637/jss.v069.i01>.

Leonardi F. M., (2013) « Approccio geometrico alla fonosemantica ». Disponible en ligne à l'adresse <https://it.scribd.com/document/402934122/Approccio-Geometrico-Alla-Fonosemantica> consulté le 14 mars 2019.

Lepschy G. C., (1981) *Mutamenti di prospettiva della linguistica*. Bologna : Il Mulino. 209 pages.

Levis J. M. et Wu A., (2018) « Pronunciation-Research Into Practice and Practice Into Research ». *The CATESOL Journal* 1, 30, pp. 1-12. Disponible en ligne à l'adresse <https://pdfs.semanticscholar.org/d956/3cdd73f0ca9ede0f0ec8b8e460a65e0b66d3.pdf> consulté le 26 juillet 2019.

Lévi-Strauss C., (1993) *Tristes tropiques*. Paris : Terre Humaine Plon. 504 pages.

Liberman A. M., (1992) « The Relation of Speech to Reading and Writing ». In Frost R. et Katz L. (éds) *Advances in Psychology* 94. Orthography, Phonology, Morphology, and Meaning. North-Holland, pp. 167-78. DOI 10.1016/S0166-4115(08)62794-6.

Liberman, I., Liberman A. M., Mattingly I. et Shankweiler D., (1980) « Orthography and the Beginning Reader ». In Kavanagh J.F. et Venezky R.L. (éds) *Orthography, Reading, and Dyslexia*, Baltimore : University Park Press, pp.137-53.

Liberman, I. Y., (1989) « Phonology and Beginning Reading Revisited ». *Haskins Laboratories Status Report on Speech Research*, pp. 1-8. DOI 10.1007/978-1-349-10732-2_15.

Lieberman P., (1967) *Intonation, perception, and language*. M.I.T. Research Monograph 38, 210 pages.

Lieberman P., (1980) *L'origine delle parole*. Torino : Boringhieri. 272 pages.

Lindblom B., (1990) « Explaining Phonetic Variation : A Sketch of the H&H Theory ». In Hardcastle W. J. et Marchal A. (éds) *Speech Production and Speech Modelling*. NATO ASI Series. Dordrecht : Springer Netherlands, pp. 403-39.

Lindblom B., Guion S., Hura S., Moon S.-J. et Willerman R., (1995) « Is sound change adaptive? ». *Revista di linguistica*, n° 7, pp. 5-37.

López-Escribano C., Suro Sánchez J. et Leal Carretero F.,(2018) « Prevalence of Developmental Dyslexia in Spanish University Students ». *Brain Sciences* 8, n° 5. DOI 10.3390/brainsci8050082.

Lucchini S., (2002). *L'apprentissage de la lecture en langue seconde. La formation d'une langue de référence chez les enfants d'origine immigrée*. Cortil-Wodon : Editions Modulaires Européennes. 220 pages.

Luciano di Samosata, (1861) « Il giudizio delle consonanti ». In *Opere di Luciano*. Trad. par Luigi Settembrini. Firenze : Le Monnier. 435 pages.

Lukatela G., Popadić D., Ognjenović P. et Turvey M. T., (1980) « Lexical Decision in a Phonologically Shallow Orthography ». *Memory & Cognition* 8, n° 2, pp. 124-32. DOI 10.3758/BF03213415.

Lupis A. et Panunzio S., (1985) « Nuovi contributi alla definizione delle interferenze linguistiche tra catalano e volgari italiani del XV secolo ». *ACILFR XVII* 7, pp. 94-112.

Maddieson I., (1984) *Patterns of Sounds*. Cambridge : Cambridge University Press. 422 pages.

Mancini M., (1993) « Oralità e scrittura nei testi delle Origini ». In Serianni L. et Trifone P. (éds) *Storia della lingua italiana. Scritto e parlato*, II. Torino : Einaudi, pp. 5-40.

Maraschio N., (1992a) *Grafia e ortografia : formazione, codificazione, diffusione del sistema grafico italiano*. Firenze. 236 pages.

Maraschio N. (éds), (1992b) *Trattati di fonetica del Cinquecento*. Firenze. 562 pages.

Maraschio N., (1993) « Grafia e ortografia: evoluzione e codificazione ». In Serianni L. et Trifone P. (éds) *Storia della lingua italiana. I luoghi della codificazione*, I. Torino : Einaudi, pp. 139-227.

Marazzini C., (2004) *Breve storia della lingua italiana*. Bologna : Il Mulino. 267 pages.

Marcellesi J-B., (2003) *Sociolinguistique : épistémologie, langues régionales, polynomie*. Bulot T. et Blanchet P. (éds). Paris : L'Harmattan. Disponible en ligne à l'adresse <https://journals.openedition.org/lidil/43> consulté le 5 mars 2019.

Marín J., Cuadro A. et Pagán A., (2007) « Léxico Ortográfico Y Competencia Lectora ». *Ciencias Psicológicas* I, n° 1, pp.15-26. Disponible en ligne à l'adresse <http://148.215.2.11/articulo.oa?id=459545423003> consulté le 4 janvier 2019.

Martello P. J., (1717) « Il piato dell'H ». In *Opere*. Disponible en ligne à l'adresse https://archive.org/stream/pierjacopomartel01carmuoft/pierjacopomartel01carmuoft_djvu.txt consulté le 7 mars 2019.

Martin C., (2003) « Le téléphone portable : machine à communiquer du secret ou instrument de contrôle social ? ». *Communication & Langages* 136, n° 1, pp. 92-105. DOI 10.3406/colan.2003.3209.

Martinet A., (1942) « Review Grundzüge (Trubetzkoy) ». *B.S.L.*, 45, pp. 23-33.

Martinet A., (2008) *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin. 223 pages.

Mazzotta G., (1984) *Italiano, francese, spagnolo: sistemi fonologici a confronto*. Bergamo : Minerva Italica. 203 pages.

Mbodj-Pouye A., (2013) *Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*. Lyon : ENS Éditions. 310 pages.

Merlonghi F., Merlonghi F., Tursi J. et O'Connor B., (2016) *Oggi In Italia*. Boston : Heinle. 528 pages.

Meuter R. et Ehrich J. F., (2012) « The acquisition of an artificial logographic script and bilingual working memory : Evidence for L1-specific orthographic processing skills transfer in Chinese-English bilinguals ». *Writing Systems Research* 4, n° 1, pp. 8-29. DOI 10.1080/17586801.2012.665011.

Migliorini B., (1955) *Note sulla grafia italiana nel Rinascimento*. Firenze : G.S. Sansoni Editore. 260 pages.

Migliorini B., Tagliavini C. et Fiorelli P., (1969) *Dizionario d'ortografia e di pronunzia*. Torino : ERI. 1341 pages.

Migliorini B., (1991) *Storia della lingua italiana*. Firenze : Sansoni Editore. 761 pages.

Molho M., (1969) *Linguistiques et langage*. Ducros. 159 pages.

Monaci E., (1955) *Crestomazia italiana dei primi secoli*. Roma-Napoli-Città di Castello : Società Editrice Dante Alighieri. 807 pages.

Monsell S., Patterson K. E., Graham A., Hughes C. H., Milroy R., (1992) « Lexical and sublexical translation of spelling to sound : Strategic anticipation of lexical status ». *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition* 18, n° 3, pp. 452-467. DOI 10.1037/0278-7393.18.3.452.

Morris D., (2001) *La scimmia nuda. Studio zoologico sull'animale uomo*. Milano : Bompiani. 269 pages.

Muljačić Ž., (1969) *Fonologia generale e fonologia della lingua italiana*. Bologna : Il Mulino. 595 pages.

Nash H. M., Gooch D., Hulme C., Mahajan Y., McArthur G., Steinmetzger K. et Snowling M. J., (2017) « Are the Literacy Difficulties That Characterize Developmental Dyslexia Associated with a Failure to Integrate Letters and Speech Sounds? ». *Developmental Science* 20, n° 4, pp. 1-16. DOI 10.1111/desc.12423.

Neef M. et Balestra M., (2011) « Measuring graphematic transparency. German and Italian compared ». *Written Language and Litteracy* I, n° 14, pp. 109-42. DOI 10.1007/s11145-017-9741-5.

Negus V. E., (1929) *The mechanism of the larynx*. London : Wm. Heinemann. 528 pages.

Niessen M., Frith U., Reitsma P. et Öhngren B., (2000) « Learning disorders as a barrier to human development 1995-1999. Evaluation report ». In *Technical Committee*. COST Social Sciences.

Nimz K., (2016) *Sound Perception and Production in a Foreign Language. Does Orthography Matter?*. Thèse de doctorat. Universitätsverlag Potsdam. Disponible en ligne à l'adresse <https://publishup.uni-potsdam.de/opus4ubp/frontdoor/deliver/index/docId/8879/file/pcss9.pdf> consulté le 4 mars 2019.

Nobile L., (2012) « Sémantique et phonologie du système des personnes en italien : un cas d'iconicité diagrammatique ? ». In Begioni L. et Bracquenier C. (éds) *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe : théories, méthodes, applications*. Rennes : PUR, pp.213-32. Disponible en ligne à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00288644v3> consulté le 8 juin 2019.

Nocentini A., (2002) *L'Europa linguistica: profilo storico e tipologico*. Firenze : Le Monnier Università. 374 pages.

Ong W. J., (1970) *La presenza della parola*. Trad. par Zelocchi R. Bologna : Il Mulino. 408 pages.

Ong W. J., (2014) *Oralité et écriture : la technologie de la parole*. Paris : Les Belles Lettres. 238 pages.

Paap K. R. et Noel R. W., (1991) « Dual-Route Models of Print to Sound : Still a Good Horse Race ». *Psychological Research* 53, n° 1, pp. 13-24. DOI 10.1007/BF00867328.

Pachella R. G. (1974) « The interpretation of reaction time in information-processing research ». In *Human information processing: Tutorials in performance and cognition*. New Jersey : LEA. 87 pages.

Palermo M., (1997) *L'espressione del pronome personale soggetto nella storia dell'italiano*. Roma : Bulzoni Editore. 374 pages.

Panowsky E., (1951) *Gothic architecture and Scholasticism*. Latrobe : Archabbey Press. 156 pages.

Parisi D. et Conte R., (1978) « Problemi di ricerca sulla scrittura ». In Bartoli Langeli A., Petrucci A. (éds.), *Alfabetismo e cultura scritta*. Perugia : Università degli studi, pp. 77-90.

Patota G., (2007) *Nuovi lineamenti di grammatica storica dell'italiano*. Bologna : Il Mulino. 242 pages.

Perreault C. et Mathew S., (2012) « Dating the Origin of Language Using Phonemic Diversity ». *Plos One* 7, n° 4, pp. 1-8. DOI <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0035289>.

Perry C., et Ziegler J. C., (2004) « Beyond the Two-Strategy Model of Skilled Spelling : Effects of Consistency, Grain Size, and Orthographic Redundancy ». *The Quarterly Journal of Experimental Psychology. A, Human Experimental Psychology* 57, n° 2, pp. 325-56. DOI 10.1080/02724980343000323.

Pierantoni R., (1996) *La trottola di Prometeo. Introduzione alla percezione acustica e visiva*. Bari : Laterza. 482 pages.

Piske T., (2010) « Positive and Negative Effects of Exposure to L2 Orthographic Input in the Early Phases of Ofreign Language Learning : A Review ». In Rymarczyk J. et Diehr B. (éds) *Researching Literacy in a Foreign Language among Primary School Learners*. Peter Lang, pp. 37-51.

Platon, (1922) *Phèdre*. Paris : Éditions Payot. 254 pages.

Platon, (1998) *Cratyle*. Trad. par Catherine Dalimier. Paris : Flammarion. 317 pages.

Ponge F., (1942) *Le parti pris des choses*. Paris : Gallimard. 87 pages.

Powell B. B., (2012) *Writing : Theory and history of the technology of civilization*. Oxford : Wiley-Blackwell, 297 pages. DOI <https://doi.org/10.1002/9781118293515>.

Pritchard S. C., Coltheart M., Marinus E., Castles A., (2018) « A computational model of the self-teaching hypothesis based on the dual-route cascaded model of reading ». *Cognitive Science* 42, n° 3, pp. 722-770. DOI 10.1111/cogs.12571.

Pulgram E., (1951) « Phoneme and Grapheme : A Parallel ». *Word*, n° 7, pp. 15-20.

Pytlyk C., (2011) « Do Shared Written Symbols Influence the Perception of L2 Sounds? ». *The Modern Language Journal* 95, n° 4, pp. 541-557.

Quilis A., (1993) *Tratado de fonología y fonética españolas*. Gredos. 558 pages.

Real Academia Española (RAE), (2011) *Nueva gramática de la lengua española. Fonética y fonología*. Barcelona : Espasa. 608 pages.

Rafat Y., (2015) « The Interaction of Acoustic and Orthographic *Input* in the Acquisition of Spanish Assibilated/Fricative Rhotics ». *Applied Psycholinguistics* 36, n° 1, pp. 43-66. DOI 10.1017/S0142716414000423.

Rafat Y., (2016) « Orthography-induced transfer in the production of English-speaking learners of Spanish ». *The Language Learning Journal* 44, n° 2, pp. 197-213. DOI 10.1080/09571736.2013.784346.

Rapp B., Benzing L. et Caramazza A., (1997) « The autonomy of lexical orthography ». *Cognitive Neuropsychology* 14, n° 1, pp. 71-104. DOI 10.1080/026432997381628.

Rapp B. et Caramazza A., (1997) « The modality-specific organization of grammatical categories : Evidence from impaired spoken and written sentence production ». *Brain and Language* 56, n° 2, pp. 248-86. DOI 10.1006/brln.1997.1735.

Rastle K. et Coltheart M., (1998) « Whammies and Double Whammies : The Effect of Length on Nonword Reading ». *Psychonomic Bulletin & Review* 5, n° 2, pp. 277-82. Disponible en ligne à l'adresse <https://link-springer-com.lama.univ-amu.fr/article/10.3758%2FBF03212951> consulté le 15 avril 2019.

Reetz H. et Jongman A., (2009) *Phonetics : Transcription, Production, Acoustics, and Perception*. Cambridge : Blackwell, 316 pages.

Remo J., Peressotti F. et Mulatti C., (2006) « The Acquisition of Literacy in Italian ». In *Handbook of Orthography and Literacy*. London : Lawrence Erlbaum, pp. 105-19.

Rey A., Ziegler J. C. et Jacobs A. M., (2000) « Graphemes Are Perceptual Reading Units ». *Cognition* 75, n° 1, pp. 1-12.

Rey A., Jacobs A. M., Schmidt-Weigand F. et Ziegler J. C., (1998) « A phoneme effect in visual word recognition ». *Cognition* 68, n° 3, pp. 71-80. DOI 10.1016/S0010-0277(98)00051-1.

Richardson B., (1984) *Trattati sull'ortografia del volgare 1524-1526*. Devon : University of Exeter. 174 pages.

Richaudeau F., (2001) « Des langages par e-mails : incorrects ou fonctionnels ? une mode ou l'avenir ? ». *Communication & Langages* 130, n° 1, pp. 14-29.

Disponible en ligne à l'adresse https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2001_num_130_1_3102 consulté le 15 mai 2019.

Richlan F., (2014) « Functional neuroanatomy of developmental dyslexia : the role of orthographic depth ». *Frontiers in Human Neuroscience* 8. DOI 10.3389/fnhum.2014.00347.

Rindler Schjerve R., (1984) « Bilinguisme et langues régionales en France et en Italie ». In Bouvier J.-C. (éd.), *Sociolinguistique des langues romanes. Actes du XVIIe Congrès International de linguistique et philologie romanes*. Presses Universitaires de Provence 5, pp. 91-104.

Rizzolatti G. et Arbib M. A., (1998) « Language within Our Grasp ». In *Trends in Neuroscience*, 21, pp. 188-194.

Rocchetti A., (1980) *Sens et Forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane*. Thèse de doctorat. Université de la Sorbonne Nouvelle. 655 pages.

Rocchetti A., (1987) *Chroniques italiennes, problèmes de grammaire et de linguistique romane*, 11-12. Marie-France Delpont. 140 pages.

Rohlf G., (1966) *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Fonetica*, I. Torino : G. Einaudi. 520 pages.

Rohlf G., (1968) *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti. Morfologia*. Trad. par Tedeschi T., II. Torino : G. Einaudi. 399 pages.

Rosenblum L. D. et Saldaña H. M., (1992) « Discrimination Tests of Visually Influenced Syllables ». *Perception & Psychophysics* 52, n° 4, pp. 461-73. DOI 10.3758/BF03206706.

Rosenthal V. et Visetti Y.-M., (2003) *Köhler*. Paris : Les Belles Lettres. 284 pages.

Rosiello L., (1966) « Grafematica, fonematica e critica testuale ». *Lingua e stile*, n° 1, pp. 63-78.

Rosier L., (2006) « De la vive voix à l'écriture vive. L'interjection et les nouveaux modes d'organisation textuels ». *Langages* 40, n° 161, pp. 112-26. Disponible en ligne à l'adresse https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_2006_num_40_161_2709, consulté le 28 avril 2019.

Rost Bagudanch A., (2017) « Variation and phonological change : The case of yeísmo in Spanish ». *Folia Linguistica* 51, n° 1, pp. 169-206. DOI 10.1515/flin-2017-0005.

Rousseau J.-J., (2012) *Essai su l'origine des langues*. Disponible en ligne à l'adresse <https://www.rousseauonline.ch/pdf/rousseauonline-0060.pdf> consulté le 4 mai 2019.

Rueckl J. G., Paz-Alonso P. M., Molfese P. J., Kuo W.-J. *et al.*, (2015) « Universal brain signature of proficient reading : evidence from four contrasting languages ». *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America* 112, n° 50, pp. 15510-15515. DOI 10.1073/pnas.1509321112.

Rumelhart D. E. et McClelland J. L., (1982) « An Interactive Activation Model of Context Effects in Letter Perception : Part 2. The Contextual Enhancement Effect and Some Tests and Extensions of the Model ». *Psychological Review* 89, n° 1, pp. 60-94.

Sabatini F. et Nencioni G., (1991) *La Crusca per voi*, 2, pp. 1-3.

Saffi S., (1991) *La place et la fonction de l'accent en italien*. Thèse de doctorat. Sorbonne Nouvelle - Paris 3. 685 pages.

Saffi S., (2010) *La personne et son espace en italien*. Limoges : Lambert-Lucas. 247 pages.

Saffi S., (2014) « Aspect et personne sujet dans les désinences verbales en italien et en français : une représentation basée sur un référentiel spatial phonologique ». *Le Français Moderne – Revue de linguistique Française, CILF (Conseil International de la Langue Française)*, pp. 201-242.

Saffi S., (2015) « La psychomécanique du langage et le tenseur binaire radical : un cadre théorique d'actualité ? ». In Begioni L. et Placella P. (éds), *Problématiques de langues romanes : linguistiques, politique des langues, didactique, culture : hommage à Alvaro Rocchetti*. Fasano : Schena, pp. 239-70.

Sapir E., (1929) « The Status of Linguistics as a Science ». *Language*, n° 5, pp. 207-14.

Sapir E., (1963) *Selected Writings in Language, Culture and Personality*. Goodman Mandelbaum D. (éds). Berkeley: University of California Press. Disponible en ligne à l'adresse <https://archive.org/details/selectedwritings00sapi> consulté le 6 mai 2019.

Sapir E., (2008) *The Collected Works of Edward Sapir*, I. General Linguistics. Berlin-New York : Mouton de Gruyter, 582 pages.

Saussure F. de, (2005) *Cours de Linguistique Générale*. Genève : Arbre d'Or. 253 pages.

Sau-Wai C., (2006) *The effects of direct instruction in phonological skills on L2 reading performance of Chinese learners of English*. Thèse de doctorat. University of London. Disponible en ligne à l'adresse http://discovery.ucl.ac.uk/10019286/7/441971_Redacted.pdf consulté le 7 juillet 2019.

Schiaffini A., (1926) *Testi fiorentini del Dugento e dei primi del Trecento*. Firenze : Sansoni Editore. 336 pages.

Schmalz X., Marinus E., Coltheart M. et Castles A., (2015) « Getting to the Bottom of Orthographic Depth ». *Psychonomic Bulletin & Review* 22, n° 6, pp. 1614-29. DOI 10.3758/s13423-015-0835-2.

Searle S. R., Speed F. M. et Milliken G. A., (1980) « Population Marginal Means in the Linear Model : An Alternative to Least Squares Means ». *The American Statistician* 34, n° 4, pp. 216-221. DOI <https://doi.org/10.1080/00031305.1980.10483031>.

Seidenberg M. S., (1992) « Beyond Orthographic Depth in Reading: Equitable Division of Labor ». In Frost R. et Katz L. (éds), *Advances in Psychology* 94. Orthography, Phonology, Morphology, and Meaning. North-Holland, pp. 85-118. DOI 10.1016/S0166-4115(08)62790-9.

Seymour P. H. K., Aro M. et Erskine J. M., (2003) « Foundation Literacy Acquisition in European Orthographies ». *British Journal of Psychology (London, England : 1953)* 94, n° 2, pp. 143-74. DOI 10.1348/000712603321661859.

Share D. L., (2008) « On the Anglocentricities of current reading research and practice: the perils of overreliance on an "outlier" orthography ». *Psychological Bulletin* 134, n° 4, pp. 584-615. DOI 10.1037/0033-2909.134.4.584.

Silveira R., (2007) « Investigating the Role of Orthography in the Acquisition of L2 Pronunciation : A Case Study ». Disponible en ligne à l'adresse <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.517.4384&rep=rep1&type=pdf> consulté le 12 juillet 2019.

Simionato A., (2011) *Fonodidattica : una questione di competenza*. Thèse de doctorat. Università Ca' Foscari Venezia. Disponible en ligne à l'adresse <http://dspace.unive.it/handle/10579/1139> consulté le 4 juin 2019.

Simon E., Chambless D. et Alves U. K., (2010) « Understanding the Role of Orthography in the Acquisition of a Non-Native Vowel Contrast ». *Language Sciences* 32, n° 3, pp. 380-94. DOI <http://dx.doi.org/10.1016/j.langsci.2009.07.001>.

Simone R., (1978) « Scrivere, leggere e capire ». *Lingua e nuova didattica* 7, n° 4, pp. 14-24.

Simons G. F. et Fennig C. D. (éds), (2018) *Ethnologue : Languages of Asia, Twenty-First Edition*. Dallas : Summer Institute of Linguistics, Academic Publications. 603 pages.

Smith M. S., (1994) *Second language learning : Theoretical foundations*. London – New York : Longman. 235 pages.

Sparks R., Ganschow L., (1993) « Searching for the cognitive locus of foreign language learning difficulties : Linking first and second language learning ». *Modern Language Journal* 77, n° 3, pp. 289-302. DOI [10.1111/j.1540-4781.1993.tb01974.x](https://doi.org/10.1111/j.1540-4781.1993.tb01974.x).

Sparks R. L., Patton J., Ganschow L., Humbach N. et Javorsky J. (2006) « Native language predictors of foreign language proficiency and foreign language aptitude ». *Annals of Dyslexia* 56, n° 1, pp. 129-160. DOI [10.1007/s11881-006-0006-2](https://doi.org/10.1007/s11881-006-0006-2).

Spencer K., (2007) « Predicting Children's Word-Spelling Difficulty for Common English Words from Measures of Orthographic Transparency, Phonemic and Graphemic Length and Word Frequency ». *British Journal of Psychology* 98, pp. 305-38. DOI [10.1348/000712606X123002](https://doi.org/10.1348/000712606X123002).

Strange W. (éds), (1995) *Speech perception and linguistic experience: issues in cross-language research*. Baltimore : York Press. 492 pages.

Tabossi P. et Laghi L., (1992) « Semantic Priming in the Pronunciation of Words in Two Writing Systems : Italian and English ». *Memory & Cognition* 20, n° 3, pp. 303-13.

Tamisier K., (2012) *L'abécédaire des écrits professionnels. La rédaction administrative et d'entreprise de A à Z*. Cormelles-Le-Royal : Éditions EMS. Disponible en ligne à l'adresse <https://journals.openedition.org/communication/4982> consulté le 23 juillet 2019.

Tarone E., Bigelow M., (2005) « Impact of literacy on oral language processing : implications for Second Language acquisition research ». *Annual Review of Applied Linguistics* 25, pp. 77-97. DOI 10.1017/S0267190505000048.

Tedeschi T., (2004) *La struttura fonologica dell'italiano e le sue radici latine*. Alessandria : Edizioni dell'Orso. 143 pages.

Tekavčić P., (1974) *Grammatica storica dell'italiano – Fonematica*, I. Bologna : Il Mulino. 343 pages.

Timbal-Duclaux L., (1985) « Textes "inlisible" et lisible ». *Communication & Langages* 66, n° 1, pp. 13-31. Disponible en ligne à l'adresse https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1985_num_66_1_3652.
Tolomei C., (1984) Il Polito. In Richardson B. (éds) *Trattati sull'ortografia del volgare 1524-1526*. Devon : University of Exeter, pp. 77-130.

Townsend D. J., (2018) « Stage salience and situational likelihood in the formation of situation models during sentence comprehension ». *Lingua* 206, pp. 1-20. DOI <https://doi.org/10.1016/j.lingua.2018.01.002>.

Treiman R., Mullennix J., Bijeljac-Babic R. et Richmond-Welty E. D., (1995) « The Special Role of Rimes in the Description, Use, and Acquisition of English Orthography ». *Journal of Experimental Psychology. General* 124, n° 2, pp. 107-36.

Tresoldi M., Barillari M. R., Ambrogi F., Sai E., Barillari U., Tozzi E., Scarponi L. et Schindler A., (2018) « Normative and Validation Data of an Articulation Test for Italian-Speaking Children ». *International Journal of Pediatric Otorhinolaryngology* 110, pp. 81-86. DOI 10.1016/j.ijporl.2018.05.002.

Trifone P., (1988) « La confessione di Bellezze Ursini "strega" nella campagna romana del Cinquecento ». *Contributi di filologia dell'Italia mediana*. Perugia : Opera del Vocabolario dialettale umbro, pp. 79-136.

Trifone P. et Palermo M., (2007) *Grammatica italiana di base*. Bologna : Zanichelli. 352 pages.

Trissino G. G., (1986) *Scritti linguistici*. Castelveccchi a. (éds). Roma : Salerno Editrice. 215 pages.

Trovato P., (1991) *Con ogni diligenza corretto: la stampa e le revisioni editoriali dei testi letterari italiano, 1470-1570*. Bologna : Il Mulino. 410 pages.

Troubezkoj N. S., (1971) *Fondamenti di fonologia*. Trad. par Mazzuoli Porru G. Torino : Einaudi. 366 pages.

Tuttle E., (1996) « Adaptations of the Roman alphabet : Romance languages ». In Daniels P. T. et Bright W. (éds) *The world's writing systems*. New York-Oxford : Oxford University Press, pp. 633-42.

Uldall H. J., (1944) « Speech and Writing ». *Acta Linguistica* IV, pp. 11-16.

UNESCO, (2005) *EFA Global Monitoring Report 2005 : Education for All - The Quality Imperative*. Paris : UNESCO Publishing. 430 pages.

Väänänen V., (1971) *Introduzione al latino volgare*. Trad. par Grandesso Silvestri A. Bologna : R. Pàtron. 405 pages.

Vachek J., (1973) *Written language: general problems and problems of English*. The Hague-Paris : Mouton. 80 pages.

Vagges K., Ferrero E., Magno-Caldognetto E. et Lavagnoli C., (1978) « Some Acoustic Characteristics of Italian Consonants ». *Journal of Italian Linguistics*, n° 3, pp. 69-85.

Vidos B. E., (1971) *Manuale di linguistica romanza*. Trad. par Francescato G. Firenze : L. S. Olschki. 439 pages.

Vieira da Silva M., (1998) « Alphabétisation, écriture et oralité ». *Langages* 32, n° 130, pp. 97-102. Disponible en ligne à l'adresse https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1998_num_32_130_2159 consulté le 4 mai 2019.

Vygotskij L. S., (1962) *Thought and Language*. Cambridge : MIT Press. 168 pages.

Whorf B. L., (1970) *Linguaggio, pensiero e realtà*. Torino : Bollati Boringhieri. 249 pages.

Whyte S., (2014) *Contextes pour l'enseignement-apprentissage des langues : le domaine la tâche et les technologies*. Habilitation à diriger des recherches. Université du Havre. Disponible en ligne à l'adresse <https://hal.archives-ouvertes.fr/tel-01140245> consulté le 5 juillet 2019.

Wilkins D. A., (1972) *Linguistics in Language Teaching*. London : Edward Arnold. 253 pages.

Winitz H., Yanes J., (2002) « The development of first year, self-instructional university courses in Spanish and German ». In Burmeister P., Piske T. et Rohde A. (éds) *An Integrated View of Language Development: Papers in Honour of Henning Wode*, pp. 517-35.

Wundt W. M., (1874) *Grundzüge der physiologischen Psychologie*. Leipzig : W. Engelmann. Disponible en ligne à l'adresse <https://archive.org/details/grundzgederphys15wundgoog/page/n8> consulté le 3 mars 2019.

Wyndell T. N., (2012) « Cross-Cultural/Linguistic Differences in the Prevalence of Developmental Dyslexia and the Hypothesis of Granularity and Transparency ». *Dyslexia - A Comprehensive and International Approach*, pp. 1-16. DOI : 10.5772/31499.

Young-Scholten M., (1995) « The negative effects of "positive" evidence on L2 phonology ». Eubank L., Selinker L. et Sharwood Smith M. (éds.), *The Current State of Interlanguage*. Amsterdam – Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, pp. 107-121.

Young-Scholten M. et Langer M., (2015) « The Role of Orthographic Input in Second Language German : Evidence from Naturalistic Adult Learners' Production ». *Applied Psycholinguistics* 36, n° 1, pp. 93-114. DOI 10.1017/S0142716414000447.

Zampini M. L., (1994) « The Role of Native Language Transfer and Task Formality in the Acquisition of Spanish Spirantization ». *Hispania* 77, n° 3, pp. 470-81.

Ziegler J. C., Perry C. et Coltheart M., (2000) « The DRC model of visual word recognition and reading aloud : An extension to German ». *European Journal of Cognitive Psychology* 12, n° 3, pp. 413-30. DOI 10.1080/09541440050114570.

Ziegler J. C., Perry C., Jacobs A. M. et Braun M. (2001) « Identical Words Are Read Differently in Different Languages ». *Psychological Science* 12, n° 5, pp. 379-84. DOI 10.1111/1467-9280.00370.

Ziegler J. C., Ferrand L. et Montant M., (2004) « Visual Phonology : The Effects of Orthographic Consistency on Different Auditory Word Recognition Tasks ». *Memory & Cognition* 32, n° 5, pp. 732-41. DOI 10.3758/BF03195863.

Ziegler J. C. et Goswami U., (2005) « Reading Acquisition, Developmental Dyslexia, and Skilled Reading across Languages : A Psycholinguistic Grain Size Theory ». *Psychological Bulletin* 131, n° 1, pp. 3-29. DOI 10.1037/0033-2909.131.1.3.

Ziegler J. C. et Goswami U., (2006) « Becoming Literate in Different Languages : Similar Problems, Different Solutions ». *Developmental Science* 9, n° 5, pp. 429-36. DOI 10.1111/j.1467-7687.2006.00509.x.

Ziegler J. C., Petrova A. et Ferrand L., (2008) « Feedback consistency effects in visual and auditory word recognition : Where do we stand after more than a decade? ». *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition* 34, n° 3, pp. 643-61. DOI 10.1037/0278-7393.34.3.643.

Ziegler J. C., Perry C. et Zorzi M., (2014) « Modelling reading development through phonological decoding and self-teaching : Implications for dyslexia ». *Philosophical Transactions of the Royal Society of London. B : Biological Sciences* 369, n° 1634, 20120397. DOI 10.1098/rstb.2012.0397.

Ziegler J. C., (2018) « Différences inter-linguistiques dans l'apprentissage de la lecture ». *Langue française* 199, n° 3, pp.35-49. Disponible en ligne à l'adresse <https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01911663> consulté le 1 août 2019.

Zmarich C., Fivela Gili B., Perrier P. et Savariaux C., (2009) « L'organizzazione temporale dei gesti vocalici e consonantici nelle consonanti scempie e geminate dell'italiano ». *AISV 3-5 décembre 2007*, pp. 89-104.

Zmarich C., Fivela Gili B., Perrier P., Savariaux C. et Tisato G., (2011) « Speech timing organization for the phonological length contrast in Italian consonants ». *INTERSPEECH 2011*, pp. 401-405.

Zumthor P., (1987) *La lettre et la voix : de la littérature médiévale*. Poétique 44. Paris : Éditions du Seuil. 346 pages.

Annexe A

Questionnaire soumis aux participants, rédigé en anglais et en espagnol. Nous rapportons ci-dessous la version anglaise :

Section A

Personal details

1. Participant n. E ____

2. gender :

F	M
---	---

3. Age : _____ years

4. Years of study: _____ years

5. Your University: _____

British English	
American English	
I don't know	

6. My mother tongue is: _____

If I have more than one mother tongue, specify : _____

7. I have normal (or corrected-to-normal) vision

yes	no
-----	----

Section B

Your non-native language proficiency and experience

8. Which foreign languages do you speak and write? Please describe with an "X" your proficiency level.

		beginner	intermediate	advanced	Years of learning
_____	spoken				
	written				
_____	spoken				
	written				
_____	spoken				
	written				

9. With which language(s) did you start to read and write during your childhood?

At school : _____ At home : _____

10. Which language(s) do you normally use to read and write (with your peers, friends, family, at the university, work...)? _____

11. Have you ever lived abroad for more than 6 months?

yes	no
-----	----

If yes, where ? _____

Italian

12. Is Italian your 1st foreign language you learn?

yes	no
-----	----

If not, which is your 1st foreign language? _____

13. Is it the 1st time that you are living in Italy?

yes	no
-----	----

If not, how long have you been in Italy before this Study Abroad? _____

14. When did you start to learn Italian? _____

15. Did you attend Italian lessons at university in your country?

yes	no
-----	----

If yes, for how long? Approximately : _____ month(s) / _____ hour(s)

During your Study Abroad here in Italy:

16. How long have you been living in Italy?

Less than 1 month	1-2 months	More than 6 months	1 year or more
-------------------	------------	--------------------	----------------

17. How many hours per week you are attending an Italian language course? _____ hrs

18. How often do you spend reading Italian text (books, subtitles, newspapers, magazines) each day?

never	rarely	sometimes	often	very often
-------	--------	-----------	-------	------------

19. How often do you spend listening to Italian native speakers (on radio, TV, live communication) each day?

never	rarely	sometimes	often	very often
-------	--------	-----------	-------	------------

20. How often do you write in Italian (at school, sms, social networks, etc.) each day?

never	rarely	sometimes	often	very often
-------	--------	-----------	-------	------------

21. How often do you speak Italian each day?

never	rarely	sometimes	often	very often
-------	--------	-----------	-------	------------

Données concernant les sujets de L1 anglaise.

	DONNEES PERSONNELLES					L1		
Sujet	Sexe	Âge	Lieu de naissance	Années d'étude	Problèmes de vision	L1	Langue pour apprendre à lire et à écrire	Langue pour lire et écrire normalement
A1	F	22	CA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A2	F	21	CA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A3	M	24	CA - EU	18	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A4	F	22	CA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A5	F	21	CA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A6	F	21	CA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A7	F	23	CA - EU	17	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A8	M	20	CA - EU	14	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A9	F	19	CA - EU	13	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A10	F	20	CA - EU	14	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A11	M	19	NJ - EU	13	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A12	F	20	EU	14	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A13	F	21	CA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A14	F	21	WA - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A15	F	21	RU	16	/	ENG (RU)	ENG (RU)	ENG (RU)
A16	F	21	NY - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A17	F	21	CA - EU	16	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A18	F	22	MO - EU	15	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A19	F	24	CA - EU	16	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)
A20	F	29	EU	17	/	ANG (EU)	ANG (EU)	ANG (EU)

ITALIEN L2								
Sujet	Niveau	Autres L2	Première L2	Séjour à l'étranger (6 m)	En Italie depuis	Étude dans le pays d'origine	Mois de cours	Heures de cours
A1	débutant	fra (déb)	français	/	2 mois	/	2	35
A2	débutant	spa (déb), heb (int)	hébraïque	/	2 mois	/	2	35
A3	intermédiaire	/	italien	/	6 mois	/	6	140
A4	débutant	fra, jap (déb)	français	/	2 mois	/	2	35
A5	débutant	esp (int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A6	débutant	esp (déb), fra (int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A7	débutant	nor (déb-int)	norvégien	Norvège	2 mois	/	2	35
A8	débutant	esp (int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A9	intermédiaire	esp (déb-int)	espagnol	/	2 mois	3 quarters	10	185
A10	débutant	/	italien	/	2 mois	/	2	35
A11	intermédiaire	fra (déb)	français	/	2 mois	3 quarters	10	185
A12	débutant	esp (déb)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A13	débutant	esp (déb)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A14	débutant	esp (déb)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A15	débutant	esp (int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A16	débutant	esp (int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A17	débutant	esp (déb)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A18	débutant	esp (déb-int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A19	débutant	esp (déb-int)	espagnol	/	2 mois	/	2	35
A20	débutant	esp (déb)	espagnol	/	2 mois	/	2	35

Données concernant les sujets de L1 espagnole.

Sujet	DONNEES PERSONNELLES					L1		
	Sexe	Âge	Lieu de naissance	Années d'étude	Problèmes de vision	L1	Langue pour apprendre à lire et à écrire	Langue pour lire et écrire normalement
H1	F	24	ESP	18	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H2	F	22	ESP	17	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H3	F	23	ARG	17	/	ESP (ARG)	ESP (ARG)	ESP (ARG)
H4	F	23	ARG	17	/	ESP (ARG)	ESP (ARG)	ESP (ARG)
H5	F	32	COL	19	/	ESP (COL)	ESP (COL)	ESP (COL)
H6	M	22	ESP	16	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H7	F	22	ESP	16	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H8	F	21	MEX	15	/	ESP (MEX)	ESP (MEX)	ESP (MEX)
H9	F	20	MEX	15	/	ESP (MEX)	ESP (MEX)	ESP (MEX)
H10	M	25	COL	19	/	ESP (COL)	ESP (COL)	ESP (COL)
H11	F	26	ESP	20	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H12	M	21	PER	16	/	ESP (PER)	ESP (PER)	ESP (PER)
H13	F	21	ESP	15	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H14	F	23	ESP	17	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H15	F	20	REP DOM	12	/	ESP (RDO)	ESP (RDO)	ESP (RDO)
H16	F	21	ESP	15	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H17	F	29	ESP	20	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H18	M	20	ESP	14	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP)
H19	M	21	ESP	15	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ECU)
H20	F	23	ESP	17	/	ESP (ESP)	ESP (ESP)	ESP (ESP) - ANG

ITALIEN L2								
Sujet	Niveau	Autres L2	Première L2	Séjour à l'étranger (6 m)	En Italie depuis	Étude dans le pays d'origine	Mois de cours	Heures de cours
H1	débutant	ang (int)	anglais	/	1-2 mois	/	1	40
H2	débutant	ang (int)	anglais	/	1-2 mois	/	1	40
H3	intermédiaire	ang (ava)	anglais	/	1-2 mois	/	2	40
H4	intermédiaire	fra, ang (ava)	anglais	/	< 1 mois	/	2	4
H5	intermédiaire	ang (déb)	anglais	/	1-2 mois	/	/	/
H6	débutant	ang (int)	anglais	/	1-2 mois	/	1	20
H7	débutant	ang (ava)	anglais	États-Unis	< 1 mois	/	/	/
H8	intermédiaire	ang (ava), fra (int)	anglais	/	< 1 mois	36 h	/	/
H9	intermédiaire	ang (ava), fra (int)	anglais	États-Unis	1-2 mois	50 h	18	50
H10	intermédiaire	ang	anglais	/	1-2 mois	/	/	/
H11	intermédiaire	ang (int)	anglais	/	1-2 mois	/	/	40
H12	débutant	ang (ava), all (déb)	anglais	/	1-2 mois	48 h	6	88
H13	débutant	ang, por (int)	anglais	Portugal	1-2 mois	20 h	12	20
H14	débutant	ang (ava)	anglais	/	< 1 mois	/	/	/
H15	débutant	/	italien	/	1 année	/	/	4
H16	débutant	ang, all (int)	allemand	/	6 mois	/	6	44
H17	débutant	ang (ava)	anglais	Royaume-Uni	6 mois	/	5	4
H18	débutant	ang (int)	anglais	/	9 mois	32 h	9	36
H19	débutant	ang (ava), fra (int)	anglais	/	7 mois	/	7	44
H20	débutant	ang (ava), fra (déb)	anglais	/	1-2 mois	/	/	/

Résultats en % concernant les questions 18, 19, 20 et 21.

18. À quelle fréquence lisez-vous en italien (livres, sous-titres de films, journaux, magazines, Internet) ?

	ANG	HIS
Jamais	20 %	10 %
Rarement	40 %	30 %
Quelques fois	35 %	40 %
Souvent	5 %	15 %
Très souvent	0 %	5 %

19. À quelle fréquence écoutez-vous l'italien prononcé par des natifs italophones (radio, TV, en immersion) chaque jour ?

	ANG	HIS
Jamais	10 %	0 %
Rarement	35 %	0 %
Quelques fois	50 %	15 %
Souvent	5 %	50 %
Très souvent	0 %	35 %

20. À quelle fréquence écrivez-vous en italien (à l'université, SMS, réseaux sociaux, etc.) chaque jour ?

	ANG	HIS
Jamais	0 %	5 %
Rarement	35 %	40 %
Quelques fois	45 %	55 %
Souvent	10 %	0 %
Très souvent	10 %	0 %

21. À quelle fréquence parlez-vous italien chaque jour ?

	ANG	HIS
Jamais	0 %	0 %
Rarement	30 %	45 %
Quelques fois	65 %	20 %
Souvent	0 %	30 %
Très souvent	5 %	5 %

Annexe B

Deux corpus avec 81 essais (total de 162 essais) : triplets de stimuli audios et stimulus visuel à associer. Les chiffres 1, 2 et 3 indiqués ci-dessous correspondent aux trois différents locuteurs natifs.

Système orth avec <gli>	Stimulus audio 1	Stimulus audio 2	Stimulus audio 3	Stimulus visuel	Système orth avec <λ>	Stimulus audio 1	Stimulus audio 2	Stimulus audio 3	Stimulus visuel
1	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/2	/pa'pelja/3	<papeglia>	1	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/2	/pa'pelja/3	<papeλa>
2	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/3	<papeglia>	2	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/3	<papeλa>
3	/pa'pelja/2	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/1	<papeglia>	3	/pa'pelja/2	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/1	<papeλa>
4	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/3	/pa'pelja/2	<papeglia>	4	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/3	/pa'pelja/2	<papeλa>
5	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/2	<papeglia>	5	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/1	/pa'pelja/2	<papeλa>
6	/pa'pelja/3	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/1	<papeglia>	6	/pa'pelja/3	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/1	<papeλa>
7	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/1	/pa'pelja/3	<papeglia>	7	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/1	/pa'pelja/3	<papeλa>
8	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/3	<papeglia>	8	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/3	<papeλa>
9	/pa'pelja/1	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/2	<papeglia>	9	/pa'pelja/1	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/2	<papeλa>
10	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/3	/pa'pelja/1	<papeglia>	10	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/3	/pa'pelja/1	<papeλa>
11	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/1	<papeglia>	11	/pa'pelja/3	/pa'peλ:a/2	/pa'pelja/1	<papeλa>
12	/pa'pelja/3	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/2	<papeglia>	12	/pa'pelja/3	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/2	<papeλa>
13	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/1	/pa'pelja/2	<papeglia>	13	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/1	/pa'pelja/2	<papeλa>
14	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/2	<papeglia>	14	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/2	<papeλa>
15	/pa'pelja/1	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/3	<papeglia>	15	/pa'pelja/1	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/3	<papeλa>
16	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/2	/pa'pelja/1	<papeglia>	16	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/2	/pa'pelja/1	<papeλa>
17	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/1	<papeglia>	17	/pa'pelja/2	/pa'peλ:a/3	/pa'pelja/1	<papeλa>
18	/pa'pelja/2	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/3	<papeglia>	18	/pa'pelja/2	/pa'pelja/1	/pa'peλ:a/3	<papeλa>
19	/pa'peλ:a/1	/pa'pella/2	/pa'pella/3	<papeglia>	19	/pa'peλ:a/1	/pa'pella/2	/pa'pella/3	<papeλa>

Système orth avec <gli>	Stimulus audio 1	Stimulus audio 2	Stimulus audio 3	Stimulus visuel	Système orth avec <λ>	Stimulus audio 1	Stimulus audio 2	Stimulus audio 3	Stimulus visuel
20	/pa'pella/2	/pa'peλa/1	/pa'pella/3	<papeglia>	20	/pa'pella/2	/pa'peλa/1	/pa'pella/3	<papeλa>
21	/pa'pella/2	/pa'pella/3	/pa'peλa/1	<papeglia>	21	/pa'pella/2	/pa'pella/3	/pa'peλa/1	<papeλa>
22	/pa'peλa/1	/pa'pella/3	/pa'pella/2	<papeglia>	22	/pa'peλa/1	/pa'pella/3	/pa'pella/2	<papeλa>
23	/pa'pella/3	/pa'peλa/1	/pa'pella/2	<papeglia>	23	/pa'pella/3	/pa'peλa/1	/pa'pella/2	<papeλa>
24	/pa'pella/3	/pa'pella/2	/pa'peλa/1	<papeglia>	24	/pa'pella/3	/pa'pella/2	/pa'peλa/1	<papeλa>
25	/pa'peλa/2	/pa'pella/1	/pa'pella/3	<papeglia>	25	/pa'peλa/2	/pa'pella/1	/pa'pella/3	<papeλa>
26	/pa'pella/1	/pa'peλa/2	/pa'pella/3	<papeglia>	26	/pa'pella/1	/pa'peλa/2	/pa'pella/3	<papeλa>
27	/pa'pella/1	/pa'pella/3	/pa'peλa/2	<papeglia>	27	/pa'pella/1	/pa'pella/3	/pa'peλa/2	<papeλa>
28	/pa'peλa/2	/pa'pella/3	/pa'pella/1	<papeglia>	28	/pa'peλa/2	/pa'pella/3	/pa'pella/1	<papeλa>
29	/pa'pella/3	/pa'peλa/2	/pa'pella/1	<papeglia>	29	/pa'pella/3	/pa'peλa/2	/pa'pella/1	<papeλa>
30	/pa'pella/3	/pa'pella/1	/pa'peλa/2	<papeglia>	30	/pa'pella/3	/pa'pella/1	/pa'peλa/2	<papeλa>
31	/pa'peλa/3	/pa'pella/1	/pa'pella/2	<papeglia>	31	/pa'peλa/3	/pa'pella/1	/pa'pella/2	<papeλa>
32	/pa'pella/1	/pa'peλa/3	/pa'pella/2	<papeglia>	32	/pa'pella/1	/pa'peλa/3	/pa'pella/2	<papeλa>
33	/pa'pella/1	/pa'pella/2	/pa'peλa/3	<papeglia>	33	/pa'pella/1	/pa'pella/2	/pa'peλa/3	<papeλa>
34	/pa'peλa/3	/pa'pella/2	/pa'pella/1	<papeglia>	34	/pa'peλa/3	/pa'pella/2	/pa'pella/1	<papeλa>
35	/pa'pella/2	/pa'peλa/3	/pa'pella/1	<papeglia>	35	/pa'pella/2	/pa'peλa/3	/pa'pella/1	<papeλa>
36	/pa'pella/2	/pa'pella/1	/pa'peλa/3	<papeglia>	36	/pa'pella/2	/pa'pella/1	/pa'peλa/3	<papeλa>
37	/pa'peλa/1	/pa'peia/2	/pa'peia/3	<papeglia>	37	/pa'peλa/1	/pa'peia/2	/pa'peia/3	<papeλa>
38	/pa'peia/2	/pa'peλa/1	/pa'peia/3	<papeglia>	38	/pa'peia/2	/pa'peλa/1	/pa'peia/3	<papeλa>
39	/pa'peia/2	/pa'peia/3	/pa'peλa/1	<papeglia>	39	/pa'peia/2	/pa'peia/3	/pa'peλa/1	<papeλa>
40	/pa'peλa/1	/pa'peia/3	/pa'peia/2	<papeglia>	40	/pa'peλa/1	/pa'peia/3	/pa'peia/2	<papeλa>
41	/pa'peia/3	/pa'peλa/1	/pa'peia/2	<papeglia>	41	/pa'peia/3	/pa'peλa/1	/pa'peia/2	<papeλa>
42	/pa'peia/3	/pa'peia/2	/pa'peλa/1	<papeglia>	42	/pa'peia/3	/pa'peia/2	/pa'peλa/1	<papeλa>
43	/pa'peλa/2	/pa'peia/1	/pa'peia/3	<papeglia>	43	/pa'peλa/2	/pa'peia/1	/pa'peia/3	<papeλa>
44	/pa'peia/1	/pa'peλa/2	/pa'peia/3	<papeglia>	44	/pa'peia/1	/pa'peλa/2	/pa'peia/3	<papeλa>
45	/pa'peia/1	/pa'peia/3	/pa'peλa/2	<papeglia>	45	/pa'peia/1	/pa'peia/3	/pa'peλa/2	<papeλa>
46	/pa'peλa/2	/pa'peia/3	/pa'peia/1	<papeglia>	46	/pa'peλa/2	/pa'peia/3	/pa'peia/1	<papeλa>
47	/pa'peia/3	/pa'peλa/2	/pa'peia/1	<papeglia>	47	/pa'peia/3	/pa'peλa/2	/pa'peia/1	<papeλa>
48	/pa'peia/3	/pa'peia/1	/pa'peλa/2	<papeglia>	48	/pa'peia/3	/pa'peia/1	/pa'peλa/2	<papeλa>
49	/pa'peλa/3	/pa'peia/1	/pa'peia/2	<papeglia>	49	/pa'peλa/3	/pa'peia/1	/pa'peia/2	<papeλa>
50	/pa'peia/1	/pa'peλa/3	/pa'peia/2	<papeglia>	50	/pa'peia/1	/pa'peλa/3	/pa'peia/2	<papeλa>



Stefano PRESUTTI

L'interdépendance entre oralité et écriture :
le cas de la consonne latérale palatale dans
l'acquisition phonologique de l'italien langue étrangère

Résumé

Aujourd'hui, l'apprentissage de l'écriture, tout comme celui d'une langue étrangère, paraissent essentiels dans le parcours de nombreux individus. Lors du processus d'apprentissage d'une L2, l'apprenant se confronte souvent à des informations à la fois phonologiques et orthographiques. Or, au cours de ces dernières années, peu de recherches ont été menées sur les interactions entre l'oral et l'écrit lors de l'acquisition phonologique d'une L2. Notre recherche souhaite interroger les raisons pour lesquelles, au sein des sociétés alphabétiques occidentales, le rapport entre langue écrite et langue parlée paraît déséquilibré, en particulier lors des processus d'acquisition d'une langue. Nous avons particulièrement orienté notre réflexion sur l'inconsistance de la correspondance graphème-phonème (CGP) de la consonne spirante latérale palatale voisée en italien. Cette thèse se compose de quatre parties. La première (Chapitre 1) est consacrée à l'analyse de la relation entre la langue écrite et la langue orale lors de l'évolution des sociétés occidentales au fil des siècles. À travers des points de vue anthropologiques, historico-linguistiques et sociolinguistiques, nous souhaitons illustrer l'aspect fluctuant de leurs interactions dans le temps. Nous décrivons ensuite (Chapitres 2, 3, 4 et 5) le phonème et les graphèmes cibles d'un point de vue synchronique et diachronique. Notre objectif est de comprendre, sous différents angles, l'utilisation de ce phonème peu fréquent, les raisons qui ont porté à son maintien au sein du système phonologique italien, et ses rapports avec les graphèmes complexes <gli> et <gl>. Dans la troisième partie (Chapitre 6), nous décrivons l'ample débat historique concernant la relation entre le son et le sens, en particulier sur le plan phonologique. Nous approfondirons également les représentations phono-symboliques de la consonne latérale palatale et ses relations avec d'autres phonèmes au sein du système-langue italien. Enfin, dans la quatrième partie nous concentrons notre attention sur la recherche concernant les systèmes d'écriture en L2, en particulier dans le cas de l'italien langue étrangère. Le chapitre 7 illustre la littérature scientifique de la dernière décennie sur l'influence des informations orthographiques au cours d'un processus d'apprentissage de la L2. Nous soulignons en particulier l'importance de la profondeur orthographique et de ses effets sur l'acquisition de la lecture. Dans l'expérience de perception rapportée au chapitre 8, nous décrivons une tâche de discrimination audiovisuelle menée auprès de deux groupes non natifs de L1 anglaise ou espagnole (Chapitre 8). Nous avons demandé à quarante étudiants universitaires de discriminer le phonème cible /ʎ:/ dans des pseudo-mots italiens et de l'associer à sa représentation écrite correspondante. La latérale palatale était représentée par deux solutions graphiques différentes : le graphème italien <gli> et le signe graphique de l'API <ʎ>. Nous supposons que leurs réponses dépendent également de leur « bagage » grapho-phonologique en L1 et qu'un perfectionnement de la CGP peut améliorer leur temps de réaction et leur taux de réponses correctes. Nos résultats démontrent qu'il existe bien une interaction entre les représentations phonologiques et orthographiques, mais qu'il n'y a aucune amélioration significative due à l'augmentation de la consistance des règles CGP de la L2, quelque soit le groupe. Les effets de ces résultats, compris dans le cadre de l'enseignement-apprentissage d'une L2, et les diverses lignes didactiques futures sont examinés dans le dernier chapitre (Chapitre 9). Cette étude suggère de sensibiliser le corps enseignant et les chercheurs à accorder plus d'attention aux caractéristiques phonologiques des processus d'enseignement L2, et à établir des relations plus équilibrées entre les *inputs* oraux et écrits au cours des processus d'enseignement-apprentissage de la L2.

Mots-clés : oral écrit, graphème, phonème, phonologie, orthographe, symbolisme phonétique, apprentissage langue étrangère, didactique des langues, italien L2.



Stefano PRESUTTI

L'interdépendance entre oralité et écriture :
le cas de la consonne latérale palatale dans
l'acquisition phonologique de l'italien langue étrangère

Résumé en anglais

It is vital today for most people to learn a second language, acquiring both spoken and written skills. In the Second Language (L2) learning process, especially with adult students, both oral and written inputs are used. However, few recent studies have examined the relationships between oral and written systems during L2 phonology acquisition. This study investigates why today in Western societies there is an incorrect balance between oral and written language, especially during the language acquisition processes. I focus particularly on inconsistent grapheme-to-phoneme correspondence (GPC) of the consonant palatal lateral approximant in Italian. The thesis is comprised of four parts. First, I analyse the relationship between oral and written language during the diachronic evolution of Western societies (Chapter 1). Using anthropological, historical-linguistic and sociolinguistic points of view, I illustrate the changing interaction between these two language systems over time. In particular, I attempt to understand why today written language is still not considered natural, and instead dependant on oral language, and why the written form is considered more reliable and a better « truth-bearer » even in the language learning processes. Secondly, I describe the phoneme and the grapheme targets in both synchronic and diachronic terms (Chapters 2, 3, 4 and 5). My goal is to understand, from different perspectives, the use of this highly marked low frequency phoneme, and its survival in the Italian phonological system. I also trace the historical evolution of the phoneme's relationship with the complex graphemes <gli> and <gl>. In the third part (Chapter 6) I describe the well-known historical debate concerning the relationship between sound and meaning, especially on the phonological level. Also I explore the phono-symbolic representation of the palatal lateral approximant and its relationship with other phonemes within the Italian language system. As an example, I analyze the Italian subject and object pronouns from a phono-morphological standpoint, with special attention to the two Italian lateral phonemes used on the third person. Finally, in the forth part I focus attention on the Second Language Writing Systems (L2WS) research, especially with Italian L2. In Chapter 7 I review the literature from the most recent decade that has investigated the influence of orthographic input during a L2 learning process. I highlight in particular the importance of orthographic depth and its effects on reading acquisition. In the perception experiment reported in Chapter 8, I describe an audio-visual discrimination test with two non-native groups. I asked forty university students with English or Spanish mothertongue (L1) to discriminate into Italian pseudowords the target phoneme /ʎ:/. There were used three different distractors, phonetically and orthographically similar to the palatal lateral : /l:/, /j/ and /lj/. At the same time, L2 learners had to associate the right audio stimulus with a visual one. The palatal lateral was orthographically represented by the Italian grapheme <gli> or the IPA sign <ʎ>. I hypothesized that their answers also depended on their L1 grapho-phonological background. Finally, I explored the possibility that the refinement of GPC could improve the accuracy and speed of their results. The findings demonstrate the interaction between acoustic and orthographic inputs, yet there is no improved accuracy or response times with a more consistent GPC. The implications of these findings are discussed in the light of the Bimodal Interactive Activation Model (BIAM). Future perspectives for L2 teaching related to these results are discussed in the final chapter (Chapter 9). The study urges teachers and scholars to pay more attention to the phonological features of the L2 teaching processes, and to raise awareness concerning a more balanced relationship between oral and written input.

Keywords : oral written language, grapheme, phoneme, phonology, orthography, sound symbolism, second language acquisition, language teaching, Italian L2.

